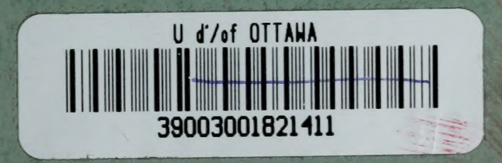
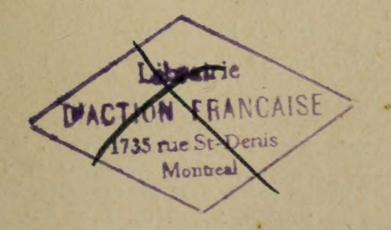
Broussolle, J.-C.

L'ENFANT



L'Enfant



DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Art, la Religion et la Renaissance. Essai sur le dogme et la piété dans l'art religieux de la Renaissance italienne. Leçons données à l'Institut catholique de Paris. In-8° écu, de XIII-491 pages, avec 139 gravures.

Etudes artistiques sur la sainte Vierge, deux volumes in-8° écu, avec 220 gravures. Vol. I. *De la Conception Immaculée* à l'Annonciation angélique. Vol. II. De la Visitation à la Passion.

Préface à la Légende Dorée. In-12, 1907.

VOLUMES PARUS DU COURS D'INSTRUCTION RELIGIEUSE :

La Vie surnaturelle. In-12, de XVI-392 pages, 2ᵉ édition.

Théorie de la Messe. In-12, de VIII-264 pages, avec 50 gravures, 2ᵉ édition.

Morceaux choisis des Saints Evangiles. In-12, de VIII-279 pages, avec 95 gravures.

La Religion. In-12, de XII-210 pages.

Les Religions. In-12, de 380 pages.

Dieu : son existence, sa nature. In-12, de 246 pages.

L'Education eucharistique. In-12, de 280 pages.

La Morale surnaturelle. In-12, de 416 pages.

Pèlerinages ombriens. Etudes d'art et de voyage. In-8°, avec 46 gravures. *Fischbacher*, édit., 1896.

La Vie esthétique. Essais de critique artistique et religieuse. In-12, *Perrin*, éd., 1898.

La Critique mystique et Fra Angelico. In-12, *Oudin*, éd., 1903.

La Jeunesse du Pérugin et les origines de l'Ecole ombrienne. Gr. in-8°, avec 130 gravures. *Oudin*, éd., 1901. (Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Le Christ de la Légende Dorée. Petit in-4°, de 484 pages avec 407 gravures. *Maison de la Bonne Presse*, 1904 (épuisé).

L'Evangéliaire des Dimanches, commenté et illustré. In-8° carré, de XVI-418 pages, avec 130 gravures. *Lethielleux*, éd.,

Les fresques de l'Aréna, à Padoue. In-8° écu, de 280 pages, avec 52 dessins. *Dumoulin*, éd., 1905.

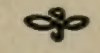


Cl. Alinari.

Raphael. La Vierge et l'Enfant

J.-G. BROUSSOLLE

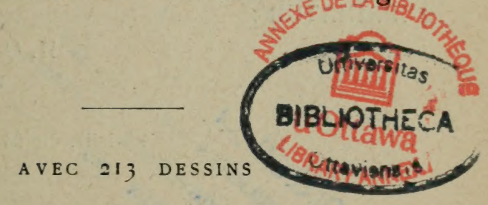
AUMÔNIER DU LYCÉE MICHELET



L'Enfant

D'APRÈS

les Saints Livres et les saintes images



AVEC 213 DESSINS

ET 15 GRAVURES HORS TEXTE

PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1916

NIHIL OBSTAT :

C. CARUEL, S. J.
Cens. deput.

Parisiis, die 4 augusti 1916.

IMPRIMATUR :

H. ODELIN,
V. g.

Parisiis, die 25 augusti 1916.

A mes anciens Élèves

ceux-là qui reviendront de la Grande Guerre

DÉDICACE

Je serais bien empêché de ne pas mettre votre nom en tête de ce livre, mes chers Anciens, alors même que je voudrais, au moment de l'achever, essayer de faire comme si je ne l'avais pas entrepris, puis continué, en pensant toujours à vous. Je vous le dédierai donc, puisque c'est pour vous, très spécialement, que je l'ai composé.

Et dans quelles circonstances!...

Mais je n'en veux point parler, car il me semble que, pour en évoquer l'angoisse héroïque, les paroles muettes sont encore celles-là dont vous aimez mieux, comme moi, vous contenter. Et les temps ne sont plus où, pour se faire, ou se conserver, une âme héroïque, les bons Français eux-mêmes croyaient avoir besoin de la musique sonore des verbes retentissants.

Voilà donc ce qu'aura été ma contribution littéraire à la Grande Guerre : un livre sur l'Enfant. — Me le reprocherez-vous?

Si j'ai continué, pendant que vous étiez là-bas, au front de bataille, à m'occuper des enfants, ce n'est pas uniquement parce que mon âge et mes fonctions me retenaient auprès d'eux, dans les collèges. Il y a beaucoup de façons de servir son pays, bien qu'elles ne soient pas toutes, et également, glo-

rieuses. Mais jamais, autant que pendant ces longs mois de guerre, je n'avais aussi vivement senti l'importance sociale de notre humble mission d'éducateur. Je m'y suis donc appliqué avec une ardeur nouvelle, que décuplait encore la pensée du surcroît de responsabilités qui nous incombait du fait de l'absence d'un si grand nombre de pères de famille...

Bref, j'ai cru comprendre que, dans les circonstances actuelles, il y avait à rappeler, au sujet de l'enfant et en se plaçant au point de vue nettement catholique, des choses importantes et qui, depuis trop longtemps, étaient comme sorties de la circulation. Ce livre est le résultat de mon travail. Et, si je vous le dédie, c'est aussi que vous connaissez depuis longtemps la plupart des idées qui s'y trouvent développées.

Aussi bien, mes chers Anciens, vous ne vous étonnerez pas que je lui aie donné pour titre : *L'Enfant*, et non pas, comme l'eût fait sans aucun doute un auteur plus soucieux des vocables d'actualité : *Les Jeunes*.

Car je ne m'occupe pas des Jeunes, dans ce livre, mais seulement des enfants, et cela pour leur apprendre à devenir, tout droit, *des Hommes*.

Je suis persuadé, d'autre part, que l'art de devenir un homme peut encore s'accommoder, même chez les Jeunes, de l'art, autrement difficile, de rester toujours enfant.

Et si difficile qu'il soit, cet art-là, il vaut mieux le leur enseigner que celui, autrement compliqué, de le redevenir, après qu'ils ne le seraient plus.

INTRODUCTION

1. Le problème de l'Enfant. — 2. Le problème de l'éducation. — 3. Les deux points de vue. — 4. Le point de vue surnaturel. — 5. Objet, méthode et ordonnance générale de ces « Etudes religieuses et artistiques sur l'Enfant ». — 6. L'éducation eucharistique. — 7 Le décret « Quam singulari » et la nouvelle discipline ecclésiastique de la « première communion ». — 8. L'Enfant et l'Eglise. — 9. L'Enfant et l'Evangile. — 10. L'Enfant avant l'Evangile. — 11. Les leçons d'images et la leçon des images. — 12. Conclusion. Aux lecteurs.

De tous les problèmes qui s'imposent actuellement à la conscience publique, par suite de la terrible lutte où nous sommes engagés pour sauver la civilisation du retour à la barbarie, celui de l'Enfant compte certainement parmi les plus importants.

C'est un très vieux problème. Mais il reste toujours aussi actuel. Il va même le devenir, par la force des choses, beaucoup plus que, dans le passé, il l'avait jamais été.

Il y a, toutefois, bien des façons de le poser, et aussi de le résoudre.

Sans prétendre à les énumérer toutes, ce qui serait sans doute une entreprise un peu trop considérable, nous entendons simplement rappeler la façon dont

le problème de l'Enfant a été posé et résolu par la religion, — non pas une religion quelconque, mais celle qui, révélée par Dieu, s'affirme comme étant, seule, la véritable religion.

On a voulu, dans la première partie de cette Introduction générale, préciser très nettement le point de vue auquel on s'est placé pour la rédaction de ces Etudes, puis l'ordre selon lequel on se propose de les développer.

A la suite, et dans sa dernière partie, on explique pourquoi, et dans quelle mesure, elles sont, en même temps que « religieuses », des Etudes « artistiques ».

*
* *

LE PROBLÈME DE L'ENFANT.

1. — *Personne ne doute plus, aujourd'hui, que le problème de l'enfant était un de ces problèmes d'avant-guerre dont il faut regretter, comme pour d'autres encore, que la France ne se soit pas occupée, quand il en était encore temps, avec toute l'application qu'il aurait fallu lui accorder, — n'eût-ce été que pour assurer plus vite à ses armées, en leur donnant un plus grand nombre de soldats, ces possibilités de batailles libératrices et vengeresses dont elle ne fait encore, à l'heure où nous écrivons, qu'entrevoir la promesse et l'aurore.*

Quand elles commenceront à devenir une réalité, ce n'aura pas été seulement à cause de l'héroïsme croissant de ces enfants de France qui auront pen-

dant tant de mois suppléé, par leur qualité d'âme, au déficit lamentable dont la responsabilité, en grande partie, ne leur incombait pas. Il y aura fallu, encore, le facteur du nombre. Nous n'oublierons jamais que nous l'aurons dû, ce facteur-là, à ces Alliés généreux, qui moins effrayés que nous, pendant les années d'avant-guerre, par la perspective des familles nombreuses, auront pu nous venir en aide, au moment décisif, pour opposer enfin aux hordes barbares des phalanges sans cesse renouvelées de jeunes soldats.

Il nous faut des enfants. Ce serait un crime, désormais, que de continuer à craindre, comme on le faisait jadis, les charges qui résultent, pour le budget familial, de la présence au foyer de nombreux enfants. La dépopulation croissante de la France équivalait à un suicide national. Les Barbares ne nous l'ont-ils pas assez répété, comme une insulte? Mais cette insulte, comme les autres, nous saurons la leur faire rentrer dans la gorge. Et c'est déjà une magnifique réponse que d'avoir pu constater l'empressement merveilleux avec lequel nos soldats, entre deux batailles, venaient demander à de jeunes Françaises, toutes tremblantes d'effroi mais non moins héroïques, de fonder, sans tarder, une nouvelle famille. Jamais, en France, on n'avait vu autant de « mariages précoces » que pendant ces derniers mois.

C'est un aspect du problème de l'Enfant. Mais ce n'est pas le seul et même, tout bien considéré, ce n'est pas le plus importent.

Les Barbares, eux aussi, savent qu'il est très utile, pour un peuple, d'avoir de nombreux enfants. Ils en

sont même tellement convaincus qu'ils accordent volontiers une prime, pour en accroître le nombre, à la honteuse débauche qui s'offre à leur en procurer. Ils publient, à ce sujet, d'édifiantes statistiques. Tous les moyens ne sont-ils pas honnêtes, et même louables, du moment qu'ils donnent, en vue de la guerre, d'appréciables résultats? Et pour satisfaire les terribles appétits de Moloch ou de Thor, ces dévoreurs d'enfants, ne faut-il pas des réserves qu'on aura d'autant moins de peine à sacrifier qu'on y attachera moins de prix?

Elles sont plus difficiles que cela, nos femmes de France! Elles ne sont pas habituées à escompter comme un titre de gloire ce qu'elles continuent à regarder comme un déshonneur, alors même qu'elles en acceptent seules, ce qui d'ailleurs est injuste, toutes les conséquences. Elles aiment de toute leur âme le pauvre petit dont elles sont à la fois, en quelque sorte, et le père et la mère. Elles l'aiment, en quelque façon, doublement. Elles ne sont pas aussi facilement résignées que là-bas à l'envoyer grossir les hécatombes offertes au vieux dieu Moloch.

Le problème de la natalité et de la repopulation est donc encore de ceux-là qu'on peut, même avec une mentalité de sauvage, résoudre presque convenablement. Il suffit, en effet, d'y employer les seules lumières de la raison, qui sont des lumières naturelles, et les sauvages eux-mêmes n'en sont point dépourvus.

J'ajouterais volontiers qu'on pourrait encore le faire, tout simplement, avec une mentalité de poète et d'artiste.

Elle est, en effet, toute pleine de douce poésie, la question de l'Enfant et son charme est si grand, sous

la multiplicité infinie de ses aspects, qu'elle se renouvelle sans cesse, au cours des siècles, sans qu'il y ait lieu de craindre qu'on la puisse jamais épuiser. Les anthologies consacrées à l'enfance le prouvent, d'ailleurs, avec une surabondance exquise de documentation.

De même pour l'art. S'il a été donné à l'art chrétien, et à lui seul, de réaliser dans sa perfection absolue et définitive l'image de la mère qui porte dans ses bras son petit enfant, il ne faut pas négliger de reconnaître, et nous le ferons, que l'art païen lui-même, qui ne s'occupe de l'enfant que pour s'en amuser, nous a laissé, dans ce genre, des œuvres charmantes. Quand l'art redevient païen, il peut encore continuer à nous intéresser à la représentation de l'enfance. Nous pourrions le faire avec lui.

Mais nous avons d'autres soucis. Voici, en effet, que, sans plus tarder, la question de l'Enfant va se compliquer.

L'ÉDUCATION DE L'ENFANT.

2. — *Car cet enfant, après qu'il aura reçu le premier bienfait de la vie, il faut songer à la lui continuer. De toutes les créatures qui commencent d'être comme il le fait, il est sans aucun doute la plus misérable. Quelle pauvre petite chose! Il va falloir la conserver dans l'être. Cet enfant, il faut l'élever. C'est la question de l'éducation. Et c'est une question qui est toujours d'actualité.*

Voici qu'elle se posait à la France, avant même que se fût levée l'aurore de la victoire, avec une acuité qu'il fallut toutes les coalitions de la bonne volonté

pour ne pas rendre irritante, et presque tragique.

Ne l'avons-nous pas vu, récemment, quand il s'est agi des Orphelins de la Guerre *et de ce que, sans plus tarder, la Patrie ferait pour venir en aide à ces pauvres petits? N'avons-nous pas entendu des voix s'élever, — ce n'étaient point des voix catholiques, — pour réclamer âprement en faveur de l'Etat, du moment qu'il serait, même un tout petit peu, leur Providence, le droit de se dire et d'être, par manière de compensation, leur tuteur? Allons-nous donc voir revivre en France, après tant de siècles écoulés, cette mentalité païenne, et exécrable, qui, le père disparu, refusait à la mère et aux parents de l'enfant le droit de rester toujours, quels que soient d'ailleurs les secours qui leur auraient été octroyés, les véritables et les seuls tuteurs de l'enfant?*

De quoi donc, alors, demain sera-t-il fait si, dès aujourd'hui, le problème de l'enfant recommence à être ainsi posé, — et ainsi résolu?

L'union merveilleuse qui, un moment, s'était faite entre tous les bons Français et qu'on appelait si justement « l'union sacrée », ne saurait-elle survivre aux angoisses de l'heure qui l'avaient vue naître? Va-t-elle s'évanouir au premier rayon du soleil de la victoire? Et cela, principalement, parce qu'elle était sainte, « sacrée », et comme cimentée de divin?

DEUX POINTS DE VUE.

3. — *C'est le secret de Dieu, encore plus que des hommes. Plutôt que d'essayer de le déchiffrer, voyons d'où pourrait venir, dans l'avenir, les plus*

graves dissentiments, ceux qu'à tout prix il nous faut éviter.

De toutes les questions qui intéressent la résurrection de notre pays, qu'il s'agisse de l'individu, de la famille ou de la société, il n'en est pas une seule qui puisse se traiter un peu sérieusement sans qu'on soit amené, à un moment ou à l'autre, à y faire intervenir l'enfant. D'autre part, et en second lieu, on arrive fatalement à reconnaître que, le moment venu de proposer une solution, il faut toujours, en fin de compte, faire intervenir la religion.

Si la question de l'éducation est la plus importante, jusqu'à paraître, à certains moments, primer toutes les autres, toutefois, elle n'est pas la seule.

Qui niera, par exemple, que la question de l'organisation de la famille ne soit de celles-là dont il est impossible de se désintéresser? Je veux bien consentir à ne pas me demander dans quelle mesure, et pourquoi, c'est une question de religion : on pourrait, à ce sujet, me présenter quelques objections, et je ne saurais m'attarder à les discuter. Mais où on n'en fera plus, c'est quand j'affirme que les problèmes relatifs à l'organisation morale de la famille ne pourront jamais se résoudre complètement sans y faire intervenir la question de l'enfant.

Il faudrait, pour le soutenir ne s'être jamais occupé d'éducation. Il faudrait ne pas savoir que le rôle de la mère y est capital, et que rien ne saurait complètement le suppléer.

Qu'ils sont à plaindre, hélas! les pauvres petits qui n'ont plus de mère. Mais ceux-là le sont encore davantage qui en ont deux, de par la volonté du père, et de la loi, la mère qui « est la vraie », comme disent

les enfants, et celle qui ne l'est pas. Où la situation devient terriblement compliquée, c'est quand celle des deux mères qui est, de fait, la meilleure et la plus dévouée, celle que l'enfant respecte et aime le mieux, n'est point, malheureusement, « la vraie »... Et quelle famille!

Voilà un exemple. On pourrait, sans trop chercher, en produire beaucoup d'autres. Il n'y a pas de question importante de la vie sociale où le problème de l'Enfant ne soit engagé.

Et sans cesse, la solution qu'on donnera à l'ensemble de ces questions comme à chacun de leurs détails particuliers, — par exemple l'indissolubilité du mariage, — sera informée, quoi qu'on en ait, de religion. Elle s'inspirera en effet de l'une ou l'autre de ces deux mentalités qui sont, il faut avoir la franchise et le courage de le reconnaître : la mentalité religieuse ou celle qui ne l'est pas.

LE POINT DE VUE SURNATUREL.

4. — Pour plus de précision, sans chercher à adoucir par des cheminements compliqués la position transcendante où nous voulons nous établir, pour ne plus la quitter, — et ce sont des sommets familiers aux catholiques qui ne le sont pas seulement de nom, — nous dirons qu'il y a le point de vue naturel et le point de vue surnaturel.

Le point de vue naturel n'est pas nécessairement antireligieux, ni même areligieux, comme s'il n'avait, étant naturel, aucune perspective ouverte sur les choses de la religion. On a bien essayé de nous le

faire croire. Mais nous n'avons jamais consenti à le reconnaître. Nous continuons à soutenir que, spéculativement parlant, le point de vue naturel n'est pas forcément, de façon irréductible, antireligieux, ni areligieux, alors même que, de fait et en réalité, nous serions obligés de constater qu'il l'est notoirement devenu. On peut donc, et on doit, s'occuper religieusement de tout ce qui regarde l'enfant, alors même qu'on ne voudrait pas dépasser l'horizon de la nature et de la raison purement naturelle.

Cela dit, mais sans y insister davantage, nous nous empressons de reconnaître que celui qui, pour parler de l'enfant, se placera au point de vue purement naturel aura déjà, s'il le fait loyalement, beaucoup de choses intéressantes à nous apprendre et dont nous nous garderons bien de vouloir diminuer l'importance et la parfaite vérité. Rien qu'à vouloir énumérer les divers genres d'enseignements qu'il serait très capable de nous donner, il faudrait plusieurs pages de cette Introduction. On a tant écrit sur l'Enfant, en se plaçant uniquement au point de vue purement naturel! Il n'y a presque pas de science positive qui, pour en mieux parler, ne se soit, à un moment donné, spécialisée, — la Pédagogie scientifique, par exemple, ou la Psychologie infantile, — et la production ne fait que s'accroître de jour en jour.

Nous sommes loin de la mépriser. Et toutefois, ce qui est assez remarquable, nous avons pu faire, pour rédiger ces Etudes, à peu près comme si elle n'existait pas. C'est donc bien que le point de vue auquel nous nous étions placé était radicalement différent.

Il l'est, en effet. C'est le point de vue surnaturel.

Et si nous ne nous contentons pas de dire, car cela

resterait encore trop vague, « le point de vue religieux », c'est pour qu'on soit bien averti d'abord, et sans plus tarder, de la qualité de la religion à laquelle nous voulons uniquement en appeler, qui est une religion surnaturelle, et c'est ensuite pour qu'on ne puisse d'aucune façon se méprendre sur le but que nous poursuivons, qui est un but surnaturel.

Nous le disons militairement, sans même nous soucier d'appuyer notre dire par les éclaircissements qu'on serait peut-être en droit de nous demander. Mais nous supposons que c'est chose déjà faite et inutile, en tout cas, pour ceux à qui nous nous adressons.

Nos seuls lecteurs, en effet, ne peuvent être que des catholiques : de ceux-là, veux-je dire, qui, connaissant leur religion, s'efforcent de la vivre surnaturellement et qui, ayant à des titres divers à s'occuper des enfants, veulent le faire en bons catholiques, c'est-à-dire de façon surnaturelle, ce qui est, pour eux, la seule façon de le faire religieusement. Or, ils savent trop bien tout ce que cela veut dire pour qu'il soit nécessaire, ici, de le leur expliquer. Ce serait en tout cas, pour eux comme pour nous, du temps perdu.

OBJET, MÉTHODE ET ORDONNANCE GÉNÉRALE DE CES ÉTUDES.

5. — *Pour les mêmes raisons, sans vouloir tenir compte des tendances du jour, toutes pénétrées de criticisme et de dilettantisme, nous voulons nous tenir satisfait des procédés, si démodés qu'ils paraissent, de la méthode d'exposition qui procède, en*

pleine sérénité de conviction, par voie d'autorité didactique.

Avec une décision absolue, et dont nous entendons bien ne nous départir que dans la mesure où il sera nécessaire pour justifier le droit de nous y cantonner, nous écarterons tout ce qui pourrait ressembler, même de loin, à de la polémique, ou à de la politique, ou même à de l'apologétique, — puisque l'apologétique d'aujourd'hui ne se comprend plus qu'avec l'humeur batailleuse, et, dans la mesure où cette humeur ne nous a pas été refusée, nous en réserverons pour d'autres occasions l'emploi.

Notre apologétique, du moins, est de cette espèce, toute pacifique, qui pense qu'une excellente façon, peut-être la meilleure, de défendre la religion et ses surnaturels aspects c'est encore, tout simplement, de les faire connaître, en les exposant.

Voilà bien, en somme, l'objet que nous avons cherché à atteindre dans les études sur l'enfant dont nous entreprenons la publication.

Notre religion, qui est la religion catholique, nous propose, au sujet de l'enfant, une doctrine, appuyée sur des faits et corroborée par eux, qui est bien, dans son ensemble, la doctrine la plus harmonieusement organisée qui se puisse imaginer. Le détail de ses applications particulières n'y est pas moins admirable que la simplicité féconde de ses grands principes directeurs. Elle est facile à comprendre. Elle l'est encore plus à justifier. Tout s'y trouve. C'est une doctrine, enfin, qui, si vieille qu'elle soit, reste toujours aussi délicieusement jeune et aussi éminemment pratique. Mais elle est, s'il faut parler franc, assez peu connue.

Il est donc bon de rappeler, de temps en temps, qu'elle existe, et que ce serait la méconnaître que de l'exposer seulement dans ses parties les moins caractéristiques, celles-là, je veux dire, où le surnaturel est le moins franchement accusé.

Parce qu'elle est une doctrine divine, il convient, au contraire, d'en mettre surtout en valeur les côtés divins. Ce ne sont pas seulement des paroles. Ce sont aussi, et ce sont même principalement des faits, en raison de quoi l'exposition de cette doctrine doit se conformer, presque nécessairement, au rythme des constructions historiques.

L'objet de ces études serait donc de mettre en lumière ce que renferme, au sujet de l'enfant, la religion chrétienne, c'est-à-dire la religion du Christ, cette religion que lui-même nous a enseignée, pendant son séjour sur la terre, dont il nous reste un témoignage authentique, l'Evangile, et dont l'Eglise, instituée par lui, a prolongé les enseignements, en les expliquant. C'est une religion surnaturelle.

Sa nouveauté, qui est incontestable, n'est pas tellement inouïe qu'elle ne plonge d'aucune façon ses racines dans le passé. De même, en effet, que l'Eglise prolonge l'Evangile, en le continuant, ainsi l'Evangile peut être dit, — ce qu'il est en réalité, — le prolongement et l'aboutissant de l'Ancien Testament.

Ce sont toutes choses qu'il fallait rappeler avant de dire quel devrait être, dans notre pensée, le plan général de ces Etudes sur l'Enfant, afin de déterminer la place qu'y prendrait le volume que nous publions aujourd'hui, en lui donnant ce titre : l'Enfant d'après les Saints Livres et les saintes images.

*
* *

L'ÉDUCATION EUCHARISTIQUE.

6. — *L'aboutissant de toutes ces études, quel que puisse être, d'autre part, le développement que la Providence nous permettra d'y donner, serait nécessairement l'exposé d'une méthode d'éducation religieuse franchement orientée vers les horizons surnaturels. S'il en devait aller autrement, nous aurions fait faillite à nos engagements et nous aurions, en même temps, discrédité le sujet que nous avions entrepris de traiter.*

Mais c'est une aventure dont nous ne craignons pas de courir le risque. Nous savons, en effet, où nous allons et, d'autre part, nos précautions sont prises pour nous défendre de nous égarer en chemin.

Le couronnement de notre travail ne saurait être que l'exposition de ces choses, — y compris les images, — avec lesquelles les parents, dont c'est le devoir primordial et pour l'accomplissement duquel personne, même le prêtre, ne les pourrait suppléer complètement, achemineront leurs enfants, tout d'abord, à la première communion privée puis, avec le concours du directeur spirituel des enfants, à la pratique fréquente, sinon quotidienne, du sacrement de l'Eucharistie.

Nous entendons par là, en d'autres termes, que l'éducation de l'enfant de demain, — l'enfant de l'avenir! — se devra faire, si on la veut pleinement catholique, sous le rythme très doux et admirablement fécond de la sainte Eucharistie. Ce sera l'Education eucharistique.

Et nous osons le dire, sans plus tarder, au risque de décourager du premier coup, sans espoir de les jamais reconquérir, les lecteurs qui, même avec les meilleures intentions du monde, auraient entr'ouvert le premier volume de ces études, pour savoir ce qu'elles pouvaient bien contenir. Ils sont fixés. L'orientation que nous leur donnons est nettement arrêtée. Et elle l'est irrévocablement.

Nous ajouterons même qu'elle l'était avant même que nous ayons décidé de les entreprendre. De fait, quand nous avons publié, en 1912, *le volume auquel nous donnions précisément ce titre :* L'Education eucharistique (*), *nous ne prévoyions guère, nous l'avouons, qu'il deviendrait par la suite le dernier d'une série que, pendant la guerre, nous entreprendrions sur* l'Enfant.

Mais l'entreprise décidée, et quand nous avons commencé à en asseoir les premières assises et à en ordonner tout le développement, il nous est apparu, avec une clarté victorieuse, que le seul couronnement qu'il conviendrait de lui donner, en bonne logique, serait un petit volume, d'ordre pratique, où nous traiterions précisément le même sujet que nous avions déjà abordé dans notre volume sur l'Education eucharistique.

Et comment aurait-il pu en aller autrement si, pleinement persuadé que, ce qui fait la haute valeur morale de l'enfant, c'est son âme, nous le sommes également de cette autre chose, à savoir : que, sous le ré-

(*) *L'Education eucharistique.* 1 vol. in-12. Téqui, édit. 1912. Nous préparons de ce volume, à peu près complètement épuisé, une nouvelle édition, accompagnée d'images, qui sera mieux harmonisée avec les autres volumes de ces Etudes sur l'Enfant.

gime de la Rédemption, cette âme, engendrée à la vie surnaturelle, n'y peut persévérer, en y progressant, que par ce qui en est l'aliment surnaturel, à savoir la sainte Eucharistie?

LE DÉCRET « QUAM SINGULARI » ET LA NOUVELLE DISCIPLINE DE LA PREMIÈRE COMMUNION

7. — *Telles sont au point de vue catholique, et par rapport à l'éducation de l'Enfant, les idées qu'il importe le plus de répandre. Elles sont extrêmement importantes.*

Il ne leur manque pas non plus ce genre d'intérêt qui s'attache aux idées dont on peut dire qu'elles sont « nouvelles », pour cette raison, tout au moins, qu'on les avait négligées pendant un certain nombre d'années, et même des siècles. Personne n'ignore de quelle façon elles sont tout à coup redevenues des idées de haute actualité, de celles-là dont il faut nécessairement, quoi qu'on en ait, se résoudre à s'occuper, alors même que ce serait uniquement pour se défendre de les accepter.

Quatre années, presque jour pour jour, avant le commencement de la guerre, tout à fait au début du mois d'août 1910, *paraissait le décret pontifical* Quam singulari *sur l'âge d'admission à la première communion. Personne ne s'y attendait. L'émotion produite fut, du premier coup, considérable.*

Ce sera l'éternel honneur des catholiques de France, — les évêques, le clergé et les simples fidèles, — d'avoir fait au Décret émanant de Rome le seul accueil qu'ils lui pouvaient faire pour ne pas res-

ter au-dessous de leurs convictions les plus intimes et de leurs traditions nationales.

Tout d'abord, et sans aucune hésitation, ils en acceptèrent les directions, puisqu'elles étaient celles du Souverain Pontife, et leur empressement à le faire s'accrut, en quelque manière, du vif sentiment qu'ils avaient de sa valeur de sacrifice.

En pouvait-il aller autrement, alors qu'il fallait renoncer à de chères et vénérables coutumes auxquelles nous devions, dans le passé, la reconquête de l'âme de la France, au lendemain de la tourmente révolutionnaire et, dans le présent, une organisation solide, et aimée de tous, de l'instruction religieuse des enfants et de leur préparation, digne et sérieuse, à la réception des Sacrements? Que faire, à l'avenir, pour remplacer tout ce qu'on allait sacrifier?

On se le demandait, non sans inquiétude. Loyalement, et filialement, des voix s'élevèrent, montant jusqu'à celui qui nous avait demandé d'aussi étonnants sacrifices. Mais c'était, dans le même temps, pour lui affirmer, quand même, leur volonté d'obéir, en toute confiance, et avec une simplicité filiale qui ne se démentirait jamais.

On sait ce qu'il en est advenu.

La nouvelle discipline de la première Communion, avec les précisions de détail que les évêques en ont données, est en France, désormais, universellement appliquée.

Les enfants, les premiers, en ont compris d'instinct l'esprit profondément surnaturel et apprécié la souveraine bienfaisance. Ils ne confondent pas, comme on l'avait craint un moment, la première Communion, *c'est-à-dire l'acte religieux dans lequel,*

pour la première fois, ils reçoivent la sainte Communion, avec la Communion solennelle, *c'est-à-dire l'acte religieux dans lequel, après avoir achevé convenablement l'étude du catéchisme, dans certaines condition d'âge et de temps fixées par l'évêque de leur diocèse, ils affirment solennellement, après avoir communié, leur volonté de demeurer toujours ce qu'ils sont désormais devenus, de bons chrétiens. Les parents, peu à peu, ont fini par être gagnés à la nouvelle discipline. L'accord, désormais, est définitif.*

Il reste, cependant, à le rendre plus assuré et à montrer, plus en détail, comment la nouvelle discipline de la première Communion emporte avec elle une véritable révolution dans les méthodes avec lesquelles, désormais, nous nous occuperons de l'éducation religieuse et surnaturelle des enfants.

Le sujet est d'une telle importance que nous voudrions lui consacrer, dans ces Etudes, un volume tout entier. Il ne serait guère autre chose, en somme, qu'un commentaire un peu développé du décret Quam singulari, *de même que notre volume sur l'éducation eucharistique avait été, dès l'année* 1911, *un loyal essai pour aider, sans plus tarder, à son application.*

L'ENFANT ET L'ÉGLISE.

8. — *Ce n'était point la note la moins remarquable du Décret sur l'âge de la première communion que de montrer comment les grandes « nouveautés » qui s'y trouvaient enseignées, et prescrites, plongeaient profondément leurs racines dans le passé, qu'elles étaient simplement, en d'autres termes, le*

retour, au moins partiel, aux plus vénérables traditions de l'Eglise.

L'Enfant et l'Eglise! *Voilà, certes, un sujet dont il suffit de proposer le titre pour laisser entrevoir l'incomparable richesse de la documentation sur laquelle on devrait le développer. Mais nous saurions nous souvenir, s'il nous est, quelque jour, permis de le faire, que les plus précieux et les plus caractéristiques de ces documents nous étaient fournis par le texte du Décret pontifical qui nous avait suggéré la pensée de le traiter.*

Il y en aura d'autres, toutefois, et nous ne pourrions nous résoudre à ne pas les utiliser.

Confondus par exemple, comme ils sont, dans l'histoire générale des martyrs et des saints, — ces héros du christianisme, — les enfants qui furent les chefs-d'œuvre de la grâce méritent d'être considérés à part, afin de bien montrer, par des faits, que Dieu ne s'arrête pas devant « la question d'âge » quand il veut, dans une âme, opérer des merveilles. Il y a donc, dans l'histoire de l'Eglise, des martyrs et des saints qui ont été des enfants. Il serait bon de le dire. Et il n'y aurait pas que les petits enfants pour se déclarer tout réjouis d'en être informés.

Dans le domaine des idées et des grandes institutions qui en sont la conséquence, dans l'ordre de la famille et de la société, que de choses à rappeler, encore, où se manifestera avec éclat le rôle bienfaisant de l'Eglise par rapport à l'enfant! Il se montrerait particulièrement digne d'attention dans tout ce qui a trait à la question de l'instruction et, en général, de l'éducation. Or, ce fut, avant tout, un rôle surnaturel et une action divine, l'Eglise ne s'étant jamais don-

née à l'Enfant que pour s'efforcer, avec tout le zèle et l'industrie qu'elle pouvait y mettre, de le donner à Dieu.

L'Eglise, en effet, continue le Christ. Et sa conduite à l'endroit des enfants ne pouvait être différente de celle que le Sauveur lui-même, pendant sa vie mortelle, avait eue dans ses rapports avec eux.

Voilà donc comment nous avons été amené à considérer quelle fut la conduite du Christ à l'égard des enfants. C'est un nouvel aspect de la question. Et c'en est aussi, de beaucoup, le plus intéressant et le plus instructif. Nous lui consacrons la majeure partie de ce livre sur l'Enfant d'après les Saints Livres. *Expliquons, toutefois, pourquoi nous ne lui avons pas donné pour titre, simplement, l'Enfant d'après le Saint Evangile. Nous y faisons encore, en effet, de larges emprunts aux livres de l'Ancien Testament. Mais c'est l'Evangile, quand même, à qui nous demandons, comme de juste, de nous documenter principalement.*

L'ENFANT ET L'ÉVANGILE.

9. — *Les chapitres de notre livre qui traitent de l'Enfant d'après le saint Evangile sont donc, de beaucoup, les plus nombreux. Malgré le développement qu'ils ont pris, quand il a fallu les rédiger, une chose reste certaine, c'est qu'ils ne forment encore, dans leur ensemble, qu'une sorte d'Introduction au commentaire du décret* Quam singulari *sur l'âge de la première Communion.*

Cela vaut la peine d'être constaté. Et c'est bien l'introduction qu'il faudrait, nécessairement, lui donner,

du moment que, pour rédiger ce commentaire, on voudrait suivre pas à pas, religieusement, le texte du Décret qui promulguait, en la réglant, la nouvelle discipline de la première Communion.

Le décret Quam singulari *commence en effet par nous rappeler comment Jésus, pendant qu'il vivait sur la terre, a entouré les enfants d'un amour de prédilection. C'est une page que, sans plus attendre, il faut relire avec une attention respectueuse.*

« De quel amour de prédilection Jésus-Christ, sur la terre, a entouré les petits enfants, les pages de l'Evangile l'attestent clairement. Ses délices étaient de vivre au milieu d'eux; il avait l'habitude de leur imposer les mains, de les embrasser, de les bénir. Il s'indigna de les voir repoussés par ses disciples, qu'il réprimanda par ces paroles sévères : Laissez venir à moi les petits enfants et ne les repoussez pas : c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume de Dieu. (Mc., x, 13-16.) *Combien il appréciait leur innocence et leur candeur d'âme, il l'a suffisamment montré quand, ayant fait approcher un enfant, il dit à ses disciples:* En vérité, je vous le dis, si vous ne devenez semblables à ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque se fera humble comme ce petit enfant, celui-là est plus grand que tous dans le royaume des cieux. Et quiconque reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, me reçoit. (Mt., xviii, 3-5.) *En souvenir de ces choses, l'Eglise catholique, etc. »*

Nous ne saurions assez dire tout le fruit que nous avons tiré de la méditation patiente, assidue et longuement prolongée de cette considération préliminaire du décret Quam singulari. *Elle en est vraiment*

la considération fondamentale, non seulement parce que sur elle se fondent toutes les autres considérations et aussi toutes les prescriptions du Décret, mais encore parce que c'est en y revenant sans cesse que nous sommes parvenus à résoudre le plus facilement, et le plus sûrement, toutes les difficultés pratiques inhérentes à son observation, comme aussi bien tous les problèmes relatifs à l'éducation religieuse des enfants.

Et comment, si nous sommes vraiment chrétiens, pourrions-nous prétendre les résoudre avec d'autres raisons que celles-là mêmes qui nous ont été proposées par le Christ, dans son saint Evangile?

Or ces raisons sont de celles-là que tous peuvent entendre, les simples aussi bien que les savants, dès l'instant qu'ils auront consenti à les éclairer principalement aux lumières de la foi, et parce qu'ils auront compris qu'il s'agit de résoudre un problème relevant uniquement de l'ordre surnaturel.

Elles ne consistent pas, en effet, en raisonnements subtils et compliqués qui ne seraient abordables qu'aux seuls initiés à la science théologique.

Elles ne s'inspirent pas non plus d'un mysticisme raffiné et qui le serait tellement qu'en dehors des personnes versées dans la plus haute spiritualité il serait téméraire de prétendre à les comprendre pleinement.

Enfin, elles se gardent bien d'être empruntées à cet ordre de considérations purement extérieures au dédale desquelles on ne saurait manquer de s'égarer, parce qu'elles se décomposent aussitôt en une poussière menue et aveuglante de petites industries, respectables sans doute, surtout quand elles sont des in-

dustries de zèle, mais dont il est matériellement impossible de discuter, en vue de l'ensemble de la communauté chrétienne, la valeur générale et absolue.

Elles sont, avant tout, les raisons du décret Quam singulari, *empruntées à cet ordre de faits historiques qui, pour religieux et même surnaturels qu'ils puissent être, demeurent cependant des faits, qui sont, en conséquence, de ce genre d'observations positives dans lequel la mentalité contemporaine aime à évoluer. Ces faits permettront de remonter, à travers les expressions successives de la volonté de l'Eglise, jusqu'à ce qui les base et les légitime, à savoir : la volonté de Jésus, fondateur de l'Eglise.*

L'ENFANT ET L'ANCIEN TESTAMENT.

10. — *Nous avons donc suivi avec une religieuse fidélité les directions du décret* Quam singulari, *quand nous avons donné une particulière attention aux deux épisodes évangéliques qu'il nous invitait à méditer. Pour le faire avec plus de fruit nous en avons placé le commentaire à la fin de notre volume, en manière de couronnement, et nous n'avons pas craint, pour le deuxième épisode, d'en détailler l'explication pieuse en plusieurs chapitres particuliers.*

Toutefois, nous avons cru que le saint Evangile pouvait encore nous fournir d'autres enseignements, au sujet de l'enfance, qui, pour être moins importants, ne devaient pas être négligés complètement. D'où le chapitre sur « Les enfants d'après le Nouveau Testament ». Nous espérons que nos lecteurs trouveront, à le parcourir, un peu de la douce joie

que nous avons éprouvée, pour ce qui nous concerne, à le rédiger. Et ils ne s'étonneront pas non plus, nous le pensons, de trouver tout un chapitre consacré à « la Vierge Marie, l'Enfant Jésus et le petit saint Jean ».

Nous avons encore pensé qu'il y avait lieu de placer, au commencement de l'ouvrage, quelques considérations sur « l'Enfant avant l'Evangile ». Il était vraiment trop dür de sacrifier toutes les belles choses qui, dans l'Ancien Testament, se rapportaient aux enfants.

Et même on y a joint un chapitre sur « l'Enfant dans le paganisme », afin de justifier un peu moins imparfaitement la prétention de ne rien négliger d'important de ce qui se rapporte à l'étude de « l'Enfant avant l'Evangile ».

Il ne nous paraît pas indispensable, puisque nous aurons à y revenir, d'exposer plus complètement les raisons qui nous ont fait prendre ce parti.

*
* *

LES SAINTES IMAGES.

11. — *Par contre, nous devrions peut-être ajouter quelques mots au sujet des images qui accompagnent notre texte.*

Elles le sont en assez grand nombre, jusqu'à paraître l'encombrer, en le compliquant.

Et ce sont, pour la plupart, des images archéologiques, *non pas des* images artistiques.

Nous les produisons, d'autre part, comme de saintes images, *leur attribuant ainsi, en quelque sorte,*

une secrète vertu pour nous instruire et nous édifier.

Or, cela suppose, de notre part, tout un système bien arrêté sur lequel on voudrait bien nous voir donner quelques explications. — Mais il faudrait trop prolonger, pour les fournir, une Introduction déjà longue et que nous avons quelque hâte de terminer.

Ce qu'il importe surtout de décider, c'est le genre de service que nous prétendons demander aux images de religion : un plaisir, ou une leçon?

Peut-être, s'il s'agissait des grandes personnes, aurions-nous encore, avant de répondre, quelques hésitations, car nous ne sommes pas sans savoir que l'art, pour beaucoup, ne saurait prétendre qu'à être une source de joie et de divertissement.

Mais, quand il s'agit des enfants, nous sommes persuadés qu'il faut demander aux images qu'on leur montre de les instruire beaucoup plus que de les distraire, en les amusant.

J'entends, en second lieu, que la leçon des images, si laborieuse qu'elle puisse paraître, finira bien, sans qu'ils s'en aperçoivent, par leur donner une joie dont la qualité leur sera d'autant plus précieuse que, directement, ils ne l'auront pas cherchée.

Il faudrait sans doute, pour le prouver solidement, une démonstration moins sommaire. Nous ne renonçons pas à l'espoir, quelque jour, de la proposer. Et cela ferait, dans cette série, un petit livre sur les leçons d'images et la leçon des images.

Alors seulement nous établirions plus à fond la thèse que nous n'avons guère fait autre chose que de proposer, à savoir : il est possible de se servir des images archéologiques dans l'éducation religieuse de l'enfant et même, dans bien des cas, il est, actuelle-

ment, à peu près impossible de s'en passer, à moins qu'on continue à laisser à l'Allemagne le soin de nous procurer des images religieuses adaptées aux nécessités de l'enseignement de la religion.

Si donc nous avons fait, pour ce qui nous concerne personnellement, un usage presque courant des images archéologiques, c'est surtout parce que, dans l'immense collection d'images qui illustrent nos croyances religieuses, nous n'en trouvions pas qui soient, comme ces vieilles images, capables de nous donner tout ce que, pour l'éducation religieuse des enfants, nous avions besoin de leur demander.

Telle sera notre dernière excuse. Elle n'est pas sans quelque valeur, bien qu'elle ressemble à celle que, jadis, alléguait Montaigne lorsque, pour se défendre de n'avoir pas toujours parlé en bon français, il faisait observer que, plutôt que de renoncer à dire bien des choses, il avait préféré les dire en son vieux patois de Gascogne.

AUX LECTEURS.

12. — *Il y a encore autre chose. — Car ces Etudes, il est à peine besoin de le dire, ne s'adressent pas* directement *aux enfants, bien qu'elles aient été composées pour eux et avec un souci constant de ce qui pourrait, au point de vue religieux, leur être utile ou simplement secourable.*

Non, certes, ce ne sont pas là des Etudes pour enfants.

Nous croyons même très tenu d'avertir qu'il pourrait y avoir quelque inconvénient, sinon un formel danger, à les mettre, sans aucune précaution, entre leurs mains. Nous le disons bien franchement. On

n'exigera pas, cependant, que nous en donnions, très explicitement, les raisons. Elles apparaîtront d'elles-mêmes, avec une clarté suffisante, à ceux qui ont besoin d'en être avertis. Et, pour ceux qui n'ont pas besoin de l'être, ce serait, en y appuyant, courir le risque de les scandaliser. Cela s'applique au texte et même, en quelques cas, aux images destinées à l'illustrer.

Nous l'avons déjà dit, d'autre part, au cours de cette Introduction. Nous nous adressons, non pas aux enfants eux-mêmes, mais à ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent de leur éducation et ne veulent négliger aucune des industries, si modestes qu'elles soient, qui pourront les aider à le faire religieusement.

Nous croyons avoir mis dans ce livre suffisamment de choses pour que ces sortes de lecteurs, si difficiles qu'ils puissent être, y trouvent encore à glaner une honnête récolte, pour le plus grand profit de ces chers petits auxquels, les uns et les autres, nous rêvons également de nous dévouer.

Qu'ils nous pardonnent, nous le leur demandons, si nous n'y avons pas réussi plus parfaitement. L'œuvre que nous avions entreprise est considérable et, aussi, elle est ardue. Nous espérons qu'ils nous sauront gré, tout au moins, de n'avoir pas reculé devant les difficultés qu'il y avait à l'aborder. Et l'occasion, que nous leur aurons fournie, de nous critiquer, ne manquera pas de leur être encore profitable, à eux et aux petits enfants.



CHAPITRE PREMIER

L'ENFANT D'AVANT L'ÉVANGILE. — LE PAGANISME

L'enfant était tombé, chez les païens, dans un tel discrédit moral qu'il avait besoin, pour recommencer à être regardé comme « une personne », et traité comme tel, d'une complète réhabilitation.

I. — Avant d'ouvrir le saint Evangile, pour y déterminer la place que tiennent les enfants, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose de celle qu'ils occupaient dans la société païenne, en général, et plus spécialement dans le monde romain, quand l'Evangile n'était encore qu'une espérance et une promesse.

Cette place ne fut pas la même selon que les enfants appartinrent aux nations qui avaient perdu complètement, ou peu s'en faut, le souvenir de cette promesse, ou bien à ce peuple unique qui, par un

privilège spécial, en avait pu garder la mémoire toujours intacte. Chez le peuple israélite, en effet, persistèrent toujours les notions les plus capables d'amener l'homme à reconnaître, en s'inclinant devant elle, la valeur morale de l'enfant.

D'où la nécessité, quand on étudie dans le recul du passé l'histoire de l'enfant, de le considérer, premièrement, dans la civilisation païenne et, secondement, chez le peuple israélite, tel que nous le fait connaître l'Ancien Testament.

Nous consacrerons ce premier chapitre à l'étude de l'enfant dans le paganisme.

Malgré la brièveté avec laquelle nous traiterons ce vaste sujet, — mais il n'était pas possible de nous y arrêter plus longuement, — nous ne manquerons pas d'interroger les artistes, comme nous le ferons d'ailleurs, habituellement, au cours de toutes ces Etudes.

Les artistes païens nous apprendront bien vite ce que nous avons le plus besoin de savoir au sujet de l'estime que les peuples de l'antiquité, ceux-là mêmes qui eurent la réputation d'être les plus civilisés, consentirent à accorder, dans l'ordre moral, à l'enfance. Elle fut petite. Elle le fut même tellement qu'on peut assurer que le paganisme, au point de vue moral, n'eut aucune estime de l'enfant.

L'étude de l'Ancien Testament nous fournira au contraire, sur le même sujet, des conclusions plus consolantes et déjà dignes d'être religieusement observées. Il ne pouvait, d'ailleurs, en être autrement. Dans ce livre en effet, qui est le plus ancien et le plus admirable de tous les livres, l'idéal moral de l'humanité atteint une hauteur que n'ont connue au-

cun des livres du paganisme, même les plus parfaits. D'autre part, dans cet ordre d'idées comme dans tous les autres, l'Ancien Testament ne devait être qu'une préface de l'Evangile, qu'il annonce, en le préfigurant. Les enfants de l'Ancien Testament ont donc une étroite parenté avec les enfants de l'Evangile. Nous serons heureux, le moment venu, d'avoir à le faire observer.

I

LES LOIS ET LES MŒURS

2. — C'est un lieu commun de redire, après tant d'autres, que le christianisme a réhabilité l'enfant. Mais c'est un lieu commun qu'il ne faut pas, néanmoins, se lasser de répéter.

Nous n'en somme pas, d'abord, suffisamment persuadés. Cela vient de ce que nous ne nous souvenons plus assez de la condition que l'antiquité païenne avait faite à l'enfant. Or, nous avons besoin de nous rappeler qu'elle fut tout ce qu'on peut imaginer de plus misérable.

Nous ne songeons pas assez, en second lieu, à la façon dont s'est accomplie, sous l'influence du christianisme, cette grande révolution sociale. Ce ne fut pas seulement en reconnaissant plus franchement à l'enfant une âme raisonnable et tout ce qui lui assure, si petit qu'il soit, une véritable personnalité. Ce fut encore en nous apprenant à honorer dans cette

âme d'enfant, comme l'avait fait le Christ, la haute dignité surnaturelle que cette âme acquerrait, comme toutes les âmes régénérées dans le Christ, du fait de la Rédemption.

Le philosophe, s'il persiste à ne parler de l'enfant qu'en s'éclairant aux seules lumières de la raison, ne lui reconnaîtra pas cette valeur surnaturelle de son âme. Mais pour nous autres, chrétiens catholiques, qui demandons à la Foi de prolonger les lumières de la raison, nous savons ce que nous disons en parlant de la valeur surnaturelle d'une âme, et nous ne pouvons plus la méconnaître dans l'enfant, du moment qu'il est baptisé.

Quand nous voulons chercher ailleurs le principe de sa grandeur morale, et par conséquent de ses droits, comme aussi bien de ses devoirs, nous ne la trouvons plus.

Nous en revenons alors, plus ou moins complètement, à la mentalité païenne, quand l'enfant n'était pas estimé pour lui-même, comme une personne morale, mais seulement comme une chose, pour le profit qu'on en pouvait tirer, — une chose que le propriétaire seul, l'Etat ou le père, avait à se préoccuper de mettre en valeur.

Nous ne songeons même plus à revendiquer avec une énergie suffisante le droit de la mère sur son enfant. Et quand le droit de la mère est aussi totalement méconnu, on peut dire que c'est, de nouveau, le triomphe du paganisme.

Or, l'enfant était tombé, chez les païens, dans un tel discrédit moral qu'il avait besoin, pour recommencer à être regardé comme une personne morale

et traité comme tel, d'une complète réhabilitation. Ecoutons, à ce sujet, le grand éducateur de la jeunesse que fut Mgr Dupanloup.

« Pendant quarante siècles, écrit-il, l'enfance, sur la terre, ne fut pas seulement livrée au mépris des sages et à l'insouciance des législateurs, elle fut la victime des mœurs les plus viles, les plus cruelles, et des lois les plus impitoyables.

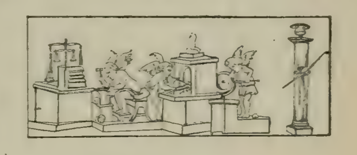


Fig. 1.



Fig. 2.

« On le peut dire, parmi les faibles, les malheureux et les pauvres, parmi tous les disgraciés de la nature et de la société païenne, nul ne le fut plus que les enfants.

« C'était de toutes parts un horrible empressement pour les vendre, les exposer, les prostituer, les tuer.

« Ce ne sont pas seulement les apologistes chrétiens, les païens convertis à l'Evangile, les philosophes devenus disciples de Jésus-Christ, qui nous l'attestent, Athénagore, saint Justin, Minutius Félix, Lactance, Tertullien : certes leurs dépositions font frémir, et ne peuvent être contestées, mais il y en a d'autres, et j'ai cité ailleurs les témoignages ef-

FIG. 1 et 2. Ces deux petits dessins, qui reproduisent un détail des fresques de Pompéi, n'en disent guère la grâce naïve et charmante. Ils peuvent à peine y faire songer. Mais nous n'avions pas, dans ce livre, à montrer l'intérêt de ce genre de représentations. Nous n'étudions, en effet, que « les saintes images ».

frayants des poètes, des philosophes, des historiens, des païens. (1)

« Dès que Jésus-Christ parut, sur ce point comme sur tant d'autres, il renouvela d'un mot la face du monde : Laissez, dit-il, les petits enfants venir à moi, *sinite parvulos venire ad me*. Oui, ces âmes charmantes, ces jeunes cœurs immortels, que j'ai faits à mon image et à ma ressemblance, laissez-les venir à moi, ne les repoussez plus, ne les maudissez plus, *ne prohibueritis eos;* car le royaume des cieux leur appartient, *talium est enim regnum cælorum.* » (2)

*
* *

3. — Quelques détails sont ici nécessaires pour montrer que ce tableau de Mgr Dupanloup, dans l'horreur saisissante de son raccourci, est construit sur des faits dont on ne peut pas, malheureusement, suspecter la certitude historique. Nous n'entreprendrons pas, à ce sujet, une enquête personnelle. Voici, simplement, ce que nous avons glané dans l'excellent ouvrage du R. P. Reynaud sur *la Civilisation païenne et la Famille.*

Le paganisme ne reconnaît aucun droit à l'enfant. Il lui conteste jusqu'au droit primordial que tout être a de vivre, après que, de par les lois de la nature, il est entré dans la vie.

(1) Mgr Dupanloup renvoie le lecteur au *Discours sur les salles d'asile* qu'il avait prononcé à Saint-Roch, le 28 mars 1860. On aurait une plus ample documentation dans L. LALLEMAND, *Histoire des Enfants abandonnés et délaissés*, 1885.

(2) Mgr DUPANLOUP, *L'Œuvre par excellence*, 3e édit., p. 27. Téqui, éditeur.

Le paganisme n'a pas réprouvé ce crime abominable qui est le meurtre des petits enfants.

Non seulement il ne l'a pas condamné, mais il l'a formellement approuvé, soit en en faisant une obligation, soit en le laissant à la discrétion des parents.

L'infanticide obligatoire sévit en Asie, dans certaines parties de la Grèce, et même à Rome, où il faut attendre une époque déjà tardive pour le voir devenir facultatif, d'obligatoire qu'il avait d'abord été. La loi des Douze Tables disait formellement : « Que le père tue sur-le-champ l'enfant qui se fait remarquer par sa difformité ou ses défauts. » A Sparte, une commission spéciale était chargée d'examiner les enfants aussitôt après leur naissance : s'ils ne remplissaient pas certaines conditions physiques déterminées, ils étaient aussitôt précipités dans un gouffre, voisin du mont Taygète, qu'on appelle les Apothètes. Une semblable pratique se retrouve également chez plusieurs peuples d'Asie, et nous avons, pour en témoigner, les récits de Quinte Curce, de Diodore de Sicile et de Strabon. (3)

« Là où les infanticides ne furent pas obligatoires, ils furent facultatifs. Quand un enfant naissait, on allait le présenter au père; si le père gardait le silence, ou détournait la tête, c'était un arrêt de mort :

(3) On ne manquera pas de nous objecter que les Juifs eux-mêmes ont commis des meurtres d'enfants. Nous en dirons plus loin quelque chose. Mais aucun texte de l'Ancien Testament ne signale qu'ils aient jamais mis à mort des petits enfants nouveau-nés. Quand ils ont immolé des enfants, ce fut dans un de ces moments d'aberration où, à l'imitation des peuples idolâtres, ils les sacrifiaient au dieu Moloch. Ils en furent sévèrement punis. Leurs prophètes, d'autre part, leur reprochaient sévèrement cette abominable pratique, alors qu'ailleurs elle était tolérée, approuvée et même ordonnée. Le cas est donc tout à fait différent.

le nouveau-né devait être immédiatement tué ou exposé. De là vient cette expression : *relever l'enfant*, que l'on rencontre fréquemment dans les auteurs grecs ou latins. » (4)

Quand les païens, pour se débarrasser de leurs enfants, ne voulaient pas recourir à l'infanticide, ils avaient une autre ressource, également reconnue par la loi, celle de les abandonner, en les exposant. Or, l'*exposition des enfants* n'est guère autre chose, au moins pour ce qui concerne la responsabilité morale des parents, qu'une variante de l'infanticide. Les paradoxes de Jean-Jacques Rousseau, qu'il appuyait, comme on sait, par son propre exemple, n'ont pas réussi à atténuer l'horreur d'une semblable pratique.

L'exposition des enfants fut dans le monde romain d'un usage courant : « Il y avait à Rome, au pied du mont Aventin, un quartier fameux, nommé le Velabrum. C'est là que, le plus souvent, on exposait les nouveau-nés; et ces enfants abandonnés étaient une occasion d'affaires pour plusieurs sortes de spéculateurs. Tous les matins se donnaient rendez-vous à cet endroit : les régisseurs des mauvaises maisons, qui étaient en quête de petites filles pour alimenter leur commerce de prostitution; les *lanistes*, qui élevaient les petits garçons pour en faire des gladiateurs; les saltimbanques, ayant besoin de sujets auxquels ils déchiraient le visage ou tordaient les membres, pour

(4) R. P. REYNAUD, *lib. cit.*, p. 108. L'auteur cite, entre autres textes caractéristiques, celui de Sénèque le philosophe : « Il est d'usage chez nous de détruire les enfants monstrueux. Ce n'est point par colère, mais par raison, que nous agissons ainsi, rien n'étant plus raisonnable que de *se débarrasser des choses inutiles.* » (*De ira*, I, 15.)



FIG. 3. *Deux petits innocents*, médaillons de DELLA ROBBIA, XVe s., à la loggia de l'hospice des Innocents, à Florence. Ils rappellent comment l'art chrétien, au service de la charité, honore les petits enfants abandonnés.

le plus grand amusement du public; les magiciens, qui enterraient les enfants vivants, les laissaient mourir de faim, et leur arrachaient ensuite le cœur et le foie, excellents spécifiques pour certains maléfices; et d'autres ignobles industriels qui crevaient les yeux ou cassaient les jambes de ces pauvres petits êtres, pour les faire mendier plus tard et exploiter ainsi la charité publique. » (5)

L'opinion publique ne protestait pas contre cette coutume. Les riches eux-mêmes, et jusqu'aux empereurs, trouvaient tout naturel d'y recourir, quand ils y trouvaient quelque avantage. L'empereur Claude, par exemple, au moment de son divorce, fit exposer sa fille Claudia, qui était déjà âgée de cinq mois.

Les païens eurent enfin, couramment, une pratique encore plus révoltante, s'il se peut, celle qui consiste à ravir à l'enfant, jusque dans le sein de sa mère, — asile sacré, s'il en fût, — cette vie qu'il possède, déjà, sans en avoir la plénitude de jouissance.

Ils admettent l'avortement, comme une chose toute naturelle, et leurs écrivains, qui ne répugnent aucunement à en enseigner scientifiquement la technique abominable, ne songent guère à le blamer. (6)

(5) R. P. REYNAUD, *lib. cit.*, p. 109.

(6) Les poètes latins, Ovide, par exemple, n'ont-ils pas été jusqu'à chanter, dans leurs vers, ces crimes monstrueux! (*Ep.*, XI.) « Chez tous les peuples grecs, écrit Léon Lallemand, l'avortement est une coutume générale, qu'innocente d'ailleurs Aristote, bien que ce crime soit peut-être défendu par certaines lois. » (*Histoire de la Charité*, vol. I, p. 62.) On cite des textes, en effet, qui défendent aux médecins de pratiquer l'avortement. Mais, peut-on dire avec le même auteur : « *Quid leges sine moribus? vanæ proficiunt*. Si les médecins s'abstenaient de ce crime, les sages-femmes suffisaient amplement à un pareil office. »

Quand ils commencent à le faire un peu sérieusement, sur le déclin du monde romain, c'est que les hordes barbares, qui secouent furieusement les barrières de l'empire, ont démontré, par des arguments auxquels on ne résiste plus, les conséquences sociales de ces habitudes criminelles.

Ils réclament des soldats!...

Mais comment les auraient-ils trouvés puisque, depuis tant d'années, ils ne voulaient plus d'enfants!

*
* *

4. — Tels sont les faits. Et voici leur explication.

Le paganisme, en s'éclairant aux seules lumières de la raison, n'a jamais pu s'élever jusqu'à la conception nette de la valeur morale de l'enfant. Nous l'avons dit, — mais il faut le répéter, — ce n'est pas, à ses yeux, une personne, mais plutôt une chose, et il peut arriver qu'elle soit une de ces choses dont il importe de se débarrasser, selon la remarque de Sénèque, parce qu'elle n'est qu'une *chose inutile*.

Il ne s'occupe de cette chose, dans l'ordre de la justice, que dans la mesure où il doit s'intéresser à celui qui la possède, c'est-à-dire l'Etat, à Athènes, le père de famille, à Rome.

Il ne soupçonne pas que, dans la question de l'enfant, la bienfaisance, et aussi la charité, — dont il ignore jusqu'au nom, — puissent être engagées. Il profite de l'enfant, au besoin il s'en amuse, mais il ne consent jamais à l'aimer.

C'est à peine si, dans cet enfant, il paraît soupçonner une âme. On pourrait en douter, à voir la façon dont il le traite, — un peu à la manière du doux

Malebranche, qui ne reconnaissant aux bêtes, comme son maître Descartes, aucune sensibilité, ne se faisait aucun scrupule de les éloigner, malgré leurs gémissements, à grands coups de pied, afin de mieux démontrer, à lui-même et aux autres, que c'étaient des choses qui ne sentaient pas!

Une âme d'enfant, en tout cas, est pour les païens une âme d'essence inférieure. Elle ne peut prétendre aux égards qui sont dus à une véritable « personne ». Elle devra attendre, pour cela, qu'elle soit devenue une âme d'homme.

Et cela même ne suffira pas, au moins dans le monde romain, où l'enfant reste soumis à la puissance paternelle jusqu'à la mort de celui qui, de par la loi, en était investi.

Or cette puissance, toute paternelle qu'elle soit, s'exerce durement, sans aucun contrôle. Elle le fait avec une redoutable efficacité. Le père en effet a sur ses enfants, même quand ils sont devenus adultes, même quand ils exercent des charges publiques, le droit absolu de vie et de mort.

— Que le père, dit la loi des Douze Tables, ait le droit de vie et de mort sur ses enfants.

D'autres lois, moins anciennes, confirment, en la renouvelant, cette loi primitive. Et voici, pour ce qui est de son application, comment un contemporain de l'empereur Auguste, Denys d'Halicarnasse, explique l'étendue de ce pouvoir paternel : « C'est en vertu de cette autorité qu'il était permis aux pères de mettre leurs fils en prison, de les faire battre de verges, de les charger de fers et même de les tuer; on n'avait point égard s'ils étaient employés déjà dans le maniement des affaires et revêtus des premières magistratu-

res, ou si, par d'importants services, ils s'étaient rendus respectables et chers à la République. On a souvent vu des pères, autorisés par la loi, arracher leurs enfants du haut de la tribune, tandis qu'ils haranguaient en faveur du peuple contre les intérêts du Sénat, pour les punir à leur discrétion : on les traînait à travers la place publique, sans que personne osât faire le moindre mouvement pour leur défense. Le consul, les tribuns du peuple, le peuple lui-même, si fier de son pouvoir et de ses forces, même après avoir applaudi, étaient obligés de garder le silence, et de respecter, dans les pères, l'autorité que la loi leur donnait. » (7)

*
* *

5. — Que devient donc, en cet état de choses, le droit de la mère?

Il faudrait, avant de le dire, rappeler quelle fut en général, dans l'antiquité païenne, la situation de la femme. Mais il est superflu de s'arrêter devant cette question préliminaire, tellement il est avéré que cette situation a été, chez les Grecs comme chez les Romains, des plus misérables. (8)

(7) DENYS D'HALICARNASSE, *Antiquités romaines*, liv. II, chapitre VIII.

(8) « Quel est le fait le plus constant et le plus universel de la société antique? C'est l'oppression de la femme par les lois et par les mœurs. Les peuples qui s'ignorent la traitent de même. Le droit commun, pour elle, est de n'avoir pas de droits. Elle subit le sort de ce qui est faible dans des sociétés fondées sur la force et au profit de la force. Elle est une chose plus qu'une personne, et passe de l'autorité paternelle à l'autorité maritale sans jamais s'appartenir. Dans le mariage, la volonté de l'homme intervient seule : il acquiert la femme, prise ou achetée. S'il a trop d'elle, la répudiation; s'il n'en a pas assez, la polygamie, maintiennent le droit du

La mère, en tout cas, n'a aucun droit sur son enfant.

Et, pour tout dire en un mot, l'enfant, dans le paganisme, n'a pas véritablement de mère. Les quelques faits qu'on pourrait alléguer pour soutenir le contraire, — par exemple la mère des Gracques et ses nobles paroles, — prouvent encore, par leur notoriété exceptionnelle, que les païens, en s'inclinant respectueusement devant ces revanches inattendues de la nature, en méconnaissaient habituellement les droits.

Le régime de l'Evangile, sous lequel nous vivons, nous a rendu tellement familière l'image de la mère, avec son petit enfant, tenant au foyer familial la place d'honneur, que nous avons aujourd'hui quelque peine à nous figurer qu'il ait jamais pu en être autrement. (9) C'est que nous avons oublié ce que fut,

mâle à l'inconstance envers son propre choix. La femme seule, qui n'a pas choisi, est obligée à la fidélité. Les enfants même ne deviennent pas un lien entre les deux êtres dont ils sont nés. Ils appartiennent au père seul, comme le croît de son troupeau féminin : la mère porte et nourrit l'enfant du maître. Vase où se perpétue l'espèce, elle reste aussi étrangère à son fils que l'argile d'un vase à la plante précieuse qu'il contient. » (Etienne LAMY, *La Femme de demain*, p. 62.)

(9) On m'a reproché d'avoir dit que l'art païen avait complètement ignoré le thème iconographique de la mère portant l'enfant dans ses bras. A supposer qu'il y ait, dans ce dire, quelque exagération, elle est bien légère. Je reconnais donc qu'on rencontre quelquefois, par exemple dans les bas-reliefs romains, l'image d'une femme portant un enfant. Mais ces représentations sont fort rares. La femme qu'elles nous montrent, d'autre part, est la nourrice, plutôt que la mère de l'enfant. Enfin, si elle porte l'enfant, elle le fait sans amour, avec une correction glaciale et d'où la tendresse est absente. Les femmes du christianisme, fussent-elles simplement des nourrices, ont une autre façon de porter les petits enfants. Elles ressemblent toutes, à s'y méprendre, à des Madones. Et pour elles, s'il faut les en croire, l'enfant s'appelle toujours du même nom : c'est le petit Jésus. Voyez, par exemple, dans ce genre, le tableau moderne de Ferrucci dont nous donnons une reproduction.



FIG. 4. Statue antique du musée des Termes, à Rome.
Le thème artistique de l'*Enfant qui dort* est, dans l'iconographie générale de l'enfance, un des plus riches et des plus charmants L'art païen lui-même l'a traité religieusement, et presque saintement.

chez les païens, la place très humiliée qu'on consentait à reconnaître à la femme, même au foyer domestique. C'est que nous ne savons plus assez ce qu'était dans le paganisme, en général, l'organisation de la famille.

Faut-il le redire?

Le père y est tout. Lui seul y a des droits. Les autres membres de la famille, la femme, les enfants, comme aussi bien les esclaves, n'ont qu'à s'incliner devant l'omnipotence de son autorité. La mère, en quelque sorte, y compte encore moins que l'enfant, — ce qui n'est pas peu dire. Elle n'a de valeur, en tout cas, qu'en fonction de lui, et il n'est pas même nécessaire qu'elle soit l'épouse.

Elle n'a aucun droit, dès qu'elle a cessé de nourrir son enfant, à diriger, ou même à surveiller son éducation.

Si le père vient à disparaître, il ne faut pas s'imaginer qu'elle héritera, en quelque manière, de ses droits : elle passe, comme l'enfant, sous l'autorité de celui qui deviendra leur double tuteur. Elle n'a fait que changer de propriétaire.

Pour commencer à être traitée, elle aussi, comme une véritable « personne », elle a encore plus besoin que son enfant d'une complète réhabilitation.



Cl. Alinari.

Ferruccio. La Mère et l'Enfant



Cl. Alinari.

Murillo. L'Immaculée-Conception

II

LE TÉMOIGNAGE DES ARTISTES

6. — Je ne m'étonne plus, étant donné ces lois et ces mœurs, que l'art, ce grand témoin de la vie, vienne à son tour, s'il s'agit de l'art païen, témoigner de la mésestime profonde dans laquelle l'antiquité avait tenu les enfants.

Ce n'est pas cependant que l'art les ait méconnus dans ce sens qu'il ne s'en serait pas occupé. Les documents abondent, au contraire, qui nous montrent l'art païen abordant, en des œuvres très diverses, la représentation de l'enfance, et ce n'est pas seulement dans les compositions purement décoratives où l'enfant occupe très vite, au moins dans l'art romain, la place considérable que, depuis, il a toujours conservée.

Les œuvres de la sculpture sont les plus nombreuses, — bas-reliefs, statues et statuettes, — comme il arrive, d'ailleurs, pour tout l'ensemble de ce qui nous reste, aujourd'hui, de la production artistique de l'antiquité. Mais il y a d'autres séries, les vases peints et les fresques, par exemple, où la représentation de l'enfance obtient une très large place. Que de jolies choses, en particulier, dans les fresques conservées de Pompéi! Et dans la seule série des pierres gravées, s'il faut encore ajouter un exemple, il y aurait à glaner de nombreux et fort suggestifs documents.

Bref, c'est un vaste sujet. Je le connais assez bien. J'avais même songé, il y a une vingtaine d'années, à lui consacrer tout un volume, tellement il me paraissait digne d'intérêt. Je poursuivais patiemment à travers les grandes collections de l'Europe, mais spécialement en Italie, les inventaires qui devaient le préparer. J'en avais arrêté, avec le titre, l'idée maîtresse et toute l'orientation : *les enfants, les génies, les amours et les anges*... C'était déjà, peut-être même avec une netteté plus incisive, le thèse que j'entreprends d'exposer dans le livre d'aujourd'hui. Mais pour de sérieuses raisons, et sur lesquelles je ne crois pas pouvoir insister, il m'a fallu renoncer à mon projet, tellement il était difficile de le faire aboutir honnêtement... (10) Ce n'est pas à l'art païen qu'il faut demander comment l'évocation des enfants, en passant par celle des génies et des amours, peut nous acheminer doucement, par delà les visions matérielles de la terre, jusqu'à celles, toutes spirituelles, du Paradis, où règnent les anges, qui sont de purs esprits.

De l'enquête que j'avais entreprise, il me reste cependant que les représentations de l'enfance, spécialement dans la sculpture et chez les Romains, est beaucoup plus fréquente qu'on se l'imagine généralement.

Aux musées du Vatican, par exemple, la seule Galerie des Candélabres ne renferme pas loin d'une cen-

(10) Je n'en donne pas les « raisons », mais je répète ce que j'ai déjà dit dans l'introduction. Elles apparaîtront d'elles-mêmes à ceux qui ont besoin d'en être avertis et, pour ceux qui n'ont pas besoin de l'être, ce serait, en y appuyant, courir le risque de les scandaliser.

taine d'œuvres diverses se rapportant à l'enfance. (11)

Or, la Galerie des Candélabres, je n'ai pas besoin de le rappeler, n'est pas tout le musée de sculpture du Vatican. Si je donnais le catalogue des œuvres qui, dans les autres salles, se rapportent à l'enfance, on y trouverait, comme pour cette Galerie, des bustes et des statues d'enfants, des amours, des génies, et représentés avec la même variété d'actions qu'on aurait eu à signaler dans la collection des enfants de la Galerie des Candélabres.

Au musée du Capitole, où la récolte serait moins abondante, pour ce qui est de la quantité, on a, par contre, des statues dont quelques-unes comptent parmi les plus estimées de l'art ancien. L'*Amour*

(11) Musée de Sculpture du Vatican : Galerie des Candélabres. *Première travée.* N° 2 et N° 66. Deux troncs d'arbre, débris présumés d'un monument funéraire, avec deux nids, au sommet, où se trouvent des petits enfants : les uns, au N° 2, sont éveillés et remuent, gentiment, comme de véritables petits oiseaux. Les autres, par contre, sommeillent : ils le font avec conscience et dans un laisser aller des plus gracieux. — N° 58. Buste d'enfant. — N° 49. Enfant avec des raisins dans les mains. — N° 36. Hermès d'enfant : de la main droite, il tient un masque qu'il paraît cacher sous son vêtement. — N° 19. La plus jolie chose de cette première travée. C'est un enfant qui, avec une pièce de monnaie, joue, tout seul, à « pile ou face ». La pièce est à terre. L'enfant, curieusement, se penche en avant pour voir si, oui ou non, il a gagné. Le mouvement, qui est charmant, rappelle un peu celui du Discobole de Myron, dont il existe une réplique, ici même, dans la salle du Bige. L'enfant, qui a rejeté son manteau sur le bras gauche, a un joli corps de petit animal bien portant et qui, tout grassouillet qu'il soit, se prête à merveille aux mouvements les plus souples et les plus gracieux.

Deuxième travée. Les sujets relatifs aux enfants deviennent plus nombreux. J'en compte dix-huit, parmi lesquels je citerai : N° 71. Enfant avec une cueillette de fruits dans les plis de son manteau. N° 73.' Enfant jouant avec un serpent : il l'a pris dans sa main où il s'efforce, mais vainement, de le retenir. Le serpent, en effet, lui glisse sous les doigts, d'où

tendant son arc y est, entre autres choses, une des meilleures répliques de l'original en bronze de Lysippe qu'on admirait à Thespie. La *Petite fille protégeant une colombe* a un joli mouvement et plaît, je l'avoue, bien que, contre un serpent aussi menaçant, on se demande si cette protection enfantine a quelque chance d'efficacité. Dans la Salle du Faune, on loue fort les deux gros garçons qui jouent avec un masque et dont l'un tout au moins (N° 16) n'est peut-être pas loin, au dire des connaisseurs, de ressembler à un chef-d'œuvre. Puis il y a la statue d'*Hercule enfant*, cet autre gros bonhomme, — mais celui-là d'une taille énorme, jusqu'à l'horrible, — qu'on admire presque, tout vilain qu'il soit, malgré ses yeux en olive, son nez fuyant et le sourire qui s'épanouit, béatement, sur sa large figure.

l'effroi, fort bien rendu, de l'imprudent. — N° 78. Enfant avec accessoires compliqués de fleurs et de fruits. — N° 80. Petit Amour avec les débris de l'arc et, suspendu près de lui, le carquois. — N° 83 A. Gros bébé, voguant sur un cygne et mordant à pleine bouche dans une grappe de raisin. — N° 104. Enfant jouant avec un aigle. Ganymède, peut-être, avant l'enlèvement par Jupiter. — N° 110. Enfant qui s'amuse avec un petit chat. — N° 115. Un petit Bacchus. — N° 113 A. Deux poupons grassouillets, qui ne semblent avoir d'autre action que de se laisser vivre.

A la quatrième travée, où je comptais trente documents, ce sont toujours, en général, de petits enfants, gras et joufflus, pouvant avoir de cinq à six ans. Il y a cependant des exceptions, par exemple la statuette habillée d'un enfant avec la « bulla », qui serait le portrait le Marcellus (N° 208), ou encore le petit esclave nègre avec les ustensiles du bain (N° 240). L'enfant à l'oie (N° 194) rappelle celui du Capitole. Les occupations sont à peu près les mêmes. L'enfant dort (N° 216), couché ou même debout, la tête appuyée sur la main droite, ce qui est l'allure classique de l'Amour qui sommeille (N° 186 ou N° 251 et aussi N°s 270 et 158). Il crie (N° 214), il rit (N° 242), ou il sourit (la fillette qui porte gracieusement le doigt à sa bouche, N° 180), mais le plus souvent il s'amuse, soit avec un pigeon (N°s 213, 209, 169), une oie (N° 211), un petit oiseau (N°s 227, 253 B), et même deux serpents (N° 227).

*
* *

7. — Mais il est temps d'arrêter ces souvenirs, car je ne me propose pas de dresser ici de scrupuleux inventaires. Et pour en venir où j'en veux arriver, il



Fig. 5.

n'est pas nécessaire de suivre pas à pas, à travers les monuments de l'art païen, tous les rôles que les enfants y ont tenus, aussi bien dans l'évocation de la vie journalière et commune que dans l'organisation des Panthéons. Je veux même oublier, pour ce qui est de ce dernier point de vue, que dans les Panthéons du paganisme il y a des dieux enfants et, ce

Fig. 5. *Enfants qui jouent avec un crocodile*, sculpture antique, détail de la grande statue du Nil, au musée du Vatican.

qui est beaucoup plus lamentable encore, des dieux qui s'occupent des enfants...

Dans cette production totale, j'excepte les portraits. Je sais, en effet, qu'il y en a de vraiment dignes d'être loués. Il était nécessaire de le dire.

Mais, faite cette exception, il faut reconnaître que l'art ancien, dans sa représentation de l'enfance, a été ce qu'il devait être, étant donné le peu d'estime que le paganisme tout entier avait eu, en général, pour les enfants.

Il ne s'y intéresse que dans la mesure où il pouvait s'en amuser.

Il les aime, peut-être. Mais il les aime avec un égoïsme très bas, et qui n'a pas de bornes. Il les aime pour lui, jamais pour eux.

Ce sont, à son avis, de jolies petites bêtes, dont il y a infiniment de plaisir à contempler les gracieux ébats.

Aussi bien l'art païen se plaît, avant tout, à représenter les jeux d'enfants. Il le fait en les variant de toutes sortes de façons, soit qu'il nous montre les enfants s'amusant entre eux, soit qu'il leur donne des animaux pour compagnons de leurs jeux.

Il les représente aussi dans leurs luttes enfantines, sans qu'il y ait lieu de lui soupçonner d'autre intention que de nous intéresser à leurs jolis mouvements. De là, par exemple, ces luttes d'enfants qu'on trouve assez fréquemment sur les pierres gravées, et où ces petits se battent, à l'instar des jeunes coqs, avec un entrain scientifiquement ordonné par le maître qui les surveille, un fouet à la main.

Toutefois, quand ils sont devenus un peu moins petits, ces enfants continuent, exceptionnellement, à

retenir l'attention de leurs redoutables propriétaires et maîtres. L'art, encore ici, est un terrible témoin.

Il s'intéresse aux adolescents. Nous ne le savons que trop et, pour tout dire, nous préférerions ne pas le savoir. Cela nous gâte horriblement, même avant d'en venir aux Adonis, aux Ganymèdes et aux innombrables Antinoüs de la décadence romaine, la vue de trop d'œuvres d'art, bronzes ou marbres, qui comptent cependant parmi les plus célèbres de l'antiquité païenne.

Et cette impression douloureuse, j'ai besoin de l'ajouter, il n'y a pas, pour la ressentir, que la seule critique ecclésiastique ou mystique.

Dans la série des Satyres qui jouent avec des enfants, — invention bien païenne, celle-là! qui met les enfants à l'école des Satyres, ou des Faunes, pour apprendre à s'amuser, — il y a, au musée de Naples, un groupe célèbre qui représente un Satyre apprenant à un adolescent à jouer du chalumeau. A. Laugel, écrivain peu suspect de scrupules mystiques, en parle de cette façon : « Voici le Satyre et le jeune Berger : ce dernier tient timidement son chalumeau; il est hésitant, honteux et comme fasciné par le désir qui s'échappe des yeux hardis du faune, de ses grosses lèvres entr'ouvertes, qui roidit tous ses muscles et crispe ses jambes de bouc anguleux. De tels marbres, si beaux qu'ils soient, me gâtent l'antiquité. »

*
* *

8. — Lorsque Dieu créa l'homme, il le fit, nous enseigne la Genèse, selon son image et selon sa res-

semblance. (12) Cette divine empreinte est marquée de si évidente façon dans la nature humaine que le paganisme ne pouvait pas la méconnaître. Mais il eut le tort de ne pas la chercher dans l'âme, qui est ce par quoi l'homme a vraiment quelque ressemblance avec Dieu.

L'homme, en effet, n'est pas un être simple. Il est composé d'un corps et d'une âme. En tant qu'il est un corps, l'homme ressemble à toutes les « bêtes » de la création, alors même qu'il serait, par certaines qualités d'harmonie, de grâce ou de beauté, la plus parfaite. Il en diffère, — et il le fait alors totalement, — en tant qu'il est une âme, non pas une âme quelconque, mais une âme raisonnable, une âme intelligente et libre, une âme faite à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Il y a donc, dans l'homme, le corps, qui a été formé, à l'origine, du limon de la terre, et il y a ce par quoi il est devenu un être animé : c'est « le souffle de vie » que Dieu, selon l'expression des Livres saints, « lui souffle, sur le visage » (13), expression

(12) « Et ait : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. » (*Gen.*, I, 26.) « Et creavit Deus hominem ad imaginem suam. » (*Gen.*, I, 27.)

(13) « Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem. » (*Gen.*, II, 7.) Un détail des mosaïques de la première coupole de l'Atrium, à Venise, représente dans une scène à part Dieu qui insuffle à l'homme le « spiraculum vitæ », sous forme d'un génie ailé. Nous aurions pu donner de suite le dessin de ce curieux sujet. Mais c'était risquer de détourner l'attention des choses qui nous occupent ici spécialement. L'iconographie des six jours de la création est, d'autre part, beaucoup trop délicate à traiter pour qu'on puisse, sans danger, attirer l'attention sur elle, sans la satisfaire aussi complètement qu'il le faudrait. — On a mis, à la fin du chapitre, l'image dont il est parlé dans cette note.

mystérieuse mais qui nous fait comprendre, autant qu'il est possible de le faire, le mode très spécial d'après lequel l'homme a pris place dans le monde des vivants. Ce ne fut pas à la façon des autres créatures, qui reçurent d'un seul coup la plénitude de leur être. Quand il s'agit de la création de l'homme, au contraire, il semblerait presque que Dieu s'y soit repris à deux fois.

Et les artistes, qui ne mettent pas toujours à parler des actions divines la précision avec laquelle les théologiens sont tenus de le faire, n'hésitent pas à représenter cette création de l'homme en deux actions séparées, nous montrant Dieu formant d'abord le corps de l'homme puis, dans une seconde scène, lui insufflant le « spiraculum vitæ ».

Ces naïvetés d'artistes ont cela de bon qu'elles nous font songer qu'il y a bien dans l'homme, en effet, deux choses admirables, le corps et l'âme. Et l'homme, considéré dans son corps, est déjà quelque chose de si admirable qu'on ne s'étonne pas que, devant sa splendeur ineffable, l'antiquité païenne soit tombée dans un ravissement qui a duré tant de siècles, sans jamais parvenir à s'exprimer complètement.

Le paganisme n'a pas compris que ce qui faisait la vraie grandeur de l'homme, en le rapprochant si près de Dieu, c'était son âme. Il a eu le culte du corps, jusqu'à sembler méconnaître dans l'homme, pour mieux exalter ses formes matérielles, la présence de l'esprit qui les animait.

C'est pour cela, par exemple, que la sculpture a été l'art par excellence du paganisme.

Son idéal ne pouvait donc être l'homme imparfait,

non encore complètement formé, mais l'homme parvenu à la maturité de son être, celui dont ils admiraient quotidiennement, dans les jeux publics, à la palestre ou aux bains, la plénitude harmonieuse des formes corporelles, le *Doryphore* ou le *Discobole*. Quelle pauvre chose, auprès de ces êtres de beauté, le corps, tout joli qu'il paraisse, d'un petit enfant!

L'enfant restait donc, pour les païens, un être imparfait, malgré toutes les précautions qu'ils avaient prises, comme nous l'avons dit, avant de l'admettre à la vie. Et ils ne l'avaient fait que dans la mesure où ils avaient reconnu à son corps des promesses suffisantes d'avenir en beauté. Pour ce qui est de son âme, ils ne s'en préoccupent d'aucune façon.

*
* *

9. — Le christianisme, au contraire, s'intéresse avant tout aux âmes. Sans avoir pour les corps le mépris qu'on lui a injustement reproché, il n'a plus pour eux ce culte exclusif.

L'art chrétien, en conséquence, recherche principalement l'expression. (14) Son idéal est, désormais, transposé.

(14) J'entends l'art qui est véritablement et pleinement chrétien. Mais il y a, au cours des diverses renaissances qui marquent le développement de l'art chez les chrétiens, certaines manifestations artistiques qui relèvent exclusivement de l'inspiration païenne. Les enfants du Corrège, par exemple, tout délicieux qu'ils soient, n'ont absolument rien de chrétien. On en pourra juger par les trois petits médaillons qui servent de frontispice à ce premier chapitre. Il y a des cas, cependant, où cela ne paraît pas choquant ni déplacé : c'est dans les motifs purement décoratifs où l'on comprend assez, ne serait-ce qu'en raison de leurs proportions menues, que les artistes de tous les temps puissent, sans rien compromettre, introduire à leur gré des figures d'enfants.

Il s'intéressera donc à l'enfant. Car l'enfant, si petit qu'il soit, a une âme. Et cette âme est même plus expressive, par conséquent plus belle, que l'âme d'un homme, parce que, moins préoccupée de soucis matériels, elle laisse plus facilement et plus naturellement transparaître les choses de son fond, qui sont des choses immatérielles et idéales. Ce sont des tendances, des rêves et j'oserais presque dire des souvenirs... Car sur le berceau où repose le nouveau-né, il semble que le Créateur est encore penché, et l'esprit de vie, qu'il vient de lui insuffler, continue, en attendant les confidences humaines, à lui parler du Paradis.

Mais le moment n'est pas encore venu de dire ce qu'est devenu l'enfant du jour où l'on recommence à le traiter comme une personne humaine, c'est-à-dire comme une âme qui habite un corps et qui a le droit d'être considérée comme telle.

Nous le ferions d'autre part d'une façon toujours imparfaite, puisque nous n'avons pas encore dit que la condition de l'enfant, comme celle de toute l'humanité, a été complètement transformée, plusieurs siècles après la chute originelle, du fait de sa régénération dans le Christ.

L'enfant a eu sa part de la « bonne nouvelle » qu'est l'Evangile. Nous verrons même que, grâce à une attention très spéciale du Christ, cette part a été magnifique.

Les livres de l'Ancien Testament, que nous allons maintenant entr'ouvrir, nous apprendront que, toute magnifique qu'elle soit, cette part n'était pas, cependant, de celles que l'enfant ne pouvait espérer.

Et il fallait dire que, pour l'honneur de l'humanité, il fut un peuple où l'enfant n'eut pas besoin d'attendre la venue du Christ sur la terre pour être respecté, et aimé, comme il a de par la nature, cette première expression de la volonté de Dieu par rapport à la conduite des hommes, le droit de l'être.





CHAPITRE II

L'ENFANT D'AVANT L'ÉVANGILE. — L'ANCIEN TESTAMENT

L'enfant, et aussi la femme, ont été, dans l'Ancien Testament, deux véritables personnes. C'est déjà, comme dans l'Evangile, le règne de la mère et de l'enfant.

1. — La femme et l'enfant ont été, chez les peuples païens, deux êtres de misère.

Dans cette commune disgrâce où l'homme, leur propriétaire et maître, les avait mis tous les deux et les maintenait étroitement, il y eut cependant quelque différence. La femme, sinon l'enfant, pouvait encore espérer un peu de pitié. Elle avait d'autant plus de chances de l'obtenir qu'elle resterait simplement «la femme». Car la maternité, bien loin d'augmenter son crédit, avait plutôt pour effet de l'ébranler.

Il en va tout autrement chez le peuple israélite, où tout ce que la femme obtient d'honneur et de consi-

dération lui vient de l'espérance, ou du fait de sa maternité. Et il en fut ainsi pendant les très longs siècles que dura son histoire, depuis ses lointaines origines, au berceau même de l'humanité, jusqu'à la naissance du Christ.

Nous avons, pour le prouver, ce livre incomparable qui est la Bible, le livre par excellence.

Mais la Bible n'est pas un livre composé en une seule fois, comme le sont tous les autres livres, à une époque déterminée, par un seul et unique écrivain. « Malgré l'unité profonde qui la pénètre tout entière et qui est une des preuves les plus frappantes de son inspiration divine, la Bible est un recueil de livres spéciaux, distincts d'esprit et de forme, dont le caractère est très varié et l'origine plus complexe qu'on ne le pense d'ordinaire. Elle est à elle seule toute une littérature. » (1)

Il faut donc s'attendre, quand on y étudie une question particulière, spécialement d'ordre pratique et social, à l'y voir résolue avec des nuances appréciables, selon les époques auxquelles se rapportent les livres spéciaux qu'on aura dû consulter. Il est certain que l'époque des Patriarches présente de notables différences avec celles où Israël vécut en Egypte, puis sous le régime de la Loi, jusqu'au retour de la Captivité et à l'époque de Jésus-Christ. L'histoire d'Abraham, par exemple, évoque des mœurs, sinon des institutions, qui ne sont plus tout à fait les mê-

(1) Mgr Mignot, *Lettres sur les Etudes ecclésiastiques*, p. 247. On ne s'est pas cantonné, pour la rédaction de ce chapitre, dans les limites bien arrêtées d'une seule époque : il a donc fallu négliger bien des nuances, comme on le fait nécessairement dans toute synthèse historique d'aussi large envergure.

mes que celles de l'époque où furent rédigés les Psaumes et l'Ecclésiastique. Des siècles et des siècles, d'ailleurs, se sont écoulés. Nous devrons, au besoin, savoir nous en souvenir.

Et néanmoins toute cette littérature s'accorde merveilleusement à nous dire que l'enfant, et aussi la femme, ont eu dans l'Ancien Testament une tout autre situation morale et sociale que dans le paganisme. Une seule remarque préliminaire suffirait presque à le prouver.

Toute cette littérature, qu'il s'agisse des livres sapientiaux ou des livres prophétiques, est orientée, pour ainsi dire, vers un seul but : c'est la maternité mystérieuse d'où doit venir, selon les divines promesses, le salut du monde. Et l'Ancien Testament s'achève sur un berceau.

On ne peut donc traiter de l'enfant dans l'Ancien Testament sans avoir, au préalable, parlé de sa mère. Or la femme, nous le verrons, y est avant tout la mère. C'est déjà, comme dans l'Evangile, le règne de la Mère avec l'Enfant. En tant que femme, surtout si elle ne connaît pas la douceur, avec la gloire, des maternités fécondes, elle pourra être une personne humiliée et dolente : la Loi cependant la protège, quoique durement, contre ceux qui tenteraient d'en abuser. Dès qu'elle est mère, tout est changé.

Nous aurons suffisamment fait comprendre le rôle de la femme de l'Ancien Testament quand nous aurons montré qu'elle est celle qui se souvient, qui espère et qui attend.

Pour l'enfant, qui nous intéresse de façon plus particulière, nous dirons qu'il fut avant tout « le don de Dieu ». Il est celui qui prolonge, en la continuant,

l'espérance de cet enfant mystérieux, promis au lendemain de la chute et qui « né de la femme », (2) devait sauver l'humanité déchue, en la régénérant.

Il est donc bien « quelqu'un ». Il a des devoirs. Mais il a aussi des droits. On peut les énumérer. Quand il met tant d'insistance à parler à l'enfant de ses devoirs, l'Ancien Testament le suppose capable de réaliser le programme, qu'il lui trace, de la plus haute perfection morale.

Enfin, puisqu'il fallait en faire la remarque, nous aurons à observer que, parmi les enfants dont s'occupe l'Ancien Testament, ne manquent pas de figurer les petits, et même les tout petits.

Mais ces aperçus, qui seront forcément rapides, n'auraient pas été suffisamment instructifs si nous nous étions toujours maintenus dans ces grandes généralités. Nous en sortirons, aux chapitres suivants, avec la galerie de portraits d'enfants de l'Ancien Testament que nous avons réunis, en les accompagnant des images destinées à les illustrer. Or, dans la perspective de l'Evangile, c'étaient des portraits qu'il fallait évoquer, nous le dirons, presque nécessairement.

(2) « At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, *factum ex muliere*, factum sub lege. » (*Gal.*, IV, 4.) Le Christ est dit « né de la femme », et il l'est véritablement, mais dans un sens tout particulier. « Il convenait en effet que le Fils partageât la nature de ceux qu'il venait racheter en naissant d'une femme, comme tous les autres hommes, pour avoir le droit de les appeler ses frères et les faire participer à sa qualité de fils. » (P. PRAT, *la Théologie de saint Paul*, II, 244.) Dans l'ordre surnaturel, où il nous établit, nous avons, par voie d'adoption, le même Père que lui. « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui sont nés, non du sang, ni de la volonté charnelle, ni de la volonté humaine, mais de Dieu. » (IO., I, 12-13.)

I

LA FEMME DANS L'ANCIEN TESTAMENT

2. — La situation de la femme chez le peuple juif a été certainement meilleure, à toutes les époques de son histoire, que celle qu'elle obtint jamais chez les peuples païens, même au moment où la civilisation y fut la plus raffinée, en Grèce ou à Rome.

Ne croyez pas, cependant, que la femme occupait déjà, dans l'Ancien Testament, la place qu'elle devait avoir plus tard, au foyer et dans la société, sous le régime de l'Evangile. Le règne de la Synagogue n'est pas encore celui de l'Eglise.

La femme de l'Ancien Testament, elle aussi, a dû réaliser, dans sa plénitude pitoyable, le programme de misère que le Créateur, au lendemain de la chute de nos premiers parents et avant de les chasser du Paradis terrestre, avait tracé à la première femme, pour sa part d'expiation de la faute commune :

— Je multiplierai tes souffrances, et (spécialement celles de) tes maternités; tu enfanteras dans la douleur; tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. (3)

Il ne faut pas s'attendre à ce que la femme, chez le peuple hébreu, ait échappé complètement aux

(3) « Multiplicabo ærumnas tuas et conceptus tuos : in dolore paries filios, et sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui. » (*Gen.*, III, 16.)

effets de ce redoutable verdict. Elle ne pouvait le faire, d'autre part, puisque sa rédemption future était à ce prix. Il lui fallait souffrir, puisqu'elle avait péché.

On ne s'étonnera donc pas si l'on rencontre dans



Fig. 6.

l'Ancien Testament plus d'un trait par lesquels la famille juive se rapproche de la famille païenne. Le père y occupe la place prépondérante et ses droits y sont très étendus. La femme y est vraiment « sous la puissance » de son mari, qui la domine.

Fig. 6. Parallélisme des deux Testaments, partie gauche de l'Ivoire de Brescia (ve s.). Au centre, la *Résurrection de la fille de Jaïre*. En haut, *David vainqueur de Goliath*, et deux histoires de Jéroboam. En bas, l'*Adoration du veau d'or* et un festin.

Mais cette puissance ne se fait pas sentir avec la terrible rigueur que mettait le paganisme à courber la femme, fût-elle l'épouse légitime, sous le joug du chef de famille. Elle n'a jamais été complètement sa

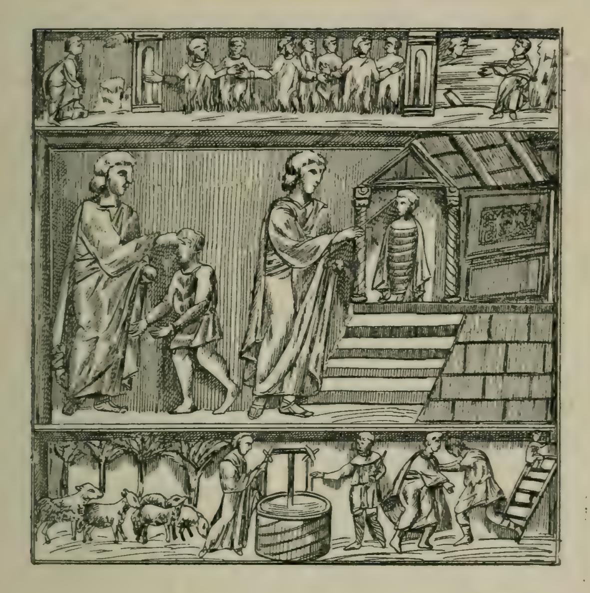


Fig. 7.

chose. Il ne pourrait, alors même qu'il le voudrait, la traiter comme telle.

Les unions n'y ont pas l'allure d'un simple mar-

FIG. 7. Parallélisme des deux Testaments, partie droite de l'IVOIRE DE BRESCIA (Ve s.) Au centre, *Guérison de l'aveugle* et *Résurrection de Lazare*. En haut, *Histoire de Moïse* et les *Trois Hébreux dans la Fournaise*. En bas, *Histoires de Jacob :* rencontre de Jacob et de Rachel, lutte avec l'Ange et l'échelle de Jacob.

ché, bien que les parents reçoivent un certain prix, le « mohar », de l'homme à qui ils donnent leur fille. Je ne consens pas à dire qu'ils la « vendent ». Ce n'était pas plus méconnaître sa valeur morale, ou la déprécier, que le font aujourd'hui les parents; quand ils marient leur fille, en donnant de l'argent à son futur époux, au lieu d'en recevoir, ce qui indiquerait plutôt que, sans argent, la jeune fille ne serait pas suffisamment appréciée.

Les fiançailles y sont en honneur. Sans ressembler toutes à celles de Jacob et de Rachel, dont la très longue durée fait un peu trop oublier le charme idyllique des débuts, elles nous enseignent que le jeune homme, avant d'obtenir son épouse, doit encore prouver qu'il en est vraiment digne. Il lui faut la gagner. Les prétendants ne manquent pas d'ailleurs, comme nous le montre sur le tard l'histoire, — ou la légende, — de la Vierge, pour se disputer un trésor aussi précieux. On comprend que, pour fêter son triomphe, l'heureux élu célèbre de grandes réjouissances. Elles sont encore surpassées par celles du mariage proprement dit. Les « festins de noce » occupent, à cause de cela, une place importante jusque dans les récits, ou les paraboles, de l'Evangile.

Mais demeurons dans le seul horizon de l'Ancien Testament. Pour en venir à la Loi proprement dite, nous voyons qu'elle ne se désintéresse pas des droits de la femme, comme le fait le paganisme. Après lui avoir expressément reconnu des droits, elle les fait respecter par tous ceux qui tenteraient de les violer, fût-il l'époux. Car, toute placée qu'elle soit sous la domination de son mari, la femme de l'Ancien Testament ne l'est pas de telle façon qu'elle ne trouve

plus personne pour la défendre contre les pires excès de cette domination. A la mort de l'époux, quand la veuve sans enfants n'est pas obligée de se soumettre au « lévirat », (4) elle retourne chez ses parents. Elle aura désormais, pour lui servir de protection, la Loi elle-même et non pas, comme à Rome, un tuteur quelconque.

Cette Loi, néanmoins, est sévère à l'endroit de la femme, en particulier pour tout ce qui touche à la fidélité conjugale. La violer est toujours chose grave. Il n'y a qu'une pénalité. Et elle est redoutable : c'est la mort.

Cette sévérité confirme, bien loin de l'atténuer, la conception très élevée que la Loi se faisait de l'honneur de la femme. C'est encore l'enfant qu'elle protège, en défendant la mère contre les pires tentations.

Au-dessus de la Loi, et pour assurer la femme contre la malice possible des hommes qui auraient à l'appliquer, il y a encore Dieu. Voilà ce que nous apprend, en particulier, l'histoire de Daniel enfant et de la chaste Suzanne. (5)

(4) « Quand un homme mourait sans enfants, le frère du défunt devait épouser la veuve, et le premier-né de ce mariage était légalement le fils de ce défunt. A défaut de l'aîné des survivants, c'était aux autres frères à épouser la veuve. » (LESÊTRE, *la Clef des Evangiles*, p. 111.) Cette coutume peut s'expliquer, au sens purement naturel, par le désir de conserver deux propriétés dans la même famille. Mais elle semble plutôt venir de l'espérance que nourrissait secrètement tout Israélite de voir sortir de lui cette postérité dans laquelle, selon les promesses faites à Abraham, « toutes les nations de la terre seront bénies ». (*Gen.*, XXVI, 4.) Et Onan, obligé d'épouser la femme de son frère, commet son crime, « pour qu'il ne naquît pas d'enfants du nom de son frère ». (*Gen.*, XXVIII, 9.)

(5) *Suzanne et l'Ivoire de Brescia.* — Parmi les méfaits les plus notoires de l'art qui ne veut plus aborder religieusement l'illustration des histoires de l'Ancien Testament, il faut mettre

Quoi qu'il en soit, et malgré de si notoires différences avec la société païenne, la situation sociale de la femme de l'Ancien Testament est toujours une situation humiliée. Elle sent, — et comment ferait-elle pour ne le pas sentir! — qu'elle n'a pas encore, au sein de la famille, la place qui lui devrait revenir, de par sa qualité d'épouse. Elle est celle qui se souvient.

Mais ce n'est pas seulement le souvenir de sa faute

celui d'avoir réduit celle de la chaste Suzanne à n'être plus que l'image de « Suzanne au bain », plus ou moins habillée, que poursuivent deux vieillards, aux attitudes de satyres. Inutile de citer des exemples. Ils abondent, d'ailleurs, et le catalogue s'enrichit, au jour le jour, de nombreux produits de l'art contemporain. Relisez cependant, au livre de Daniel, l'épisode biblique. Vous n'y trouverez pas le texte qui autoriserait, très directement, de telles images. Car si le livre nous dit que Suzanne « voulut se baigner », que ses servantes apportèrent ce qui était nécessaire, puis qu'elles sortirent, en fermant la porte du jardin où les vieillards s'étaient cachés, nous n'y voyons pas que Suzanne se baignait, au moment où les vieillards libidineux « coururent » à elle. D'ailleurs, tout l'intérêt de l'histoire n'est pas là. Il repose sur l'intervention « d'un jeune enfant, nommé Daniel », qui, après le jugement prononcé, provoqua sa révision, au moment où la sentence allait être exécutée, et, finalement, la confusion des vieillards, puis leur propre condamnation, selon la Loi, au supplice qu'ils avaient réservé à Suzanne.

L'Ivoire de Brescia, un des plus précieux documents de l'art chrétien du Ve siècle, illustre de tout autre façon l'histoire de Suzanne. C'est au dernier registre, dans le bas, où se trouvent trois scènes. (Panneau central, Fig. 52.) Dans la première, sur la gauche, on voit Suzanne debout, entre *deux arbres* (non pas au bain), les bras levés vers le ciel, dans l'attitude de la supplication, puis, de chaque côté, les vieillards, qui accourent. Tous ces détails, et tous ces gestes, il faudrait, pour les expliquer, citer tout au long le récit biblique, qu'ils suivent pas à pas. (*Dan.*, chap. XIII.) La seconde scène nous montre un des vieillards que deux hommes entraînent vers Daniel, assis, qui les va interroger. La troisième ne se rapporte pas directement à l'histoire de Suzanne. Elle le fait, cependant, de façon indirecte. Car Daniel dans la fosse aux lions (*Dan.*, VI, 4-20), c'est toujours l'innocence et la justice, à qui Dieu, pour les défendre, ne refuse pas la manifestation de sa toute-puissance de miracles.

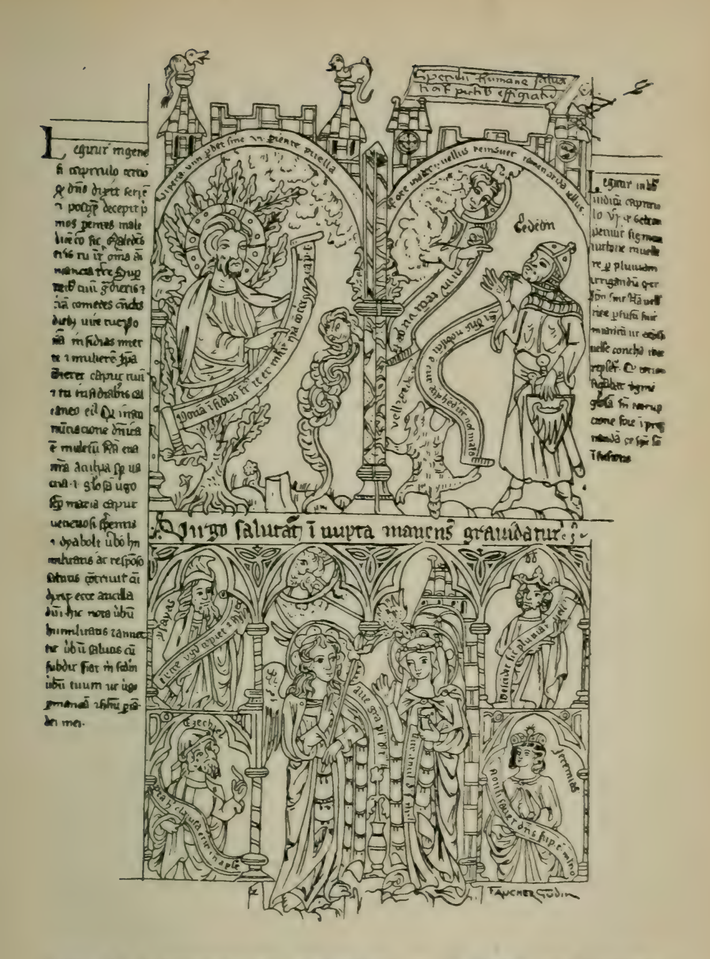


FIG. 8. *L'Annonciation*, miniature de la Bible des Pauvres. Comme parallélisme on a ici, avec la *Toison de Gédéon*, la scène où *Dieu prononce la sentence contre le serpent* : « Ponam insidias inter te et mulierem... » C'est en devenant mère que la Vierge Marie a réalisé la promesse du Protévangile.

originelle, qui lui revient, avec celui des maux auxquels, pour l'expier, elle a été condamnée.

Elle se souvient encore d'une autre parole prononcée, comme celle de sa condamnation, au lendemain de la chute, par le même Juge, mais qui s'adressait, tout en concernant pour une bonne part la pauvre coupable, à celui qui avait été, en la provoquant, le premier auteur responsable de sa future misère.



3. — Avant de recevoir, en effet, sa propre condamnation, la première femme avait entendu le Créateur qui disait au Serpent tentateur, après l'avoir maudit :

— Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu la meurtriras au talon. (6)

Cette célèbre prophétie messianique, la première sinon la plus claire de toutes, a été justement appelée le *Protévangile*. Elle est, en effet, l'Evangile avant l'Evangile, la première annonce de la Bonne Nouvelle du salut du monde. Et son indétermination même la faisait d'autant plus compréhensive.

Quand nous la méditons aujourd'hui, éclairée comme elle est par les précisions croissantes qui lui viennent des faits et des paroles des deux Testaments, dont l'Eglise nous a enseigné à ponctuer la richesse, nous voyons qu'elle s'applique d'abord et

(6) « Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. » (*Gen.*, III, 15.)

de façon éminente, alors même que ce serait seulement, comme disent les théologiens, au sens typologique, à Notre-Seigneur Jésus-Christ. De qui donc, en effet, autant que de lui, pourrait-on dire qu'il a écrasé la tête du Serpent? Il ne l'a pas fait seulement en repoussant ses embûches, aux jours de la triple tentation. Toute sa vie fut une affirmation victorieuse de la défaite de l'ennemi, en attendant que, par sa mort, il l'eût rendue définitive. Le Serpent transpercé d'une croix est, dans l'art chrétien primitif, le symbole de cette victoire. Elle fut complète, sans espoir de revanche future, bien que, selon la prophétie, le vainqueur lui-même ait ressenti la morsure de l'ennemi : car ce fut le Démon qui, par la main des pécheurs, conduisit le Christ au Calvaire. (7)

La prophétie concerne aussi la vierge Marie. Entre elle et le Serpent l'inimitié a été complète et absolue. A aucun moment de son existence cette très sainte Mère de Dieu n'a été sous la domination du Démon. Par un privilège spécial, que l'Eglise a solennellement reconnu en proclamant son Immaculée Conception, elle n'a même pas ressenti dans le sein maternel les traces du lointain péché d'origine, conservant ainsi, dans le genre humain, ce témoignage unique de la parfaite innocence, c'est-à-dire de la nature humaine telle que Dieu l'avait créée, et non contaminée par le souffle empoisonné du Serpent. (Pl. III.)

(7) Au jardin des Oliviers, quand il réveille pour la troisième fois les apôtres endormis, Jésus leur dit : « C'est assez! L'heure est venue, voici que le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs. » (Mc., XIV, 41.) Les pécheurs sont « la postérité » du Serpent maudit. En clouant Jésus à la croix, la victoire qu'ils ont remportée n'était pas définitive : ses effets ne durèrent que trois jours, après quoi, vainqueur et triomphant, Jésus ressuscita.

Et c'était en attente du jour où, avec l'Annonciation de l'Ange, elle achèverait de confondre l'éternel ennemi, en devenant mère de Jésus.

La prophétie se rapporte enfin, — et c'est même, selon les théologiens, sa signification la plus directe, — à toute la postérité de la première Eve qui devait s'employer, sans lassitude ni répit, à mener le bon



Fig. 9.

combat contre le Prince du mal et ceux qui seraient, à un titre quelconque, sa postérité, « serpents, race de vipères », comme Jésus les appellera un jour, en s'adressant aux Pharisiens hypocrites et menteurs. (8)

FIG. 9. *Adam et Eve, après leur faute, s'expliquent devant le Seigneur*, mosaïque (XIIIe s.) d'une coupole de l'atrium de SAINT-MARC, à Venise. L'inscription, au-dessus de la scène, dit : « Ici le Seigneur fait des reproches à Adam : celui-ci explique que la cause fut son épouse. » On a, dans la Genèse, le détail de toute cette explication des coupables. (*Gen.*, III, 9-13.) Elle n'est pas brillante.

(8) « Serpents, race de vipères, comment éviterez-vous d'être condamnés à la géhenne? » (MT., XXIII, 33.) A rapprocher de ce texte celui de saint Paul, dans l'épître aux Romains : « Le Dieu de paix écrasera bientôt Satan sous vos pieds. » (*Rom.*, XVI, 20.)

Cette postérité maudite sera finalement vaincue par la postérité bénie de la femme. Et c'est Eve, non pas Adam, qui en reçoit l'assurance au lendemain de la faute, avant de quitter le Paradis terrestre.

A-t-elle pleinement compris, à ce moment-là, le sens prophétique des paroles que le Créateur adressait au Serpent ?



Fig. 10.

Nous aurons garde de le prétendre. L'espérance messianique, nous le savons, ne se précise que peu à peu chez le peuple juif, lorsque Dieu lui-même, par

FIG. 10. *Condamnation d'Adam et d'Eve, et du Serpent*, mosaïque de SAINT-MARC. Inscription : *Hic Dominus maledicit serpenti cum Adam et Eva ante se existentibus*, c'est-à-dire : Ici le Seigneur maudit le Serpent, et aussi Adam et Eve, qui se tiennent devant lui. (Cf. *Gen.*, III, 14-19.) Notez qu'Adam et Eve sont contrits, et humiliés, car ils se sont mis à genoux, alors que le Serpent, toujours orgueilleux, continue à porter la tête haute : il continuera à le faire, à travers les siècles, tant que ne sera pas venue la femme qui écrasera cette tête superbe. A rapprocher cependant l'inscription de la Descente aux Limbes de la Bible des Pauvres : *Conteris antiquum tu, Christe, potens inimicum.* (Voir plus loin, FIG. 45.)

des interventions successives, eut pris soin de déterminer davantage la signification de la première prophétie de la rédemption.

La vierge Marie elle-même, la seconde Eve, ne comprenait pas non plus les paroles profondes que lui adressait son divin fils, par exemple au jour où



Fig. 11.

elle le retrouva dans le Temple, au milieu des Docteurs. (9) Cependant, remarque l'Evangile, « elle con-

Fig. 11. *L'expulsion du Paradis terrestre*, mosaïque de Saint-Marc (XIIIe s.). Il y a deux sujets et, d'ailleurs, deux inscriptions. 1. *Hic expellit eos de paradiso*, ici il les chasse du Paradis. C'est le Seigneur lui-même, et non pas l'ange, qui procède à cette expulsion, avec une certaine énergie, prenant Adam aux épaules. Le Paradis est représenté par « l'arbre de vie », où la croix de rédemption s'annonce dans le feuillage. 2. *Hic incipiunt laborare*, ici ils commencent à travailler. Le motif est classique. A peine sortis du Paradis, nos premiers parents commencent à sentir les conséquences de leur faute. Il leur faudra souffrir, et il leur faudra travailler. C'est à quoi ils s'occupent. Adam bêche la terre, Eve file... elle a, du moins, le fuseau à la main : mais pour l'instant, distraite ou navrée, elle regarde Adam, qui travaille, et songe, probablement, au Paradis perdu. Mais elle songe aussi, nous allons le voir sans tarder, à l'enfant qui doit venir.

(9) Joseph et Marie ont entendu les explications de Jésus, « mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait ». (Lc, II, 50.)

servait toutes ces choses dans son cœur ». C'est donc qu'elle ne les avait pas oubliées. Et peu à peu, sous l'influence secrète de la grâce, elle entendait enfin les choses qu'elle avait retenues, sans les comprendre, depuis le jour où son Fils les lui avait dites.

Eve, aussi, se souvient. Après elle, et avec elle, continue à se souvenir toute sa postérité, — sa postérité bénie.

La femme du paganisme, qui ne se souvient pas de la primitive promesse et à qui personne ne vient la rappeler, est vouée irrémédiablement à un désarroi d'âme qui ne fera que s'accentuer de jour en jour, avec les progrès de la civilisation. (10) Elle souffre. Mais sa souffrance reste inconsolée. Elle ne peut que s'y résigner.

La femme de l'Ancien Testament, elle aussi, connaît la souffrance. Mais sa souffrance n'est pas sans consolation. Elle est celle qui souffre, mais aussi qui espère, et qui attend.

Il lui reste, avec l'honneur et la gloire de ses ma-

Parlant ensuite de Marie, et d'elle seule, l'Evangile ajoute : « Et sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur. » (Lc., II, 51.)

(10) C'est l'observation de M. Etienne Lamy, à la suite de ce qu'il a dit de la situation de la femme dans l'antiquité : « Sans doute, le sort de la femme ne fut pas toujours aussi misérable. Mais en convenir est porter contre le monde antique la plus grave condamnation, car l'*avilissement de la femme, au lieu de diminuer, s'accroît à mesure que cette société se prolonge*. L'âge le plus sain de ses races est leur enfance. Les trois peuples qui ont été les maîtres de la civilisation ancienne, l'Egypte, la Grèce et Rome, ont commencé par le mariage stable, où l'épouse trouve quelque dignité. Ils savent que la force des armées se forme et se conserve par la discipline des mœurs. C'est le culte de la nation et non le culte de la femme qui inspire à ces peuples, soucieux de se défendre et de grandir, les vertus privées qui soutiennent la fortune de l'Etat. » (Etienne LAMY, *La Femme de demain*, p. 63.)

ternités fécondes, quoique douloureuses, la certitude qu'elle collabore, par ces maternités mêmes, à la réhabilitation définitive de l'humanité et à sa réconciliation avec Dieu.

*
* *

4. — Le mosaïste du treizième qui fut chargé d'illustrer, dans l'atrium de Saint-Marc de Venise, les



Fig. 12.

premiers chapitres de la Genèse, n'hésite pas à représenter, après l'expulsion du Paradis terrestre, la conception et naissance d'Abel. (Fig. 12.) Nous ne voulons pas nous scandaliser outre mesure d'une image

Fig. 12. *Conception, naissance et sacrifice d'Abel*, mosaïque de l'Atrium de Saint-Marc (XIIIe s.). 1. La Conception. L'inscription porte ces mots : *Crescite et multiplicamini*. 2. La naissance. Inscription : *Hic peperit*. 3. Le sacrifice. Inscription : *Christus Abel cernit, Caïn et sua munera spernit*. Abel n'est pas seulement une figure du Christ par sa mort, qui fut une mort innocente, causée par celui qui, le premier, représente la postérité maudite du Serpent. Il l'est encore par son sacrifice, le premier de tous les sacrifices, qui fut un sacrifice non sanglant et que Dieu eut pour agréable, comme le devait être, plus tard, le sacrifice symbolique du jeudi saint.

aussi singulière et dont nous ne connaissons, dans l'histoire de l'art, aucun autre exemple. Elle nous fait entendre, sans plus tarder, que la mère et la maternité vont désormais tenir, dans l'Ancien Testament, une place de choix, tout à fait au premier plan. Nous y voyons aussi la postérité bénie de la femme, dans la personne d'Abel, offrir à Dieu le premier sacrifice, symbole et annonce du futur sacrifice de la réconciliation plénière. (Fig. 12.) Nous y trouvons enfin Caïn qui ne tardera pas, lui, à s'enrôler parmi les sectateurs du Serpent d'une façon plus définitive qu'il l'était au jour du premier sacrifice. (11)

Les artistes de Saint-Marc, si nous pouvions continuer à lire attentivement la suite de leurs images, nous montreraient ainsi les maternités se succédant aux maternités, jusqu'au moment où, sur une des murailles de la chapelle dédiée à la Vierge, ils nous amèneraient devant le grand *Arbre de Jessé* qui la décore splendidement.

L'arbre de Jessé, comme on sait, est l'image classique avec laquelle les vieux artistes illustraient la généalogie de Jésus et celle de la Vierge. (Fig. 14.) Elle s'inspirait d'un texte célèbre du prophète Isaïe :

— Un rejeton sortira de la racine de Jessé et une fleur poussera de sa racine; et l'Esprit du Seigneur se reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence,

(11) L'ancienne iconographie avait garde de négliger, à son premier stade, l'histoire de la postérité maudite du Serpent. Elle ne faisait, en cela, que suivre les indications de la Genèse qui consacre toute la fin du chapitre quatrième à nous raconter l'histoire des descendants de Caïn, jusqu'à Lameth. Elle la complète même, pour raconter la mort de Caïn, dont la Genèse ne parle pas, avec les récits apocryphes. (Cf. MALE, *l'Art religieux au* XIIIe *siècle*, 1re édit., p. 268.)

l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et l'esprit de la crainte du Seigneur le remplira. (12)

Or, dit saint Ambroise, la racine, c'est la race juive, le rejeton, Marie; et la fleur issue de Marie, c'est le Christ.

La femme de l'Ancien Testament est avant tout « la mère ». Son honneur est de n'avoir été, à peu près, que cela. Son rôle bienfaisant, en certaines occasions exceptionnelles, pourra s'exercer d'autre façon, comme nous le voyons par l'histoire des « femmes célèbres de l'Ancien Testament », (13) Judith par exemple, qui pour avoir sauvé sa patrie en tuant Holopherne, s'acquit auprès du peuple une très grande gloire. C'est une gloire d'exception. Et dans Esther elle-même cette gloire n'est pas comparable à celle que la plus humble femme d'Israël obtenait du seul fait de sa maternité.

Aussi bien c'était pour elle la plus grande de toutes les épreuves, et même un déshonneur, de n'avoir pas d'enfants. La femme stérile était regardée comme

(12) ISAIE, XI, 1-3. Le motif iconographique de « la Vierge aux sept colombes » rappelle les sept dons de l'Esprit Saint que la sainte Mère de Dieu devait posséder de façon éminente. Le célèbre vitrail de Chartres se termine par une Vierge qui, pour des motifs de symétrie probablement, est accompagnée de six colombes seulement. L'arbre de Jessé comporte généralement plus de personnages qu'il devrait le faire, en suivant à la lettre la généalogie donnée par les Evangiles. (MT., I, 1-17, et LC., III, 23-38.) Il y en a vingt-trois dans celui que nous reproduisons, du peintre ombrien Matteo da Gualdo (XV[e] siècle). On en trouve qui en comptent jusquà quatre-vingts. Voir à ce sujet nos *Etudes sur la sainte Vierge*. (Vol. I, p. 171, seq.)

(13) Voir à ce sujet le livre bien connu de Mgr DARBOY, archevêque de Paris, sur *les Femmes de la Bible*, Garnier, édit. Nous aurions pu nous en inspirer plus couramment si, dans la femme de l'Ancien Testament, nous n'avions dû considérer, exclusivement, la mère.

maudite de Dieu. (14) Avoir une nombreuse postérité était estimé, au contraire, comme la marque la plus certaine de sa bienveillance.

Ce désir ardent de la postérité explique encore dans



Fig. 13.

une certaine mesure, s'il ne l'excuse pas complètement, (15) certains épisodes de l'histoire biblique qui

FIG. 13. *Histoires de Caïn*, fresques de PIETRO DI PUCCIO (XIVe s.) au Campo-Santo de Pise. A gauche, le *Sacrifice de Caïn et d'Abel* et ses conséquences. *Caïn tue Abel*, puis, à droite, l'épisode légendaire de la *Mort de Caïn :* Lameth le tue, sans le vouloir, pendant qu'il chassait.

(14) Jacob répond à Rachel, qui se lamente d'être stérile : « Suis-je à la place de Dieu qui t'a privée du fruit de tes entrailles? » (*Gen.*, XXX, 2.) Et Rachel dira plus tard, quand elle aura enfin senti les approches de la maternité : « Voilà que Dieu m'a enlevé mon opprobre. » (*Gen.*, XXX, 23.) La stérilité est donc, pour la femme de l'Ancien Testament, une dure épreuve. Dieu, qui l'envoie, est aussi celui qui la fait cesser.

(15) Parmi les autres causes qui expliquent la polygamie ou les mariages multiples à certaines époques de l'histoire du peuple juif, il faut encore citer, bien plus que le climat ou le tempérament, celle que rappelait Jésus dans la grande discussion avec les Pharisiens sur le divorce : « C'est à cause de la dureté de vos cœurs que Moïse vous a permis de répudier vos femmes. » (MT., XIX, 8.) Il l'a « permis »

nous paraîtraient, sans cela, absolument intolérables, en particulier les épouses multiples ou la polygamie.

On ne peut contester les faits de polygamie que nous offrent les récits de l'Ancien Testament, sans même les accompagner de la moindre note de réprobation. Mais, si nous y prenons garde, c'est Sara elle-même, l'épouse d'Abraham qui prenant Agar l'Egyptienne « la donna pour femme à son mari », pour qu'il obtienne d'elle cette postérité qu'elle-même n'avait pu lui procurer. (16) Et le double inceste des filles de Loth s'explique également, d'après le récit de la Genèse, par leur désir d'obtenir « une postérité ». (17)

C'est donc bien à cause de sa postérité, et par elle, que la femme de l'Ancien Testament est honorée et bénie comme elle l'a été. Au jour de la Visitation,

pour épargner à ces pauvres délaissées les humiliations, les sévices, peut-être pis encore, dont elles auraient été accablées par des mauvais époux dont le cœur était aussi « dur » que la cervelle. Il l'a donc permis. Mais le Christ ajoute, aussitôt après l'avoir dit : « *Ab initio autem non fuit sic*, mais au commencement il n'en fut pas ainsi. » Et il l'avait rappelé dès le début de la discussion : « N'avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement, etc... » (MT., XIX, 4, seq.)

(16) *Gen.*, XVI, 1 seq. La proposition, ce qui est à noter, vient de Sara elle-même, l'épouse légitime, et Abraham ne fait autre chose que d'y consentir. (XVI, 2.) « Sara, femme d'Abraham, prit donc Agar l'Egyptienne, sa servante, et elle la donna à Abraham pour être sa femme. » (XVI, 3.)

(17) *Gen.*, XIX, 1 seq. Le cas des filles de Loth est encore plus caractéristique. Elles seules engagent leur responsabilité morale. Pour conserver à leur père « une postérité » (32), elles lui ont fait boire du vin, jusqu'à l'enivrer : c'est la seule action morale à laquelle on peut reprocher à Loth d'avoir directement consenti. Je pense que c'est à ce titre que les imagiers du moyen âge font figurer cette histoire, par exemple aux cathédrales de Lyon et d'Amiens, dans la liste de celles qu'il convenait, malgré leur peu de convenance, de rappeler au peuple, pour son instruction.

quand Elisabeth salue la sainte Vierge portant l'Enfant dans son sein, elle le fait en lui disant :

— Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. (Lc., I, 42.)

Elle la dit « bénie », parce qu'elle la sait mère, et

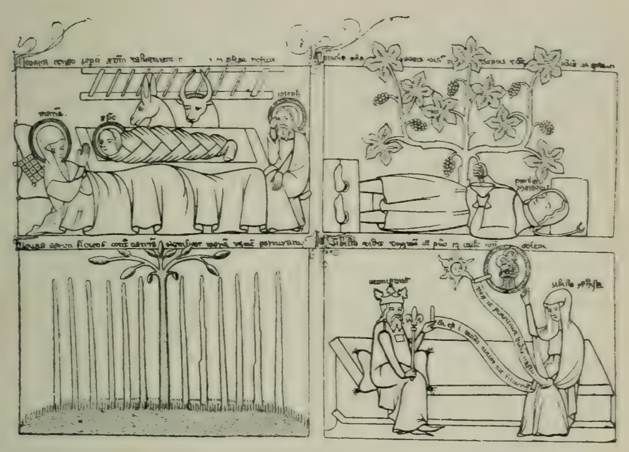


Fig. 14.

que pour toutes les femmes d'Israël c'est une bénédiction que de l'être devenue.

Et si elle la dit « bénie entre toutes les femmes », c'est que l'enfant qu'elle va donner au monde est celui dans lequel, éclairée par l'Esprit, elle a reconnu l'Enfant de la promesse, attendu et désiré depuis des

FIG. 14. Parallélisme des deux Testaments, miniature d'une *Bible en figures* de la Bibliothèque Nationale (Fr. 400) du XIVe s. En haut, et à droite, la *Nativité du Christ*, puis, le *Songe de l'échanson de Pharaon*. Dans le bas, la *Verge d'Aaron*, qui fleurit et l'épisode légendaire de *la Sibylle et l'empereur Auguste*.

siècles, celui qui devait être, de façon éminente, la postérité bénie de la femme, l'Enfant du salut, celui dont la seule présence a suffi, au témoignage de l'écrivain sacré, pour faire « tressaillir dans son sein » le petit saint Jean. (18)

N'est-elle pas merveilleusement instructive, je le demande, l'évocation de ces deux maternités, religieusement inclinées l'une vers l'autre, dont l'Esprit conduit les gestes et dicte les paroles, après les avoir toutes deux, quoique de façon différente, rendues fécondes? C'est le sujet des tableaux de *la Visitation.* Et j'aime encore regarder, après ceux qui sont les plus beaux, ces autres, de médiocre valeur artistique, où les imagiers, au risque d'effaroucher notre délicatesse, n'ont pas craint de « déformer » et la Vierge et sa sainte cousine, pour nous mieux faire sentir ces deux autres présences dont l'une tout au moins, celle de l'enfant d'Elisabeth, se traduisit alors, selon le texte sacré, par des tressaillements de joie. (Lc., I, 44.)

Avec l'image de la Visitation, par où se termine le cycle des maternités providentielles de l'Ancien Testament, on achève de comprendre ce qu'y fut, dans l'attente de l'Evangile, le rôle de la mère et de la maternité. Voyons, à la suite, quel y fut le rôle de l'enfant.

(18) « Or, dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit. » (Lc., I, 41.) Nous reviendrons plus loin sur ce beau sujet de la Visitation, quand nous traiterons de la mère qui porte l'enfant dans son sein avant de le tenir dans ses bras. (Chap. V, au paragraphe 6.)

II

L'ENFANT DANS L'ANCIEN TESTAMENT

5. — « La peur de l'enfant », qui est sans aucun doute la plaie la plus inquiétante, sinon la moins guérissable, de notre société contemporaine, puisqu'elle s'attaque aux sources mêmes de la vie, est un mal redoutable dont le peuple de Dieu n'a pas eu à souffrir.

Il ne l'a connu du moins, avec Onan, le second fils de Juda, que dans la mesure où il fallait qu'il le fît pour apprendre, avec sa malice, les punitions que Dieu lui réserverait. (19)

Le peuple juif n'a pas eu « la peur de l'enfant » pour cette raison, d'abord, qu'il le regarde comme un bienfait du Ciel, celui que donne la volonté du Seigneur, beaucoup plus que celle des parents.

Il est donc, cet enfant, le don de Dieu par excellence. Il est celui qu'on demande, qu'on espère et qu'on attend, bien loin de le redouter.

De peur que les parents ne l'estiment pas à sa juste valeur, c'est-à-dire comme un présent divin, Dieu le leur fait parfois très longtemps désirer. Et voici une observation capitale. Les enfants de l'Ancien Testa-

(19) « C'est pourquoi le Seigneur le frappa, parce qu'il faisait une action détestable. » (*Gen.*, XXXVIII, 10.) La peur de l'enfant a suscité à Onan, dans la suite des siècles, de trop nombreux imitateurs. C'est d'eux que le prophète Osée a dit : « Ils se prostitueront et ne multiplieront pas, car ils ont abandonné Jéhovāh pour ne plus le servir. » (Os., IV, 10.)

ment à qui sont réservés, dans l'avenir, les plus hautes destinées ont été, presque toujours, le fruit tardif de la vieillesse.

Après avoir reçu de Dieu, il y avait de cela déjà bien longtemps, la promesse d'une postérité qui serait aussi nombreuse que les étoiles du ciel, Abraham, toutefois, n'avait pas d'enfant. Agé, nous dit la Genèse, de quatre-vingt-dix-neuf ans, il obtient une nouvelle confirmation céleste de cette postérité. Sara, son épouse, ne peut s'empêcher de l'accueilir avec un sourire d'incrédulité : toutefois « elle conçut et enfanta un fils dans sa vieillesse, au temps que le Seigneur lui avait prédit. » (*Gen.*, XXI, 2.)

Sara n'est pas le seul exemple des maternités qui, dans l'Ancien Testament ne deviennent fécondes qu'aux temps marqués par la Providence. Isaac, non plus, n'est pas le seul enfant qui fut accordé sur le tard à ses parents. La liste est assez longue, en effet, de ces enfants aux tardives échéances. Elle se clôt, comme on sait, avec saint Jean-Baptiste. (20).

Et tous ces exemples concourent à nous mieux convaincre que l'enfant est véritablement un don de Dieu.

*
* *

6. —Il est donc bien « quelqu'un », ce petit être de chair et de sang, qui semble pourtant une chose

(20) Lc., I, 5-25. — Elle est bien d'une femme de l'Ancien Testament, la parole de sainte Elisabeth aux approches de sa maternité : « C'est une grâce que le Seigneur m'a faite, au jour où il m'a regardée pour ôter mon opprobre parmi les hommes. » Mais il y a surtout le magnifique cantique d'Anne, après la naissance de Samuel, qui avait été, lui aussi, le fruit d'une maternité tardive. (*Reg.*, I et II.)



FIG. 15. *Histoires d'Abraham*, mosaïque (XIIIe s.) de l'atrium de SAINT-MARC, à Venise. Parmi les douze sujets qui se déroulent à l'intérieur de cette coupole, il en est quatre, au moins, qui pourraient servir à illustrer notre texte. Ce sont, avec leurs « écritures », le N° 5, d'abord, où Abraham reçoit de Dieu la promesse d'une nombreuse postérité, avec l'inscription : *Suscipe celum et numera stellas, si potes, sic erit semen tuum.* N° 6. Sara donne Agar pour femme à son propre mari : *Ingredere ancillam meam si forte saltem ex illa suscipiam filios.* Abraham, il est vrai, a pris Agar par la main et l'invite à franchir le seuil de la chambre nuptiale, toute grande ouverte: mais Sara est là, qui pousse Agar en avant : elle n'a donc pas seulement eu l'initiative de la démarche. N° 9. Naissance d'Ismaël. *Peperitque Agar Abre filium qui vocavit nomen ejus Ismaël.* N° 10. Circoncision d'Ismaël. *Dixitque iterum Deus*, etc.

si misérable, au moment de son entrée dans la vie. Il y a été reçu avec joie bien que, pour y parvenir, il ait rendu sa mère infiniment dolente: mais, comme dira saint Jean, « lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant elle ne se souvient plus de ses douleurs, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. » (Io., XVI, 21.)

Ce n'est qu'un petit être, tout menu, tout misérable et déjà, par son âme immortelle, il compte comme un homme parmi les enfants de Dieu. Il appartient à la nation choisie pour réaliser, dans le monde, le plan divin. Il va, sans tarder, en recevoir le signe, ou le sacrement, au huitième jour après sa naissance. (21) En même temps que la circoncision, on lui imposera son nom, par quoi il achèvera définitivement de prendre rang parmi « les personnes ».

L'enfant de l'Ancien Testament n'aura donc pas à attendre, pour connaître le régime des devoirs, et des droits, d'avoir atteint l'âge de raison. La loi, qui l'a protégé même avant sa naissance, s'occupe encore de lui, dès le berceau, comme elle le suivra désormais, dans la vie, jusqu'à la tombe.

Le père n'intervient que pour assurer à la Loi sa bienfaisante efficacité, dans l'horizon de la famille et de la société.

Et il n'intervient pas seul. Car la mère, elle aussi,

21) La circoncision fut voulue par Dieu comme signe extérieur et permanent de son alliance avec son peuple. « Vous vous circoncirez, dit-il à Abraham, et ce sera un signe d'alliance entre moi et vous. » (*Gen.*, XVII, 11.) Or, Dieu le spécifie, l'enfant doit) être circoncis « à l'âge de huit jours ». Il n'a donc pas attendu bien longtemps pour devenir sujet de la Loi. Mais les obligations qu'il contracte, — ou plutôt que ses parents contractent pour lui, — vont devenir le point de départ, et le gage, de magnifiques privilèges.

a sa part dans l'exercice de cette autorité participée. Il y a, désormais, « les parents », c'est-à-dire le père et la mère; il n'y a pas seulement, comme chez les païens, le père.

Cela ne va pas sans conséquences. Et il importe d'y insister.

A cause de cela, par exemple, quand la Loi dictera à l'enfant, qui peut désormais le recevoir, le programme de ses devoirs, elle ne manquera pas de lui rappeler ceux qui l'obligent, d'égale façon, et envers son père et envers sa mère. Aux « dix paroles » qui résument toute la législation du Sinaï, il est donc dit à l'enfant : « Honore ton père et ta mère. » (*Ex.*, xx, 12.) Dans les commentaires subséquents la même spécification se retrouvera sans cesse, régulièrement. Ainsi, au livre de l'Ecclésiastique : « Honore ton père de tout ton cœur et n'oublie pas les douleurs de ta mère. Souviens-toi que c'est par eux que tu es venu au monde : et comment leur rendras-tu ce qu'ils t'ont donné? » (*Eccli.*, vii, 27-28.)

Les enfants seront bénis de Dieu, qui rendent à leur père et à leur mère le culte d'honneur dont la Loi, après la nature, leur fait un précepte. Les Saints Livres ne se lassent pas de le répéter. Et une histoire exquise, celle de Tobie, confirme par un exemple l'autorité de cette promesse.

Ils seront maudits, par contre, ceux qui leur refusent ce tribut d'honneur : « Maudit soit celui qui traite avec mépris son père et sa mère! » (*Deut.*, xxvii, 16.) Il se déshonore lui-même en ne les honorant pas : « Celui qui maltraite son père et qui fait fuir sa mère est un fils qui se couvre de honte et d'opprobre. » (*Prov.*, xix, 26.) Et si, alors qu'il doit

aimer ses parents et les bénir, il pousse l'oubli de son devoir jusqu'à les maudire, la peine sera terrible : « Celui qui maudira son père ou sa mère sera puni de mort. » (*Ex.*, XXI, 17.)

C'est encore, ne l'oublions pas, la manière forte dans les méthodes d'éducation... La crainte, sinon la terreur, est à la base : « Que chacun de vous craigne son père et sa mère », est-il écrit au livre du Lévitique. (*Lév.*, XIX, 3.) Mais on est encore persuadé, à cette époque, que « la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse », qu'elle en est même, « la plénitude », s'il faut en croire les modernes traducteurs de l'Ecclésiastique. (*Eccli.*, I, 16.)

L'autorité du père, — ou plutôt du père et de la mère, — en est singulièrement renforcée. Elle ne va pas cependant sans contrôle, surtout quand il s'agit de son exercice le plus redoutable : « Si un homme a un fils indocile et rebelle, n'obéissant ni à la voix de son père, ni à la voix de sa mère, et lors même qu'ils le châtient, ne les écoute pas, son père et sa mère le saisiront et l'amèneront aux anciens de la ville et à la porte du lieu qu'il habite. Ils diront aux anciens

FIG. 16. *Histoires de l'Ancien Testament, de la Création jusqu'au sacrifice de Caïn et Abel*, miniature d'un PSAUTIER (XIII[e] s.) de la Bibliothèque Nationale. (Lat. 8846.) En reproduisant cette miniature, et les trois qui vont suivre, nous voulons rappeler que la connaissance des faits bibliques est absolument nécessaire pour raisonner sur une religion qui est, avant tout, basée sur des faits. On l'a vu, sans plus tarder, au chapitre précédent où, même à propos du paganisme, il nous a fallu parler, en invoquant la Bible, des origines de l'humanité. L'ancien art chrétien se plaisait à réunir, dans une seule image, un certain nombre de faits, comme pour mieux amener à en considérer la suite. Ceux représentés dans ce premier tableau se liront assez couramment, exception faite, cependant, pour les images relatives à l'œuvre des six jours qui demanderaient d'assez longues explications.



FIG. 16. L'Ancien Testament, *de la Création a Abel.*

de la ville : Notre fils que voici est indocile et rebelle, il n'obéit pas à notre voix, il se livre à la débauche et à l'ivrognerie. Et tous les hommes de sa ville le lapideront, et il mourra. Tu ôteras ainsi le mal du milieu de toi, et tout Israël, en l'apprenant, craindra. » (*Deut.*, XXII, 18-21.)

*
* *

7. — Ne nous étonnons pas que l'Ancien Testament mette tant d'insistance à parler des devoirs de l'enfant. C'est encore une façon de montrer l'estime dans lequel il le tient. Il le suppose capable de réaliser le programme, qu'il lui trace, de la plus haute perfection morale.

Car l'enfant, lui aussi, est appelé à la Sagesse. Il y est candidat dès ses plus jeunes années, quand il n'a pas encore quitté le sein de sa mère. Et déjà les Saints Livres, s'il pouvait les lire, lui donneraient cette grande leçon de sagesse qu'il ne sera jamais aussi sage qu'au temps où il était tout petit.

Voici, dès qu'il l'est un peu moins, que son père l'exhorte à transformer en vertu cette Sagesse qui, d'abord, lui avait été comme naturelle. Il lui faudra désormais s'instruire, et il lui faudra travailler.

FIG. 17. Suite des Histoires de l'Ancien Testament : ***de Caïn et Abel*** (suite) ***à Joseph***. — Enumération des sujets, en commençant par le haut, et à gauche. 1. Caïn tue Abel. 2. Caïn s'explique avec le Seigneur devant le cadavre d'Abel. 3. L'arche de Noé. 4. Au sortir de l'arche, Noé plante la vigne. 5. L'ivresse de Noé. 6. Abraham, après avoir vaincu les rois, rencontre Melchisédech. 7. Sacrifice d'Isaac. 8. Isaac bénit Jacob au détriment d'Esau. 9. L'échelle de Jacob. 10. Joseph est descendu dans la citerne. 11. Joseph est vendu aux marchands ismaélites. 12. Joseph fait remplir les greniers de Pharaon.

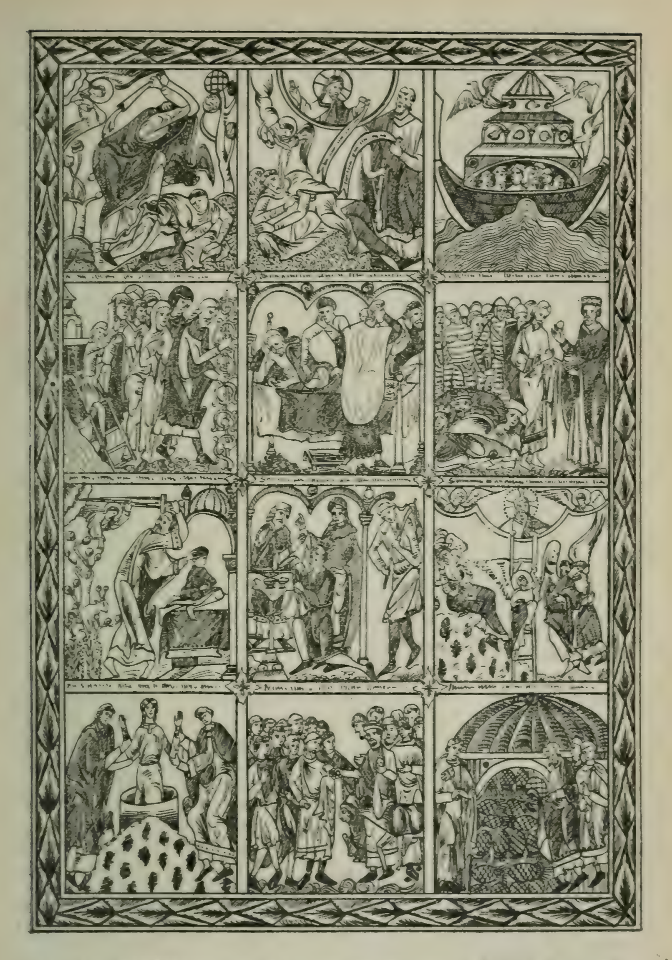


FIG. 17. Synoptique de l'Ancien Testament, *d'Abel à Joseph.*

— Mon fils, dès ta jeunesse adonne-toi à l'instruction, et jusqu'à tes cheveux blancs tu trouveras la Sagesse. Approche-toi d'elle comme l'homme qui laboure et qui sème, et attends ses bons fruits : pendant un peu de temps tu auras de la peine à la cultiver, et bientôt tu mangeras de ses fruits. (*Eccli.*, VI, 18-20.)

Ce sont aussi les conseils que le saint roi David donnait à son fils, et qui nous ont été conservés, au livre des Proverbes, parmi les exhortations que la Sagesse adresse aux jeunes gens :

— Il m'instruisait et disait : Que ton cœur retienne mes paroles : observe mes paroles et tu vivras. Acquiers la Sagesse, acquiers l'intelligence. N'abandonne pas la Sagesse, et elle te gardera; aime-la, et elle te conservera. Le commencement de la Sagesse, c'est : acquiers la Sagesse au prix de tout ce que tu possèdes, acquiers l'intelligence. Tiens-la en haute estime, et elle t'exaltera. Elle fera ta gloire, si tu l'embrasses. Elle mettra sur ta tête une couronne de grâce, elle t'ornera d'un magnifique diadème. (*Prov.*, IV, 4-9.)

FIG. 18. Suite des Histoires de l'Ancien Testament : *de Joseph (suite) à Moïse*. — Enumération des sujets, en commençant par le haut, et à gauche. 1. Jacob, avec ses fils, arrive en Egypte. 2. Joseph présente à Pharaon son père et ses frères. 3. Pharaon commande aux sages-femmes d'Egypte de tuer tous les nouveau-nés de sexe masculin. 4. La fille de Pharaon, pendant qu'elle se baignait dans le fleuve, trouve dans une caisse le petit Moïse. 5. Dieu apparaît à Moïse dans le buisson ardent. 6. Moïse et les Israélites traversent la Mer Rouge. 7. Pharaon et les Egyptiens périssent dans la Mer Rouge. 8. Moïse et les Israélites, devant la Mer Rouge, disent le cantique *Cantemus Domino*. 9. Moïse reçoit la Loi et les Hébreux adorent le veau d'or. 10. *Tabernaculum*, c'est-à-dire: Moïse, sur l'ordre de Dieu, fait construire le Tabernacle. 11. Le serpent d'airain. 12. Moïse fait jaillir l'eau du rocher.

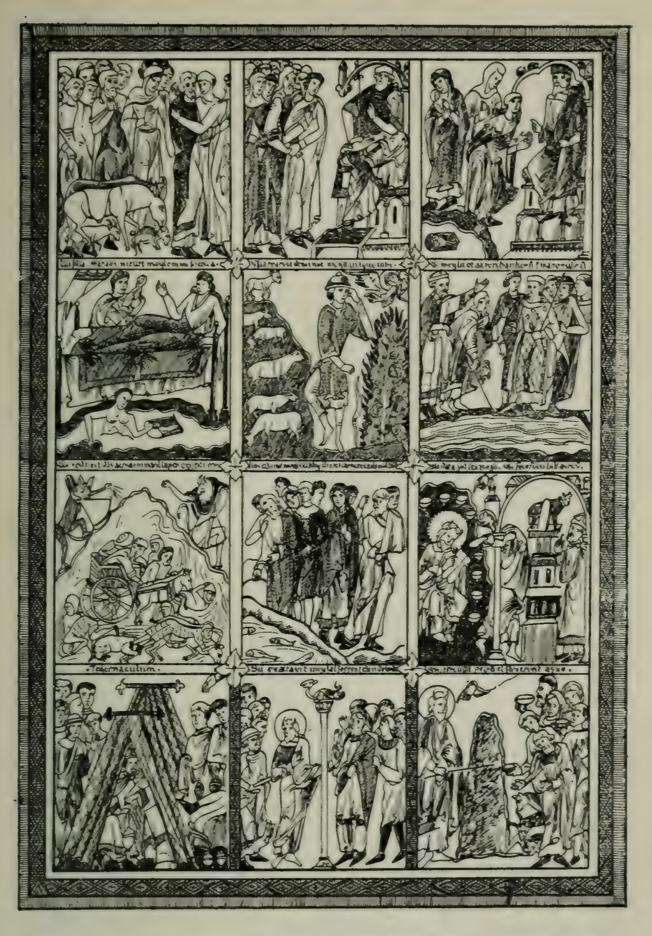


FIG. 18. Synoptique de l'Ancien Testament, *de Joseph à Moïse.*

Elle lui permettra surtout d'acquitter envers ses parents, et de la façon qui leur sera la plus douce, la dette de reconnaissance qu'il a contractée à leur endroit : « Le fils sage réjouit son père, mais le fils insensé est la douleur de sa mère. » (*Prov.*, x, 1.) « Il la méprise : c'est un insensé. » (*Prov.*, xv, 20.)

Pour obtenir cette Sagesse, qui est le plus précieux de tous les trésors, l'enfant, devenu jeune homme, ne devra négliger aucun moyen. Il n'attendra pas, pour la demander à celui qui en est le premier auteur et peut, seul, en assurer la possession durable, d'avoir appris par de douloureuses expériences qu'il ne pourrait, sans lui, y jamais parvenir. (22)

Mais il aime encore en apprendre les secrets de

FIG. 19. Fin des Histoires de l'Ancien Testament, d'après un Psautier du XIIIe siècle : *de Moïse* (suite) *à saint Jean-Baptiste, le Précurseur du Christ.* En haut, et à gauche : 1. Moïse et l'Arche d'alliance. 2. Les dix reviennent de l'exploration de la terre promise avec une grappe de raisin qu' « ils portèrent à deux au moyen d'une perche ». (*Num.*, XIII, 24.) 3. Prise de Jéricho. 4. Samuel donne l'onction royale à Saül. 5. David est autorisé par Saül à aller combattre Goliath. 6. David combattant Goliath. 7. David tranchant la tête de Goliath. 8. David apporte à Saül la tête de Goliath. 9. Mort de Saül. 10. David est sacré roi. 11. Saint Jean-Baptiste donnant le baptême dans le Jourdain. 12. Décollation de saint Jean-Baptiste.

(22) « Et ut scivi quoniam aliter non possem esse *continens*, nisi Deus det, et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset hoc donum : adii Dominum et deprecatus sum illum. » (*Sap.*, VIII, 21.) Je suppose, dans le texte, qu'il faut traduire le mot « continens » par *sagesse* et non point par *chasteté*, ou *continence*, comme on le faisait autrefois, avec saint Augustin. « Du reste, fait justement observer le P. Bainvel, le texte est vrai de la chasteté; elle y est même comprise implicitement comme partie de cette sagesse que demande l'écrivain sacré... » (J.-V. BAINVEL, *les Contresens bibliques*, p. 110.) Nous pouvons donc continuer à dire que l'enfant de l'Ancien Testament, sans attendre les leçons de ses expériences personnelles, se fie à celles de la sagesse pour croire que, s'il veut demeurer chaste, ou continent, il doit, avant tout, en demander à Dieu la grâce très précieuse.



Fig. 19. L'Ancien Testament, *de Moïse à* saint *Jean-Baptiste*.

ceux qui sont, par leur âge, le mieux à même de les lui enseigner. Il fait plus que de respecter les vieillards : il les recherche et il les écoute. C'est le conseil que lui ont donné les Saints Livres :

— Ne laisse pas échapper les discours des vieillards, car eux-mêmes ont appris de leurs pères. Tu apprendras d'eux la Sagesse, et à bien répondre quand il en sera besoin. (*Eccli.*, VIII, 9.)

Il ne méprise donc pas les hommes qui sont âgés, alors même qu'il les voit, chauves et tout cassés, gravir péniblement les routes montueuses. Du moins s'il le fait, comme les enfants qui se moquèrent du prophète Elisée, il n'ignore pas qu'il s'expose aux plus terribles châtiments. (23)

*
* *

8. — Et qu'on ne dise pas que les enfants dont parle l'Ancien Testament, en les conviant à la Sagesse, ne sont « enfants » qu'au sens très large du mot.

C'est « la question d'âge ». On ne manque pas de se la poser, régulièrement, toutes les fois qu'il s'agit des enfants. Elle ne va pas sans présenter quelques difficultés. Elle le ferait plus particulièrement à propos d'une société où les hommes eux-mêmes, — il ne faut pas les en plaindre, — pouvaient être appelés,

(23) Nous aurons à revenir, au chapitre suivant (III, 2), sur l'histoire d'Elisée et de ces méchants petits enfants. (IV *Reg.*, II, 23.) Cet épisode est ici rappelé pour avertir les enfants, — et aussi les Jeunes, — que l'Ancien Testament leur recommande le respect des personnes âgées.

pendant de très longues années, des « enfants ». (24)

Mais ceux dont nous venons de parler, à propos d'Elìsée, sont bien des petits enfants, *pueri parvi.* Et le prophète, quand il les maudit, ne juge pas que leur manque de sagesse soit suffisamment excusé par leur manque de raison.

L'enfant de l'Ancien Testament, si petit qu'il soit, peut prétendre à sa part de Sagesse, bien qu'elle ne puisse être encore, comme chez l'adolescent, la *science*, ou l'*intelligence.* N'est-ce pas ce que nous fait entendre Salomon, au début du livre de ses Paraboles, quand il avertit qu'il les va proposer « pour que les tout petits aient le don de discernement, et l'adolescent celui de la science et de l'intelligence? » (25) Et j'entends bien qu'il ne le fait pas

(24) De Tobie, par exemple, il est dit que revenu chez ses beaux-parents après la mort de sa mère, « il vit les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. » (*Tob.*, XIV, 16.) Vous admettrez bien que dans cette famille, — étant donné surtout que c'était la famille du pieux Tobie, — les grands-pères eux-mêmes n'avaient pas trop de hâte de se prévaloir de leur titre d'ancêtres. La troisième, puis la quatrième génération devaient compter plus d'un fils auquel, sans le blesser, on donnait encore le nom d' « enfant ». Je ne voudrais même pas affirmer qu'on y réservait le nom de « tout petits » à ceux de la cinquième génération. — Sur « la question d'âge », qui est une des plus difficiles, et certainement la plus irritante, de toutes celles que nous ayons à traiter, nous reviendrons plus d'une fois au cours de ces études. Elle ne sera complètement résolue que dans le commentaire du décret « Quam singulari ».

(25) *Sur « l'astuce » des enfants, à propos du texte :* « Ut detur parvulis astutia, adolescenti scientia et intellectus. » (*Prov.*, I, 4.) — Voilà, en trois petits mots, tout un programme de traité sur les sources de la sagesse, et il est proposé comme tel par l'auteur même du livre qui lui est consacré. Trois routes, donc, y conduisent : l'intelligence, la science et... l'astuce. Aux adolescents, c'est par le chemin de l'intelligence et de la science qu'il est ordonné de conquérir la sagesse, en s'aidant des préceptes qu'on leur en va donner. Aux enfants, au contraire, on recommande

pour leur donner « l'astuce » du Serpent, par qui Eve fut séduite, mais plutôt la simplicité de la colombe, — cette admirable simplicité dans la foi que le Christ souhaitera plus tard à ses disciples, quand il les enverra affronter la vie, comme des brebis au milieu des loups. (26) Car la sagesse de l'enfant lui vient de son innocence : elle suffit, tant qu'il la conserve, à

l'astuce, toujours en s'aidant des mêmes préceptes, qui ne changent pas. Et toute la difficulté consiste à savoir comment il faut entendre ce mot *astuce*. Car il semble bien que le mot latin *astutia* traduise exactement le mot hébreu correspondant, et ce serait faire évanouir la difficulté, non pas la résoudre, que de traduire, en français, par « l'esprit de finesse » ou « le don de discernement ».

Appliqué à l'espèce de sagesse qui peut être celle des enfants, il est de toute évidence, — car il s'agit de sagesse, — qu'il n'est pas ici question de l' « astuce » au sens où nous l'employons couramment. L'astuce, premièrement, est à base de « ruse », et c'est une ruse, secondement, qui s'oriente vers le mensonge et le mal, non pas vers la vérité et la vertu. Les préceptes de la sagesse ne peuvent donc avoir pour but d'enseigner à l'enfant ce genre d'astuce. L'astuce, en effet, éloigne de la sagesse, mais il n'y conduit pas : « Omnis astutus agnoscit sapientiam », dit l'Ecclésiastique (XVIII, 28). C'est une méthode de séduction : « Cum essem astutus, dolo vos cepi. » (II *Cor.*, XII, 16.) Par lui le Serpent trompa la première femme : « Serpens Evam seduxit astutia sua. » (II *Cor.*, XI, 5.) — D'où je conclus qu'il y a une autre sorte d'astuce et que c'est celui-là seulement dont Salomon, dans ses Proverbes, veut enseigner le secret aux enfants. Il est astuce en ce sens qu'il n'est pas entièrement dépourvu de « ruse » : mais c'est une ruse ingénue, faite de *simplicité*, et qui, dépourvue de malice, ou de *duplicité*, est franchement orientée vers le bien, vers la vérité et vers la vertu. C'est l'astuce, dirons-nous, qui consiste précisément à manquer d'astuce. C'est une méthode de confiance pour acquérir la sagesse, et l'observer, en se fiant, avec une entière simplicité, à celui qui nous en enseigne les maximes.

(26) « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. » (MT., X, 16.) Il y a donc bien, pour les enfants, une prudence qui consisterait presque à manquer de prudence, à force de simplicité, — comme il y a aussi une science qui consiste à ne pas savoir, je veux dire à ne pas savoir, par raison, tout ce que, par simplicité, on veut ignorer.

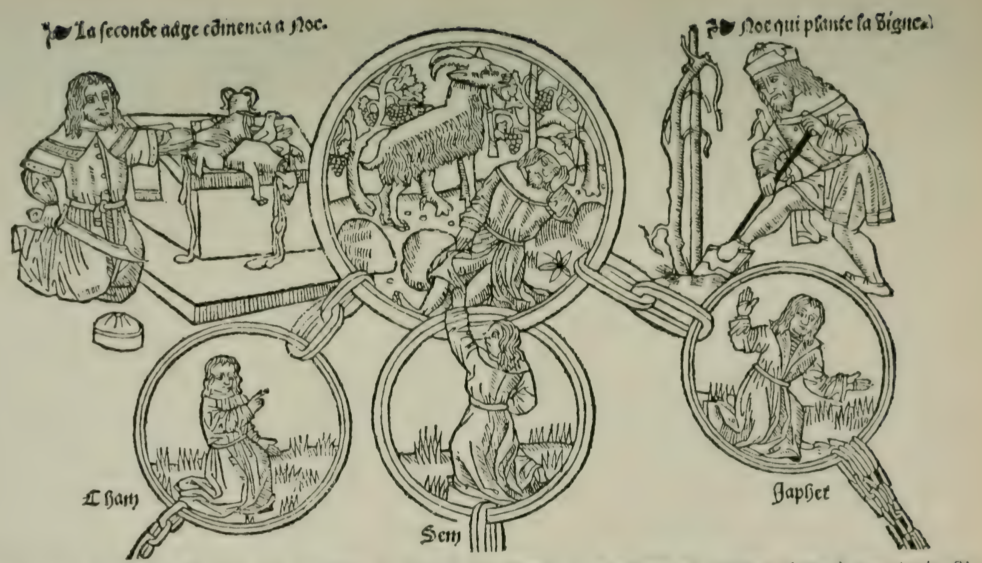


FIG. 19 *bis*. *Histoires de Noé* : il sacrifie, il plante la vigne, il s'enivre et donne alors à ses trois fils l'occasion de montrer la qualité de leur piété filiale. Gravure de la « mer des Histoires ».

le préserver des pires dangers, et c'est la plus avertie de toutes les prudences.

Cette sagesse des petits, que le paganisme n'a pas soupçonnée, l'Ancien Testament nous affirme que Dieu ne l'a pas refusée aux tout petits enfants de son peuple d'élection. Il le fait, dans les Psaumes, avec une assurance bien digne d'être remarquée : « Le témoignage du Seigneur est sûr, il donne la Sagesse aux petits. » (27) *Aux petits*, c'est-à-dire aux simples, à ceux qui le sont par le privilège de leur âge, autrement dit aux enfants, et à tous ceux qui, par leur volonté, sauront devenir aussi simples que de petits enfants.

Voilà pourquoi, quand le Messie sera venu, la Sagesse des enfants sera la première à le reconnaître et à le glorifier. Les petits seront les hérauts du Christ quand les plus avertis et les plus savants, autour de lui, hésiteront encore à le reconnaître. Et cela, bien des siècles à l'avance, avait été dit au verset prophétique des Psaumes :

— De la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, vous avez, Seigneur, tiré une louange parfaite pour détruire l'ennemi et l'agresseur. (28)

(27) « Testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis. » (*Ps.* XVIII, 8.)

(28) « Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem. » (*Ps.*, VIII, 3.) Devant le mot « infantium » que précise encore celui de « lactentium », il semblerait que les critiques les plus exigeants se soient résignés à reconnaître qu'il s'agit bien, ici, des petits enfants. Le P. Knabenbauer, — mais ce n'est pas un critique français, — y soupçonne cependant une expression hyperbolique. Pour en adoucir l'outrance, il nous fait observer que les mères, dans ce temps-là, nourrissaient leurs enfants durant trois années, que le mot *infans* ne s'applique pas toujours à des enfants en bas âge, puisque Jérémie parle d'*infantes* qui jouaient sur les places publiques, etc. Et alors ?...

Qu'il nous soit permis, — qu'il nous soit même ordonné, — d'entendre au sens prophétique ces paroles du Psaume, voilà, certes, dont on ne peut douter quand on a lu, dans l'évangile selon saint Matthieu, l'épisode des petits enfants acclamant le Christ dans le Temple. Les Pharisiens s'étonnent, en s'indignant, d'une pareille manifestation. Ils la jugent absolument déplacée. Mais Jésus leur répond :

— N'avez-vous jamais lu : De la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, vous vous êtes préparé une louange? (29)

Ils ont donc à l'avance, ces petits, chanté, en le célébrant, le Messie qui devait venir. Ils étaient, avant même de le connaître, les amis de Jésus. Ils s'étaient livrés à lui, de toute leur âme, quand ils ne le connaissaient pas : qu'allaient-ils faire, maintenant que le Sauveur, non plus espéré mais donné, avait commencé sa mission? Et lui, de son côté, quelle serait son attitude à l'endroit de ces petits?

Nous avons hâte, pour l'apprendre, d'ouvrir l'Evangile. Et cependant, avant d'y venir, il nous a semblé nécessaire de ne pas quitter aussi rapidement ces « enfants célèbres » de l'Ancien Testament dont nous n'avons guère fait autre chose, dans se chapitre, que citer les noms. Il convient d'en arrêter la silhouette avec un peu plus d'exactitude.

(29) « Nunquam legistis : quia ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem? » (Mt., XXI, 16.) Le Christ rappelle le verset du psaume, mais, on le remarquera, il ne le cite pas textuellement. D'autre part, il s'applique à lui-même, en tant que Messie, ce qui, dans les psaumes, était dit de Jéhovah, sans plus de précision. Le verset du psalmiste n'est donc une prophétie messianique que de façon indirecte.

Cela est d'autant plus nécessaire que nous apprendrons, en le faisant, bien des choses sur lesquelles, dès maintenant, nous avons besoin d'être fixés. Nous le serons par les leçons de l'Ancien Testament. Elles nous y sont données d'une façon si complète et si définitive que l'Evangile, qui les suppose acquises, n'y reviendra pas. Ce serait donc s'exposer à les ignorer que de ne pas les apprendre de ceux-là qui, avant le Christ, avaient reçu mission de nous les enseigner.





CHAPITRE III

LES ENFANTS CÉLÈBRES DE L'ANCIEN TESTAMENT

Les méchants enfants. — Deux petits ressuscités. — Ismaël. — Isaac. — Joseph.

1. — Voici quelques observations préliminaires en vue de nous excuser, — s'il était nécessaire, — de retarder encore ce que nous devons dire de l'enfant dans l'Evangile en entreprenant de parler des enfants célèbres de l'Ancien Testament. Cette étude, qui se prolongera dans le chapitre suivant, n'est pourtant pas, ici, un hors d'œuvre, ni une digression.

Pour achever de montrer que l'enfant, chez les Juifs sinon chez les païens, a été véritablement «quelqu'un », il est bon de noter, tout d'abord, qu'il y a des enfants de l'Ancien Testament qui comptent, au cours de son histoire, comme de véritables « personnes ». Ce sont, en effet, des enfants auxquels les

Saints Livres ont assuré une personnalité bien arrêtée. Et d'eux l'on peut dire, à juste titre, qu'ils ont été des « enfants célèbres ».

Ils le furent par certains détails de leur vie qui suffisent, à des titres divers, pour leur assurer une place dans la galerie des portraits qu'on aime à placer sous les yeux des enfants, pour les instruire, tout en les charmant, et pour les moraliser.

On le fera davantage, encore, si le but qu'on se propose, en leur faisant observer ces détails, est avant tout de les édifier. (1)

Enfin, il ne faut pas négliger de le dire, ces enfants de l'Ancien Testament sont, plus d'une fois, en relations très étroites avec les personnes, ou les choses, de l'Evangile qu'ils annoncent, en les préfigurant.

Nous ne manquerons pas, à l'occasion, de le faire observer. Et c'est déjà quelque chose d'important d'avoir pu choisir, pour illustrer ces portraits d'enfants, les très vieilles images de cette fameuse *Bible des Pauvres* où, comme on sait, les faits de l'Ancien

(1) « Dieu a voulu montrer, par toute la suite de l'histoire de l'Ancien Testament, que toutes les promesses et toutes les récompenses, même pour la vie présente, étaient attachées à la piété; que tous les biens temporels viennent de Dieu, comme de leur unique source; et qu'il ne les faut attendre que de lui seul, quoiqu'il en réserve à ses serviteurs, dans l'éternité, de plus dignes de sa magnificence, et de plus proportionnés à la vertu. C'était cette piété, dont le propre caractère consistait dans une ferme confiance en Dieu, qui réglait seule la destinée de son peuple, et qui décidait absolument de la félicité publique et du sort de l'Etat. Tout était mesuré sur elle, les saisons favorables, l'abondance, la fécondité, la victoire sur les ennemis, la délivrance des plus grands dangers, l'affranchissement de tout joug étranger, la jouissance de tous les avantages qu'on peut goûter dans le sein d'une profonde paix. Elle obtenait tout, et surmontait tout. C'est par elle que Jonathas, seul avec son écuyer, met en fuite une armée entière; que

et du Nouveau Testament sont représentés dans leur parallélisme. (2)

Ces portraits d'enfants, quand nous les regardons à la grande lumière de l'Evangile, prendront alors un nouveau relief et un surcroît de beauté. Il y a autre chose encore, et nous le faisions observer en terminant le précédent chapitre.

La volonté de Dieu par rapport à la conduite des hommes, c'est-à-dire la loi morale, ne connaît pas de repentis. Quand il veut donc préciser son attitude par

David sans armes terrasse le géant, et se met à couvert des artifices et de la violence de Saül; que Josaphat, sans tirer l'épée, triomphe de trois peuples ligués contre lui; qu'Ezéchias sauve Jérusalem et le royaume de Juda, en voyant périr cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens. Au contraire, l'impiété attirait tous les fléaux de la colère de Dieu, la famine, la peste, la guerre, les défaites, la servitude, la ruine entière des plus puissantes maisons; et le crime conduisait toujours à une fin malheureuse. » ROLLIN, *Traité des Etudes*. Notez surtout ce qui suit :

« De pareilles observations peuvent beaucoup servir à inspirer des sentiments de piété insensiblement, agréablement, sans travail, sans affectation, sans paraître prêcher ni faire de longues moralités. C'est la principale fin que Dieu s'est proposée en liant tous les devoirs, toutes les vertus, tous les préceptes, toutes les vérités salutaires, tous les mystères, en un mot toute la religion, à des faits dont les hommes de toute condition, de tout âge, de toute sorte de caractères, sont touchés, parce qu'ils sont à leur portée, et qu'ils n'ont pas moins d'agrément que d'utilité. Omettre de telles observations, serait priver les jeunes gens des plus grands fruits que présentent les livres saints, et leur laisser ignorer ce qui fait l'âme des Ecritures. »

(2) Ce genre de parallélismes est déjà familier à l'art chrétien primitif, qui en fait un constant usage dans la décoration des sarcophages. L'Ivoire de Brescia (fig. 19) et la Porte de Sainte-Sabine, autre exemple bien connu, sont également du Ve siècle, et les documents de ce genre, à partir de cette époque, ne cessent de se multiplier. La *Bible des Pauvres*, d'après les travaux les plus récents, remonterait peut-être aux dernières années du XIIe siècle. Nos dessins reproduisent les miniatures de l'exemplaire qui est conservé à Munich. Elles sont peu connues. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elles sont, au point de vue de l'art, peu glorieuses. Mais c'est pour d'autres raisons que nous avons cru pouvoir les publier.

rapport à la Loi ancienne, Jésus-Christ dit expressément :

— Je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir, *non veni solvere sed adimplere.* (Mt., v, 17.)

L'Evangile respecte, par conséquent, tout ce qui, dans la loi ancienne, concerne les enfants, depuis le moment où ils ne sont qu'un espoir ou une promesse, jusqu'à celui où, l'âge étant venu, ils deviennent, au titre d'homme, soumis à la totalité des prescriptions de la loi. Ce sont là choses acquises. L'Evangile n'y reviendra plus.

Pour y trouver des exemples nouveaux, puisqu'il ne peut être question de préceptes, de la façon avec laquelle il faut, quand on est enfant, se conformer à la volonté de Dieu, on doit, et cela est très remarquable, se contenter de ceux que nous donnent l'Enfant Jésus et le petit saint Jean. Toutes les autres choses que l'Evangile nous enseigne au sujet des enfants se rapportent en effet à un autre ordre, c'est-à-dire l'ordre surnaturel ou, en d'autres termes, le Royaume de Dieu. L'Evangile ne revient pas sur ce qui, dans l'ordre moral, est définitivement acquis. Et voilà pourquoi, finalement, il faut le demander à l'Ancien Testament.

Nous n'avons pas hésité à le faire. Et ce nous fut très doux d'avoir pu constater, tout en le faisant, que nous ne perdions jamais de vue les surnaturels horizons du saint Evangile.

Il nous est donc permis de nous intéresser, en

Fig. 20. Miniature de la Bible des Pauvres. Elle représente, en parallélisme avec *le Couronnement d'épines*, deux sujets de l'Ancien Testament, dans le haut, premièrement *l'Ivresse de Noé* et, secondement, *les enfants qui se moquent d'Elisée*. On a plus loin dans le texte l'explication de l'image.

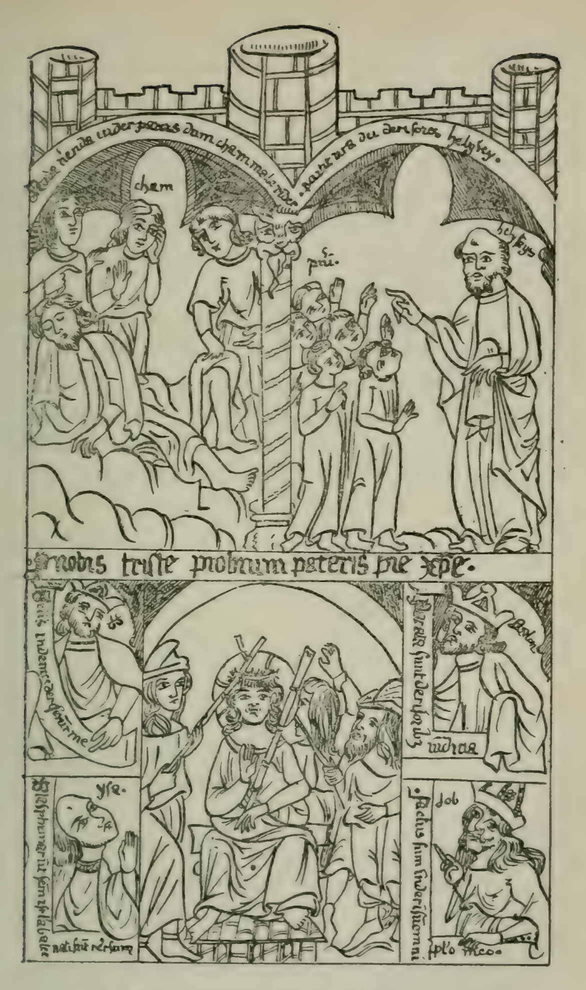


FIG. 20. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

pleine sécurité de conscience, aux enfants célèbres de l'Ancien Testament, afin d'apprendre comment ils le sont devenus.

Ils sont célèbres par le fait de Dieu qui les donne, pour ainsi dire, de façon presque miraculeuse, qui les protège, ensuite, avec une bienveillance toute particulière, qui accompit enfin, en eux ou par eux, des merveilles, dont la moindre ne fut pas d'être, et de rester longtemps, des enfants.

De peur qu'on nous accuse d'avoir transformé tous les enfants de l'Ancien Testament en autant de petits saints, nous dirons toutefois, en premier lieu, et par manière de précaution, qu'on y trouve aussi des exemples d'enfants qui ne furent pas des modèles de toutes perfections, c'est-à-dire « des méchants enfants ».

I

LES MÉCHANTS ENFANTS ET LE PROPHÈTE ÉLISÉE

2. — J'aurais pu m'abstenir de faire figurer dans cette galerie les « méchants enfants », ne serait-ce que pour cette raison qu'ils restent le plus ordinairement, (3) dans l'Ancien Testament, des enfants anonymes, comme le sont encore ces « enfants mal élevés » dont le portrait, sans doute véridique, se

(3) Ils ne le sont pas toujours, et nous allons le voir bientôt avec l'histoire d'Ismael. La nuance de sa méchanceté sera, comme pour les enfants dont nous parlons ici, la moquerie. Or, à en juger par la punition qu'elle lui attira, nous devons croire que, chez les enfants, la moquerie est grave défaut.

trouve fortement buriné aux Livres Sapientiaux. (4)

Mais la Bible des Pauvres, moins discrète, les compte parfois, nous allons le voir, parmi les enfants de l'Ancien Testament auxquels il convient de s'intéresser. Voici en effet, dans une de ses images, un groupe d'enfants : auprès d'eux, un homme debout, qui est, son nom l'indique, le prophète Elisée.

Qu'ont-ils donc fait de si remarquable, ces enfants dont l'histoire, avant d'avoir une valeur de symbole prophétique, se trouvait engagée dans celle du prophète Elisée?

Elisée vient d'assister, par delà le Jourdain, à la mort, ou plutôt à la disparition merveilleuse du prophète Elie, quand celui-ci s'est enlevé dans le ciel, sur un char de feu. La désolation de tous est extrême. Il reste toutefois, pour l'adoucir, la présence d'Elisée. C'est le fils chéri du prophète disparu, et son héritier, celui dont les gens de Jéricho ont dit, se prosternant contre la terre devant lui : L'esprit d'Elie repose sur Elisée. (5) Vient alors, au récit biblique, l'épisode des enfants :

(4) Voyez, par exemple, dans l'Ecclésiastique, le portrait, qui est bellement troussé, de l'enfant mal élevé : « Un fils mal élevé est la honte du père qui lui a donné le jour; une fille semblable est venue au monde pour son détriment », etc. (*Eccli.*, XXII, 3 sq.) Ce qui suit, — comparaison de l'enfant sage et du sot, — n'est pas moins instructif : « Instruire un sot, c'est recoller un pot cassé... » L'Ecclésiastique a de terribles paroles au sujet des enfants impies : « S'ils se multiplient, ne t'en réjouis pas... Mieux vaut mourir sans enfants que de laisser des fils impies. » (*Eccli.*, XVI.) De tels enfants auront bientôt tous les vices : Dieu les punira, en même temps que le père qui les aura élevés. C'est ce que nous apprend la fin misérable du grand-prêtre Héli et de ses deux mauvais fils, Ophni et Phinées. (*I Reg.*, II, IV.)

(5) Voir, à ce sujet, la note iconographique qui explique la seconde miniature de la *Bible des Pauvres* où se trouvent également des *pueri* avec le prophète Elisée.

— Elisée monta de là à Béthel. Et comme il montait par la route, des petits garçons, sortant de la ville, se moquèrent de lui. Ils lui disaient : Monte, chauve! monte, chauve! Il se retourna pour les regarder, et il les maudit, au nom du Seigneur. Aussitôt deux ours sortirent de la forêt, et déchirèrent quarante-deux de ces enfants. (*IV Reg.*, II, 23-25.)

L'exemple de ces enfants qui se moquent d'un vieillard parce qu'il a le crâne complètement dénudé, — ou peu s'en faut, selon notre image, — rappelle celui de Cham, le mauvais fils de Noé, dont le respect filial s'évanouit devant l'ivresse dénudée de son père. Il convenait de les rapprocher. Ce sont deux exemples d'une faute identique, malgré la différence d'âge, et dont la punition, tout bien considéré, fut également terrible.

Mais ce n'est pas spécialement les conséquences de la faute que notre imagier nous invite à considérer :

FIG. 21. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES. Elle représente, en parallélisme avec *l'Entrée à Jérusalem*, deux autres « triomphes » de l'Ancien Testament. C'est d'abord *David rapportant la tête de Goliath*, et accueilli triomphalement à Jérusalem : « Les femmes, en dansant, se répondaient les unes aux autres : Saul a tué ses mille et David ses dix mille. » Elles portent à la main, dans la miniature, ces paroles triomphales. C'est ensuite des *pueri* accueillant Elisée, mais sans qu'on sache les paroles avec lesquelles ils le font, puisqu'ils portent un phylactère sans inscription. Ils ressemblent terriblement, d'autre part, aux enfants, qui se moquent d'Elisée, de la miniature précédente. Mais il ne faut pas les confondre. Ce sont ici « les fils des prophètes qui étaient à Jéricho (et) l'ayant aperçu, dirent : l'esprit d'Elie repose sur Elisée. Et allant à sa rencontre, ils se prosternerent contre terre devant lui, etc. » (*IV Reg.*, II, 15 seq.) Le miniaturiste, sans se mettre en frais d'imagination, reproduit son autre image, ou peu s'en faut, et nous expose ainsi à confondre ces deux catégories de « pueri hebraorum », les bons et les méchants. Il a pour excuse que, dans la Passion du Christ, les mêmes « pueri » furent, successivement, et bons et méchants — la Marche au Calvaire ayant eu les mêmes acteurs que le Triomphe des Rameaux.



Fig. 21. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

c'est la faute elle-même, et en tant qu'elle a une valeur de symbole dans l'horizon de la vie de Jésus-Christ. Cet épisode de l'Ancien Testament évoque la scène où Jésus-Christ, au cours de la Passion, est tourmenté par ses bourreaux qui lui ont mis sur la tête une couronne d'épines :

— Fléchissant le genou devant lui, ils se moquaient de lui en disant : Salut, roi des Juifs. (Mt., xxvii, 27-31.)

En regardant ces vieilles images, il ne faut pas se montrer d'une exigence trop rigoureuse, aussi bien pour leurs qualités d'art que pour la scrupuleuse logique des écritures qui ont la prétention de les illustrer. Ici, par exemple, notre imagier, pour établir son parallélisme, suppose aux scènes de la Flagellation, en place des soldats, des « pueri Judæorum » : ces « pueri » partagent, avec eux, la responsabilité des moqueries qu'auraient annoncées, en les préfigurant, les « pueri » de l'épisode d'Elisée. Il les suppose et précisément, dans l'image, il ne nous les montre pas. On y trouve seulement, de fait, ceux qui tourmentent le Christ : on n'y voit pas ceux qui l'insultent, en se moquant de lui.

Cette discrétion du parallélisme ne me déplaît point, par égard pour les enfants. Elle n'a pas été toujours observée par des peintres qu'on ne peut soupçonner, cependant, d'un respect particulier pour l'esprit, et même pour la lettre, des Livres Saints. Nous en verrons plus tard en effet, — ce sont des Allemands, — qui n'ont pas hésité à mettre des enfants dans la foule malveillante qui accompagne le Christ pendant la montée au Calvaire! Et même, ce qui est odieux, ils leur font jeter des pierres...

II

DEUX PETITS RESSUSCITÉS

LES FILS DE LA SUNAMITE ET DE LA VEUVE DE SAREPHTA

3. — Le prophète Elisée risquerait fort d'être regardé comme la terreur des petits enfants, si, pour montrer ce qu'il fut à leur égard, nous n'avions pas d'autre fait à produire que celui que nous venons de raconter. La Bible des Pauvres va, sans plus tarder, nous fournir l'occasion de corriger cette fâcheuse impression.

Elisée, qui est une figure du Christ, ne pouvait faire autrement que d'aimer, lui aussi, les petits enfants. Le voici donc qui est représenté dans la composition consacrée à la Résurrection de Lazare et à ses parallélismes. C'est en haut de l'image, sur la droite. Il est debout, sur le seuil d'une maison, tenant un petit enfant dans les bras, avec son nom *Heliseus*. En face de lui on voit une femme : elle est couverte d'un long manteau, dont sa main gauche, non sans quelque élégance, relève les bords, pendant qu'elle porte sa main droite sur son cœur. On a, dans le haut, cette inscription : *Per tua dona, Deus, vitam dat huic Elyseus*, c'est-à-dire : Grâce à tes dons, Seigneur, à celui-ci Elisée donne la vie.

Et voici le texte explicatif (6) qui, dans le manuscrit, accompagne l'image : « On lit au quatrième livre des Rois, chapitre quatrième : Elisée, prophète de Dieu, ayant appris la mort du fils de la veuve qui l'avait hospitalisé, posa ses yeux sur les yeux de son fils, sa main sur sa main et, ayant réchauffé le petit corps de l'enfant, il le rendit à sa mère. Elisée figure le Seigneur, et l'enfant figure Lazare. Elisée, en effet, qui opère une résurrection aux prières de la mère, c'est le Christ qui, compatissant à la douleur de Marthe et de Marie, sa sœur, rappelle d'entre les morts Lazare, leur frère. »

Mais on devrait relire toute cette histoire au texte même du livre des Rois. Plus d'un détail, en effet, y est intéressant à noter. On y verrait d'abord que le fils de la Sunamite, comme la plupart des enfants célèbres de l'Ancien Testament, a été un enfant que ses parents n'ont obtenu que sur le tard, et d'une façon inespérée. La pieuse femme n'avait pas d'enfant, en effet, au moment où elle hospitalisait Elisée. Sa maternité ne devint féconde qu'après que l'homme

FIG. 22. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES. Elle représente, en parallélisme avec la *Résurrection de Lazare*, les deux petits ressuscités dont on parle dans le texte, c'est-à-dire le *Fils de la Sunamite* et *l'Enfant de la veuve de Sarephta*.

(6) Chacune des images de la *Bible des Pauvres* est en effet accompagnée, dans les manuscrits, d'un texte explicatif qui complète les indications littéraires déjà contenues dans l'image elle-même, sous forme d'inscriptions. On aura un exemple graphique de cet ensemble dans l'image, reproduite un peu plus haut, de l'Annonciation à la Vierge. (Fig. 8.) Nous ne pourrions reproduire, de façon régulière, ces longues explications. Pour donner une idée de la façon dont elles sont rédigées, nous en avons simplement donné, de temps en temps, la traduction. Elles sont franchement didactiques. Les inscriptions de l'image elle-même ont plutôt l'allure de la prière ou de l'invocation.

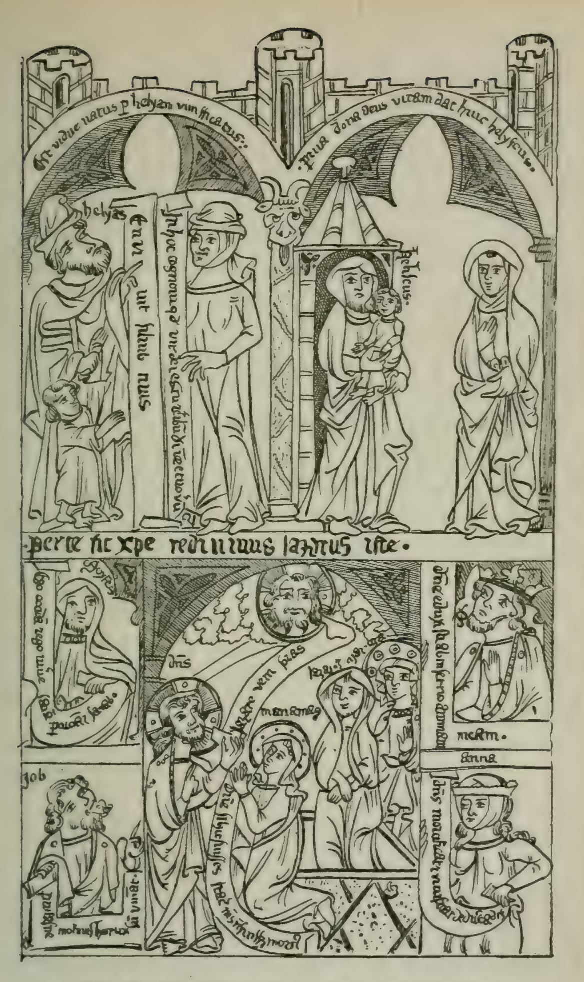


FIG. 22. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES

de Dieu se fut intéressé à sa secrète douleur et à son « opprobre ». Tout ce récit est d'une délicatesse exquise. Ecoutez-en, tout au moins, ce détail.

Elisée voulait donc que la charité de cette bonne hospitalière ne demeurât pas sans récompense. Il s'en entretient avec Giézi, son fidèle serviteur :

— Et il dit : Que faire pour elle? Giézi répondit : Mais elle n'a point de fils, et son mari est vieux. (*IV Reg.*, IV, 15.)

Ne croirait-on pas entendre, sous la même forme discrète mais clairement indicative, la prière de la Mère de Jésus aux Noces de Cana :

— Ils n'ont point de vin!

Et, comme à Cana, la réponse divine vient sans tarder à la Sunamite, par la bouche d'Elisée :

— A cette même époque, dans un an, tu embrasseras sur ton sein un enfant... Et la femme conçut, et elle enfanta un fils, à la même époque, l'année suivante, comme Elisée le lui avait dit. (IV, 16-17.)

Comme on comprend bien, alors, le reproche plaintif de la pauvre mère quand, se voyant soudainement enlever cet enfant qu'elle avait à peine eu le temps « d'embrasser sur son sein », elle revoit celui par l'intercession duquel cette joie, hélas si fugitive, lui avait été accordée!

— Ai-je demandé un fils à mon Seigneur! N'ai-je pas dit : ne me trompe pas! (IV, 28.)

Mais sa plainte ne semble se nuancer de reproche que pour mettre mieux en relief sa foi, qui n'a pas fléchi. Mère douloureuse, mais toujours vaillante, elle n'a point perdu de temps, comme son vieil époux, à se désespérer. A peine l'enfant est-il mort qu'elle a fait seller l'ânesse pour aller sans retard du côté du

Carmel, à la recherche du Prophète. Elle s'est prosternée devant lui et elle a embrassé ses pieds, tout en pleurant, ainsi que le devait faire, plus tard, Madeleine devant Jésus.

Et voilà pourquoi, finalement, dans les siècles de foi, où l'histoire des volontés miséricordieuses du Dieu très bon se lisait sur un seul plan, sans se ponctuer avec trop de minutie dans l'espace et le temps, l'histoire de la Sunamite s'achève, comme naturellement, avec celle de Madeleine et de la résurrection de Lazare.

Une seconde résurrection d'enfant est représentée dans notre image de la Bible des Pauvres, à côté de l'histoire de la Sunamite. Le prophète Elie, cette fois, est l'instrument humain dont Dieu se servit pour l'opérer. On le voit sur la gauche, avec son nom, *Helyas*, et un grand cartel éployé où se lisent ces mots : *En vivit filius tuus*. Le petit enfant « qui vit » est le fils de la veuve de Sarephta, — cette autre hospitalière, — que la mort avait enlevé à sa pauvre mère pendant qu'elle abritait le prophète sous son toit. (*III Reg.*, XVII.)

Qu'on juge de ce que dut être, à la suite, la douleur de la pauvre veuve! Elle exhale ses plaintes devant le prophète. Etait-ce là ce qu'il lui réservait pour acquitter sa dette de reconnaissance? Elle ose le lui demander. Elle va même jusqu'à le soupçonner d'être la cause de la mort de son enfant...

Mais Dieu n'avait permis cette épreuve, comme il le fait toujours, que pour donner à sa miséricorde, et à sa pitié, l'occasion de se manifester d'éclatante façon. La veuve de Sarephta le reconnaît, humblement, quand Elie lui ayant rendu son fils, qui a re-

commencé à vivre, elle dit ces paroles, gravées sur son phylactère :

— *In hoc cognovi quod vir Dei es tu et verbum Dei in ore tuo verum est.* Je reconnais en cela que tu es un homme de Dieu et que, dans ta bouche, la parole de Dieu est vérité. (*III Reg.*, XVII, 24.)

III

ISMAEL ET SON FRÈRE ISAAC

4. — Les deux petits ressuscités dont nous venons de parler sont encore des enfants anonymes, comme le seront d'ailleurs, dans l'Evangile, ces deux autres miraculés qui s'appellent, simplement, le Fils de la veuve de Naïm et la Fille de Jaïre. Ils appartiennent, d'autre part, à une période déjà avancée de l'histoire d'Israël. Ceux que nous allons étudier maintenant ont un nom : Ismaël et Isaac. Et ils ont vécu à une époque plus reculée, puisqu'ils furent les enfants d'Abraham, le « père de tous les croyants ».

Leur histoire ne doit pas être séparée, à cause de la signification mystique qu'elle emporte avec elle et que saint Paul a très longuement développée dans son Epître aux Galates. (7) Ils figurent en effet les

(7) *Epître aux Galates*, spécialement chapitre IV, 21-31. (Cf. PRAT, S. J., *La Théologie de saint Paul*. Vol. I, p. 252 seq., et les deux notes, très suggestives, sur l' « Accommodation oratoire » et la « Typologie » de saint Paul. Vol. I, p. 40 sq.) Nous nous servons couramment de ce savant ouvrage. La nature de notre sujet et la méthode adoptée pour le traiter ne nous permettaient pas, cependant, de suivre toujours aussi rigoureusement que nous l'aurions désiré les sages directions de cet excellent maître.

deux Testaments, celui des Juifs et celui des Chrétiens. Ceci est particulièrement remarquable qu'ils le font déjà en tant qu'enfants et, on peut le dire, dès le sein de leur mère. Agar en effet, mère d'Ismaël, est une esclave : le fils qu'elle enfante est né selon la chair, *secundum carnem*, il en aura toutes les infirmités, y compris celles des instincts matériels et brutaux, et sa postérité, si nombreuse qu'elle doive être, finira par s'évanouir, comme le font tôt ou tard, à l'usure des siècles, les postérités qui ne s'orientent pas, franchement, vers les horizons éternels. Sara, au contraire, est la femme libre, la seule et véritable épouse : son fils, Isaac, est né en vertu de la promesse divine, *filius promissionis*. C'est le fils de l'esprit; il en aura toutes les gloires, y compris celle d'être persécuté par le fils de la chair. Et sa postérité, qui est à semence d'éternité, se continuera, les temps révolus, dans ce peuple nouveau, mais toujours le même, dont les enfants iront, en fin de course, se reposer éternellement « dans le sein d'Abraham». (8)

Une fresque célèbre de Benozzo Gozzoli, au Campo Santo de Pise, illustrerait très convenablement cette

(8) Au moment de votre mort, quand votre âme aura quitté votre corps, le prêtre qui vous assistait dira cette dernière prière : « Que le Christ, qui t'a appelé, te reçoive et que les anges t'introduisent dans le sein d'Abraham, *et in sinum Abrahæ angeli deducant te*. » Puis, au cimetière, quand votre cercueil sera descendu dans la fosse : « Que le chœur des anges t'accueille et que tu jouisses du repos éternel avec Lazare, qui fut pauvre pendant sa vie. » Ces invocations de la sainte liturgie s'autorisent du verset évangélique de la parabole de Lazare et du mauvais riche : « Il arriva que le pauvre mourut et il fut porté par les anges *dans le sein d'Abraham*. » (Lc., XVI, 22.) On le verra représenté de la sorte dans la miniature byzantine que nous reproduisons plus loin. Fig. 134) Abraham avec les justes, « dans son sein », est devenu, dans l'art du moyen âge, le symbole de la béatitude éternelle dans le Paradis.

histoire parallèle des deux fils d'Abraham. (Fig. 23 et 24.) Elle le fait, du moins, à partir du moment où,



Fig. 23.

devenus un peu plus grands, ils ont des actions vraiment personnelles.

Isaac, comme de juste, y occupe la place la plus importante : c'est à droite, où l'on voit l'épisode de son sacrifice. (Fig. 24.) Sur la gauche, encore, c'est à ce même sacrifice que se rapporte le groupe, très

FIG. 23. *Histoires d'Ismaël*, fresques de Benozzo Gozzoli, au Campo Santo de Pise (XVe s.). La scène représente le palais, et aussi la tente, du patriarche Abraham. Il y a plusieurs épisodes à noter séparément. 1. Ismaël enfant se dispute avec Isaac, en présence de leurs parents. 2. Abraham, pendant qu'il se repose sous sa tente, entend la voix du Seigneur. 3. Le départ d'Agar et d'Ismaël pour le désert. 4. Un ange apparaît à Agar dans le désert. — Dans le bas, et à droite, on a un autre départ, encore plus important, celui d'Abraham qui s'en va au sacrifice avec Isaac, l'âne et les deux serviteurs.

joliment enlevé, d'Abraham et d'Isaac, avec les deux serviteurs et l'âne, qui se mettent en route « pour aller



Fig. 24.

au lieu que Dieu avait dit ». (*Gen.* XXII, 3.) Isaac, dans l'opinion de Benozzo Gozzoli, est alors un adolescent.

Mais voici, à côté, le même Isaac, cette fois tout petit. Il est en train de se battre, — ou plutôt d'être battu par un autre enfant, un peu plus grand, qui lui

Fig. 24. *Le sacrifice d'Isaac*, fresque de Benozzo Gozzoli. Il se décompose en trois actions : 1. Abraham et Isaac, portant le bois, gravissent la montagne du sacrifice. 2. Un ange arrête le bras d'Abraham, au moment où il allait immoler son fils. 3. Abraham, après le sacrifice, quand « il retourna vers ses serviteurs » (*Gen.*, XXII, 19.) Avant de gravir le mont Moria, il leur avait dit, en effet : « Restez ici, avec l'âne... » (*Gen.*, XXII, 5.) Ces détails, tout menus qu'ils paraissent, ne sont pas à négliger : ils sont, en effet, absolument « historiques ».

tire les cheveux : c'est Ismaël. Agar les contemple, sans trop d'émoi. Sara, qui se tourne vers Abraham et lui parle, doit être moins placide, à en juger par les paroles que la Genèse lui fait prononcer à cette occasion :

— Chasse cette servante et son fils; car le fils de cette servante ne doit pas hériter avec mon fils, avec Isaac. (*Gen.*, XXI, 10.)

Qu'on ne s'étonne pas de la façon un peu vive avec laquelle l'artiste a traduit le verset biblique : « Sara ayant vu le fils d'Agar *qui jouait* » ou bien, si l'on traduit d'après l'hébreu, « qui riait »...

Ce « rire », d'après de bons interprètes, ne signifie rien de bon. Il était, pour le moins, aussi peu hospitalier que l'avait été, quelques années auparavant, le rire de Sara elle-même accueillant, de la bouche de l'ange, la promesse d'une maternité inespérée. (XVIII, 12-15.) C'était un mauvais rire, de ceux-là qui provoquent, s'ils ne les excusent tout à fait, les pires représailles, un rire, enfin, qui n'a rien de la bienveillance amicale des sourires d'enfants.

Croyons donc plutôt, avec Benozzo Gozzoli, qu'il s'agit ici de ces jeux dont nous disons couramment qu'ils sont des « jeux de vilains », et dont le plus innocent consiste, quand on est le plus fort, à « tirer les cheveux » de celui qui l'est un peu moins que soi. C'est, en tout cas, l'exégèse de notre artiste. Elle concorde avec celle de saint Paul qui interprète le geste d'Ismaël au sens d'une véritable persécution contre son demi-frère, figure typique des méchants enfants, et aussi des hommes, qui se sont plu, de tout temps, à tourmenter les bons :

— De même qu'alors celui qui était né selon la

chair *persécutait* celui qui était né selon l'esprit, ainsi en est-il encore maintenant. (*Gal.*, v, 29.)

Sous la tente, maintenant, Abraham est assis et il songe, pendant qu'à ses côtés Sara et Agar sommeillent. Il songe à cette querelle d'enfants, et à cette parole de Sara qui lui « causa un grand déplaisir, à cause de son fils Ismaël ». Ou plutôt, il écoute. Et, ce qu'il écoute, c'est la voix de Dieu que Gozzoli nous fait voir planant dans le ciel, au-dessus de la tente entr'ouverte, et faisant le geste de celui qui commande ou qui parle :

— Ne te chagrine pas à cause de l'enfant et de ta servante. Quoi que Sara te demande, consens-y, car c'est d'Isaac que naîtra la postérité qui portera ton nom. Néanmoins du fils de la servante je ferai aussi une nation, parce qu'il est né de toi. (xxi, 12-13.)

L'imagier nous avertit qu'Abraham, sans tarder davantage, a obéi au commandement du Seigneur. Près de la tente, en effet, il a placé une femme, avec un paquet sur la tête, et auprès d'elle un petit enfant.

— Abraham s'étant levé de bon matin prit du pain et une outre d'eau, les donna à Agar et les mit sur son épaule, et lui remit l'enfant, et il la renvoya. (xxi, 14.)

C'est le *Départ d'Agar pour le désert*, motif que l'art moderne, depuis la Renaissance, a traité si souvent qu'on peut l'y regarder, à bon droit, comme un thème classique. Le Guercin et Benedetto Castiglione, dans l'école italienne, Van Dyck et Van der Werf, parmi les Flamands, lui ont consacré de bons tableaux. De même, encore, notre Lesueur.

La scène est en effet, au point de vue « artiste », intéressante à traiter. On peut regretter qu'elle ne l'ait pas été toujours avec la profondeur de pensée qu'il conviendrait d'y mettre. Tous ces peintres ont été visiblement séduits par les côtés pittoresques du sujet. Ils ne semblent pas en avoir pleinement compris, même en dehors de ses résonances mystiques, le côté profondément humain : un petit enfant et une pauvre femme, chassés tous les deux par celui qui est, cependant, le père et l'époux, au moment où il leur faut, par ordre, gagner le désert, avec « du pain et une outre d'eau ».

La même remarque s'appliquerait également au dernier épisode biblique de l'histoire d'Ismaël, et elle le ferait même davantage. L'épisode est encore plus « classique » que le précédent. C'est *Agar et Ismaël dans le désert.*

Benozzo Gozzoli se garde bien de les oublier dans sa fresque du Campo Santo. On les y aperçoit, en effet, tout à fait aux derniers plans de la composition, en des proportions malheureusement trop petites pour en apprécier les attitudes comme il conviendrait de le faire. Afin de comprendre la valeur dramatique de cette brève notation, rappelons ici l'épisode biblique qu'elle évoque :

— Sara s'en alla, errant dans le désert de Bersabée. Quand l'eau qui était dans l'outre fut épuisée, elle jeta l'enfant sous l'un des arbrisseaux, et elle s'en alla s'asseoir vis-à-vis, à une portée d'arc, car elle disait : je ne veux pas voir mourir l'enfant. Elle s'assit donc vis-à-vis, elle éleva la voix, et pleura. Dieu entendit la voix de l'enfant, et l'ange de Dieu appela du ciel Agar, en disant : Qu'as-tu, Agar? Ne crains

point, car Dieu a entendu la voix de l'enfant dans le lieu où il est. Lève-toi, relève l'enfant, prends-le par la main, car je ferai de lui une grande nation. Et Dieu lui ouvrit les yeux, et elle vit un puits d'eau; elle alla y remplir l'outre et donna à boire à l'enfant. Dieu fut avec l'enfant, et il grandit; il habita dans le désert et devint un tireur d'arc. (*Gen.*, XXI, 14-21.)

Si vous avez relu cette touchante histoire avec attention, bien doucement, laissant à votre imagination le loisir d'en situer posément le cadre désolé, d'en suivre les acteurs, puis chacun de leurs gestes, ceux de la mère, de l'enfant et de l'ange, écoutant à la suite leurs paroles, celles qu'on entend et aussi les paroles muettes, — celles du petit Ismaël, qui ne sont pas les moins éloquentes, ni les moins décisives, — alors votre cœur sera remué par l'exquise vérité de ce drame pathétique. Et votre intelligence, le pénétrant enfin jusque dans son fond, comprendra tout sa valeur d'édification dans l'ordre où nous voulons nous établir, c'est-à-dire l'illustration des actions merveilleuses par lesquelles le Dieu de l'Ancien Testament, en attendant l'Evangile, a prouvé qu'il s'intéressait aux petits enfants. Il les aimait vraiment, ceux-là mêmes qui, comme Ismaël, n'étaient pas encore ses enfants les plus aimables, c'est-à-dire les plus dignes d'être aimés.

Or, il me semble que, ces choses-là, les artistes ne les ont pas toujours comprises. Ils l'ont fait d'autant moins qu'ils se sont efforcés, davantage, d'être avant tout des artistes. Voyez, par exemple, le tableau de Mola, peintre italien de l'école de l'Albane.

C'est une œuvre qui ne va pas sans nous causer

quelque plaisir à regarder. La composition, en particulier, en est bien ordonnée, et l'exécution suffisamment honorable. Mais quelle pauvre illustration du texte biblique! Tout y semble pris à rebours, l'ensemble comme les détails. Que penser, en particulier, d'un tel « paysage »! Singulier désert, en effet, où les petits enfants meurent de soif à quelques pas des maisons qui, tout à côté, se voient sur un coteau verdoyant, que dis-je! sur le bord d'un gros ruisseau, presque une rivière, dont on a peine à s'expliquer que les bruyantes cascades, clairement indiquées, n'ont pas encore, avec leur tapage, réveillé l'enfant.

Je ne veux pas, d'autre part, le voir dormir. Sous les arbrisseaux où sa pauvre mère l'a placé, pour ne pas le voir mourir, j'entends qu'il espère toujours, lui, et qu'il prie. Le texte ne m'a-t-il pas dit que Dieu entendit sa voix? Alors, seulement, l'Ange apparut. Et vous pensez bien qu'à ce moment-là, qui est celui du salut, l'enfant ne songe plus guère à dormir.

Notez enfin, avant de quitter cet épisode, que c'est la première fois que nous voyons, dans le livre sacré, les actions des anges se mêler intimement à celles des enfants : ce ne sera pas la dernière. Nous devrons donc nous souvenir d'Ismaël lorsque, dans un autre chapitre, nous aurons à méditer l'épisode évangélique où le Christ associe la pensée des anges à celle des enfants. (Mt., xviii, 10.) Les anges des enfants ne leur sont pas seulement donnés par Dieu pour les honorer : ils ont aussi la mission de les protéger et de leur être, au plus fort des dangers, toujours secourables.

IV

ISAAC, L'ENFANT DU SACRIFICE

5. — Peut-être nous sommes-nous trop longtemps arrêté devant la figure d'Ismaël. Ce n'est, à dire vrai, qu'une figure de second plan. Si intéressante qu'elle paraisse, elle ne saurait prétendre à rivaliser avec



Fig. 25.

celle d'Isaac. Le genre d'intérêt qu'elle présente est encore, d'autre part, très mêlé d'éléments naturels et purement humains : c'est même pour cela que les artistes continueront à s'y attacher aux époques où les sujets empruntés à l'Ancien Testament ne sont plus guère choisis que pour leur charme naturel ou pittoresque, sans grande préoccupation de leur valeur

Fig. 25. *Abraham recevant les élus dans son sein*, détail du Jugement dernier de la cathédrale de Reims. (XIIe s.) « Les anges s'avancent, remplis d'une gravité toute sacerdotale et, avec un gracieux salut, présentent leur moisson d'élus au saint patriarche. » (L. BREHIER, *la Cathédrale de Reims*.)

mystérieuse et sacrée. L'art chrétien des premiers siècles n'a pas connu Ismaël.

Il en va tout autrement pour son jeune frère, Isaac. Son histoire est franchement orientée vers les horizons surnaturels et mystiques. Ses côtés purement humains sont même si peu développés qu'on peut les dire à peu près négligeables. Et quand ils ne le sont plus, par exemple pour ce qui est de son mariage, c'est qu'ils renferment, au point de vue céleste, de précieux enseignements.

La question du mariage sera toujours, pour les jeunes gens, d'une extrême importance : elle l'est encore, aujourd'hui, comme elle l'était, déjà, à l'époque des Patriarches.

Ce n'est pas seulement l'intérêt personnel des jeunes gens qui s'y trouve engagé, mais celui de la communauté tout entière, et cet intérêt, par delà le temps, se prolonge jusqu'aux destinées éternelles de la famille qu'ils entreprennent de fonder. C'est aussi une affaire délicate. Il importe de la bien engager, de le faire, résolument, sous les auspices de Celui qui peut, seul, la faire aboutir saintement. Voilà tout autant de choses que nous apprend l'histoire d'Isaac.

L'épisode de son mariage avec Rébecca n'est-il pas en effet, dans le charmant détail de la narration biblique, tout parfumé de divin? Est-il possible de rêver de fiançailles terrestres où les jeunes gens, pour les faire aboutir, se confient plus naïvement à la douce Providence? Et voyez avec quelle discrétion charmante ils le font. Le principal intéressé, Isaac, n'y a, personnellement, aucune part. Il est le digne fils du « Père des croyants », par la méthode de confiance dont il veut se contenter. Il laisse faire Abra-

ham, puis Eliézer, le très pieux serviteur. Pour lui, il se fie, et il attend.

Suivez maintenant Eliézer et chacune de ses démarches. Lui aussi se fie au Seigneur. Il ne cesse de lui répéter qu'il le fait, jusqu'au moment où, devant la réussite de ses démarches successives, son âme s'épanouit en de ferventes actions de grâces :

— Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Abraham, mon maître, qui n'a pas manqué à sa bonté et à sa fidélité envers mon maître! (*Gen.*, XXIV, 27.)

Il convenait que dans cette histoire d'Isaac, où il n'y a vraiment qu'un seul fait de toute première importance, ses autres actions fussent expressément marquées d'empreinte céleste. Aussi bien, quoiqu'il soit des trois patriarches celui qui a vécu le plus longtemps, il est celui sur lequel nous avons le moins de détails. Une fois que la Genèse nous l'a montré devenu l'époux de Rébecca, puis le père d'Esaü et de Jacob, elle ne nous en dit presque plus rien. L'ombre voulue dont elle le couvre n'est-elle pas encore un moyen de nous faire mieux comprendre la tranquille beauté de sa longue existence? Et si elle nous le montre encore bénissant, avant de mourir, son fils Jacob. (Fig. 26), c'est parce que dans la manière avec laquelle il le fait, sa conduite est encore toute mystérieuse. (9)

(9) L'action de Jacob obtenant par fraude, avec la complicité de sa mère et au détriment de son frère, la bénédiction d'Isaac, est de celles-là dont il faut dire aux enfants, comme Rollin le faisait observer à propos d'Abraham consentant à chasser Ismaël, son fils, qu'elles seraient inexplicables si elles ne cachaient quelque mystère. « Il en est ainsi de beaucoup d'endroits de l'histoire sainte, qui ne sont point entendus s'ils ne sont approfondis. C'est l'étudier en juif, non en chrétien, que de ne pas lever le voile dont elle est couverte, et de se contenter d'une surface, riche

*
* *

6. — Isaac, sans doute, fut un sage. Mais gardons-nous d'oublier que sa célébrité ne lui vient pas surtout de sa sagesse. Il figure le Christ, comme le font les autres patriarches de l'Ancienne Loi, mais il le fait surtout dans l'action de sa vie qui l'établit en une étroite conformité avec l'action capitale du Christ, qui fut son sacrifice. Or, Isaac est, lui aussi, remarquable par son sacrifice. Et c'est à ce titre, précisément, qu'il appartient à notre sujet.

La célébrité d'Isaac lui vient principalement, en effet, de la part qu'il prit à l'épreuve suprême par la-

à la vérité, et précieuse, mais qui cache d'autres richesses d'un prix infiniment plus inestimable. » (ROLLIN, *loc. cit.*, II, 239.) « La préférence de Jacob, observe Bossuet, fut marquée par la solennelle bénédiction qu'il reçut d'Isaac, par surprise en apparence, mais en effet par une expresse disposition de la sagesse divine. » En étudiant avec les enfants les caractères des deux frères, faites-leur observer qu'ils ont fait l'un et l'autre tout ce qu'il fallait pour collaborer, personnellement, à la réalisation des desseins de Dieu. (*Rom.*, IX, 10.) Jacob, comme son père Isaac, est vraiment le fils de l'esprit, Esaü, au contraire, le fils de la chair, comme Ismaël. Ses rêves se bornent aux horizons matériels et terrestres. Ses instincts sont bas : il cède à Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, ne songeant qu'à la jouissance du moment « et Isaac, en bénissant Jacob, ne fit que le mettre en possession de ce droit, que le ciel lui-même lui avait donné ». (BOSSUET, *Discours sur l'H. U.*, part. II, chap. II.) Esaü, encore, est le fils qui, pour fonder une famille, « a offensé le cœur d'Isaac et de Rébecca ». (*Gen.*, XXVI, 35.) Il s'est marié sans leur conseil et leur agrément, dans le pays de Chanaan, alors que Jacob laissera à son père le soin de lui choisir son épouse. Mauvais enfant, mauvais fils et mauvais époux, Esaü est enfin mauvais frère : il répond à la bénédiction de Jacob en jurant de s'en venger, comme Caïn, en le tuant. (*Gen.*, XXVII, 41.) Voilà tout autant de choses qui justifieraient amplement Isaac, aux yeux des enfants, d'avoir préféré Jacob à Esaü.

quelle Dieu voulut achever la probation de la foi d'Abraham, en lui demandant d'immoler son propre fils, sur qui reposaient tant d'espérances, alors qu'il était encore enfant.

Les circonstances de ce fait doivent être rappelées



Fig. 26.

pour bien comprendre comment Isaac est une figure du Christ marchant au Calvaire, puis y mourant, victime volontaire.

Il est, à ce titre, représenté par deux fois dans la Bible des Pauvres. (Fig. 28 et 29.) On le voit, dans la première image, marchant à côté d'Abraham. C'est un petit enfant, et il a trois bûches dans les bras.

Fig 26. *Isaac bénit Jacob*, gravure de LA MER DES HISTOIRES.

Abraham est armé d'un grand sabre; dans la main gauche, il a « le feu », et il se retourne vers Isaac. Evidemment, ils sont en train de se parler l'un à l'autre.

— Abraham prit le bois de l'holocauste et le mit



Fig. 27.

sur Isaac, son fils; lui-même portait dans sa main le feu et le couteau, et ils s'en allèrent tous deux ensemble. Isaac dit à Abraham, son père : Mon père! Il répondit : Me voici, mon fils. Et Isaac dit : Voilà le feu et le bois; mais où est l'agneau pour l'holocauste? Abraham répondit : Dieu verra à trouver l'agneau pour l'holocauste, mon fils. Et ils allaient tous deux ensemble. (*Gen.*, XXII, 5-8.)

FIG. 27. *Isaac bénit Jacob*, ancienne gravure allemande. L'image est plus explicite que la précédente : on y trouve l'occasion de préciser davantage, dans cette fameuse bénédiction, le rôle de Rébecca et aussi celui d'Esaü.

Isaac figure le Christ. En effet, nous dit le texte explicatif de la Bible des Pauvres, « de même qu'Isaac, qui devait être immolé, portait le bois du sacrifice, ainsi le Christ, qui devait être immolé pour nous, portait la croix sur ses épaules. »

Voici cependant une première différence. Le Christ est ici secouru par quelqu'un : c'est une femme, notez-le en passant, la sainte Vierge Marie que les imagiers du moyen âge substituent volontiers à Simon le Cyrénéen dans la marche au Calvaire. Isaac, au contraire, bien qu'il soit assez lourdement chargé, n'a personne pour lui venir en aide.

A ce moment-là, d'autre part, il est toujours celui qui ignore: ses naïves questions à son père nous l'ont assez démontré. Mais cela ne diminue en rien le mérite de sa foi. Elle est absolue. L'instant ne va pas tarder où il pourra la confesser de façon plus expresse et plus héroïque.

C'est quand, sur le bûcher où de lui-même il s'est agenouillé, pour mourir, il attend le coup par lequel son sacrifice sera consommé. Ainsi nous le représente la seconde miniature de la Bible des Pauvres. (Fig. 29.) On y voit aussi l'Ange du Seigneur arrêtant le bras d'Abraham, puis le bélier « qui est pris dans un buisson par les cornes. » (*Gen.*, XXII, 13.)

***

7. — Ce troisième « personnage » de la scène a un rôle qui n'est pas sans importance dans la typologie de

ce sacrifice par substitution de victime, (10), première ébauche prophétique du sacrifice de la Croix et de celui de la messe. L'art chrétien primitif se gardait bien de le négliger. Il va même parfois, pour faciliter la pieuse lecture des fidèles, jusqu'à mettre le bélier, — qui devient facilement un agneau, — sur l'autel du sacrifice, tandis qu'Isaac est simplement agenouillé près de lui. C'est la formule du célèbre sarcophage de Junius Bassus, aux Cryptes vaticanes. Mais ce n'est pas la seule, ni surtout la plus commune, la majorité des documents artistiques du premier âge chrétien représentant Isaac agenouillé sur l'autel et Abraham arrêté soudainement par la voix, — ou plutôt la main, — de l'ange.

Il ne saurait entrer dans notre plan de traiter ici de l'iconographie générale du sujet. Les simples re-

FIG. 28. Miniature de la Bible des Pauvres. Elle représente, en parallélisme avec *la marche au Calvaire*, *Isaac marchant au sacrifice* et *Elie avec la veuve de Sarephta*. Au-dessus de chacun des sujets, il y a les inscriptions qui permettent de les expliquer. 1. *Ligna ferens, Christe, te præsignat puer iste*, c'est-à-dire : il te désigne à l'avance, ô Christ, cet enfant qui porte du bois. 2. *Mistica sunt signa crucis hæc viduæ duo ligna*, c'est-à-dire : ils sont des signes mystiques de la croix, ces deux morceaux de bois de la veuve. Voir à ce sujet (*III Reg.*, XVIII, et, pour l'interprétation typologique dans le sens du Calvaire, le commentaire de saint Augustin. Serm. 101 *De temp.* 3. *Crucis in hoc signum reputat sibi dignum.*

(10) Un sacrifice par substitution est, en général, celui dans lequel la victime *immolée* n'est pas celle qui avait été réellement *offerte*, tout en le demeurant, en quelque manière, par suite de la volonté, qui n'a pas changé, de celui qui l'offrait. La substitution, en effet, porte sur l'immolation, non sur l'offrande. Dans l'intention de celui qui offre, c'est donc la *victime offerte* et non la *victime sacrifiée* qui continue à être la matière du sacrifice et en assure tout le mérite. Abraham, en conséquence, quand il immolait réellement le bélier, faisait une action aussi méritoire que s'il avait répandu le sang de son propre fils. Isaac, de même, peut être dit « victime volontaire », et il l'a été vraiment, quant au mérite.

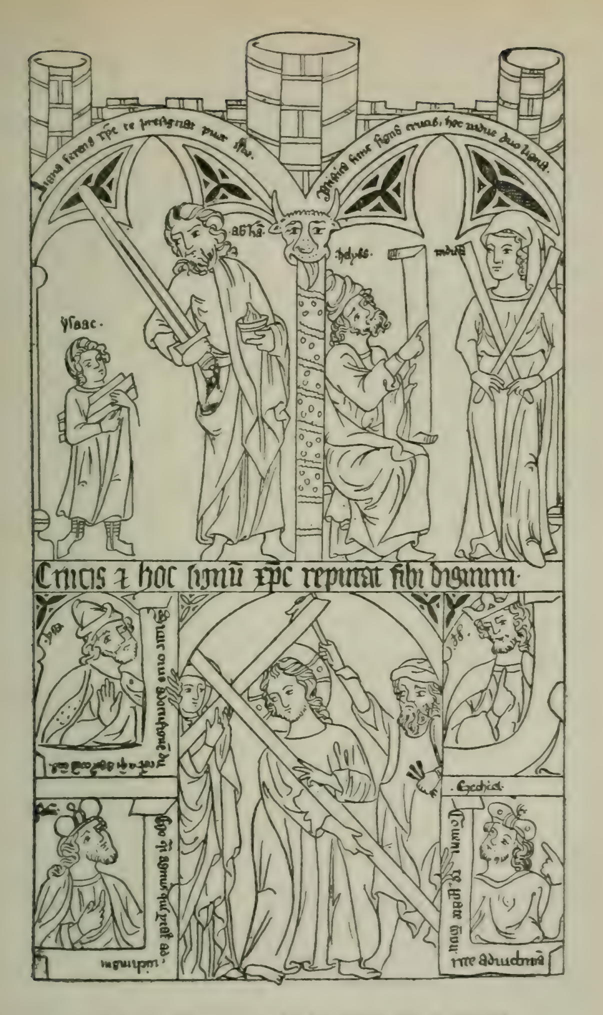


FIG. 28. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

marques que nous venons de faire montrent en effet quelle est la richesse, et aussi la complexité, des œuvres d'art qui l'ont illustré, et cela dès l'époque des Catacombes et des Basiliques.

Rien qu'à considérer ce premier groupe de documents, on s'apercevrait qu'il les faut partager en deux grandes séries, selon qu'Isaac y est considéré, au sens typologique, comme une figure du Christ au Calvaire ou bien, au sens accommodatice, comme une figure de la divine protection qui jamais n'abandonne ceux qui se confient entièrement à elle.

Le sacrifice d'Isaac a, par exemple, cette seconde signification dans la curieuse coupe de Podgoritza, travail barbare du quatrième siècle, dont il est le motif central. On l'y voit entouré d'autres sujets, — Daniel entre les lions, Les trois enfants dans le feu, Suzanne, etc., — qui expriment évidemment la même idée de protection libératrice. Et c'est avec raison qu'on les a rapprochés de la formule liturgique des prières de *La recommandation de l'âme* dont ils suivent, pour ainsi dire, pas à pas les saintes invocations. (11)

On retrouve cette nuance jusque dans des œuvres du douzième siècle, aux mosaïques normandes de

FIG. 29. Miniature de la Bible des Pauvres. Elle représente, en parallélisme avec *le Christ sur la croix*, entre la Vierge et l'apôtre saint Jean, *le sacrifice d'Isaac* et *le serpent d'airain*. Inscriptions de chacun des sujets. 1. *Significantem Christum puerum pater immolat istum*. Il l'immole, en effet, bien que ce doive être le bélier qui, finalement, sera la victime sacrifiée. 2. *Lesi sanantur serpentem dum speculantur*. 3. *Eruit a tristi baratro nos passio Christi*.

(11) P. SYXTO, *Notiones archæologiæ christianæ*. Vol. II. Pars 2a, pp. 209 sq. On a un dessin de cette curieuse coupe de Podgoritza, actuellement au musée de l'Ermitage, dans l'*Archéologie chrétienne*, de Pérate, p. 151.

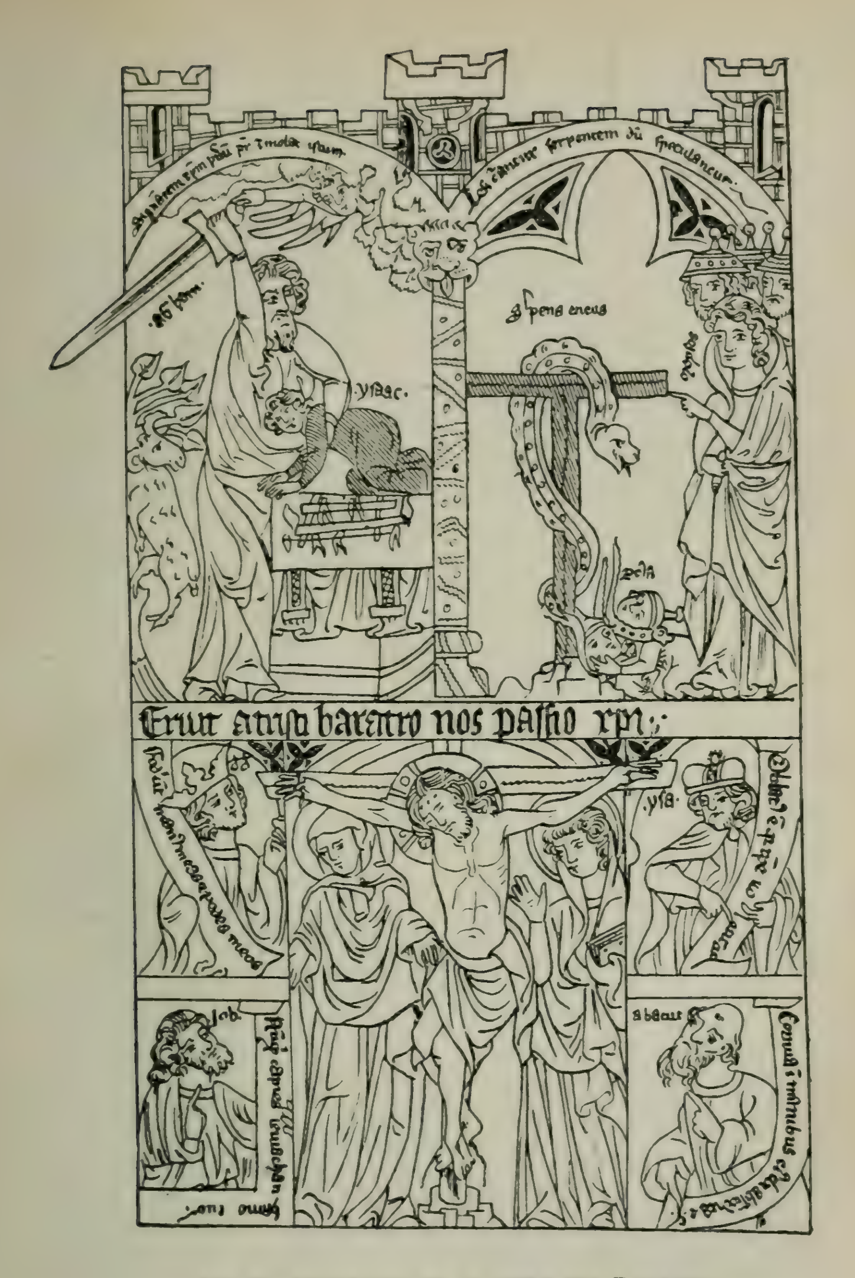


FIG. 29. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

Monreale, près de Palerme. (Fig. 30.) L'image du sacrifice d'Abraham y est expressément illustrée avec les paroles de l'Ange libérateur, qui se lisent dans le haut de la composition : « Ne porte pas la main sur l'enfant et ne lui fais rien. » (*Gen.*, XXII, 12.) Le sacrifice d'Isaac considéré de cette façon, c'est-à-dire au sens accommodatice, rentrerait donc dans la série des images bibliques avec lesquelles, comme pour celle de Moïse sauvé des eaux, nous mettrions en lumière la Providence des petits enfants.

Ce pourrait être toutefois, même à ce point de vue, une image « eucharistique », au sens le plus strictement conforme à l'étymologie du mot, je veux dire une image d' « actions de grâces », par quoi nous serions acheminés, presque sans nous en apercevoir, à son interprétation au sens typologique. La fresque très connue des catacombes romaines de Caliste, qui est peut-être le plus ancien document de toute cette série, ne nous montre-t-elle pas Isaac et Abraham représentés l'un à côté de l'autre et levant les bras, dans la classique attitude des orants? Et c'est aussi par la vertu du sacrifice que, dans la nouvelle Loi comme dans l'ancienne, l'homme attire sur lui les regards bienveillants de son Dieu.

Que d'autres réflexions, s'il ne fallait pas nous borner, nous inspirerait encore la méditation attentive d'un si beau motif! Pour nous en tenir à celles qui sont plus directement de notre sujet, nous reconnaîtrons que les premiers artistes chrétiens n'ont pas insisté, dans la représentation du sacrifice d'Isaac, sur l'âge qu'il avait à ce moment-là. Ils ne sont pas, du moins, aussi explicites que l'auteur anonyme des miniatures de la Bible des Pauvres. Ils indiquent toute-

fois très suffisamment, ce me semble, qu'Isaac n'était encore qu'un enfant. On ne saurait nous le contester.

Or, chose bien digne de remarque, plus on ira de



Fig. 30.

l'avant et plus on verra Isaac, de petit qu'il était d'abord, prendre peu à peu la taille et les formes d'un adolescent. Je parle des œuvres qui sont nettement et sans conteste des « œuvres d'art », car, l'exemple de la Bible des Pauvres nous l'a montré, celles qui se proposent principalement, et même uniquement, de mettre en lumière les faits bibliques, pour l'édification des fidèles, continuent toujours à donner à Isaac la taille d'un petit enfant.

FIG. 30. *Le sacrifice d'Isaac*, mosaïque de la cathédrale de MONREALE (XII° s.), en Sicile. Inscription : *Abraham, Abraham, ne extendas manum tuam super puerum*, c'est-à-dire: Abraham, ne porte pas ta main sur l'enfant. Ce sont les paroles de l'ange du Seigneur qui, du haut du ciel, interrompt le sacrifice. (*Gen.*, XXII, 12.)

Le Sacrifice d'Isaac avait, dans l'illustration de la foi, une trop grande importance pour que les grands artistes de la Renaissance aient pu s'en désintéresser. Ils ne l'ont pas fait. Raphaël ne l'a pas introduit, il est vrai, dans la suite biblique des Loges : mais il l'a représenté, en revanche, au plafond de la Chambre d'Héliodore, et c'est une fort belle composition. On sait aussi que, dans le fameux concours de 1401 pour les portes de bronze du baptistère de Florence, le Sacrifice d'Isaac fut le sujet imposé aux grands artistes qui se disputaient l'honneur d'en obtenir la commande. Ghiberti fut le vainqueur. Son bas-relief est incontestablement un chef-d'œuvre. Il ne s'agit pas d'en contester la haute valeur d'art. Mais je lui reproche, tout de même, d'avoir fait d'Isaac un adolescent qui est si franchement païen que ceux qui l'admirent le plus ne peuvent se défendre de le faire observer. Et que m'importe qu'il soit « un des plus beaux nus de la statuaire moderne! » (12)

On remarquera encore, dans le bas-relief de Ghiberti, les deux jeunes hommes qui occupent, avec un âne, les premiers plans de la composition, sur la gauche. Le même groupe se voyait également dans la fresque de Gozzoli, au Campo Santo de Pise, et aussi à la mosaïque de Monreale. De fait, la Genèse nous en avertit, ils accompagnaient Abraham dans son voyage au pays de Moria :

(12) « Cette influence de l'antiquité est surtout visible dans la figure d'Isaac, figure à juste titre très admirée, un des plus beaux nus de la statuaire moderne, dont le seul défaut est de rappeler d'un peu trop près le style de l'art antique et de n'avoir pas ainsi le mérite d'être une œuvre complètement originale. » (Marcel REYMOND, *la Sculpture florentine*. Vol. II, p. 50.)



FIG. 31. *Le sacrifice d'Isaac*, plaque sculptée, d'origine inconnue, encastrée dans la muraille de la façade nord de la basilique de Saint-Marc, à Venise.

— Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, aperçut le lieu *de loin;* et il dit à ses serviteurs : Restez ici avec l'âne; moi et l'enfant nous voulons aller jusque-là et adorer, puis nous reviendrons vers vous. (*Gen.*, XXII, 4.)

Le texte biblique permet donc aux imagiers la présence des deux serviteurs et de l'âne. On pourrait désirer, cependant, qu'ils nous les fassent seulement apercevoir « de loin ». C'est le détail anecdotique et pittoresque qui s'est introduit dans la représentation, qu'on voudrait toutefois plus austère, d'un si grand sujet.

Avec l'art moderne ce sera cependant par ses seuls côtés pittoresques que le Sacrifice d'Abraham continuera, — d'ailleurs bien rarement, — à tenter les artistes. Regardez plutôt le tableau d'Annibal Carrache. Il représente certainement le Sacrifice d'Isaac. On voit en effet, dans un coin du tableau, sur une haute montagne, la scène classique, avec tous ses éléments essentiels. On y trouve même, en cherchant bien, l'âne et les deux serviteurs. Mais il est évident que l'artiste a surtout été tenté, en lisant le récit biblique, par « le pays de Moria ». Et je comprends que, dans les catalogues de musée, son tableau puisse figurer sous ce simple titre : *Un paysage.*

V

JOSEPH, LE SONGEUR, LE SAGE ET L'ENFANT

8. — Il est de toute évidence que nous devons nous arrêter, au passage, devant la figure de Joseph. Elle

est, en effet, une des plus importantes de l'Ancien Testament. Elle intéresse aussi, nous aurons à le montrer, la question des enfants. Mais nous devons franchement reconnaître, avant d'y venir, que ce n'est pas principalement comme enfant que les historiens, et les théologiens, et les artistes nous invitent à nous en occuper.

Voyons plutôt la Bible des Pauvres. Joseph y est mis, par exemple, en parallélisme avec le Christ qui apparaît, après sa Résurrection, aux Onze Apôtres. Cela ne va pas sans nous causer quelque surprise. Car, parmi tant de traits qui font de Joseph une figure du Christ, on ne voit pas tout d'abord quel est celui qui permet, dans sa vie, de le rapprocher du Christ apparaissant à ses Apôtres. (13) Voici l'explication.

Joseph est une figure du Christ dans la scène où il se fait reconnaître par ses frères, qui sont, eux aussi, au nombre de onze. Et il le fait seulement après les épreuves auxquelles, pour leur plus grand bien, il les avait d'abord soumis. Notez en passant que notre imagier, ce qui est assez curieux, nous propose ici, comme second parallélisme, la scène où l'Enfant prodigue, enfin repenti, est reçu par son père. (Fig. 32.)

Toute l'histoire de Joseph et de ses frères doit être soigneusement racontée aux enfants. On y trouve tant de beaux exemples qu'il faut se faire scrupule

(13) Lorsque Rollin dresse le tableau des traits par lesquels Joseph ressemble à Jésus-Christ, — il en énumère *vingt et un*, — il ne songe pas au rapprochement qui fait le sujet de la miniature de la *Bible des Pauvres*. Il cite cependant la scène de la reconnaissance de Joseph par ses frères. Mais elle signifie, d'après lui, que « les juifs reviendront un jour à Jésus-Christ, le reconnaîtront, l'adoreront, et entreront dans l'Eglise ».

d'en négliger les moindres détails. Et je me garderais de ranger parmi ces derniers ceux qui ont trait à la reconnaissance de Joseph par ses frères.

Elle appartient encore plus directement à notre sujet en tant que Benjamin doit y intervenir. Or, le petit Benjamin, cela va de soi, ne saurait être oublié dans la liste des enfants célèbres de l'Ancien Testament.

Il est, comme Joseph, le fils de Rachel. Le dernier venu des Douze frères, il est l'enfant chéri de son père Jacob, celui, tout plein de grâce, qu'il faut forcément, dans la famille, ou jalouser, ou aimer. Il en est, finalement, « le Benjamin ». Avec quelle douleur, aussi bien, son vieux père le voit-il partir, avec ses frères, pour la lointaine Egypte! Et quand, après de longues années de séparation, il est enfin donné à Joseph de revoir celui qui est resté pour lui « le petit Benjamin » d'antan, il ne peut, lui le sage, dominer son émotion.

— Alors, en toute hâte, car ses entrailles étaient émues pour son frère, il cherche un endroit pour pleurer : il entra dans sa chambre, et il pleura. (*Gen.*, XLIV, 30.)

FIG. 32. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES. Elle représente, en parallélisme avec *l'apparition du Seigneur*, la scène de *Joseph se faisant reconnaître par ses frères*, et celle de *l'Enfant prodigue accueilli par son père*. L'apparition du Seigneur ici représentée est bien, comme nous le disons dans le texte, l'*apparition aux Onze*, après la résurrection, près du lac de Tibériade. Le Bible des Pauvres le dit formellement : « Joseph figurait le Christ qui, après sa résurrection, apparut à ses disciples se tenant réunis, leur disant : la paix soit avec vous, etc. » (Cf. Io., XXI, 1-25.) Mais elle pourrait aussi s'entendre de cette autre apparition dans laquelle, à la fin des temps, Jésus se révélera à ses fidèles et pour ne plus jamais les quitter. On comprend alors que l'imagerie de la Bible des Pauvres puisse se terminer sur cette Apparition.

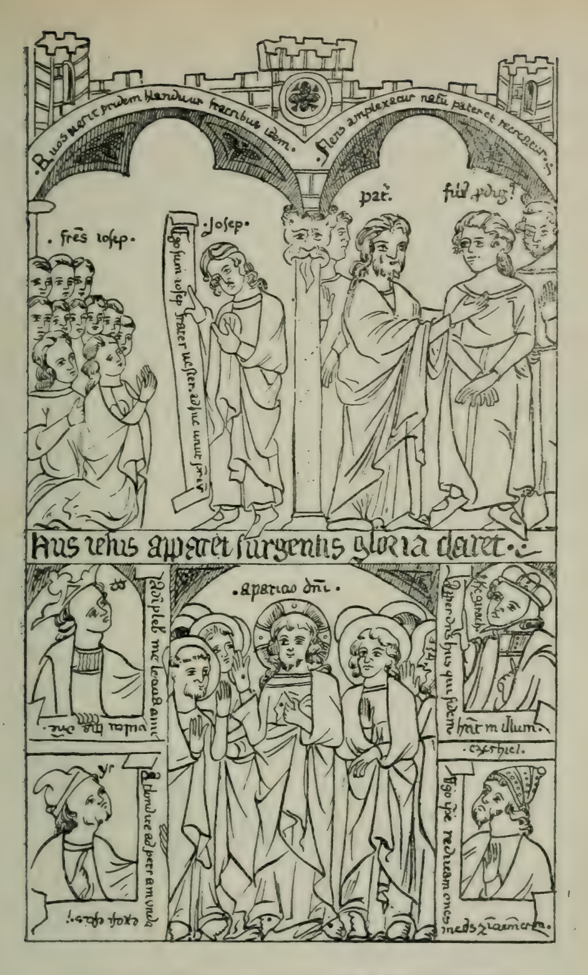


FIG. 32. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

Toute cette scène est délicieuse. Mais ce serait manquer à la vérité de l'histoire d'y donner à Benjamin, pour la rendre plus attendrissante, la taille et l'extérieur d'un petit enfant. Benjamin est alors un jeune homme. Il est cependant beaucoup moins âgé que ses autres frères. Les artistes pourraient même s'arranger de façon à nous le faire comprendre un peu plus clairement que dans la mosaïque de Venise où ce sujet est représenté.

Pour en revenir à Joseph, nous dirons qu'il mérite lui aussi, et à plus d'un titre, de compter parmi les enfants célèbres de l'Ancien Testament. N'est-il pas, d'abord, le fils, longtemps désiré, d'une maternité tardive? Rachel, sa mère, ne l'obtint de Dieu qu'après l'avoir longtemps attendu. (*Gen.*, XXX, 22-24.) Or, nous l'avons souvent remarqué, c'est la tactique coutumière de la Providence lorsque, dans l'Ancien Testament, elle ménage à un enfant de hautes destinées.

En second lieu, quand l'histoire sacrée commence à s'intéresser plus directement à Joseph, on peut affirmer qu'il n'était pas encore un homme. Il avait seize ans, dit la Vulgate, — dix-sept, selon le texte hébreu, — et, si nous consentons à parler comme le livre sacré, nous dirons qu'à cet âge, tout bien considéré, on est *encore enfant* :

— Joseph, étant âgé de seize ans, menait paître,

FIG. 33. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES. Elle représente, en parallélisme avec la *Mise au tombeau*, — plus exactement, l'embaumement, *myrrha conditur*, et l'ensevelissement, *et ab his Christus sepelitur*, — la scène de *Joseph descendu dans la citerne* et celle de *Jonas précipité dans la gueule du monstre marin*.

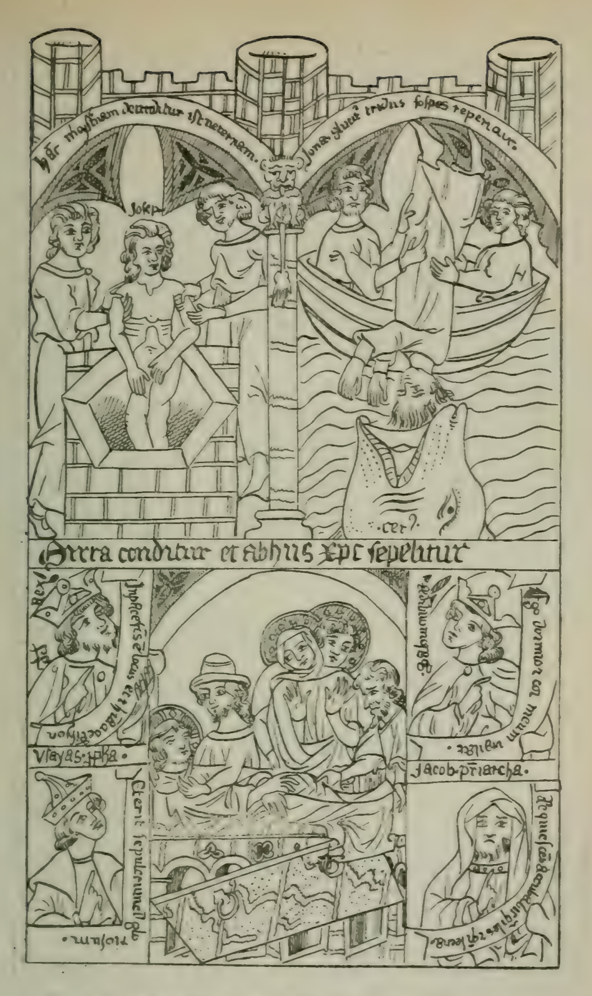


FIG. 33. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

encore enfant, le troupeau avec ses frères. (*Gen.*, XXXVII, 2.)



FIG. 34. *Histoires de Joseph*, coupole de l'Atrium de Saint-Marc, à Venise. En commençant dans le bas, pour remonter sur la droite : 1. Premiers songes de Joseph : les épis et les étoiles. 2. Il les raconte à ses frères. 3. Il est blâmé par Jacob. 4 Il s'en va à la recherche de ses frères. 5. Ceux-ci complotent contre lui. 6. Ils exécutent leur complot, puis se mettent à table : et arrivent les marchands. 7. Joseph retiré de la citerne. 8. Joseph vendu par ses frères. 9. En route vers l'Egypte. 10. Le désespoir de Ruben. 11. Le désespoir de Jacob. Dans le haut de la coupole sont les écritures qui, séparées par une croix, expliquent les uns après les autres chacun des sujets. *Hic vidit Joseph somnium manipulorum et solis et lunæ et undecim stellarum. — Hic Joseph narrat fratribus suis somnium. — Hic pater increpavit eum de narratione somnii*, etc.

Ainsi, sans manquer à la vraisemblance des choses, nous pourrions parler ici des premiers songes de



FIG. 35. *Histoires de Joseph*, coupole de l'Atrium de Saint-Marc, à Venise. 1. Joseph est vendu à Putiphar. 2. Il devient son intendant. 3. Il est tenté par la femme de Putiphar. 4. Il fuit la tentatrice, lui abandonnant son manteau. 5. Il est accusé par la femme de Putiphar. 6. Il est conduit en prison. 7. Le panetier et l'échanson de Pharaon sont, eux aussi, conduits en prison. 8. Le songe du panetier et de l'échanson. 9. Joseph interprète les deux songes. — Ces histoires se poursuivent sur les pendentifs de cette coupole, où l'on voit, par exemple, le sommeil de Pharaon, le songe des vaches maigres, etc. Et ce n'est pas tout. Il y a en effet, pour compléter cette histoire détaillée, toutes les mosaïques d'une troisième coupole, avec ses pendentifs, et celles des murailles latérales. A Moïse, par contre, une seule coupole a été réservée : Joseph, à lui seul, en avait trois.

Joseph, ceux qu'il raconte à ses frères et qui lui attirèrent cette haine dont il ne devait pas tarder à ressentir les effets. Or Joseph est déjà, dans toute cette période de sa vie, une image du Christ.



Fig. 36.

Le voici donc, dans la Bible des Pauvres, qui figure, au moment où il est descendu dans la citerne, comme symbole prophétique de la mise au tombeau du Christ. Il partage cet honneur avec le prophète Jonas que les méchants précipitent dans la gueule du monstre marin. (Fig. 33.)

La sagesse de Joseph, avec son innocence, sont cause des persécutions qu'il va souffrir. Or, ses persécuteurs sont d'abord ses propres frères. Que de

FIG. 36. *Histoire de Joseph*, ancienne gravure allemande. Elle représente Joseph descendu dans la citerne, — ou plutôt qui en est tiré : les marchands du désert s'avancent en effet, sur la droite, et Joseph va leur être vendu.

traits de ressemblance avec le Christ! Et il ne faut pas négliger celui par lequel, enfin triomphant, il a été le sauveur de ceux-là mêmes qui l'avaient persécuté.

Ne négligeons pas de noter, avant de quitter cette



Fig. 37.

grande et belle figure de l'Ancien Testament, que Joseph, modèle accompli du bon frère, ne le fut pas moins du bon fils. Il a pour son vieux père une véritable dévotion. Il en est récompensé, de la part de celui-ci, par une tendresse qui se nuance à certains moments, elle aussi, des témoignages d'un véritable culte. Et qu'ils seront heureux, dans l'avenir, les enfants et les petits-enfants auxquels le Seigneur a donné d'avoir de tels parents.

On aime à y songer devant les images qui nous

FIG. 37. *Histoire de Joseph*, ancienne gravure allemande. Le sujet n'en est pas précisément facile à déterminer. Car, s'il y est certainement question d'*un voyage des frères de Joseph*, on ne sait trop duquel il s'agit.

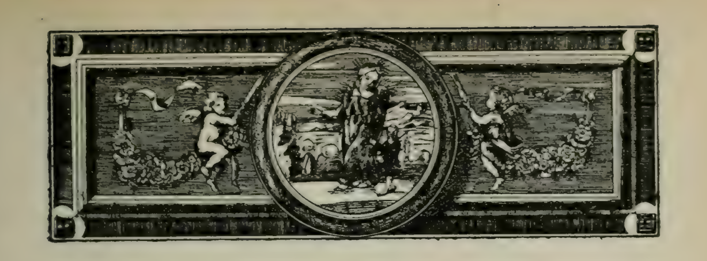
montrent, d'après la Bible, Jacob bénissant, avant de mourir, les deux fils de Joseph, Ephraïm et Manassé. (*Gen.*, XLVIII, 8 sq.)

C'est, par exemple, le sujet du magnifique tableau de Rembrandt, au musée de Cassel. Toutes délicieuses qu'y soient les deux têtes d'enfants, courbés sous la main bénissante de Jacob, ce n'est point seulement par le charme de ce détail que je suis pris. Le scène revêt ici, sous les pinceaux du grand artiste, une extraordinaire profondeur d'émotion. Et cette émotion est sacrée. Elle suffirait, à elle seule, pour me faire songer à tout ce que cette bénédiction de Jacob mourant a de mystérieux.

Voici pour finir, et d'après le texte sacré, comment cette bénédiction, dans la suite, porta ses fruits:

— Joseph demeura en Egypte, lui et la maison de son père. Il vécut cent dix ans. Il vit les fils d'Ephraïm, jusqu'à la troisième génération, et des fils de Machir, fils de Manassé, naquirent aussi sur ses genoux. (*Gen.*, L, 23.)

Cela donc lui fit, pour auréoler sa tête de vieillard, une belle couronne de petits-enfants.



CHAPITRE IV

LES ENFANTS CÉLÈBRES DE L'ANCIEN TESTAMENT

(Suite)

Innocents et martyrs. — Moïse, Joas et la Providence des tout petits. — David et Goliath. — Tobie, le père et l'enfant. — Daniel et ses trois compagnons. — Samuel, l'enfant du saint appel.

Quelle que soit l'application que nous puissions mettre à scruter les volontés particulières de Dieu dans la suite des événements qui forment la trame de notre existence, comme aussi bien dans l'étude que nous faisons des choses du passé, il nous faut reconnaître qu'elles sont presque toujours insondables. Et leurs raisons plénières nous échappent dans le moment même où elles semblaient vouloir se laisser déchiffrer.

Dieu a voulu, par exemple, que les parents, après avoir donné la vie à leurs enfants, soient encore ceux

qui la leur continuent, en les élevant, jusqu'à ce qu'ils soient, à leur tour, devenus des hommes. Il y a pourtant des enfants qui, de par la volonté de leurs parents, sont comme s'ils n'avaient pas de père, ni de mère. Il y en a eu dans le passé, — et il y en a même dans le présent, — que les parents ont criminellement privés de ce premier bienfait de l'existence qu'ils leur avaient donnée. Ils les sacrifient, comme ces païens qui étaient les meurtriers de leurs propres enfants. (1) Et Dieu laisse faire.

Mais détournons les yeux de ces horribles spectacles, auxquels nous ne voulons pas mêler plus longtemps le nom, ni la volonté, de Dieu. Voici d'autres problèmes. Ils sont encore pleins d'angoisse.

Comment ce Dieu si bon, qui est la Providence de tous, mais surtout des plus faibles et des plus misérables, comment laisse-t-il mourir, au seuil même de la vie, tant de petits enfants? Pourquoi les avoir donnés à leurs parents, s'il devait aussitôt les leur reprendre, comme s'il se repentait déjà de les leur avoir accordés? Et comment peut-il résister, lui que nous savons infiniment pitoyable, aux plaintifs gémissements, des mères qui le supplient, à genoux, de ne pas les laisser mourir?

(1) Nous avons dit plus haut (chap. I) que les Israélites eux-mêmes n'avaient pas ignoré l'épouvantable pratique des sacrifices d'enfants. Mais, jusque dans leur égarement, il y a des nuances que les païens n'ont pas connues. Ils ne prétendent point, par exemple, offrir ces pauvres petits en sacrifice au vrai Dieu; ils savent qu'ils font acte d'idolâtrie et que, lorsqu'ils sacrifient à Moloch, ils s'exposent aux plus cruelles punitions de la part du vrai Dieu. Celui-ci, en effet, ne saurait les approuver. Il n'a jamais demandé le sacrifice d'une créature humaine. Ce fut seulement pour *tenter* Abraham et mettre à l'épreuve son obéissance et sa foi qu'il lui avait dit d'immoler Isaac. Il serait donc ridicule de prétendre que le sacrifice d'Isaac a été un sacrifice humain.

Ils sont vraiment insondables, les desseins de Dieu. Gardons-nous de prétendre à les pouvoir expliquer. Mais voici néanmoins, sur ce grave sujet, quelques faits de l'Ancien Testament qui nous feront sérieusement songer. (2)

I

INNOCENTS ET MARTYRS

1. — Les enfants, parfois, sont frappés à cause de leurs parents, dont Dieu accepte qu'ils rachètent, en se substituant à eux, les erreurs ou les fautes.

Ce fut le cas, par exemple, pour le saint roi David, à la suite de la grande faute qu'il avait commise.

Anfin d'épouser Bethsabée, dont il s'était épris en la voyant « au bain », (3) David s'était arrangé pour

(2) On se rappellera, à ce sujet, ce que nous avons déjà dit, au chapitre précédent, sur le sacrifice par substitution de victime. (Chap. III, note 10.) Il s'agit maintenant, plus spécialement, de cette sorte de sacrifice qui serait un sacrifice expiatoire, et dans lequel une personne expie les fautes de celui qui les a commises, en son lieu et place. Notez, toutefois, qu'il ne s'agit pas d'un sacrifice proprement dit, mais simplement au sens large. Celui qui devient ainsi victime expiatoire peut l'être sans le savoir, et aussi sans le vouloir : la perfection de son acte est évidemment plus grande quand il en a une entière conscience. Les théologiens, les philosophes, et même les romanciers, — Huysmans, Paul Bourget, — parlent longuement de cette solidarité dans l'expiation. C'est une loi de nature. La religion ne fait autre chose que de l'orienter plus fermement dans le sens qui peut, seul, expliquer toutes les lois naturelles, en les légitimant.

(3) Bethsabée, comme Suzanne, ne tente guère les artistes que dans le temps où elle se baigne : « Il advint que David se leva de sa couche, dans l'après-midi, et se promena sur la terrasse de la maison royale. Et il vit une femme qui se baignait vis-à-vis, sur sa terrasse, et cette femme était très belle. » (*II Reg.*, XI, 2.) Ce thème a été copieusement illustré

que le vaillant Urie, son époux, ne revînt pas de la rude bataille où il l'avait envoyé. La combinaison a donné les résultats escomptés d'avance. Urie n'est plus. David peut ainsi devenir l'heureux époux de Bethsabée. Ce fut le commencement de tous ses malheurs.



Fig. 38.

C'est en vain qu'il se repent. Il faut l'expiation. Le prophète Nathan, au nom du Seigneur, vient lui dire comment elle se fera. Après lui avoir reproché son crime, il ajoute :

— Le Seigneur aussi *a transféré* (4) ton péché : tu

Fig. 38. *Les Saints Innocents*, vignette d'une Légende Dorée, en français, de Jehan le Petit. (XVIe s.)

par les peintres, un peu dans tous les pays et dans tous les temps. Il continue à l'être, on s'en doute, par les artistes contemporains, et ce n'est point, évidemment, une image pour enfants. On pourrait prétendre qu'elle n'est pas davantage une image « pour parents ». L'exemple du saint roi David prouve que ces genres d'évocations sont rarement bienfaisantes. Pour ne pas avoir eu le courage, et la prudence, de s'y soustraire, David succomba. Vint alors, pour lui, le moment de l'expiation. Bethsabée en dut partager l'amertume. Les artistes ne semblent pas le savoir. La scène de la mort de l'enfant de l'adultère n'a pas, que je sache, inspiré de chef-d'œuvre. Ce n'est pas à ce titre que nous avons fait reproduire l'image d'Elster. (Fig. 39.)

(4) « Dominus quoque *transtulit peccatum tuum.* » Nous continuons à dire, avec les anciennes traductions : « a transféré ton péché », et non pas, avec les nouvelles : « a pardonné ton péché », ce qui n'est pas la même chose. Le contexte, d'ailleurs, confirme aussitôt cette thèse de l'expiation par substitution de victime innocente : « Propter verbum hoc, qui natus est tibi morte morietur. » L'étude du dogme de la Rédemption met en pleine lumière ces idées sur la « satisfaction vicaire », par lequel le Christ s'est substitué volontairement à l'humanité pécheresse, en vue de sa réhabilitation définitive. Cf. R. P. HUGON, *le Mystère de la Rédemption*, chap. III. Téqui, édit.)



FIG. 39. *Le désespoir de David*, d'après ELSTER.

ne mourras pas. Cependant, parce que tu as fait blasphémer le nom du Seigneur, à cause de cette action le fils qui t'est né mourra de mort. Et le Seigneur frappa l'enfant que la femme d'Urie avait engendré à David, et il fut désespéré. Et David pria le Seigneur pour l'enfant, et il jeûna, et il se retira à l'écart, et il se jeta contre terre. Et les anciens de sa maison insistèrent auprès de lui pour le faire lever de terre, mais il ne voulut pas et ne mangea pas de nourriture avec eux. Or, il arriva que le septième jour l'enfant mourut. (*II Reg.*, XII, 13 sq.)

David, alors, s'incline humblement devant cette manifestation, si douloureuse qu'elle fût, de la justice de Dieu.

— Il se leva donc de terre, se baigna, s'oignit et, lorsqu'il eut changé ses vêtements, il entra dans la maison du Seigneur et l'adora. Et il vint dans sa maison, demanda qu'on lui apportât du pain, et mangea. (XII, 20.)

Bethsabée, qu'il s'efforce ensuite de consoler, lui donna bientôt un autre fils, Salomon. Malgré son éminente sagesse, le grand roi Salomon ne fut pas exempt, lui aussi, de la part d'expiation que Dieu semble avoir imposée à toute la descendance de David, pour son péché.

Et quelle mort, après quelle vie, fut également réservée à cet autre fils de David qui s'appelle Absalon! Si coupable qu'il ait été, — fratricide, parjure, mauvais frère, mauvais époux et encore plus mauvais fils, audacieusement révolté contre ce trop bon père qui ne se lassait pas de lui pardonner ses crimes, — on s'attendrit encore à le voir suspendu, par ses longs cheveux, à l'arbre de misère où viennent de le clouer,

s'enfonçant dans son cœur, les trois javelots du fidèle Joab.

C'est, néanmoins, la fin d'une révolte qui menaçait de devenir dangereuse. Les messagers s'empressent donc de l'annoncer à David avec des paroles de triomphe. Et voici comment il les reçoit :

— Le roi, tremblant d'émotion, monta dans sa chambre au-dessus de la porte, et pleura. Et il disait en marchant : mon fils Absalon! mon fils! mon fils Absalon! Que ne suis-je mort à ta place! Absalon! mon fils! mon fils! (*II Reg.*, XVIII, 33.)

De tous les enfants du pauvre roi, le moins misérable, finalement, ne fut-il pas encore ce fils de Bethsabée qui, mourant tout petit, épargna à son père, comme il s'épargnait à lui-même, la honte douloureuse d'une telle fin de vie!

Celle de Salomon ne devait pas être, comme on sait, moins lamentable. (5) A quoi bon vivre de longues années, fussent-elles aussi glorieuses que celles du roi Salomon, s'il faut, en fin de course, connaître

(5) « Lorsque Salomon était déjà vieux, son cœur fut perverti par les femmes, de sorte qu'il suivait les dieux étrangers; et son cœur ne fut plus tout entier au Seigneur, son Dieu, comme l'avait été le cœur de David, son père. Et Salomon honorait Astarté, déesse des Sidoniens, et Moloch, l'idole des Ammonites. Et Salomon fit ce qui ne plaisait pas au Seigneur, et il ne continua pas à suivre le Seigneur, comme avait fait David, son père. » (*III Reg.*, 4-5.) J'ai rédigé mon texte comme si j'étais persuadé que Salomon était mort impénitent... C'est l'opinion commune. Saint Jérôme est au contraire pour l'hypothèse de la conversion. Elle n'est pas improbable. A l'enfant qui a été élevé dans la sagesse, — ce fut le cas pour Salomon, — il en reste toujours quelque chose, même au milieu des pires égarements. L'exemple de Louis XV est caractéristique. N'oubliez pas, en effet, que sa mort, sinon sa vie, fut particulièrement édifiante. (Voir, à ce sujet, Comte FLEURY, *Louis XV intime*, chap XV. Plon, éditeur.)

la misère qui fut celle de sa vieillesse! A quoi bon tant de sagesse, pour aboutir à tant de folie! Elle est donc cent fois plus enviable, certes, la brève destinée de son petit frère, si du moins l'on se place au point de vue de la sagesse qui s'oriente uniquement vers les destinées éternelles.

Il est mort tout petit, et encore innocent : il n'a pas eu le temps d'offenser son Dieu. Il est moins célèbre, c'est vrai, puisque, dans l'histoire, il n'a pas même de nom, comme ces œuvres d'art qui, demeurant inachevées, n'ont pas reçu le nom qui, en les désignant à la postérité, aurait ainsi consacré leur plénitude de beauté. C'est un enfant anonyme. Et c'est, toutefois, un enfant dont il nous fallait parler. On peut le citer parmi les enfants envers qui s'est encore exercée doucement, tout en faisant pleurer leur mère, ou leur père, la Providence des tout petits.

*
* *

2. — La vie, toute précieuse qu'elle soit, n'est pas cependant un si grand bien qu'il faille laisser croire, même à des enfants, qu'on la doive préférer à tous les autres. Dites-leur, au contraire, qu'il y a des circonstances où les enfants eux-mêmes doivent accepter d'en faire généreusement le sacrifice. Dieu, si petits qu'ils soient, peut leur faire l'honneur de les appeler à devenir ses témoins, je veux dire : ses martyrs.

Voilà ce que leur apprendra, en attendant l'histoire des Saints Innocents, l'épisode du livre des Macha-

bées où nous voyons le cruel Antiochus Epiphane faisant mourir, en même temps que leur mère généreuse, les sept frères qui avaient refusé les viandes dont la Loi ne leur permettait pas l'usage. (6) Un tel fait est de ceux-là qu'on ne doit pas manquer de raconter aux enfants. Ils y verront qu'il faut savoir mourir, au besoin, plutôt que de désobéir à la loi divine!



Fig. 40.

Elles sont admirables, certes, les paroles que prononce, avant de périr, chacun des sept frères. Mais celles de la mère le sont peut-être encore davantage. Ecoutez, par exemple, ce qu'elle dit à son plus jeune enfant, alors que « penchée sur lui », elle l'exhorte à imiter courageusement ses frères, qui déjà ne sont plus :

FIG. 40. *Deux martyrs*, vignette d'une Légende Dorée en latin de Nicolas Petit. Ces petites vignettes illustrent indifféremment, dans cette belle édition lyonnaise de la Légende, les histoires de plus d'un martyr. Il ne faut pas croire, en effet, que nos vieux imagiers étaient aussi exigeants que nous le sommes aujourd'hui devenus sur le respect de la couleur locale. Un martyr est, pour eux, à peu près toujours le même, c'est-à-dire celui qui donne sa vie pour son Dieu. A part quelques exceptions, ils ne se préoccupent pas outre mesure de savoir comment ils l'ont fait. La même image leur peut donc servir à illustrer plusieurs légendes. Ils n'hésiteraient pas, au besoin, à l'utiliser pour leurs récits de l'Ancien Testament. Nous faisons comme eux, mais en rappelant que le martyre de chacun des sept frères Macchabées fut extraordinairement plus compliqué que celui représenté dans la vignette de notre artiste lyonnais.

(6) *II Macch.*, ch. VII. Le nom de Macchabée (en hébreu *le Marteau*, comme nous disons Charles Martel) avait été donné par ses contemporains à Juda, le troisième et le plus vaillant des cinq fils du prêtre Matathias qui réussirent, grâce à leur indomptable courage, à délivrer leur patrie du joug de l'impie Antiochus Epiphane (175-164). « De Juda, cette appellation passa à sa famille et à tous les héros de cette époque qui combattirent pour leur foi. » (PELT, *Hist. de l'A. T.* II, 401.)

— Mon fils, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai allaité trois ans, qui t'ai entretenu, nourri et élevé jusqu'à l'âge où tu es. Je t'en conjure, mon enfant, regarde le ciel et la terre, vois tout ce qu'ils contiennent et sache que Dieu les a créés de rien, et que la race des hommes est ainsi arrivée à l'existence. Ne crains pas ce bourreau, mais sois digne de tes frères, et accepte la mort, afin que je te retrouve, avec tes frères, au temps de la miséricorde. (*II Mach.*, VII, 28-29.)

Oh! l'admirable mère, qui souffrit par sept fois le plus douloureux martyre qu'une mère puisse endurer, celui de voir mourir un enfant bien-aimé dont elle-même, par ses paroles héroïques, contribuait encore à rendre la fin plus cruellement pitoyable!

Mais ce serait l'amoindrir que d'en faire, en la plaignant, une mère gémissante. On ne l'a pas vue pleurer. Et elle a eu, dans la sérénité merveilleuse de ses fils mourants, la plus douce récompense qu'une telle mère pouvait envier.

*
* *

3. — Elle est encore admirable, bien que dans des

C'est à cause de cela que les sept frères martyrs dont nous parlons sont appelés couramment « les sept frères Macchabées », bien qu'ils n'aient avec Juda Macchabée aucun lien de parenté. L'histoire de l'Eglise, à l'époque des grandes persécutions, nous fournirait plus d'un trait analogue à celui de cette courageuse mère. Voir, par exemple, dans *les Martyrs*, de Dom LECLERCQ (vol. I, p. 21, sq.), l'histoire du martyre de sainte Félicité et de ses sept fils. Elle dit, elle aussi : « Levez les yeux, mes enfants, regardez le ciel : c'est là que Jésus-Christ vous attend avec ses saints. Combattez pour vos âmes et montrez-vous fidèles dans l'amour du Christ. » Elle fut, elle aussi, martyrisée la dernière, après avoir encouragé à la mort chacun de ses sept enfants.

circonstances notablement différentes, la mère du fameux *Jugement de Salomon*, (7) quand le roi, ayant ordonné de couper l'enfant en deux, pour satisfaire les deux femmes qui se le disputaient, elle s'écrie :



Fig. 41.

— Je vous en prie, seigneur, donnez-lui l'enfant vivant et ne le tuez pas. (8)

Son cri de détresse, si simple et si vrai, est un de ces traits qui montrent le mieux, dans l'histoire des

FIG. 41. *Le Jugement de Salomon*, mosaïque de SALVIATI et BIANCHINI (1538), à l'Atrium de Saint-Marc, qui compte parmi les plus parfaites de celles exécutées au XVIe siècle. Notre petit dessin permettra simplement de se rappeler les lignes et l'ordonnance générale de cette belle composition.

(7) *III Reg.*, III, 16 sq.

(8) *III Reg.*, III, 26. L'autre femme, celle qui n'est pas véritablement la mère, et qui le sait, disait au contraire : « Qu'il ne soit ni à toi, ni à moi, mais qu'on le partage! » autrement dit : qu'on le tue! Alors, continue la Bible, « le roi répondit : Donnez à la première l'enfant qui vit ,et qu'on ne le tue pas : c'est elle qui est la mère. » Notez, d'autre part, qu'une bonne mère est trop prudente pour s'exposer à étouffer son enfant pendant qu'elle dort, ce qui est arrivé à l'autre.

mères, la merveilleuse profondeur de l'amour maternel.

Alors que la mère des Macchabées dit, de son enfant: qu'il meure! celle-ci, au contraire, n'a que cette seule parole : qu'il vive! Et cette façon si différente, pour deux mères, d'exprimer un seul et même amour apprendra aux enfants, quand on le leur fera remarquer, qu'ils ne pourront jamais, à leur tour, aimer assez, en le leur prouvant saintement, celles qui les ont ainsi aimés.

Le Jugement de Salomon nous prouve, selon la remarque de la Bible, « qu'il y avait en lui une sagesse divine pour rendre la justice ». (*III Reg.*, III, 28.) Il nous montre aussi que Dieu, dans l'Ancien Testament, protégeait les enfants. Il y est déjà celui qui les aime. Nous l'y reconnaissons comme la Providence des tout petits. Cette façon de manifester son amour pour eux se retrouve, et cette fois de façon plus éclatante, dans l'histoire de Moïse dont nous allons maintenant parler. Nous y joindrons, à cause de certaines similitudes, celle du petit Joas.

II

MOISE ENFANT, LE PETIT JOAS ET LA PROVIDENCE DES TOUT PETITS

4. — On s'attendrait assez, quand on arrive à l'image de la Bible des Pauvres qui représente le Massacre des Saints Innocents, d'y trouver, comme paral-

lélisme de l'Ancien Testament, Moïse sauvé des eaux. Les analogies sont en effet assez frappantes pour autoriser un tel rapprochement. Elles le sont, du moins, quand on se rappelle que l'épisode de Moïse sauvé des



Fig. 42.

eaux est intimement lié à cet autre massacre d'innocents ordonné par Pharaon pour arrêter le développement, qui commençait à l'inquiéter, des enfants d'Israël venus en Egypte. Hérode, au lendemain de la naissance du Christ, ne fit que renouveler le cruel exploit de Pharaon.

C'est, des deux côtés, la même foule d'innocents, condamnés à périr par l'ordre, également implacable, de deux princes aussi cruels l'un que l'autre, et d'ailleurs avec la même inutilité puisque, dans les

FIG. 42. *Moïse sauvé des eaux*, mosaïque (détail) de la coupole de Moïse (XIIIe-XIVe s.) à l'Atrium de Saint-Marc.

deux cas, celui-là seul échappe précisément au massacre qu'il aurait fallu faire disparaître pour mettre en échec le plan de Dieu. (9)

Mgr Darboy n'hésite donc pas à voir dans le fait de Moïse sauvé des eaux une figure prophétique du Massacre des Saints Innocents : « Plus tard, écrit-il, un autre berceau échappera au poignard d'un autre persécuteur, et quelques milliers d'innocents égorgés dans Bethléem n'empêcheront pas le divin fugitif d'établir sa royauté vainement menacée sur les débris du trône d'Hérode. » (10)

Mais l'imagier de la Bible des Pauvres a voulu réserver à Moïse, dans l'ordonnance de ses parallélismes, un rôle plus important et plus en conformité, d'autre part, avec les grandes traditions de l'iconographie sacrée. (11)

FIG. 43. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES. Elle représente, en parallélisme avec le *massacre des Saints Innocents*, — remarquez, en passant, la discrétion de l'artiste, auquel on ne reprochera pas, certes, d'avoir exagéré le nombre des victimes, — le *massacre ordonné par Saul* et, sur la droite, le *massacre ordonné par Athalie*. Voir le texte.

(9) La légende y fait songer quand elle vous montre le petit Moïse foulant aux pieds la couronne que Pharaon, par manière de jeu, avait posée sur sa tête. Voir, plus loin, le texte et l'image correspondante. (Fig. 44.) Il est certain que Pharaon, s'il avait pu prévoir les futures destinées de Moïse, y compris le passage de la mer Rouge, n'aurait pas permis à sa fille d'élever dans son propre palais, après l'avoir sauvé des eaux, celui qui devait plus tard consommer sa ruine. C'est à faire remarquer aux enfants, quand on leur montrera, après l'image représentant Moïse sauvé des eaux, celle où on le voit debout, et triomphant, sur la rive de la mer Rouge, pendant que Pharaon et son armée sont engloutis dans les flots. La politique, de tout temps, a d'étranges retours!

(10) Mgr DARBOY, *les Femmes de la Bible*, p. 76.

(11) Moïse se trouve, par exemple, à la Nativité du Christ dont il est une figure quand le Seigneur lui apparut au milieu d'un buisson ardent. Quand il reçoit les tables de la Loi, il annonce la chute des idoles à l'arrivée de l'Enfant Jésus en Egypte, puis, dans une autre miniature, le Retour

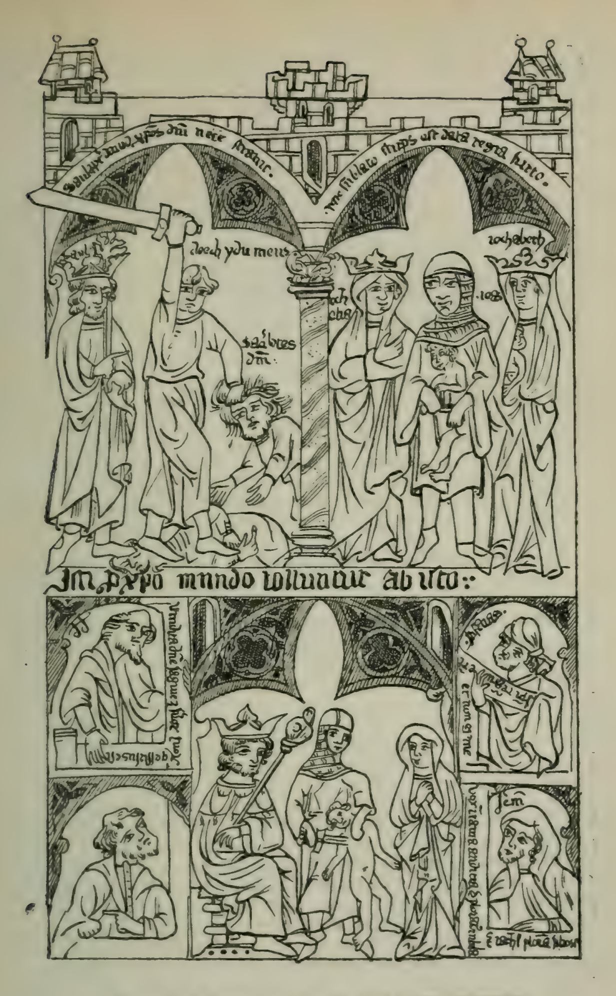


FIG. 43. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

Il nous montre ici, sur la gauche et en haut, Saül ordonnant a Doech un grand massacre auquel échappera, nous le savons par la Bible, une seule personne. (12) Le fait n'est pas très connu, je l'avoue.

Par contre, quand il nous fait voir le petit *Joas*, dans son second parallélisme, nous voici de nouveau en pays de connaissance, car l'*Athalie* de Racine a immortalisé le nom de ce petit prince. (13)

Ce nom est écrit sur l'image : *Ioas*. Il ne s'applique pas, cela va de soi, au pauvre petit bonhomme

d'Egypte, quand, après la mort de Saül, le Seigneur lui dit de revenir à Hébron. (*II Reg.*, II, 2.) On le voit, bien entendu, quand il fait jàillir l'eau du rocher : il est alors la figure du coup de lance qui transperce le cœur de Jésus crucifié. Dans la scène du Serpent d'airain, il est mis en parallélisme avec le Christ, sur la croix, entre la Vierge et saint Jean. On l'y rencontre une seconde fois frappant le rocher à la scène de la Pentecôte. En tant que prophète il se trouve, avec ses paroles, dans un grand nombre de miniatures.

(12) Ce fut vraiment une grande tuerie : « Le roi dit à Doëg : tourne-toi et frappe les prêtres. Et Doëg l'Edomite se tourna, et ce fut lui qui frappa les prêtres; il mit à mort en ce jour quatre-vingt-cinq hommes portant l'éphode de lin. Saül frappa encore du tranchant de l'épée Nobé, ville sacerdotale : hommes et femmes, enfants et nourrissons, bœufs, ânes et brebis furent passés au fil de l'épée. Un fils d'Achimélech, fils d'Achitob, s'échappa; son nom était Abialhar. Il se réfugia près de David. » (*I Reg.*, XXII, 18-20.) C'est donc aussi une tuerie à laquelle il n'échappe qu'une seule des victimes qui devaient y périr, — toujours comme dans le cas de Pharaon et celui d'Hérode.

(13) La tragédie « a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône, et j'aurais dû dans les règles l'intituler *Joas*. Mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'*Athalie*, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, et que c'est sa mort qui termine la pièce. » (RACINE, préface d'*Athalie*.) Je pense que tous mes lecteurs ont tellement présente à la mémoire cette merveilleuse tragédie, — en particulier la scène 7 du deuxième acte, — qu'il serait superflu d'y insister davantage. Il n'y a rien, dans toute notre littérature, qui puisse mieux faire comprendre la religieuse beauté d'une âme d'enfant de l'Ancien Testament.

dans le corps duquel un guerrier, avec une extraordinaire placidité, plonge un grand coutelas, jusqu'à la garde : ce petit, à lui seul, est censé représenter toute « la race royale » que fit périr *Ochosias*, — ou plutôt la mère d'Ochosias, l'impie Athalie, — dont la cruauté annonce celle d'Hérode, en la préfigurant. Pour trouver, dans l'image, le petit Joas, il faut l'aller chercher sous le manteau de *Iochabeth*, sa tante et sa libératrice, où il a, du moins dans l'original, la plus délicieuse figure qui se puisse imaginer. (*IV Reg.*, XI, I sq.)

***

5. — Je reconnais que pour illustrer de faits bibliques la douce croyance en la Providence des petits enfants, les artistes préfèrent de beaucoup à ces scènes de tuerie la toute gracieuse histoire de Moïse sauvé des eaux. J'aurai garde de les en blâmer. Mais il me semble que, sous leurs pinceaux, l'épisode sacré devient trop facilement un simple sujet de genre.

Cette restriction faite, je suis tout le premier à louer l'excellente composition du tableau du Poussin, au Louvre, et le charme sévère dont il a su l'imprégner. (Pl. X.) Le tableau de Patel, au même musée, a presque une égale perfection que celui du Poussin : le paysage, tout conventionnel qu'il soit, reste franchement délicieux.

Les artistes n'ont pas manqué d'exploiter les épisodes merveilleux dont la légende a fleuri l'histoire authentique de l'enfance de Moïse. Giorgione, par exemple, nous montre dans son tableau des Offices,

à Florence, le petit Moïse qui, en présence de Pharaon, plonge ses mains dans un bassin où brûlent des charbons ardents. (14)

Un autre motif est celui où l'enfant, sur la tête duquel Pharaon, par manière de jeu, a posé sa couronne



Fig. 44.

l'arrache soudain et la jetant à terre, sans aucun respect, la foule aux pieds. Ce geste enfantin, dans lequel la légende ne manque pas de voir un geste prophétique, excita la colère des courtisans qui ne parlaient de rien moins que de tuer l'audacieux.

FIG. 44. *Moïse sauvé des eaux*, ancienne gravure allemande. L'épisode légendaire de Moïse qui joue avec la couronne de Pharaon est rappelé sur la droite, mais sans y être dramatisé: il semblerait même que le petit Moïse dépose la couronne sur la tête du roi, bien loin de la jeter à terre, et celui-ci se prête gentiment à ce jeu.

(14) C'est donc un tableau dont le sujet est emprunté à la *légende*, non pas à l'histoire. N'oubliez pas, quand vous montrez des images religieuses aux enfants, de leur faire observer l'importance de cette distinction.

Le Poussin a représenté la scène à ce moment dramatique, quand fuyant le glaive déjà levé sur sa tête, le petit Moïse court se réfugier dans les bras de la fille du roi, la bienfaisante Thermoutis qui, déjà une première fois, l'avait sauvé de cette royale colère. Celle-ci intervient. Et son intervention devient, pour les artistes, le motif d'une seconde composition.

Afin de montrer que l'enfant a agi par inconscience, et non point par malice, Thermoutis propose de le soumettre à l'épreuve des charbons ardents. C'est le sujet du tableau de Giorgione, au musée des Offices.

Benozzo Gozzoli, au Campo Santo de Pise, a montré successivement les deux moments de la scène. Il le fait, comme toujours, avec une naïveté et une grâce parfaites, sans trop dramatiser, ce dont il faut le louer, l'anecdote légendaire.

III

DAVID ET GOLIATH

6. — Pour savoir si David doit figurer, ou non, dans la galerie des enfants célèbres de l'Ancien Testament, s'il nous était permis de nous en remettre simplement, et en toute sûreté de conscience, aux images de la Bible des Pauvres, nous n'aurions pas de peine à décider que sa place y est toute marquée. (Fig. 45.) Le voici en effet qui nous est proposé, en même temps que Salomon, « déchirant le lion ainsi

qu'on déchire un chevreau », comme figure typique de la Descente de Jésus aux Limbes.

Il l'est, nous dit-on, dans sa victoire sur Goliath : *Signans te, Christe, Goliam conterit iste.* Cela se lit sur l'image. Et voici le commentaire explicatif : « David figure le Christ qui, descendant aux Enfers, délivra tous ceux que le diable y retenait captifs. »

C'était déjà la manière de voir de saint Augustin qui explique ainsi au sens typologique, non seulement l'ensemble, mais jusqu'aux moindres détails de la victoire de David sur Goliath. Or, pour ce qui serait de décider si David, à ce moment-là, était encore un enfant, on m'accordera sans peine que notre imagier, pour ce qui le concerne, n'a pas hésité à le faire : il n'y a qu'à observer les proportions, et aussi la physionomie, qu'il lui a données.

On objectera que, s'il le représente si petit, c'est simplement par manière de contraste, pour faire mieux ressortir les proportions de Goliath qui, lui, était un homme... que dis-je! un géant « ayant sept coudées et une palme de haut. » Ne serait-ce pas alors, bien qu'avec une réalisation artistique très différente, le même procédé que celui du Guide, quand, dans

FIG. 45. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES. Elle représente, en parallélisme avec la *Sortie des Limbes*, le combat de *David et Goliath* et, sur la droite, *Samson terrassant le lion*. L'image de la Sortie des Limbes symbolise, dans l'iconographie traditionnelle, la victoire définitive du Christ sur l'antique ennemi du genre humain. L'inscription le rappelle : *Conteris antiquum tu, Christe, potens inimicum*, c'est-à-dire : tu écrases, ô Christ! l'antique et puissant ennemi. Le voici donc, l'ennemi, qui entr'ouvre sa gueule infernale : Adam et Eve s'en échappent, et le Christ, vainqueur, leur tend la main. — Samson, quand il tue le lion, est encore jeune, bien qu'il ne soit plus tout à fait un enfant : il n'est pas marié, en tout cas, puisque ce premier exploit se rattache de très près à celui de son mariage. (*Jug.*, XIV.)



FIG. 45. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

son tableau du Louvre, il nous montre David ayant près de lui, posé sur un énorme piédestal, la tête encore plus énorme de Goliath? S'il avait dû, — mais comment trouver une toile assez grande! — le représenter tout entier avec des proportions correspondantes à celles qu'il a données à la tête seule, son David aurait encore paru plus petit que celui de l'image de la Bible des Pauvres.

Cela prouve que le problème de l'âge de David ne peut se résoudre uniquement devant des œuvres d'art, fussent-elles aussi parfaites que les célèbres statues de Donatello et de Michel-Ange.

Mais je sais que la Bible, quand elle nous parle de David pour la première fois, dit de lui qu'il était le dernier des enfants d'Isaï. Et comme elle l'appelle « parvulus », je ne me trouve pas satisfait quand l'abbé Crampon, dans sa traduction, en conclut simplement qu'il est « le plus jeune ». (15) Il est, pour moi, encore peu âgé : c'est à peine un adolescent. Du fait qu'on l'appellera plus loin « robuste et fort », je n'en veux pas encore conclure qu'il lui faut donner à peu près vingt ans : d'un enfant on peut dire en effet, sans que l'affirmation soit intolérable, qu'il est « robuste et fort ».

On objecte qu'il a déjà tué, pendant qu'il gardait son troupeau, et un lion et un ours. — Voilà qui est

(15) « Adhuc reliquus est parvulus, et pascit oves. » (*I Reg.*, XVI, 11. C'est la réponse d'Isaï à Samuel lui demandant s'il n'a pas d'autres fils que ceux qu'il vient de lui présenter. Et l'abbé Crampon traduit : « Il reste encore *le plus jeune*, qui fait naître les brebis. » Or, cela est évident, il pourrait, tout en étant déjà un jeune homme, et même un homme, rester quand même « le plus jeune » des enfants d'Isaïe. Il le sera même étant devenu un vieilllard. Et il reste que son père l'a appelé « parvulus », dans la circonstance où, pour la première fois, il est parlé de lui dans la Bible.

plus grave. Mais nous glissons insensiblement vers un ordre d'idées tout à fait différent.

Et David lui-même n'a-t-il pas pris soin de nous avertir qu'il n'a pas dû cette victoire au nombre de ses années et à la seule vigueur qu'elles apportent avec elles? C'est Dieu qui la lui a fait remporter et, ajoute-t-il, « le Seigneur qui m'a délivré du lion et de l'ours me délivrera aussi de la main du Philistin ». (XVII, 37.)

Saül aussi bien, à qui David fait cette réponse, ne l'a-t-il pas lui-même appelé un enfant?

— Tu ne peux aller te battre contre ce Philistin, car tu es un enfant, et il est homme de guerre depuis sa jeunesse. (XVII, 33.)

Et si, malgré cela, David persiste dans son dessein, marchant à la bataille avec sa fronde et son bâton, c'est qu'il ne compte pas plus, pour la victoire, sur l'efficacité de ses outils de guerre que sur la vigueur de ses muscles. Il le dit à Goliath dès qu'il se trouve en sa présence.

— Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le javelot, et moi je viens à toi au nom du Dieu des armées, du Dieu des bataillons d'Israël, que tu as insulté.

N'êtes-vous point persuadés, ô lecteurs! que le Dieu des armées, pour donner la victoire à ceux qu'il protège, peut fort bien s'accommoder, — il est si puissant! — du bâton et de la fronde d'un petit berger?

Auriez-vous oublié que, pour obtenir le même effet, il s'est parfois contenté, d'abord, de la houlette d'une bergère?

A la suite seulement, et quand il le voulut, fronde et houlette se sont transformées en glaives redoutables et victorieux.

IV

TOBIE, LE PÈRE ET L'ENFANT

7. — De Tobie comme de David, si nous pouvions nous en remettre uniquement au sentiment des artistes, nous dirions sans hésiter qu'il appartient à la liste des enfants célèbres de l'Ancien Testament, rien qu'à voir la taille qu'ils lui donnent quand ils le représentent cheminant à côté de l'ange Raphaël : il porte le poisson, dans ses bras ou au bout d'une « ficelle », il est suivi de son chien (16) et surtout, ce qu'il nous intéresse le plus de savoir, il n'est pas encore tout à fait un homme. C'est en effet, du moins dans l'art moderne et depuis la Renaissance, la façon courante de le représenter. Les artistes qui



Fig. 46.

FIG. 46. *Tobie et l'ange*, vignette d'une Légende Dorée de Nicolas Petit. En plus de Tobie et de Raphaël, la vignette nous montre le poisson et le chien, c'est-à-dire tout ce qu'il convient de rappeler. L'ange porte une palme. Le dénouement approche. Entendez-le en ce sens qu'on est sur le retour et que le vieux Tobie va bientôt être guéri. Mais le jeune Tobie est, ici, vraiment trop petit.

(16) Le chien de Tobie est presque un « personnage » biblique dont la critique la plus sévère est elle-même obligée de s'occuper. Elle le fait, quand elle étudie l'étendue de l'inspiration de la Bible, à propos du petit incident dont le susdit chien est le héros. Incident, d'ailleurs, tout ce qu'il y a de plus menu, un de ces détails tellement insignifiants qu'on peut le regarder comme *obiter dicta*, dits en passant, et sans importance. C'est quand, au retour, Tobie et l'ange approchent de la maison paternelle : « Alors le chien qui

consentent, pour son fameux voyage, à lui donner l'apparence d'un adolescent ne vont jamais, cependant, jusqu'à lui accorder celle d'un jeune homme, ce en quoi, il faut avoir la loyauté de le reconnaître, ils n'observent plus la vérité historique.

Au moment où il entreprend son voyage, Tobie, tout jeune qu'il soit encore, n'est pourtant plus un enfant. Et si, par manière de dire, on l'appelle « un adolescent », on doit se souvenir que c'est un adolescent en âge de se marier et qui, à son retour au foyer, y ramènera celle qui est désormais son épouse, la fille de Raguel.

D'autre part, au sujet du céleste compagnon de son voyage, notez encore ceci. La mission de l'archange Raphaël ne concerne le jeune Tobie, en quelque façon, que de façon secondaire et, si j'ose dire, par ricochet et indirectement. Dieu l'a envoyé sur la terre pour secourir deux misères : il devait ainsi mettre un terme aux dures épreuves dont le Seigneur avait voulu d'abord accabler deux justes, pour mieux faire resplendir, à la suite, leur grande vertu.

La première de ces misères, celle du père de Tobie, est connue. Ce pieux vieillard, dont la cécité était venue interrompre le zèle admirable, avait alors supplié Dieu de le retirer de ce monde, où il se croyait désormais inutile :

les avait accompagnés dans le voyage courut devant eux, comme pour apporter la nouvelle, caressant de la queue et tout joyeux. » (*Tob.*, XI, 9.) Ce détail est-il vraiment *inspiré?* Je laisse aux doctes le soin de le décider. Mais j'avais besoin d'avertir que le chien de Tobie, qui figure presque régulièrement à côté de lui dans les images, n'est pas un « personnage » de pure fantaisie, comme l'est, par exemple, le chat dans les représentations de la dernière Cène, où il figure la traîtrise et la félonie.

— Et maintenant, Seigneur, qu'il me soit fait selon ta volonté, et commande que mon âme soit reçue en paix, car il vaut mieux pour moi mourir que vivre. (*Tob.*, III, 6.)

Or, coïncidence remarquable, « en ce même jour », la même prière désolée était faite par Sara, fille de Raguel. Elle avait vu, par sept fois, le démon Asmodée briser cruellement, au seuil de la chambre nuptiale, ses espérances de maternité, en lui enlevant celui qui allait devenir son époux. La pauvre femme souffre douloureusement de cette épreuve. Elle lui est rendue d'autant plus amère que sa servante, en l'accusant de meurtre, lui souhaite, suprême injure pour une fille d'Israël, de n'avoir jamais d'enfants. Et voici comment s'exhale sa plainte :

— Vers toi, Seigneur, je tourne mon visage, vers toi je dirige mes yeux. Je te demande, Seigneur, que tu me délivres du lien de cet opprobre, ou que tu me retires de cette terre. (*Tob.*, III, 15.)

Mais revenons à la mission de l'archange Raphaël. Elle nous est clairement expliquée par l'écrivain sacré :

— Or, les prières de tous deux furent exaucées *en même temps* devant la gloire du Dieu suprême. Et le saint ange du Seigneur, Raphaël, fut envoyé pour les guérir tous deux, eux dont les prières avaient été prononcées *en même temps* en présence du Seigneur. (III, 24-25.)

Le Tobie qu'accompagne l'Archange n'est donc plus un enfant. Il ne l'est pas au moment où il rencontre Raphaël pour la première fois, quand il s'é-

FIG. 47. *Tobie et le Poisson*, ancienne gravure.

FIG. 48. *Guérison du père de Tobie.*

tait mis, sur l'ordre de son père, à la recherche d'un compagnon de voyage. (17)

Il ne l'est pas davantage dans la scène du bord de l'eau, où sa terreur ne saurait être dite « enfantine », ni représentée comme telle, quand on songe au « poisson énorme qui s'avance pour le dévorer ». (18)

Lorsqu'il chemine ensuite dans la compagnie de l'Ange, sachons donc le voir avec sa véritable taille, bien que les images de dévotion, pour nous mieux

(17) « Alors Tobie, étant sorti, trouva un beau jeune homme, debout et ceint, comme disposé à se mettre en route. » (*Tob.*, V, 5.) Cela se passe après que le père de Tobie, qui se croit près de la mort, a donné à son fils ses derniers conseils (chap. IV). Ils les a terminés en donnant l'ordre au jeune homme d'aller à Ragès : « Lorsque tu étais encore petit enfant, *infantulus*, j'ai donné dix talents d'argent à Gabélus de Ragès... » (IV, 21.) D'où il suit que le jeune Tobie était déjà de ce monde quand son père, sous le règne de Salmanazar, fut emmené captif à Ninive et fit ce prêt à Gabélus. (I, 17.) Or, le roi Salmanazar ne mourut que « longtemps après » (I, 18) et les épreuves du père de Tobie, qui furent longues, ne commencèrent vraiment que sous le règne de Sennachérib. Pendant tout ce temps-là le jeune Tobie prenait de l'âge. Il a certainement plus de vingt ans lors de sa première rencontre avec l'ange.

(18) Le jeune Tobie, accompagné de l'ange, s'est arrêté près du fleuve du Tigre : « Comme il descendait sur la rive pour se laver les pieds, voici qu'un énorme poisson s'élança pour le dévorer. Effrayé, Tobie poussa un grand cri, en disant : Seigneur, il se jette sur moi. » (VI, 2-3.) Pour expliquer le plus naturellement du monde l'effroi de Tobie, je comprends que certains artistes aient jugé commode de donner à Tobie, à ce moment-là, les formes extérieures d'un enfant : il suffit alors, pour l'effrayer, ou du moins le surprendre, du saut que fait soudain, hors de l'eau, une carpe ou un brochet. Mais ce n'est plus, alors, l' « énorme poisson » dont parle la Bible, et qui « s'élança pour le dévorer ». Or, il existait alors, comme il existe encore aujourd'hui, des poissons dont les intentions malfaisantes ne sauraient être révoquées en doute. — Toutefois, dans les scènes subséquentes de l'histoire de Tobie, il ne faudrait pas le représenter portant ledit poisson suspendu au bout d'une ficelle... Nous savons exactement, par le texte, ce que Tobie en emporta avec lui. (VI, 5-6.) Cela soit dit, d'autre part, en réservant le droit incontestable des allusions symboliques.

attendrir sur ce parfait exemple des interventions angéliques, nous représentent habituellement Tobie tout petit, comme s'il fallait croire que ce rôle protecteur s'arrête, chez les anges, aux limites extrêmes de l'adolescence.

Que Tobie, maintenant, ne soit pas un enfant dans les scènes où son histoire se mêle à celle de la fille de Raguel, cela n'a pas besoin, je pense, d'être longuement démontré. (19)

Il ne l'est pas enfin, à plus forte raison, dans la scène touchante du retour à la maison paternelle ni dans celle, qui ne l'est pas moins, des adieux de son vieux père au moment où celui-ci va mourir.

*
* *

8. — Il y a dans l'histoire de Tobie deux aspects assez notoirement distincts. Ceux qui la méditent avec attention, pour s'y instruire aussi bien que pour s'y édifier, ne pouvaient manquer, les artistes tout les premiers, d'y insister séparément. Nous allons le faire, avec eux, puisque ce sont là, aussi bien, des nuances qui intéressent très directement l'imagerie des petits enfants.

Dans l'art chrétien des premiers siècles, où la représentation de Tobie se rencontre assez fréquem-

(19) C'est une image courante, dans les Bibles à gravures, celle qui nous montre le jeune Tobie et Sara, son épouse, agenouillés au pied de leur lit, et priant. (Fig. 49.) Et nous connaissons cette prière. (Cf. au livre de Tobie, chap. VIII, v. 7 et suiv.) Elle est fort belle et mériterait de figurer, en bonne place, dans tous les livres de mariage.

ment, (20) elle a pour but, semble-t-il, de nous rappeler que Dieu protège ses saints et qu'en lui, sans crainte d'être jamais déçus, ils peuvent toujours se confier. Il est le libérateur, celui qui délivre, principalement, des embûches de l'éternel ennemi, le Démon, et aussi celui qui met fin aux épreuves auxquelles il avait permis que ses fidèles, un moment, fussent soumis. C'est également en ce sens, nous l'avons remarqué, qu'il faut souvent lire les vieilles images représentant le Sacrifice d'Isaac.

Regardez encore, à ce point de vue, les scènes qui décorent les anciens sarcophages, par exemple, en France, celui du Mas-d'Aire. (21) On y voit Daniel au milieu des lions, Jonas sortant du ventre de la baleine, Lazare sortant du tombeau, Suzanne entre les deux arbres, la Tentation d'Adam et d'Eve, etc. Mais

(20) Tobie figure trois fois aux fresques des Catacombes. On le trouve ensuite aux sculptures des sarcophages. Nous allons citer l'exemple du célèbre sarcophage du Mas-d'Aire, dans les Landes. Tobie est, à cette époque, un des types iconographiques avec lesquels s'illustre la croyance en la toute-puissance libératrice du Seigneur. A cause de cela il est accompagné du poisson. Par la suite, on doit le reconnaître, le sujet de Tobie a une tendance à tourner à l'anecdote. Il gagne, par contre, en valeur, pour ce qui est de l'illustration du mariage.

(21) Garrucci, dans son texte et aussi dans la gravure qui l'accompagne, pense que le jeune Tobie plonge son bras dans la bouche du poisson pour en retirer le fiel. Et il ajoute qu'ici le fiel, qui rendra la vue au vieux Tobie, est le symbole de la vision béatifique. (*Arte cristiana*, vol. V, p. 11). Nous ne sommes pas convaincu de la bonté de cette interprétation, peut-être un peu forcée, et bien qu'elle soit confirmée par les archéologues pour qui le poisson de Tobie est aussi un symbole d'Ichtys céleste. Ils oublient, en effet, que c'est un poisson *malfaisant*, qui voulait tout simplement dévorer Tobie. Il n'a rien qui puisse faire songer au Sauveur. Il est, au contraire, celui dont il faut être délivré, après avoir lutté contre lui, et on ne peut l'être finalement, comme Tobie, que par l'intervention céleste, qui se manifeste ici par l'ange Raphaël.

on y trouve aussi Tobie et le poisson. Et cela ne me déplaît pas de voir qu'il est ici un « poisson énorme », avec lequel Tobie semble vraiment « lutter », comme

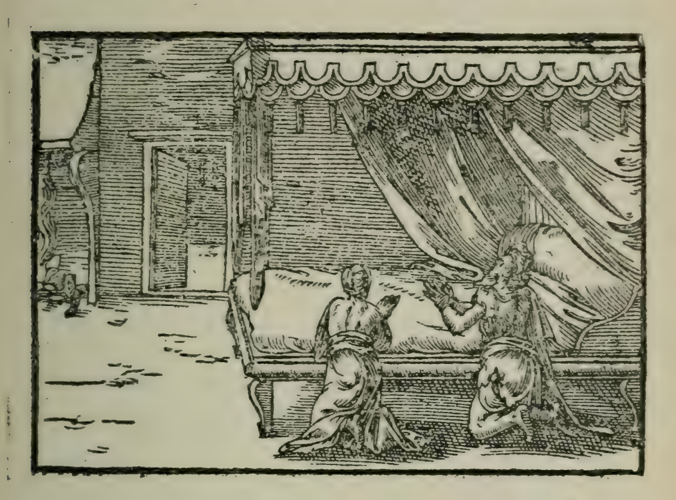


Fig. 49.

David avec le lion. On y voit enfin, et à la place d'honneur, la douce image du Bon Pasteur.

Observez toutefois que, dans ces sortes d'images, Tobie n'est pas toujours le jeune Tobie. Il représente

FIG. 49. *Prière de Tobie et de sa jeune épouse.* « Tobie dit : Seigneur, Dieu de nos pères, que le ciel, que la terre, que la mer, les fontaines et les fleuves, avec toutes les créatures qu'ils renferment, vous bénissent! Vous avez fait Adam du limon de la terre et vous lui avez donné Eve pour compagne. Et maintenant, Seigneur, vous savez que ce n'est point pour satisfaire ma passion que je prends Sara pour épouse, mais dans le seul désir de laisser des enfants qui bénissent votre nom dans tous les siècles. Sara dit aussi : Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, et puissions-nous, tous deux ensemble, arriver à la vieillesse dans une parfaite santé. » (*Tob.*, VIII, 7-10.)

plutôt le vieux Tobie, son père, le véritable héros, en somme, de toute cette histoire. (22)

C'est le vieux Tobie en effet, et non pas son fils, que saint Paulin de Nole avait fait représenter, au sixième siècle, dans sa basilique de Nole, en rapprochant son image de celles de Judith et de Job. Le *Thobias* qui, au célèbre Tabernacle d'Orcagna, à Florence, accompagne la Justice, en même temps que Joseph, est également Tobie le père. L'artiste, pour nous éviter toute méprise, a pris soin d'écrire, sur la page ouverte du livre qu'il lui fait tenir, le verset : *Pergebat Jerusalem ad templum Domini Thobias*, qui s'applique expressément à lui, et non pas à son fils. (23) Il est le modèle achevé du pieux observateur de la Loi, celui qui en remplit, au risque de sa vie, toutes les prescriptions et qui, en fin de compte, obtient les dignes récompenses d'une aussi parfaite justice.



9. — De toutes celles que le Seigneur lui pouvait

(22) Tobie *le père*, à cette époque, était encore jeune, peut-être même un enfant : c'est avant sa captivité à Ninive, dans des circonstances qui rappellent celles de la captivité de Daniel et de ses trois compagnons : « Et alors même qu'il était le plus jeune de tous ceux de la tribu de Nephtali, il ne fit rien de puéril, *nihil puerile*, dans ses œuvres. Car, tandis que tous allaient vers les veaux d'or que Jéroboam, roi d'Israël, avait faits, seul il fuyait la compagnie des autres. Et il allait à Jérusalem au Temple du Seigneur (c'est le texte rapporté par Orcagna), et il y adorait le Seigneur, Dieu d'Israël, offrant fidèlement ses prémices et ses dîmes. » (*Tob.*, I, 4-6.) Ce fait de l'enfance de Tobie, — Tobie le père, — était intéressant à signaler. Ce qui ne l'est pas moins, c'est de voir un grand artiste le choisir, entre beaucoup d'autres, pour caractériser la figure qu'il nous donne de Tobie, modèle de parfaite justice : et il aurait pu, s'il était resté tout à fait fidèle à son texte, représenter le vieux Tobie avec les apparences d'un enfant.

(23) Voir la note précédente.

octroyer, aucune ne devait être appréciée de Tobie comme la joie de se continuer dans un fils vraiment digne de lui et que prolongerait encore, toujours dans les mêmes traditions de justice et de piété, une nombreuse postérité.

Cette récompense ne fut pas refusée au saint homme. Nous avons en effet, dans le même livre sacré, l'histoire du fils avec celle du père. Elles sont intimement mêlées. Mais si nous considérons spécialement celle du fils, — c'est le second aspect de cette touchante histoire, — alors, au titre d'enfant et sans que nous ayons à nous préoccuper de son âge, Tobie rentre bien dans le cadre que nous nous étions tracé. Il est, dans cette galerie d'enfants célèbres de l'Ancien Testament, le modèle le plus achevé de la piété filiale. Il l'est dès sa plus tendre enfance. Nous l'y voyons répondre admirablement à la tendre sollicitude avec laquelle son père l'a élevé. De ce bon père, en effet, il « apprit dès l'enfance à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché ». (I, 10) Et que de fois, quand il était tout petit, le jeune Tobie dut entendre ces paroles que bien des années plus tard, alors qu'il était devenu lui-même père de famille, le vieillard mourant devait répéter à ses petits-enfants.

— Mes enfants, écoutez votre père : servez le Seigneur dans la vérité, et tâchez de faire ce qui lui est agréable.

Nous avons rapporté, au chapitre précédent, les maximes par lesquelles les Saints Livres prescrivaient aux enfants de rendre à leurs parents un culte d'honneur et de piété. Il leur restait à confirmer, par un exemple, l'autorité de tous ces préceptes, à montrer aussi, en particulier, comment les enfants devaient

être, envers leurs parents, pieusement secourables. Ils l'ont fait en nous racontant l'histoire de Tobie.

On ne se lasse pas de la relire, cette touchante histoire, qui est bien, en même temps, le plus beau poème de la piété filiale de toutes les littératures. Son charme est incomparable. On regrette, quand on est sur le point de l'achever qu'elle ne se prolonge pas davantage, tellement est reposante son exquise simplicité. Quelle sérénité admirable, et aussi quelle douceur sans égale, dans la scène du vieux Tobie, au moment où il va mourir, adressant ses derniers conseils à ses petits enfants!

Mais tout n'est pas terminé. Car il restait à savoir comment le jeune Tobie, pour épuiser à son tour le programme des récompenses que Dieu a promises aux enfants pieux, connaîtrait, lui aussi, la très douce joie d'une vieillesse honorée et d'une nombreuse postérité, également bénie de Dieu. Ce n'est pas à la littérature païenne qu'il faut demander, pour la fin d'une idylle, une conclusion comme celle-ci :

— Après la mort de sa mère, Tobie sortit de Ninive avec sa femme et ses enfants, et les enfants de ses enfants, et il retourna chez ses beaux-parents. Il les trouva bien portants, dans une heureuse vieillesse, et il eut soin d'eux, et il leur ferma les yeux; il recueillit tout l'héritage de la maison de Raguel, et il vit la cinquième génération, les enfants de ses enfants. Et après avoir vécu quatre-vingt-dix-neuf ans dans la crainte du Seigneur, ses enfants l'ensevelirent avec joie. Et toute sa parenté et toute sa famille vécurent d'une bonne vie et d'une sainte conduite, en sorte qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes et de tous ceux qui habitaient le pays. (*Tob.*, XIV, 14-17.)

V

DANIEL ET SES TROIS COMPAGNONS : ANANIAS, MISAEL ET AZARIAS

10. — Daniel et ses trois compagnons, ceux qu'on appelle couramment « les trois enfants dans la fournaise », appartiennent certainement à notre sujet bien qu'ils ne le fassent pas spécialement, nous le dirons, au titre de *la fournaise ou, pour ce qui* concerne Daniel, de *la fosse aux lions.*



Fig. 50.

Ils sont nôtres, en effet, en tant qu' « enfants ». (24) Aussitôt que nous les verrons devenus jeunes hommes, nous devrons nous en désintéresser. Mais ils avaient déjà fait, à ce moment-là, des choses qui les ont rendus dignes de compter parmi les enfants célèbres de l'Ancien Testament. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le dé-

FIG. 50. *Deux martyrs*, vignette d'une Légende Dorée de Nicolas Petit. Les « trois enfants dans la fournaiee » connurent aussi le supplice du feu, mais d'une autre façon, ainsi qu'on le verra d'après les sculptures des sarcophages (Fig. 53). Le bourreau, par exemple, n'aurait pu se contenter, comme ici, d'un modeste soufflet pour rendre la fournaise ardente.

(24) *La question d'âge.* — Au moment où ils furent choisis par le chef des eunuques, Daniel et ses compagnons avaient très probablement quatorze ans. « Et ait rex Asphanez, præposito eunuchorum, ut introduceret *de filiis* Israel et de semine regio et tyrannorum, *pueros*, in quibus nulla esset macula, etc. » (*Dan.*, I, 3-4.) Ils sont « fils d'Israël », de la race de Juda, non pas de celle de Chanaan, comme ces deux vieillards, calomniateurs de la chaste Suzanne, auxquels le jeune Daniel, avec un superbe mépris, dira plus tard : « Une

but du livre sacré qui nous a conservé le souvenir de leurs actions.

Instrument redoutable des colères du Seigneur, Nabuchodonosor, roi de Babylone, vient d'emporter d'assaut la ville de Jérusalem. Après en avoir consciencieusement pillé le Temple et avant de s'en retourner chez lui, il ordonne au chef des eunuques de compléter son butin en choisissant, parmi les jeunes Israélites du sang le plus noble, « des enfants sans aucun défaut, beaux de figure, doués de toutes sortes de talents, instruits et intelligents, pleins de vigueur, pour qu'ils se tinssent dans le palais du roi et qu'ils apprissent la littérature et la langue des Chaldéens ». (*Dan.*, I, 4.)

Pauvres petits! A l'épreuve douloureuse d'un exil lointain, que la présence de leurs parents ne les aidera pas à supporter dignement, viendra se joindre sans tarder celle, autrement redoutable, d'une éducation savamment ordonnée pour leur faire à jamais oublier leur patrie et leur Dieu. Il leur faudra s'instruire de toutes choses, puisqu'ils doivent être des « sages », mais d'après un programme de sagesse qui

fille de Juda n'a pu souffrir votre iniquité. » (XIII, 57.) Et ce sont des enfants, *pueros*. A ce titre d'enfants ils sont choisis pour faire partie de cette sorte d'école où Nabuchodonosor faisait élever soigneusement ceux qui, « le temps étant achevé » (I, 18) de leurs études, entreraient directement à son service. Les rois de Perse avaient des coutumes toutes semblables. « Après deux fois sept ans passés, rapporte Platon, ceux que l'on appelle précepteurs royaux reçoivent les enfants pour les élever. » (*Alc.*, I, 37.) Et, d'après Xénophon, c'était vers l'âge de dix-sept ans qu'ils entraient au service du roi. (*Cyrop.*, I, 2-8.) On n'a pas dans le récit biblique ces sortes de précisions; mais les circontances très détaillées qu'il renferme les rendent tout à fait vraisemblables. Il n'est même pas nécessaire, pour les appuyer davantage, de recourir à ces autres vraisemblances qui ressortiraient de la prophétie d'Isaïe à Ezéchias. (*Is.*, XXXIX, 7.)



FIG. 51. *Daniel et les trois jeunes Hébreux refusent les mets que la Loi leur défendait de prendre.* (ELSTER.)

exclut, comme un crime, la seule sagesse que, tout petits, ils avaient appris à connaître et à pratiquer.

Il leur faudra surtout progresser en santé et en beauté, car ils devront, le moment venu d'entrer au service du roi, être agréables à regarder. Et même, dans le programme de leur éducation, c'est, de beaucoup, ce qui importe le plus. Le roi, aussi bien, a pris soin de fixer ce qu'ils devraient manger et boire. (I, 10.) Le chef des eunuques répond, sur sa tête, de la parfaite exécution des ordres royaux.

Ce sera précisément sur ce terrain que ces enfants héroïques vont remporter leur première victoire. Daniel, parlant en leur nom, prie « le chef des eunuques de ne pas l'obliger à se souiller ». Les mets et le vin que le roi leur envoie ne sont-ils pas « souillés » du seul fait d'avoir été offerts en sacrifice aux idoles? Il y en a, d'autre part, qui sont proscrits par la Loi du Seigneur ou apprêtés contrairement à ses préceptes. Ils ne peuvent y toucher. Ils sauront se contenter, pour leur repas, de légumes et d'eau. Que leur maître, du moins, les mette à l'épreuve. Et il verra que ce régime ne nuira d'aucune façon à leur santé.

— Il consentit à leur demande et les éprouva pendant dix jours. Au bout de dix jours, ils se trouvèrent avoir meilleur visage et plus d'embonpoint que tous les jeunes gens qui mangeaient les mets du roi. (I, 15.)

Et leurs progrès dans la science n'en furent pas, pour cela, moins remarquables :

— A ces enfants, à tous les quatre, Dieu donna du savoir et de l'habileté dans toute la littérature et en toute sagesse, et Daniel avait l'intelligence de toutes sortes de visions et de songes. (I, 17.)

11. — Le jeune Daniel n'allait pas tarder à le prouver dans une circonstance qui montre à la fois l'ardente générosité de son cœur et la plénitude surnaturelle d'une sagesse qui, pour se manifester à tous, n'attendait plus que l'occasion. (25) C'est de lui, en effet, que Dieu voulut se servir, bien qu'il ne fût toujours qu'un enfant, pour confondre les criminels vieillards

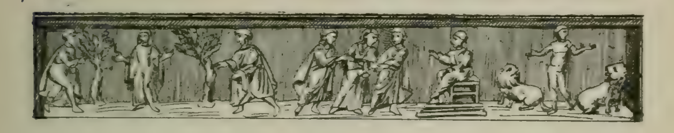


Fig. 52.

dont la sagesse officielle, mais menteuse, avait condamné à mort l'innocente Suzanne, en la calomniant. — Comme on la conduisait à la mort, Dieu éveilla l'esprit saint d'un jeune enfant (*pueri junioris*) nommé Daniel. (*Dan.*, XIII, 45.)

En vain, payant d'audace, les vieillards affectent une tranquille assurance devant cette parole d'enfant

FIG. 52. *Histoires de Daniel*, détail de l'Ivoire de Brescia (Ve s.) A gauche : Suzanne, entre deux arbres, et les vieillards. Au centre : scène de jugement. A droite : Daniel entre deux lions.

(25) Nous avons déjà parlé de l'histoire de Suzanne (chap. II, note 5). Nous y revenons ici pour insister sur le rôle particulier qu'y tient le jeune Daniel. Ce récit, qui occupe seulement, dans la Vulgate, le chapitre XIII du livre de Daniel, en appendice, devrait être placé, au contraire, tout à fait au début. C'est d'ailleurs la place qu'il occupe dans la traduction grecque de Théodotion. Daniel, à ce moment-là, est encore un enfant. Cela est formellement indiqué dans le verset que nous citons : « Cumque duceretur (Suzanna) ad mortem, suscitavit Dominus spiritum sanctum pueri junioris, cujus nomen Daniel. » Ce fut à cette occasion que *s'éveilla*, en se manifestant au grand jour, la sagesse surnaturelle qui *sommeillait* encore, pour ainsi dire, dans l'enfant.

qui, d'accusateurs qu'ils étaient tout à l'heure, les a soudain transformés en accusés :

— Et les vieillards dirent à Daniel : Viens, prends place au milieu de nous et expose-nous ton avis, puisque Dieu t'a donné l'honneur de la vieillesse. (XIII, 50.)

Oui, certes, il le lui a donné, et ils n'allaient pas tarder à s'en apercevoir.

Daniel n'a pas de peine, en effet, à les amener à se contredire l'un et l'autre, car leur prudence, encore un peu plus courte que celle des tout petits qui ne savent pas encore bien mentir, a négligé de s'accorder sur les circonstances du crime imaginaire dont ils ont chargé Suzanne. Cela s'est passé, ont-ils dit, sous un arbre. Mais quel arbre? Daniel le leur demande, en ayant soin de les interroger séparément. C'était un lentisque, dit l'un. Un chêne, affirme l'autre. Lequel des deux se trompe, ou ne dit pas la vérité?

Ils ne la disent pas plus l'un que l'autre. L'assemblée tout entière le proclame, sans hésiter, en louant Dieu qui sauve ceux qui se sont confiés en lui.

— Puis ils s'élevèrent contre les deux vieillards, que Daniel avait convaincus par leur propre bouche d'avoir rendu un faux témoignage, et ils leur firent le mal qu'eux-mêmes avaient voulu faire à leur prochain. (XIV, 61.)

On s'est étonné de la facilité avec laquelle les vieil-

FIG. 53 Fragments de sarcophages chrétiens, d'après GARRUCCI. *Storia dell'arte cristiana*, vol. V, tav. 397. Les premiers fragments (1-7) nous montrent, d'après une formule sensiblement la même, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise. Au numéro 5, c'est Jonas, comme au 10, au 11 et au 12. Les trois Hébreux voisinent, au 4 et au 6, avec Noé dans l'arche, qui est un autre exemple classique de miraculeux sauvetage.

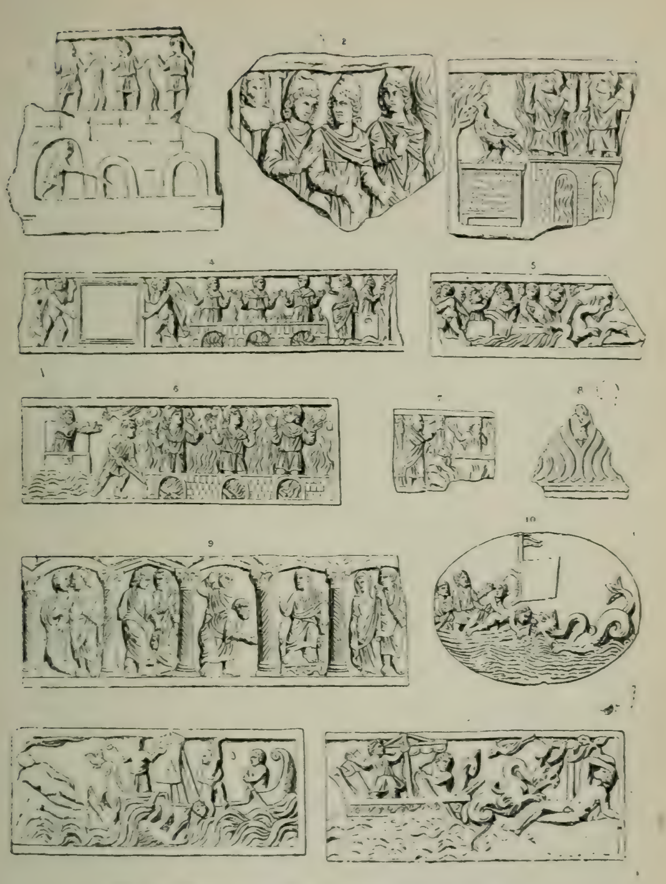


FIG. 53. Fragments de sarcophages chrétiens.

lards, qui étaient les juges régulièrement établis par le peuple « pour cette année-là », consentirent à recommencer l'instruction d'une cause déjà jugée, et cela sur la simple sommation d'un enfant.

Mais cet enfant n'était déjà plus un enfant ordinaire. La scène se passe au début, peut-être, du séjour de Daniel à l'école du palais de Nabuchodonosor. Dès ces premiers moments, toutefois, ses actions sont d'un sage et l'Esprit de Dieu paraît s'être reposé sur lui. Les vieillards, comme les autres Juifs exilés à Babylone, ne sont pas sans en avoir appris quelque chose. Ils le traitent, tout au moins, avec certains ménagements. Ils sont loin de se douter de la redoutable pénétration que Dieu avait accordée à la sagesse de cet enfant.



12. — Quand Daniel explique pour la première fois les songes de Nabuchodonosor, il n'est plus un enfant, mais « un sage » au service du roi, comme le sont également ses trois compagnons, Ananias, Misaël et Azarias.

— Alors le roi éleva Daniel et lui fit de nombreux et riches présents; il lui donna le gouvernement de toute la province de Babylone et l'établit chef suprême sur tous les sages de Babylone. A la prière de Daniel, le roi commit aux affaires de la province de Babylone Sidrac, Misac et Abdenago, et Daniel resta à la cour. (II, 48-49.)

Ce fut en cette qualité qu'ils sont dénoncés à Nabuchodonosor, quand ils refusent de se prosterner devant la grande statue d'or de la plaine de Dura.

— Il y a des Juifs que tu as préposés aux affaires de la province de Babylone, Sidrac, Misac et Abdenago : ces hommes-là n'ont pas d'égard pour toi, ô roi; ils ne servent pas tes dieux et ils ne se prosternent pas devant la statue d'or que tu as dressée (III, 12.)

Alors, sur l'ordre du roi, furieux, ils furent liés et jetés dans la fournaise ardente. Mais la flamme, après avoir dévoré ceux qui les y avaient jetés, respecta les trois jeunes gens.

— Et ils marchaient au milieu de la flamme, louant Dieu et bénissant le Seigneur. (III, 24.)

Il ne nous est pas permis, malheureusement, de nous intéresser plus longuement à l'histoire des trois jeunes Hébreux. Ils sont alors des hommes, et non plus des enfants.

Daniel, lui aussi, était un homme quand il fut jeté, à son tour, dans la fosse aux lions, sous le règne de Darius le Mède. (*Dan.*, VI.) Nous n'avons donc pas le droit d'en discourir davantage.

Observons toutefois que des savants, même très chatouilleux sur la question d'âge, parlent encore couramment des « trois enfants dans la fournaise ». Nous ne saurions, sur ce point, les imiter.

Mais nous avons voulu le faire observer, en manière de circonstance atténuante, pour qu'on ne tienne pas trop rigueur aux vieux artistes qui, comme dans la Bible des Pauvres, les ont aussi regardés comme des enfants. Ils y figurent, en même temps que les trois anges que révère Abraham, comme parallélisme de la Transfiguration du Christ. (Fig. 56 *bis*.)

VI

LE PETIT SAMUEL, L'ENFANT DU SAINT APPEL

13. — Nous regrettons de ne pouvoir continuer à regarder longuement, tout à loisir, ces figures d'enfants de l'Ancien Testament. La liste n'en est pas épuisée, certes, et non plus les leçons instructives que nous ne manquerions pas de prendre, en la continuant. Mais il faut se borner. Samuel sera donc le dernier portrait de notre galerie. Nous sommes heureux, à plus d'un point de vue, de pouvoir la terminer avec lui. (26)



Fig. 54.

Samuel compte, sans aucun doute, parmi les personnages les plus remarquables de tout l'Ancien Testament. L'importance de son rôle se laisserait deviner rien

FIG. 54. *La présentation au Temple*, vignette d'une Légende Dorée de Jehan le Petit. (XVIe s.)

(26) Son histoire, en effet, nous fournit l'exemple que les parents, comme les enfants, devront méditer avec le plus d'attention. Samuel est celui qui, tout petit, fut offert par ses parents au Seigneur, afin de le servir dans son temple. Il est ensuite celui qui, par son obéissance et sa piété, a su se rendre digne de la haute vocation à laquelle Dieu l'avait appelé pour en faire son prêtre. On a beaucoup écrit, ces dernières années, au sujet de la vocation sacerdotale. L'histoire de Samuel apprendra très suffisamment, aux parents du moins et aux enfants, ce qu'il leur importe le plus de savoir sur la question.

qu'à voir l'insistance avec laquelle, de notre temps, une certaine critique s'applique à le diminuer.

Il fut, comme on sait, le dernier des « Juges », c'est-à-dire de ces chefs courageux et avisés, encore plus guerriers que juges, dont le rôle a été, après la disparition de Josué, de défendre Israël contre ses nombreux ennemis, les Philistins plus spécialement. Samuel le sauva à un moment où son sort, humainement parlant, semblait presque désespéré. Ce fut aussi par lui que se fit la transition au gouvernement théocratique.

Il en était néanmoins, personnellement, médiocrement partisan. Mais Dieu a parlé. (*I Reg.*, VIII, 22.) Or, quand il entend l'appel de Dieu, Samuel ne connaît qu'une tactique. Il obéit.

Il l'avait fait, et c'est en cela qu'il nous intéresse particulièrement, dès son enfance. Il le fera, de même, quand il aura atteint l'âge d'homme, et aussi quand il sera devenu un vieillard : toute son histoire est là pour le prouver. Il réalise ainsi dans sa perfection le programme de sagesse dans lequel il avait été élevé, celui dont il est dit, au livre des Proverbes :

— Instruis l'enfant suivant la voie qu'il doit suivre et, même lorsqu'il sera vieux, il ne s'en détournera pas. (*Prov.*, XXII, 6.)

Après avoir été « celui qui est appelé » et qui, avec un empressement et une confiance admirables, répond aussitôt au saint appel, le voici devenu « celui qui appelle », à son tour, au nom de Dieu. Il fait les rois, Saül, puis David. Mais aussi il les défait, quoi qu'il puisse en coûter à sa raison ou à son cœur, et c'est toujours pour obéir à la voix de Dieu.

Cette grande figure de Samuel, devant laquelle on

se sent pris, si l'on est croyant, d'un infini respect, comme on comprend qu'elle insupporte, jusqu'à l'exaspérer, une certaine critique! Elle a donc voulu faire de lui un habile homme, simplement, et surtout un « laïque », comme dit Renan, dont l'œuvre principale, qui fut l'institution de la royauté en Israël, aurait été uniquement une « œuvre laïque », sans aucun caractère religieux. (27)

Mais les Livres sacrés nous affirment précisément tout le contraire. Dès qu'ils nous parlent de Samuel, c'est pour nous le montrer, pour une œuvre nettement religieuse, en étroite conjonction avec Dieu. Il

FIG. 55. Miniature de la Bible des Pauvres. Elles représente, en parallélisme avec la *Présentation au Temple de l'Enfant Jésus*, à droite et dans le haut, *Anna, Héli et le petit Samuel*, puis, à gauche, une scène de construction analogue. La miniature ne porte pas au-dessus de chaque sujet, ce qui est assez rare, l'inscription qui servirait à le déchiffrer. Au commentaire accompagnant l'image, le théologien de la Bible des Pauvres se borne, pour expliquer la scène de gauche, à rappeler le texte du Lévitique (XII, 1 sq.), c'est-à-dire les prescriptions relatives à la purification des jeunes mères. On a donné dans le texte l'explication des paroles du grand phylactère que tient le Grand Prêtre : *Reddat tibi Dominus... pro fœnore quod commodasti Domino.*

(27) « L'institution de la royauté en Israël fut un fait tout profane; il ne s'y mêla aucune idée religieuse. Bien que des récits fort anciens nous montrent Saül en rapport avec les *nabis*, il ne tenait rien, à ce qu'il semble, des *cohanim*. La fiole d'huile que Samuel est censé verser sur sa tête..., etc. » (RENAN, *Histoire du peuple d'Israël*, vol. I, p. 397.) Cette façon drôle, sinon spirituelle, d'écrire l'histoire, est pourtant regardée par quelques-uns comme un progrès de la science! On n'y parle plus des « prophètes », mais des « nabis », qui sont de simples sorciers, « quelque chose de très analogue aux derviches hurleurs et aux *Khouan* des pays musulmans ». Et comme on y raconte avec grâce les épisodes bibliques, celui par exemple des désordres coupables des fils d'Elie, le grand prêtre! « On se souvint longtemps en Israël des longues fourchettes à trois dents qu'ils plongeaient dans les marmites et les pots des pauvres gens qui venaient sacrifier. » C'est presque la traduction littérale du texte sacré. (*I Reg.*, II, 13.)

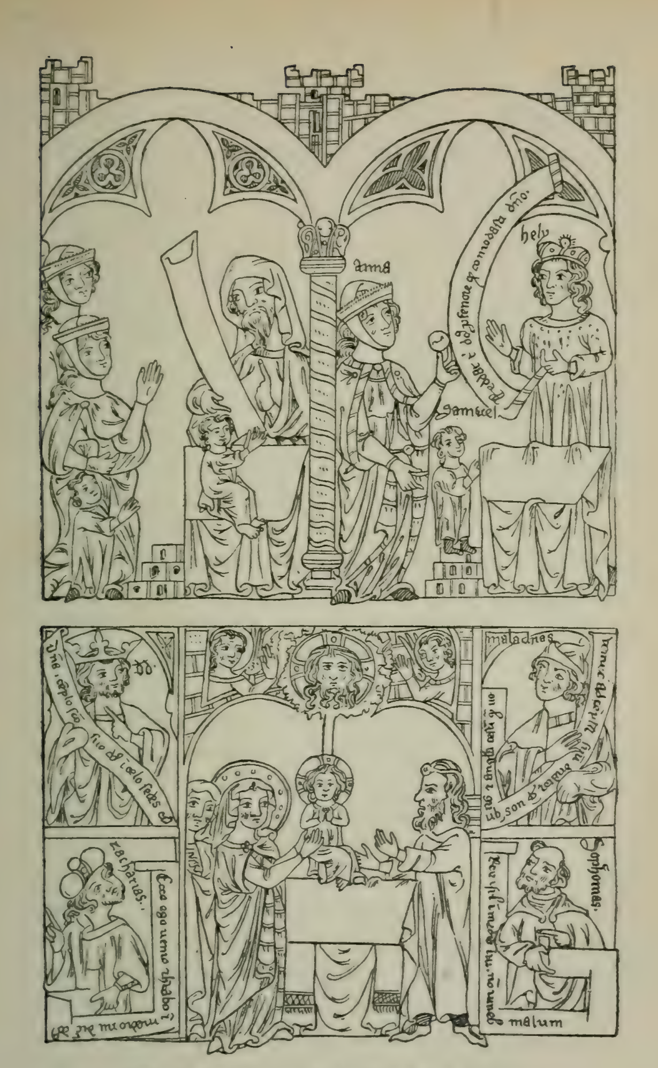


FIG. 55. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

le sera pendant toute sa vie, comme il l'avait été dès sa plus tendre enfance. Il est, en effet, dans toute la force du terme, l'enfant du Seigneur. Voilà, pour ce qui concerne notre sujet, ce que nous devons rappeler.

*
* *

14. — Nous ne le ferons pas sans avoir regardé la naïve image de la Bible des Pauvres où il se trouve mis en parallélisme avec l'Enfant Jésus présenté au Temple par sa sainte Mère. C'est en haut, sur la droite, où les écritures sont suffisamment abondantes pour illustrer convenablement toute la scène. *Anna* est le nom de la mère de Samuel : elle a son petit enfant devant elle. Il est, debout, sur les degrés qui conduisent à ce qui est censé représenter l'autel du Temple. En arrière se trouve *Hely*, le Grand-Prêtre. Il a la main levée, avec le geste de celui qui parle. Il dit, en les abrégeant quelque peu, les paroles avec lesquelles dans la Bible il accueille la pieuse offrande de la mère de Samuel : *Reddat tibi Dominus* (semen de muliere hac) *pro fœnore quod commodasti Domino.* (*I Reg.*, II, 20.) Cela demande quelques explications.

Il faut savoir, en effet, que Samuel a été, comme les enfants les plus célèbres de l'Ancien Testament, un don tardif du Seigneur, un de ces petits que les mères désolées, avant de l'obtenir de Dieu, ont dû longtemps lui demander. Il est donc, sans aucun doute, un don de Dieu. Son nom l'indique, d'ailleurs, puisque le mot *Schemouel*, en hébreu, signi-

fie « obtenu de Dieu ». En effet, dit sa mère, « je l'ai demandé au Seigneur ».

Mais, alors qu'elle le lui demandait, elle avait fait un vœu, celui de le lui consacrer « pour tous les jours de sa vie » (I, 11). Aussi bien, dès qu'il fut sevré, elle le conduisit au Grand-Prêtre.

C'était une rude épreuve, pour cette tendre mère, de se séparer d'un trésor qu'elle n'avait possédé, pour ainsi dire, que tout juste le temps nécessaire pour sentir tout le sacrifice qu'elle ferait en s'en séparant. Mais elle est une femme héroïque. Elle donne, sans hésiter, ce qu'elle avait promis. Elle le fait avec joie, non pas seulement avec résignation, et glorifie le Seigneur dans un cantique admirable, presque autant que le *Magnificat* de la Vierge Marie. (28)

La Bible des Pauvres, du moins dans la partie de l'image que nous avons décrite, ne rappelle pas, à proprement parler, cette première présentation au Temple du jeune Samuel. Je ne le conclus pas de ce fait qu'il y a déjà la taille d'un petit garçon, et non point celle de celui qui vient à peine d'être sevré. Ce sont « les écritures » qui m'amènent, en effet, à le reconnaître, et je vais le prouver. La Présentation proprement dite serait plutôt rappelée par la scène de gauche, celle qui n'a pas d'écritures, où l'enfant est censé plus petit, du seul fait d'être assis sur les genoux du Grand-Prêtre, — ce qui peut indiquer qu'il

(28) « Mon cœur a tressailli de joie dans le Seigneur et mon Dieu a exalté ma force. Ma bouche s'est ouverte sur mes ennemis, parce que je me suis réjouie en ton salut, etc. » (*I Reg.*, II, 1 sq.) La Vierge Marie commencera de même son cantique d'actions de grâces : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur. » (Lc., I, 46.) Les analogies se poursuivent de très près, au cours des deux cantiques.

ne sait pas encore se tenir debout, — et où il y a encore un second enfant, en plus de la mère et d'une autre femme. (29)

La scène de droite se rapporte donc expressément à l'une de ces visites que la mère de Samuel, accompagnée d'Elcana, son père, ne manquait pas de lui faire au Temple, après que l'enfant y eut été conduit.

— Samuel servait dans le Temple, tout enfant, revêtu d'un éphod de lin. Et sa mère lui faisait une petite tunique, qu'elle apportait aux jours marqués, lorsqu'elle montait avec son mari pour offrir le sacrifice annuel. Et Héli bénit Elcana et sa femme en disant : Que le Seigneur te rende une postérité par cette femme, pour le gage que celle-ci a confié au Seigneur. (*I Reg.*, II, 21.)

Ce sont les paroles que prononce Héli, dans l'image de la Bible des Pauvres. Il souhaite donc à l'époux d'Anne, d'avoir à son foyer d'autres enfants pour remplacer celui que, pour tenir le vœu de sa femme, il a donné au service du Seigneur. Ce souhait ne tarda pas à se réaliser.

FIG. 56 *Histoires de Samuel*, d'après L'ECUY, *Bible de la Jeunesse*. Samuel présenté à Héli et l'Onction de Saül.

(29) La scène de gauche, on le remarquera, ne porte aucun nom et n'a pas d'inscriptions. Ce n'est pas, à proprement parler, une image historique, mais symbolique. Elle représente, en général, la scene légale de la Purification ou, plus exactement, de la Purification de la mère et du rachat du nouveau-né. Le commentaire explicatif cite en effet le texte du Lévitique renfermant ces prescriptions légales : « Quand une femme enfantera et mettra au monde un garçon, etc. » (*Lév.*, XII, 2 sq.) Mais la mère de Samuel fait autre chose que de se soumettre à cette loi. Elle ne « rachete » pas son fils, comme elle en avait le droit, mais elle le donne au Seigneur, pour toute sa vie, comme elle en a fait le vœu. (I, 11.) Et c'est, en la félicitant, ce que rappelle le grand-prêtre Elie



FIG. 56. *Histoires de Samuel.*

— Le Seigneur donc visita Anne et elle conçut, et elle enfanta trois fils et deux filles, et l'enfant Samuel devint grand devant le Seigneur. (II, 21.)

*
* *

15. — Dans tout ce que nous avons raconté le rôle personnel de Samuel n'est pas encore très accusé. C'est à ses parents, surtout à sa mère, que revient l'honneur des démarches successives qui l'ont amené dans le Temple, au service du Seigneur. Nous allons le voir, maintenant, qui prend part plus directement aux grandes choses que Dieu veut accomplir en lui et par lui.

Il faut savoir qu'en ces temps-là les fils du Grand-Prêtre, attachés comme leur père au service du Temple, se rendaient coupables, dans ce service même, d'un grand nombre d'actions répréhensibles, voire même criminelles. (30) Héli, qui en est averti, leur adresse bien quelques timides reproches. Mais il n'ose les punir. Et la colère de Dieu gronde, pleine de menace, sur la tête de ces enfants coupables pendant que, tout au contraire, « l'enfant Samuel progressait, et croissait et plaisait au Seigneur autant qu'aux hommes ». (II, 26.)

En parlant de celui qui fut, à tout point de vue, le plus parfait de tous les enfants, l'Evangile dira plus tard, à peu près avec les mêmes paroles :

— Et Jésus progressait en sagesse, en taille et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. (Lc., I, 52.)

(30) *I Reg.*, II, 12-17 et 22-25. Voir, plus haut, la note 27, sur la fin.

Il était donc bien, le petit Samuel, un enfant chéri du Seigneur, pendant qu'il grandissait, dans le Temple, auprès du Grand-Prêtre. Ce fut alors que, pour la première fois, l'appel de Dieu se fit entendre directement à lui.

La scène est longuement détaillée au livre des Rois. Elle est de celles dont il ne faut rien omettre, en la rapportant. Il n'y en a pas, dans tout l'Ancien Testament, que les petits enfants aiment autant que celle-là. Elle suffirait, au besoin, pour leur faire comprendre, par rapport à ce grand Dieu qu'on leur enseigne à prier, et tous leurs devoirs, et aussi tous leurs droits. On ne se lasse pas de la leur expliquer. Et la meilleure façon de le faire, — je le dis par expérience, — est encore de leur lire le texte sacré, bien doucement, sans y rien ajouter, mais en leur laissant le loisir, à ces bons petits, d'en apprécier tout seuls, sans y être trop vivement sollicités, la grâce exquise et les incomparables leçons.

« Un jour, comme Héli était couché à sa place, — or ses yeux avaient commencé à se troubler et il ne pouvait plus voir, — la lampe de Dieu ne s'était pas encore éteinte, et Samuel dormait dans le temple du Seigneur, là où était l'arche de Dieu. Et le Seigneur appela :

— Samuel!

« Et celui-ci, répondant, dit :

— Me voici.

« Et il courut auprès d'Héli, et lui dit :

— Me voici, car tu m'as appelé.

« Héli répondit :

— Je ne t'ai pas appelé. Retourne, et dors.

« Et il s'en alla et dormit.

« Et le Seigneur, une seconde fois, appela :

— Samuel!

« Et Samuel se levant aussitôt, alla auprès d'Héli et lui dit :

— Me voici, car tu m'as appelé.

« Celui-ci répondit :

— Je ne t'ai pas appelé, mon fils. Retourne, et dors.

« Or, Samuel ne connaissait pas encore le Seigneur, et la parole de Dieu ne lui avait pas été révélée. Et le Seigneur, de nouveau, appela encore Samuel une troisième fois. Et celui-ci se leva et alla vers Héli, et il dit :

— Me voici, car tu m'as appelé.

« Héli comprit alors que le Seigneur appelait l'enfant, et il dit à Samuel :

— Va, et dors. S'il t'appelle de nouveau, tu diras : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute.

« Samuel s'en alla donc et dormit à sa place. Et le Seigneur vint, et il se tint là, et il appela comme les autres fois :

— Samuel! Samuel!

« Et Samuel dit :

— Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. »

L'enfant apprit alors les grandes choses que, par lui, le Seigneur allait faire pour sauver son peuple.

Ce devaient être, en partie, des choses redoutables, comme la ruine, qui lui est alors annoncée, de la maison d'Héli, ce Grand-Prêtre qu'il aimait et vénérait comme un père.

Mais ce devaient être aussi des choses glorieuses. A peine achevée, au livre sacré, le récit de la vocation de

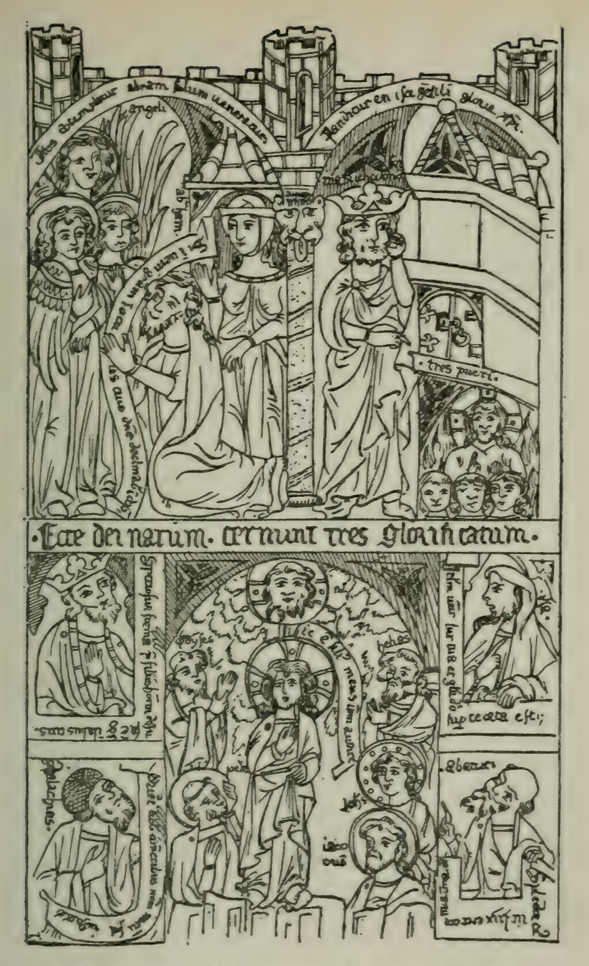


FIG. 56 *bis. Bible des Pauvres, la Transfiguration.*

Samuel, voici que commence celui où nous voyons le peuple, à l'appel sans doute du nouvel élu, sortir de sa torpeur et se décider, enfin, à partir en guerre contre les Philistins.

L'aurore de la victoire, malgré les dures épreuves du début, n'allait pas tarder à se lever. (31)

(31) Vient alors, dans le livre sacré, le récit de la campagne contre les Philistins, puis la consécration royale de Saül. Nous n'avons pas jugé nécessaire, en esquissant ces portraits, de le faire en suivant l'ordre chronologique. Notre sujet ne le demandait pas. Et il nous plaisait, au contraire, de finir sur le portrait de Samuel.





Cl. Alinari.

Albertinelli. La Visitation



Cl. Alinari.

Francia. La Présentation

CHAPITRE V

LA VIERGE MARIE, L'ENFANT JÉSUS ET LE PETIT SAINT JEAN

Il y a dans l'Evangile deux enfants célèbres, à savoir : l'Enfant Jésus et le petit saint Jean. On peut y joindre la Vierge Marie. Et ce sont trois enfants qui, tout en ayant été des enfants comme tous les autres, furent, cependant, des enfants extraordinaires : les saints livres et les saintes images nous en disent des choses merveilleuses.

I. — Nous avons achevé, avec le chapitre précédent, la première partie de notre ouvrage, c'est-à-dire l'étude de l'enfant d'après les livres de l'Ancien Testament. Nous en abordons maintenant la deuxième partie, l'enfant d'après le saint Evangile.

C'en doit être la plus importante. Nous devons, en effet, y exposer les faits, puis les principes que, comme chrétiens, il nous importe le plus de connaître, étant ceux-là, principalement, qui doivent inspirer notre conduite et la régler pratiquement.

On ne trouvera pas cependant dans cette seconde partie l'intérêt facile et, si j'ose dire, la charmante variété des horizons que nous avait ouverts l'étude de

l'Enfant dans l'Ancien Testament. Il faudra prendre son parti d'un peu plus d'austérité. Sans quitter tout à fait cet ordre naturel où la grâce de l'enfant, quand on l'y considère, apparaît toujours exquise, nous allons entrer dans le royaume des choses pleinement surnaturelles. C'est, dans l'édifice des connaissances religieuses dues à nos Saints Livres, un autre étage, sinon une autre construction. Le règne de la Synagogue est terminé. Voici, tout proche, celui de l'Eglise. L'Evangile va nous y acheminer.

Ce sera, tout d'un seul coup, un progrès considérable, — sinon une révolution, — aussi bien dans les faits que dans les principes qui les dominent, en les expliquant. Il faudra désormais, pour entendre en toute vérité les paroles de nos Saints Livres, les recevoir encore plus religieusement que par le passé : il faudra les accueillir *pieusement*, avec des âmes de croyants. Les saintes images elles-mêmes n'auraient presque plus de sens, si l'on voulait d'abord les regarder *curieusement*, avec des yeux d'artistes.

Nous ouvrons, en effet, le Saint Evangile.

Nous voulons le faire saintement, comme Byron voulait qu'on le fît, quand il disait :

— Heureux entre tous les mortels ceux à qui Dieu a fait la grâce d'entendre, de lire, de prononcer en prières et de respecter les paroles de ce livre! Heureux ceux qui savent forcer la porte et entrer violemment dans les sentiers! Mais il vaudrait mieux qu'ils ne fussent jamais nés que de lire pour douter ou pour mépriser.

Ce n'est pas assez de dire de ce livre extraordinaire que nous l'admirons. Ses profondeurs mystérieuses,

qui nous enchantent et nous ravissent, nous pénètrent encore plus de respect.

C'est en tremblant que nous entreprenons de mettre en lumière l'admirable poème de l'enfance qui s'y trouve esquissé. Il y est, certes, en termes magnifiques, mais combien discrets! On craint toujours d'en faire évanouir le charme pieux dès que, pour en mieux accentuer le dessin, on ose appuyer sur les traits qui, dans le texte sacré, l'arrètent avec une grâce aussi pure et aussi prenante.

Avant d'étudier, très spécialement, les deux épisodes qui devront, plus que tout le reste, retenir notre attention, nous aurons à considérer, dans l'Evangile, la place que les enfants y occupent, de façon générale. Elle y est moins considérable que dans l'Ancien Testament. On n'y trouve plus, par exemple, autant d' « enfants célèbres ».

Ce nous est une raison de plus pour parler d'abord, et nous le ferons dans ce chapitre, de ceux auxquels nous avons bien le droit, sans aucun doute, de donner ce nom. Nous les réunissons dans une même étude, bien que chacun d'eux mériterait, à lui seul, de fixer spécialement notre attention. L'Enfant Jésus, et le plus grand des trois, nous pardonnera, je pense, d'avoir parlé de lui en même temps que de sa très sainte Mère et de son cousin, le petit saint Jean.

A plus d'un titre, d'ailleurs, la très suave figure de ces trois petits enfants pouvait être présentée dans le même cadre. Ne sont-ils pas, tous les trois, des chefs-d'œuvre uniques, et vraiment hors série, du divin Créateur? Nous aurons à le montrer. Et puisqu'il s'agit ici de « transition au Nouveau Testament », ob-

servons d'abord qu'elle ne pouvait mieux se faire qu'en parlant de la Vierge Marie à la suite du jeune Samuel, par qui nous avons terminé la galerie des enfants célèbres de l'Ancien Testament.

I

L'ENFANCE DE LA VIERGE

2. Souvenez-vous, en effet, des réponses du petit Samuel.

— Me voici, car vous m'avez appelé.

— Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute...



Fig 57.

Ces paroles d'un enfant de l'Ancien Testament, quand vous les entendiez tout à l'heure, ne vous faisaient-elles pas songer à celles de cette jeune Vierge, vouée elle aussi au Seigneur et qui l'avait servi dans le Temple, (1) au moment où, par la bouche de l'Ange annonciateur elle entend, elle aussi, l'appel divin?

Fig. 57. *Annonciation à la Vierge.* Détail d'un tableau de Cologne. (XVe s.) En réponse à l'annonciation de l'ange Gabriel, la Vierge dit : Qu'il me soit fait selon votre parole. Alors, sous forme de colombe, l'Esprit-Saint vient se reposer sur elle.

(1) Il est même probable que la Vierge continuait encore à habiter le Temple au moment de son Annonciation. Saint

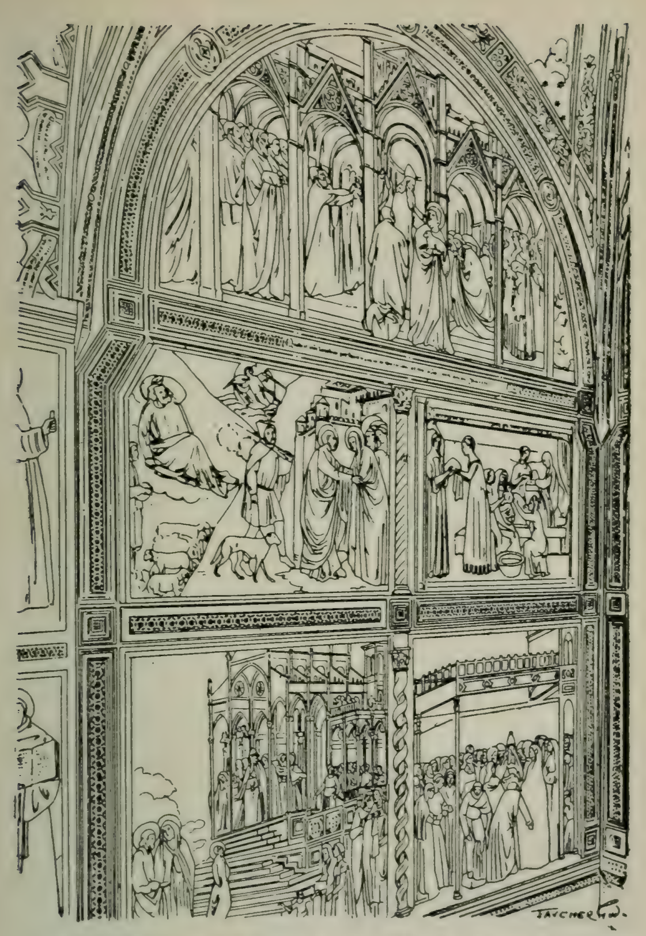


FIG. 58. *Histoires de l'enfance de la Vierge*, fresques de GADDI, à Sainte-Croix de Florence. — En commençant par le haut : Joachim chassé du Temple; Apparition à Joachim et Rencontre à la Porte Dorée, puis Nativité de la Vierge; Présentation au Temple et Mariage de la Vierge.

— Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. (Lc., I, 38.)

Que d'autres analogies encore entre ces deux enfants, Samuel et la Vierge Marie, dont la mère, également, s'appelle Anne et qui, dès le moment où l'on peut surprendre, dans le temps, la trame de leur histoire, nous apparaissent comme « un don de Dieu », un gage de salut et de régénération pour le peuple qu'il a résolu de sauver!

Par la simplicité héroïque et confiante de sa foi la Vierge Marie est encore une femme de l'Ancien Testament. Et toutefois nous nous sommes arrêté soudain, au moment de parler de celle qui, avant de devenir la plus heureuse et la plus parfaite de toutes les femmes et de toutes les mères, avait été, sans aucun doute, la plus parfaite des enfants.

Il nous semblait que nous allions manquer de respect, en quelque manière, à la sainte mère de Dieu, si nous en parlions, pour ainsi dire, en fin de série, et brièvement, alors qu'il ne serait pas trop d'un volume tout entier pour rappeler tout ce que la tradition, la légende, l'art et la piété ecclésiastiques ont

Matthieu dit en effet qu'elle « avait été fiancée à Joseph », et, chez les Juifs, la jeune fiancée attendait encore une année avant d'être conduite à son époux. De fait, l'évangéliste, après nous avoir raconté « l'annonciation à Joseph », qui est la confirmation céleste de la conception virginale du Christ, nous dit que Joseph, bien loin de vouloir se séparer secrètement de Marie, comme il en avait eu le projet, « fit comme l'ange lui avait ordonné et il prit son épouse chez lui. » (Mt., I, 24.) Les artistes ont mis parfois auprès d'une fontaine la scène de l'Annonciation à la Vierge. Cela peut encore s'accorder avec l'hypothèse qui fait habiter le Temple à la Vierge pendant l'année de ses fiançailles : elle serait allée à la fontaine, nous dit la légende, pour puiser de l'eau afin de laver les linges sacrés du Temple.

trouvé, au cours des siècles, pour chanter le poème de son enfance.

Ils ne l'ont pas fait, c'est vrai, absolument de la même façon que pour ce qui est de l'enfance de Jésus et du petit saint Jean. Et cela ne saurait nous surprendre.

Les Saints Livres, en effet, sont d'une singulière discrétion pour tout ce qui concerne la Vierge Marie. Ils ne nous font rien connaître au sujet de sa nativité et de son enfance proprement dite. Ils se taisent même, ce qui est surprenant, sur sa parenté. (2) Le seul renseignement authentique qu'ils nous fournissent finalement à son sujet, en dehors des faits consignés en saint Luc et qui se rapportent plus directement à l'enfance du Christ, est qu'elle s'appelait Marie, qu'elle était l'épouse de Joseph et que c'est d'elle que naquit Jésus :

— Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. (MT., I, 16.)

Mais cette discrétion des Saints Livres au sujet de l'enfance de la Vierge, loin de nous surprendre et de nous désoler, donnerait un charme de plus à tout ce que nous en pourrions dire. Nous l'aurions fait vo-

(2) L'Evangile nous donne bien deux généalogies du Christ. (MT., I, 1-16; LC., III, 23-38.) Mais toutes les deux procèdent de Joseph, soit en descendant, soit en remontant, et aucune ne fait mention de la parenté de la Vierge, « ce qui est d'autant plus étonnant, fait observer A. Nicolas, que Jésus-Christ n'a reçu le sang de ses aïeux que par sa mère. » La *Légende dorée*, toutefois, remarque très justement, et l'histoire ne la contredit pas, « que la coutume des saintes Ecritures était, à ce qu'on dit, de donner l'ordonnance de la génération, non pas des femmes, mais des hommes seulement. » Les artistes chrétiens comblent cette lacune en édifiant, avec le concours des Ecritures, leur *Arbre de Jessé*.

lontiers, si nous ne nous y étions déjà employé dans d'autres ouvrages. (3) Nous y avons montré que le mystère de l'enfance de la Vierge, plus encore que celui de sa vie tout entière, est de ceux-là que le travail mystique de la pensée chrétienne, toujours vivante et de plus en plus aimante, s'est appliqué, très pieusement, à déchiffrer.

En marge de l'histoire, et avec des approximations successives dont l'Eglise épurait peu à peu, en les contenant, la valeur de vérité définitive, la tradition, la légende et l'art se sont donné la main pour reconstituer, depuis le moment où elle fut conçue dans le sein de sa mère, l'inconnu de la vie de la Vierge. Ils l'ont fait avec des trouvailles d'expression dont ce n'est pas le moindre mérite que de pouvoir en dire qu'elles ont permis à nos ancêtres, et qu'elles nous permettraient encore aujourd'hui, si ce n'étaient des choses dont nous ne voulions plus parler, de les exposer, de façon exquise et très dévotement, même devant de tout petits enfants.

*
* *

3. — La *Conception de la Vierge!* Cette conception, dont nous pouvons, et même devons dire qu'elle fut absolument extraordinaire, une conception « immaculée », en d'autres termes, sa vérité historique, nous le savons aujourd'hui, est comme telle, c'est-à-dire en tant qu'immaculée, tout ce qu'il y a de plus

(3) Nous renvoyons donc nos lecteurs à nos études de théologie artistique sur la sainte Vierge, spécialement au premier volume. *De la Conception immaculée à l'Annonciation angélique.* Téqui, édit., 1908.

certain. Elle l'était pour les poètes, les artistes et les pieux fidèles, pour l'Eglise priante, en un mot, bien avant de l'être devenue, avec cette note de certitude absolue, pour l'Eglise enseignante.

Personne ne saurait le contester. Et ce qu'on aurait encore moins le droit de faire, ce serait de méconnaître la charmante délicatesse avec laquelle les légendaires et les imagiers avaient réussi à raconter, — or ce n'était pas facile, — cette très sainte et immaculée conception. C'est toute la gracieuse légende de saint Joachim et de sainte Anne, avec la trame de ces actions merveilleuses, mais tout de même raisonnables, (4) qui les conduisent finalement, après de multiples épreuves, jusqu'à la célèbre « Rencontre à la Porte Dorée ». Alors, tombant dans les bras l'un de l'autre, les saints époux se donnent un très chaste baiser. (5)

L'Immaculée Conception de la Vierge Marie est,

(4) C'est, en premier lieu, *Joachim chassé du Temple*, ou plutôt Joachim dont le Grand Prêtre repousse les offrandes, « disant que ce n'est pas convenable qu'un homme sous le coup de la malédiction de Dieu et de la loi osât faire offrande au Seigneur et que lui, qui était stérile, se mêlât à ceux qui ne l'étaient pas. » (*Légende dorée.*) Cette action du Grand Prêtre, si peu raisonnable qu'elle nous paraisse, s'accorde encore assez bien avec la façon de voir des hommes de l'Ancien Testament. La double apparition de l'ange à Joachim, puis à sainte Anne, rentre dans la série des annonciations évangéliques : on ne peut dire que ce sont des actions « irraisonnables », car elles sont aussi raisonnables que l'annonciation à Zacharie ou à la Vierge. Nous en parlons ici, toutefois, parce qu'on ne doit pas les mettre sur le même plan que les annonciations angéliques dont parle l'Evangile : l'annonciation à saint Joachim et à sainte Anne ne nous sont connues, en effet, que par la tradition.

(5) Le baiser que sainte Anne reçoit de saint Joachim est *le signe* et non pas *la cause* miraculeuse de sa conception. Cela est de toute évidence. On ne s'explique pas comment Barbier de Montault a pu dire, au sujet de la rencontre des deux époux à la Porte Dorée que « du chaste baiser qu'ils se don-

dans l'ordre de la figuration intelligible des choses extraordinaires, de celles-là dont on pourrait dire que leur vérité dépasse les moyens humains dont nous disposons pour les exprimer. Elles ne sont pas moins vraies du fait que les poètes avaient mis, pour s'en apercevoir, moins de temps que que les théologiens. La conscience de l'Eglise elle-même, d'autre part, ne s'éveille pas, dans sa plénitude, d'un seul coup. Elle n'avait jamais douté, cependant, que, dans la personne de la Vierge Marie et par une exception unique, un enfant, tout au moins, avait été complètement réhabilité dès le sein de sa mère, au premier instant de sa conception. Elle avait hésité, simplement, sur la façon dont il fallait, pour qu'elle devienne une « vérité de foi », appuyer sa croyance pieuse.

Voici, maintenant, la petite Marie qui fait son entrée dans la vie. L'Eglise célèbre solennellement la *Nativité de la Vierge Marie.* Elle le fait au moins dès le septième siècle. Avec la nativité de l'Enfant Jésus et celle du petit saint Jean-Baptiste, ce sont les trois seules naissances qu'elle fête au cours du cycle de ses solennités liturgiques. Les imagiers ont garde de l'oublier. Ils nous montrent donc la Vierge qui vient de naître. C'est un motif classique. Trois berceaux, en conséquence, sont pieusement glorifiés par l'art chrétien, celui de la Vierge, celui du petit saint Jean et celui, enfin, de l'Enfant Jésus, qui est une crèche.

La piété chrétienne n'a pu attendre, pour recom-

nent mutuellement, Marie est conçue sainte et immaculée ». Marie a conçu par l'opération du Saint-Esprit, mais elle n'a pas été conçue de cette manière, remarque saint Bernard; elle est demeurée vierge dans son enfantement, mais elle n'a pas été enfantée par une vierge.

mencer à s'intéresser à la Vierge, le jour de son annonciation par l'ange Gabriel. Elle croit, elle sait que, pendant la période antérieure de sa vie et dès



Fig. 59.

ses premières années, la Vierge Marie a été pleine de grâce, la plus parfaite de tous les enfants. Voici comment elle manifeste sa croyance.

FIG. 59. *La Rencontre à la Porte Dorée*, fresque de GIOTTO, à l'Arena de Padoue (XIVe s.) Après être apparu à Joachim, le même ange se montra à son épouse, Anne, « et lui révéla les mêmes choses en ajoutant que, pour marque de la vérité de ses paroles, elle allât à la Porte Dorée, où elle rencontrerait son mari, qui revenait. Donc, selon le commandement de l'ange, ils s'en allèrent au-devant l'un de l'autre, tout réjouis de leur vision réciproque. Et assurés désormais d'avoir un enfant, ayant adoré le Seigneur, ils s'en retournèrent en leur maison, attendant joyeusement la réalisation de la divine promesse. » (*Légende dorée.*)

Elle voit d'abord la Vierge qui est conduite au Temple pour y être élevée sous l'aile du Seigneur, uniquement consacrée à son service. C'est la *Présentation au Temple.* L'Eglise l'honore également par une fête. Elle se célèbre le 21 novembre et remonte peut-être jusqu'au cinquième siècle.

On ne doit point la confondre, pas plus que le rythme de sa figuration artistique, avec la Présentation de Jésus au Temple. Les vieux légendaires ont ici servi de guides aux imagiers pour leur faire comprendre la différence des deux Présentations. Le Christ est offert et présenté au Temple; la Vierge, au contraire, s'y présente elle-même, plutôt qu'elle y est présentée. C'est donc à elle, encore plus qu'à ses parents, que revient le mérite, avec l'honneur, de cette généreuse offrande.

De là vient, dans les images de la Présentation de la Vierge les plus respectueuses de la tradition iconographique, l'importance des « degrés » qui conduisent au Temple. Elle s'explique par une double raison, l'une mystique, l'autre pittoresque et toutes deux sont clairement indiquées dans la *Légende dorée.* (6)

Il est très intéressant de suivre toutes ces nuances dans les images de la Présentation. Les deux célèbres

(6) L'importance des « degrés » du Temple, dans les images de la Présentation, s'explique par une double raison, l'une mystique, l'autre pittoresque, et toutes les deux sont clairement indiquées dans la *Légende dorée.* Il y est requis, en effet, « quinze degrés, selon les quinze psaumes graduels », et d'autre part, comme il faut bien faire sentir que la Vierge s'offre d'elle-même au Seigneur, bien qu'elle semble offerte par ses parents, il est nécessaire qu'on l'aperçoive, tout à loisir, gravissant ce long escalier « sans le secours de personne », ce qui était, pour sûr, une chose merveilleuse, car elle n'avait alors, nous dit-on, que trois ans.



Cl. Alinari.

Murillo. Sainte Famille



Cl. Alinari.

Mariotto. Sainte Conversation

tableaux du Titien et de Rembrandt montreraient qu'elles ne sont pas toujours, dans les œuvres des grands maîtres, également observées.

Le problème de l'éducation de la Vierge est tran-



Fig. 60.

ché sans hésitation par la Légende. Elle se fit tout entière dans le Temple, où les Anges eux-mêmes se seraient associés au Grand Prêtre pour la rendre plus parfaite. Les imagiers ont souvent traduit, dans leurs

FIG. 60. *Présentation de la Vierge au Temple* avec, sur la droite, *la Vierge, adolescente, qui médite et qui prie.* Détail des TAPISSERIES DE BEAUNE. La tradition iconographique est ici médiocrement observée : la Vierge, d'abord, s'y montre déjà grande personne, et d'autre part, pour gravir les degrés du Temple, elle est aidée par deux anges au lieu de le faire toute seule, vaillamment.

œuvres, ces charmantes trouvailles des légendaires. Il y en a même qui le font, tel le moine Jacques et son miniaturiste, avec une indiscrétion d'images vraiment délicieuse. D'autres, cependant, n'ont pu se résigner à écarter complètement sainte Anne de ce programme d'éducation. Ce sont les artistes qui, comme Pinturicchio, ont laissé à cette bonne mère, tout au moins, le soin d'apprendre à lire à la Vierge.

Ajoutons simplement, puisqu'il ne nous est pas permis de nous arrêter plus à loisir sur ces questions, que le *Mariage de la Vierge* est encore un motif qu'on pourrait faire rentrer dans le cycle de l'enfance de Marie. La tradition, en effet, la suppose toute jeunette, presque une enfant, au moment de ses fiançailles avec saint Joseph. Ce fut donc « un mariage précoce ». Raphaël, je le reconnais, ne semble pas s'en souvenir dans son célèbre tableau de la pinacothèque de Milan.

La scène, pour le grand artiste, se serait passée devant le Temple. Je préfère les artistes qui ont eu soin de la mettre à l'intérieur même de l'édifice, et non pas devant son parvis. Rien n'est à négliger, quand il s'agit de préciser les conditions dans lesquelles, religieusement, doivent se fonder les familles. Nous louerons donc Giotto, dans ses fresques de l'Arena, à Padoue, d'avoir détaillé en de multiples compositions, le grand sujet du mariage de la Vierge. Il ne néglige pas, cela va de soi, de nous montrer la scène classique du Grand Prêtre qui a convoqué, dans le Temple, tous les Prétendants. Mais il nous rappelle aussi les fêtes du mariage et représente, par exemple, le cortège nuptial, que précèdent les musiciens.

C'est fort bien. Il ne m'aurait même pas déplu d'y trouver un « festin de noces ». N'est-ce point encore une de ces anciennes coutumes qui auraient grand besoin d'être réhabilitées? Il n'y aurait pas de trop, pour le faire, de l'exemple de la Vierge venant appuyer celui de Jésus lui-même, aux Noces de Cana.

Que de belles choses, sur ces différents sujets, les



Fig 61.

anciennes traditions nous ont conservées! On regrette, vraiment, de n'y pouvoir insister. Et, sans doute, il n'aurait pas été défendu de le faire dans un ouvrage, qui sans prétention scientifique, traite de l'Enfant d'après les Saints Livres et les sainte images.

Peut-être, toutefois, cela n'eût pas été sans quelque inconvénient. Si respectables que puissent être d'anciennes traditions et les images qui servent à les illustrer, elles ne motivent pas suffisamment, quand elles ne sont pas appuyées de l'autorité des Saints Livres, cette plénitude d'adhésion qu'on pourrait leur

FIG. 61. *Sainte Anne apprend à lire à la* Sainte Vierge, fresque de PINTURICCHIO (XVe s.), à l'église Sant'Onofrio de Rome.

désirer. La vérité qu'elles renferment demeure toujours un peu mystérieuse. Mais c'est tant mieux, en somme, puisque nous y gagnons de les pouvoir contempler avec une plus grande liberté de cœur et d'imagination.

La spéculation mystique a donc bien le droit de s'exercer, comme elle l'a fait de tout temps, sur la mystérieuse enfance de la Vierge. Mais c'est à condition qu'elle y mettra une certaine réserve et que, d'autre part, elle ne prétende pas jouir de la même liberté quand elle abordera l'enfance de Jésus et celle du petit saint Jean. L'histoire, désormais, sera notre guide. Les mystiques eux-mêmes devront savoir s'en contenter.

II

L'ENFANCE DU CHRIST

4. — Afin de mener à bien la grande œuvre de la réhabilitation de l'enfance, qui n'était d'ailleurs qu'une partie de son programme de l'entière restauration de la nature humaine, le Christ n'a pas suivi d'autre méthode que celle qu'il avait résolu d'adopter pour l'exécution de la totalité de ce programme.

S'adressant à des créatures intelligentes et libres, il ne pouvait manquer, en leur faisant connaître ce programme dans son enseignement proprement dit, de l'accompagner de tout ce qui pourrait le mieux les déterminer à l'accepter, exemples, paraboles, tous les adjuvants, en un mot, de ce genre de méthode. Ce

fut l'œuvre des trois dernières années de sa vie, après qu'il eut atteint l'âge de trente ans. Et il s'y employa, nous le verrons, avec toutes les ressources qu'il pouvait mettre au service de cet enseignement.

Mais il l'avait fait d'abord, et pendant trente ans, en étant lui-même, parmi ceux avec lesquels il vivait et dans l'obscurité voulue d'une existence des plus modestes, l'exemplaire achevé de la perfection dont, le moment venu, il allait donner les préceptes. En d'autres termes, il ne commença à enseigner, selon l'expression des Actes des Apôtres, qu'après avoir lui-même agi. (7) Quand nous ouvrons l'Evangile pour y étudier la vie de Jésus, il faut toujours commencer par y chercher des leçons vécues, celles de l'exemple, avant d'y recueillir ces autres leçons, celles de l'enseignement, qui se traduisent d'ailleurs, régulièrement, en des paroles de vie, c'est-à-dire des leçons pratiques.

Ces deux sortes de leçons, quel que soit l'ordre de choses dans lequel nous avons besoin de les recevoir, le Christ ne nous les refuse jamais. Elles ne nous manqueront pas au sujet de cette réhabilitation de l'enfance que l'aveuglement du paganisme avait rendue si nécessaire.

Pour réhabiliter l'enfance et avant de nous enseigner les grandes choses sur lesquelles il fonderait cette réhabilitation, le Christ a donc voulu commencer par être, lui-même, un enfant.

Oui, ce grand Dieu, le Maître du ciel et de la terre, n'a pas voulu réhabiliter la nature humaine, d'un

(7) C'est le premier verset du livre des Actes : « Primum quidem sermonem feci de omnibus, o Theophile, quæ cœpit Jesus *facere et docere.* » (*Act.*, I, 1.)

seul coup, en nous apparaissant, comme il l'aurait pu, avec la plénitude de perfection de cette nature dans son complet épanouissement. Il a commencé par être petit, tout petit. Nous voulons donc savoir comment il l'a été. Et nous le pouvons. Cette période de sa vie terrestre, en effet, ne nous est pas complètement inconnue.

Non seulement elle ne nous échappe pas complètement, mais la brièveté même des récits qui nous la font connaître n'est pas ce qui contribue le moins à en arrêter très nettement le caractère et la valeur d'édification.

C'est, à la fois, une enfance ordinaire, sans événements notables, et une enfance absolument unique, toute pleine de merveilles.

Elle ressemble à toutes les autres enfances : elle leur est alors tellement semblable qu'on n'en peut guère citer, parmi les enfances qui ont une histoire, de plus modeste et, pour ainsi dire, de plus prosaïque.

Mais elle est aussi une enfance qui se raconte avec des choses admirables : elle est alors tellement extraordinaire que la Science, celle qui ne peut s'accommoder des interventions célestes dans la trame, qu'elle étudie, des existences humaines, a mis un acharnement incroyable à en discréditer le récit.

Elle s'y est employée vainement. (8)

(8) A consulter principalement, à ce sujet, P. A. DURAND, S. J., *L'Enfance de Jésus-Christ d'après les évangiles canoniques*, avec une étude sur « les frères du Seigneur », Beauchesne, éditeur, 1908. On lirait aussi avec profit les ouvrages de M. Lepin. « Mise à part l'objection de principe, fondée sur l'*a priori* philosophique, qui consiste à dénier toute réalité objective au surnaturel, et partant toute valeur historique à un récit miraculeux, le rationaliste ne peut faire valoir, sur le

L'évangile de l'Enfance, comme elle le désigne couramment, a gagné à toutes ses attaques un regain de popularité, en même temps que sa valeur d'histoire en sortait de plus en plus assurée.

C'est bien, comme tout le reste du Livre sacré, un récit véridique qui, rédigé par des plumes humaines, l'a été, sans aucun doute, sous l'inspiration de Dieu.

Nous pouvons donc continuer, ainsi que l'ont fait les bons chrétiens de tous les temps, à méditer avec un infini respect les histoires de l'enfance du Christ, telles que les ont rédigées saint Luc et saint Matthieu. Elles seront pour les parents, et aussi pour les enfants, une mine inépuisable de précieux enseignements.

Nous les aurions reproduites, dans leur totalité, si leur popularité, surtout après les attaques récentes dont elles ont été l'objet, ne nous avait pas dispensé de le faire. Il suffira d'en avoir rappelé sommairement, dans une note, les titres les plus caractéristiques. (9)

terrain strictement critique, aucune difficulté sérieuse contre la vérité des récits que nous étudions : par contre, ces récits portent en eux-mêmes des garanties positives, dont aucun critique impartial ne peut contester la force probante, en faveur de leur pleine historicité. » (LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu*, p. 46, Letouzey, 1904.) Saint Luc reproduit la tradition ancienne et primitive, telle qu'elle est parvenue des contemporains mêmes du Sauveur à notre évangéliste. Il le dit lui-même, dans sa préface. (LC., I, 14.) Et il le prouve par l'entière sincérité de son récit : il porte tous les caractères intrinsèques de la vérité la plus parfaite.

(9) Ce sont : 1. L'annonciation à Zacharie. LC., I, 5-25. — 2. L'annonciation à la Vierge Marie. LC., I, 26-38. — 3. L'annonciation à Joseph. MT., I, 18-25. — 4. La visitation de la Vierge à Elisabeth. LC., I, 39-56. — 5. La nativité de saint Jean-Baptiste et le *Benedictus*. LC., I, 57-79. — 6. La nativité de Jésus. LC., II, 1-7. — 7. L'annonciation aux bergers et le *Gloria in excelsis*. LC., II, 8-14. — 8. L'adoration des bergers. LC., II, 15-20. — 9. La circoncision de Jésus. LC., II, 21.

On remarquera que, dans toute cette partie de l'Evangile, l'histoire de l'Enfant Jésus est mêlée, sans cesse, à celle du petit saint Jean. Nous dirons à part, cependant, ce qui, dans chacun d'eux, nous a paru mériter une spéciale considération. Nous commencerons, comme de juste, par l'Enfant Jésus.

*
* *

5. — L'enfance du Christ, avons-nous dit, ne laisse pas d'être, après les manifestations célestes de ses premiers instants, une enfance qui, par la suite, devait s'écouler sans événements notables, de façon très commune. Elle ressemble à celles qui seront désormais, sous le régime de l'Evangile, les moins mouvementées et les moins extraordinaires.

Ne fallait-il pas qu'il en fût ainsi, afin que l'Enfant Jésus puisse devenir, dans l'avenir, le modèle de tous les enfants, sans exception, et non pas de ceux-là, seulement, pour qui Dieu se montrerait, aux yeux des hommes, prodigue de merveilles? C'est une grâce d'exception qu'il ne faut pas, à la légère, souhaiter aux parents, ni même aux enfants.

Car l'enfant, dans la famille et malgré la grande place qu'il y tient, est celui qui doit encore savoir se faire oublier. Il est celui dont on ne parle pas, bien qu'on s'en occupe toujours. Il est aussi, s'il ne manque pas de sagesse, celui qui ne parle pas.

— 10. La présentation au Temple et le *Nunc dimittis*. Lc, II, 22-39. — 11. L'adoration des Mages. Mt., II, 1-12. — 12. Le songe de Joseph et la fuite en Egypte. Mt., II, 13-15. — 13. Le massacre des petits enfants de Bethléem. Mt., II, 16-18. — 14. Le songe de Joseph et le retour d'Egypte. Mt., II, 19-23. — 15. Jésus au Temple parmi les Docteurs. Lc., II, 41-52.



FIG. 62. *La Nativité du Christ*, sculpture (XIVe s.) de la Porte de la Vierge, au portail nord de SAINT-MARC, à Venise. C'est une Nativité sans grande joie, presque dolente, où semble avoir passé l'âme attendrie de notre sculpture française du XIIIe siècle. Saint Joseph y est songeur, comme toujours, mais la Vierge ne le paraît pas moins que lui et son geste traduit une mélancolie profonde. Elle pense au Calvaire. Pour encadrer la scène, il y a la vigne mystique dont les raisins, en pleine maturité, attendent le pressoir.

Or, si Jésus n'avait pas été, aux premiers instants de son apparition dans le monde, celui dont on ne parle pas, — sa venue, en effet, devait être signalée, comme elle le fut, par des faits divins et des paroles célestes, — il devint, aussitôt après, celui qui voulut se faire oublier. Il a été pendant de longues années celui qui, par un miracle sans cesse renouvelé de sa volonté divine, s'employait à contenir, en les cachant, les manifestations extérieures de son infinie perfection.

Tout petit qu'il était, en effet, sa perfection morale de même que sa perfection surnaturelle avaient atteint leur maximum d'intensité. Elles ne devaient plus s'accroître ni se développer. Il ne pouvait en aller autrement, par suite de l'union hypostatique.

Car, s'il y a deux natures en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine, il n'y a en lui qu'une seule personne, qui est une personne divine, la Personne même du Fils de Dieu. Or, sa nature humaine tout entière, son corps aussi bien que son âme, était entièrement pénétrée, et comme envahie, par cette divine personnalité. Elle le fut dès les premiers moments de son existence. D'où la perfection morale et surnaturelle de son être humain.

Elle nous est affirmée hautement, et à plusieurs reprises, par les textes sacrés.

Les théologiens, à la suite, nous expliquent comment, en plus de cette grâce substantielle, qui résulte dans le Christ du don même de la personne du Verbe, il eut aussi la grâce accidentelle, ou créée, qui est la conséquence de ce don. Or, cette sorte de grâce, qui est causée dans la nature humaine par la présence

de la divinité, comme la lumière, dans l'air, est causée par la présence du soleil, ne pouvait être, dans une nature créée, plus grande qu'elle le fut dans le



Fig. 63.

Christ, où cette présence de la divinité était tout ce qu'on peut imaginer de plus intime et de plus conti-

Fig. 63. *Nativité synoptique*, d'après la formule byzantine. Mosaïque de la chapelle Palatine, à Palerme. (XIIe s.) On y trouve, bien entendu, le *Bain de l'Enfant Jésus*, et les Mages y sont représentés par deux fois, quand *ils cheminent* sur la route de Bethléem, guidés par l'étoile, puis au moment où *ils offrent leurs présents*. La composition reste incomplète : l'ange qui est dans le haut, à droite, parlait évidemment aux bergers : cette partie de la mosaïque se trouvait sur la voûte voisine.

Les questions iconographiques relatives à l'évangile de l'Enfance du Christ ne sont, ici, que rappelées sommairement. Nous les avons déjà traitées dans d'autres ouvrages, par exemple dans le commentaire qui accompagne notre *Christ de la Légende Dorée*. Nous pensons d'autre part y revenir bientôt dans un livre spécial.

nuel, et donc de plus parfait. Elle y était, en effet, toujours subsistante, par suite de l'union hypostatique, c'est-à-dire de l'union, en Jésus-Christ, de deux natures sous une seule personne, ou « hypostase ». Et c'était la Personne du Verbe qui modérait, en les ordonnant très parfaitement, toutes les actions du Christ. Il ne pouvait donc y avoir, dans ces actions, que des manifestations vitales de la perfection la plus absolue. Et cette perfection, parce qu'elle était absolue, n'était pas susceptible de jamais devenir plus complète.

Quelle merveille, n'est-il pas vrai, de pouvoir affirmer toutes ces choses, et de le faire avec une entière certitude, en parlant d'un tout petit enfant!

Et qu'on n'objecte pas, à ce propos, le texte où saint Luc nous dira de Jésus enfant qu'*il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes*. (Lc., II, 40.) Il ne s'agit ici en effet, comme le font observer les théologiens, que des manifestations extérieures de cette perfection. (10)

(10) « Cela ne veut pas dire que la grâce sanctifiante et les dons symbolisés par la sagesse augmentaient en soi d'intensité et s'enracinaient de plus en plus en lui. Le texte (de saint Luc) n'avance rien, du reste, qui autorise cette interprétation: il dit seulement que l'enfant grandissait et qu'en même temps il manifestait progressivement sa sainteté et ses vertus dans ses relations avec Dieu et avec les hommes. C'était un progrès, non point simulé, mais cependant plutôt extérieur. Par cette *extériorité* Notre-Seigneur voulait écarter de sa divine personne toute apparence de prodige fantastique et arbitraire, comme lui en prêtent si copieusement les évangiles apocryphes à tendance agnostique. Jésus, prévenant de loin cet idéalisme excentrique, voulait se montrer véritablement homme en se soumettant aux conditions de son âge, pour ensuite révéler sa plénitude d'homme parfait, selon les temps et l'opportunité. » (R. P. SCHWALM, *le Christ d'après saint Thomas d'Aquin*, p. 94. Lethielleux, 1910.)

Il n'est donc pas interdit à l'art chrétien, — et même il lui est recommandé, — de faire songer, dans la mesure où il

Le petit Jésus fut absolument parfait dès les premiers instants de son existence, mais il ne voulut pas donner tout d'un coup, à ceux auprès desquels il vivait, des preuves éclatantes de cette infinie perfection. Il n'aurait pu le faire, d'autre part, qu'en cessant d'être, en quelque façon, un enfant. Et cela, pour sûr, il ne le voulait pas.

*
* *

6. — On ne peut donc approuver les artistes qui s'inspirant de certains légendaires ou de leurs propres imaginations, persistent à donner à Jésus enfant des actions plus ou moins extraordinaires. Ils vont à l'encontre, en le faisant, des enseignements les plus formels de la théologie. Ils orientent très dangereusement la dévotion populaire vers des conceptions qu'on ne saurait trop blâmer. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'elles sont, la plupart du temps, ridicules. Le malheur est qu'elles ne le sont pas encore, d'elles-mêmes, assez clairement pour les faire immédiatement rejeter.

Que dire, maintenant, des artistes qui s'exercent,

le peut, à ces manifestations progressives de la perfection du Christ. On ne saurait donc approuver les artistes qui, dans leur formule de l'Annonciation, nous montrent l'Enfant Jésus qui, déjà tout formé, descend du Ciel vers la Vierge Marie, comme si ce n'était pas dans le sein de cette très sainte Vierge qu'il avait pris cette forme corporelle. Le tableau de Timotes Viti, où le saint Enfant se voit ainsi, est donc de ceux-là que la théologie artistique ne saurait recommander. La Vierge, aussi bien, a nourri elle-même son Enfant, et les artistes, autrefois, aimaient à nous le rappeler. Mais c'est à peine, aujourd'hui, s'il est permis de s'en souvenir. On ne trouvera donc pas, dans ce livre, d'image qui nous montre la Vierge allaitant le petit Jésus.

bien malencontreusement, à nous intéresser aux actions enfantines du petit Jésus? Il en est, même



Fig. 64.

parmi les plus grands, qui nous le montrent, dans la crèche, occupé à sucer son doigt... C'est une formule qu'affectionne Lippi, un des peintres les plus célè-

FIG. 64. *La Vierge, l'Enfant et des anges musiciens.* Miniature française de la Bibliothèque Nationale. (Lat. 924.)

bres de la Renaissance italienne. On accordera sans peine que cette action, toute commune qu'elle soit aux petits bébés, n'est pas de celle dont on puisse dire qu'elles relèvent de la perfection enfantine.

Serait-il du moins de cette perfection d'aimer à s'amuser et à jouer, bien gentiment? On pourrait le contester. Il y a des enfants qui, pour ne pas être « joueurs », méritent cependant d'être encore regardés comme des enfants sages. Car ce n'est pas toujours un défaut, même pour un enfant, de ne pas aimer beaucoup à s'amuser.

Sans blâmer expressément les artistes qui ont voulu, à toute force, nous intéresser aux jeux de l'Enfant Jésus, je voudrais qu'ils y aient mis, tout au moins, un peu plus de discrétion. La pente est dangereuse, sur laquelle ils se sont engagés. On n'aurait, pour s'en convaincre, qu'à consulter les œuvres des artistes qui sont le moins susceptibles, comme on sait, de mesure et de délicatesse. Les maîtres allemands du quinzième siècle n'hésitent pas, en effet, à nous montrer l'Enfant Jésus monté sur un cheval de bois, ou encore le petit saint Jean qui dispute à Jésus une écuelle de bouillie. (11)

(11) M. Mâle a reproduit cette gravure allemande du XV[e] siècle où l'on voit l'Enfant Jésus chevauchant un bâton que termine une tête de cheval. (Emile MALE, *l'Art religieux de la fin du moyen âge en France*, p. 155. Colin, 1908.) Il cite, dans notre art français, des œuvres, surtout parmi les miniatures, qui sont exemptes, heureusement, d'un semblable ridicule, par exemple cette charmante miniature d'un manuscrit latin de la Bibliothèque nationale (Lat. 924) dont nous donnons ici un petit dessin. Mais il les juge finalement, dans leur ensemble, assez sévèrement : « Toutes les scènes de l'enfance sont racontées par nos miniaturistes avec une tendresse qui va parfois jusqu'à la puérilité. On dirait une nourrice racontant l'Evangile à un enfant. »

N'est-il pas cent fois plus instructif, et pieux, le silence des Evangiles sur les actions enfantines de Jésus? Pour les voir, comme je les sais, toujours également parfaites, je n'ai pas besoin qu'on s'ingénie à m'en détailler le programme menu. Je me déclare satisfait quand on me l'a montré dans les bras de sa sainte Mère. Et je sais bien que, de toutes les images du petit Jésus qu'on puisse proposer à des enfants, pour le leur faire connaître et aimer, c'est, de beaucoup, celle-là qu'ils préfèrent et qu'ils comprennent le mieux.

Ils ne se lassent pas de la regarder. Elle les sollicite doucement à des conversations muettes, et à des émerveillements sans cesse renouvelés. D'enfant à enfant on a tant de choses à se dire! Mais quel désenchantement, s'il leur faut continuer ce doux commerce d'amitié avec un enfant qui chevauche un bâton à tête de cheval, ou dispute une écuelle de bouillie à un autre petit, fût-il le petit saint Jean!

Aussi bien, et pour de semblables motifs, je n'éprouve qu'une sympathie très mesurée pour les images qui nous montrent Jésus enfant, ou plutôt adolescent, travaillant avec saint Joseph dans un atelier de menuisier. Ce motif iconographique est, dans l'art chrétien, venu seulement sur le tard. Il n'est pas, cependant, de ceux-là qu'il faudrait critiquer au nom du respect de la lettre des Evangiles. Il s'appuie, au contraire, sur un texte formel. (12) « On ne saurait

(12) Après avoir entendu le Christ, les Juifs disent de lui : « D'où viennent à celui-ci cette sagesse et ces miracles? N'est-ce pas le fils du charpentier, *nonne hic est fabri filius?* » (MT., XIII, 54-55.) De même en saint Marc : *nonne hic est faber, filius Mariæ.* (VI, 3.) Saint Marc est plus explicite que saint Matthieu. « C'est bien Jésus qui est nommé le charpentier, et

donc, remarque l'abbé Pascal, porter une accusation de trivialité contre un artiste qui ferait de Jésus un simple apprenti. Mais la fiction qui donne pour aides à ce divin ouvrier des anges sciant des poutres, équarrissant des troncs d'arbres, n'est pas merveilleuse, on en conviendra. » (*Art chrétien*, I, 138.)

Je veux bien reconnaître, avec le même auteur, qu'Annibal Carrache « a évité ce défaut dans l'admirable toile où l'Enfant Jésus seconde son père nourricier, qui tend le cordeau sur une pièce de bois, tandis que Marie est occupée de la couture ». Cela vaut mieux, en tout cas, que de nous montrer le petit Jésus ramassant les copeaux dans son tablier, — ou plutôt tenant un tablier dans lequel, pour lui éviter de se baisser, un ange dépose respectueusement des copeaux. Quand des images de ce genre figurent, — elles le font, — dans des livres destinés à l'instruction des enfants, je me demande, vraiment, comment s'y prennent les maîtres, ou les parents, pour en tirer les commentaires avec lesquels, je suppose, ils s'occupent, pieusement, de l'instruction religieuse de ces petits!

Les entrepreneurs d'images de dévotion en jettent quotidiennement dans le commerce qui sont encore, à notre avis, beaucoup moins estimables. Ce n'est pas de cette façon qu'il faut faire songer à ce qui, dans

le fils de Marie comme le fils unique d'une veuve. » (LAGRANGE, *Saint Marc*, p. 142.) Jésus a donc exercé la même profession que son père, et c'est dans son atelier qu'il a fait, sans aucun doute, son apprentissage. Le terme *faber* peut s'entendre d'un « menuisier », mais aussi, et plus probablement, d'un « charpentier ». Les Pères de l'Eglise l'entendent plutôt au premier sens. Les artistes ont les deux interprétations. Ils s'arrêtent plus généralement, eux aussi, à la première.

l'enfance du Christ, en a été le côté ordinaire et commun, — le côté prosaïque, si l'on veut. Il fallait être un Rembrandt pour savoir dire cette prose avec des accents qui nous en révèlent, quand même, la poésie admirable et, finalement, le côté divin.

Je ne voudrais pas, cependant, condamner sans appel les artistes qui ont introduit les anges dans les représentations qu'ils nous donnent de l'enfance du Christ. Car il y a des façons de les mettre auprès de lui qui appuient encore, bien loin de la diminuer, la démonstration de la perfection absolue du divin Enfant.

Il est, en effet, le grand maître des anges, leur chef et leur roi. Rien de plus juste que de les placer auprès de lui, pour lui faire la cour. Alors, s'ils le font avec une certaine tenue, je ne m'étonne pas qu'ils s'y emploient, eux aussi, avec quelques petites manières enfantines, comme serait, par exemple, de lui offrir une fleur, ou même un petit oiseau. Et pour ce qui est de lui faire un peu de musique, c'est tout à fait dans leur rôle. Personne ne saurait les en blâmer.

*
* *

7. — Jésus, quand il était petit, fut un enfant silencieux. Il aimait à se taire. Et il écoutait parler ses saints parents, la Vierge Marie et Joseph.

Mais aussi, quand parvenu à sa douzième année il prononça les premières paroles dont l'Evangile nous ait conservé le souvenir, ce fut pour permettre à ceux qui les recueillirent à ce moment-là, et à nous

après eux, de comprendre qu'elles n'étaient pas celles d'un enfant comme tous les autres, — et de ces paroles, cependant, que, dans la nouvelle Loi et en certaines occasions, les parents, ou les enfants, devraient savoir se résigner à entendre, ou à prononcer.

L'épisode de *Jésus au Temple* a une importance exceptionnelle dans l'ensemble des saintes leçons que nous nous sommes proposé de recueillir. Au point de vue iconographique, il nous donne la première repré-



Fig. 65.

sentation de ce cycle on ne peut plus instructif des images où nous voyons « Jésus qui parle ». C'est, dans le temps, la première manifestation extérieure de l'infinie sagesse du Verbe de Dieu. Il est juste que nous l'accueillions avec une attention toute particulière. Les saintes images vont nous y aider.

Elles ne sont pas toutes, ni également, louables. Je n'aime pas beaucoup les artistes, par exemple, qui, dans la scène de Jésus au Temple parmi les Docteurs, le placent trop en vue où même l'établissent dans une chaire à prêcher, comme s'il avait officiellement com-

FIG. 65. *Jésus au Temple*. Miniature de l'ÉVANGÉLIAIRE GREC 74 de la Nationale. (XIe s.) Exemple caractéristique de la formule où Jésus *enseigne* les Docteurs, et leur fait la leçon, alors qu'il devrait simplement se contenter, comme le montre saint Luc, de les écouter et de les interroger.

mencé ce jour-là, en tant que Docteur, son ministère d'enseignement. Ainsi nous le montre Avanzi, dans un détail de son rétable de Bologne, et l'auteur anonyme du tableau de l'Ecole de Cologne actuellement au musée de Berlin. La formule est piquante, si l'on veut, et capable d'amuser les petits enfants. Jè lui préfère toutefois celle de Giotto : le rôle de l'enfant y est suffisamment magnifié.

Jésus qui parle, sans doute, c'est toujours Jésus qui nous instruit. Mais il y a façons de le faire. Au Temple, à l'âge de douze ans, il a gardé d'oublier qu'il n'est encore qu'un enfant. J'hésiterais presque, en le voyant, comme on m'y invite, prêcher du haut d'une chaire, à continuer à le dire un enfant très parfait.

Car il y a des enfants qui, tout en nous étonnant par leur science précoce et vraiment extraordinaire, ne nous donnent pas du tout le sentiment de la perfection enfantine. On les appelle des « enfants prodiges ». Ils le sont. Je les admire. Mais il leur manque trop souvent, entre autres perfections, ce qu'il y a de plus exquis dans la grâce de l'enfant, la modestie. Et ils sont, rarement, des enfants aimables.

Saint Luc d'ailleurs, au témoignage de qui je m'en veux tenir, a soin de nous représenter la scène de tout autre façon. Jésus est simplement « dans le Temple, assis au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant ». Donc, il ne les enseigne pas.

C'est un enfant qui *écoute* et qui *interroge*. Ainsi font les enfants, quand ils sont, du moins, des enfants très parfaits. Et si les Docteurs sont dans l'admiration, ce n'est pas à cause des leçons que leur

donne l'Enfant Jésus, mais parce que « ses réponses » sont admirables. Elles laissent en effet transparaître, dans la mesure où le veut l'Enfant-Dieu, l'infinie sagesse du Verbe qui les a dictées.

Ils ne pouvaient à ce moment-là, les Docteurs, en recevoir davantage. Mais voici que surviennent les parents de Jésus, la Vierge et saint Joseph. A eux, parce qu'ils sont déjà dignes de participer plus profondément à cette divine sagesse, l'enfant va parler d'autre façon.

Voici donc la première parole historique de Jésus et c'est une parole d'enfant. Or, chose bien extraordinaire, c'est une parole très inattendue.

Elle nous remplit d'étonnement. Nous avons quelque peine à en comprendre toute la profondeur, tellement sont nouveaux, au sortir de l'Ancien Testament, les horizons qu'elle entr'ouvre tout à coup devant nous.

Et c'est une parole qui suffirait, à elle seule, pour montrer comment Jésus, dans l'Evangile, a parachevé la complète réhabilitation de l'enfance.

Car au discret reproche que lui adresse sa sainte Mère, alors qu'elle évoque, très doucement, la tristesse et l'inquiétude où son absence l'avait plongée, en même temps que saint Joseph, Jésus répond :

— Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des choses de mon Père?

Réponse inattendue, certes, de la part d'un enfant qui reçoit un reproche de ses parents, et qui l'est tellement que ceux-ci, l'évangéliste nous le dit, « ne comprirent pas ce qu'il leur disait ». (Lc., II, 50.)

Voilà, dans la nouvelle organisation de la famille, quelque chose de changé. Un enfant de l'Ancien Testament n'aurait pas répondu de cette façon. Il ne connaît qu'un seul père, son père de la terre, et le Dieu qu'il honore, avec une crainte révérencieuse, il l'appelle son maître, pas encore son père, et il ne soupçonne même pas qu'il puisse un jour lui donner ce nom.

Quand Jésus parle de son Père et du devoir qui lui incombe, à lui, son Fils, de s'occuper, sur terre, de ses affaires, il le fait avec une plénitude de signification exceptionnnelle. Mais tous les enfants, après lui, pourront répéter les mêmes paroles. Car ils sont devenus, par voie d'adoption, les frères de Jésus et, dans les cieux, ils ont le même Père que lui.

Ils devront même le faire, en certaines occasions, jusqu'à sembler douter de l'autorité de ce père de la terre auquel ils doivent cependant, Dieu le leur a dit, l'obéissance et le respect, dussent-ils encore, pour obéir à ce Père céleste, faire pleurer leur mère.

Un enfant, si petit qu'il soit, doit en effet, tout d'abord, obéir à Dieu. Ce n'est pas, pour un enfant, déshonorer ses parents, et ce n'est pas ne plus les aimer, que de savoir, en certains cas exceptionnels, leur désobéir. (13) Il devra, parfois, s'y résoudre.

(13) Il y a des cas où l'enfant peut douter que ses parents représentent véritablement l'autorité de Dieu, soit qu'ils lui commandent à un moment où ils n'ont plus cette autorité, parce qu'ils ne la possédaient que de façon transitoire, — c'est le cas des parents dont l'autorité de gouvernement cesse à un âge des enfants déterminé par la loi civile et la loi religieuse, — soit que leur commandement se trouve en contradiction avec le commandement d'autres supérieurs légitimes. Voir, à ce sujet, notre cours de *Morale surnaturelle*, p. 163 et suiv.



FIG. 66. *Jésus au Temple*, fresque de GIOTTO.

L'histoire de l'Eglise nous a conservé plus d'un exemple d'enfants qui, plutôt que de désobéir aux commandements de Dieu en obéissant à celui de leur père, ont préféré mourir au milieu des plus cruels supplices : ils n'avaient pas toujours, pour les y encourager, comme les jeunes Macchabées, les pieuses exhortations d'une sainte mère. (14)

Remarquons enfin comment l'épisode de Jésus au Temple est encadré, dans l'Evangile, par deux versets très significatifs. Nous devons les signaler à nouveau, pour en mieux accentuer l'importance. C'est avec eux, en effet, que les Saints Livres arrêtent définitivement les traits caractéristiques qui font de Jésus le modèle achevé de la perfection de l'enfant.

— Cependant l'enfant croissait et se fortifiait : il était rempli de sagesse et la grâce de Dieu était en lui. (Lc., II, 40.)

C'est l'introduction à l'épisode. Et voici sa conclusion :

— Or, l'enfant croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. (Lc., II, 52.)

Il continue à le faire pendant de longues années

(14) A rapprocher toutefois de l'histoire de la mère des Macchabées celle du martyre de sainte Félicité et de ses sept fils. (Dom LECLERCQ, *Les Martyrs*, I, 210.) De même, sainte Julitte et le petit saint Cyr. (Vol. II, p. 459.) Elle compte encore, parmi les mères héroïques, celle de saint Symphorien qui lui criait, pendant qu'on le conduisait au supplice : « Mon fils, mon fils, souviens-toi de la vie éternelle! regarde en haut, contemple Celui qui règne dans les cieux! Tu sentiras alors que la vie ne t'est pas enlevée, mais, au contraire, changée en une vie meilleure. » Il y a, par contre, les parents qui ont le triste courage de livrer eux-mêmes leurs enfants aux bourreaux, en les sollicitant à renier leur foi. Voir en particulier, dans l'histoire des martyrs, celle de saint Julienne, de saint Vit et, plus spécialement, de sainte Christine. Nous regrettons de ne pouvoir y insister.

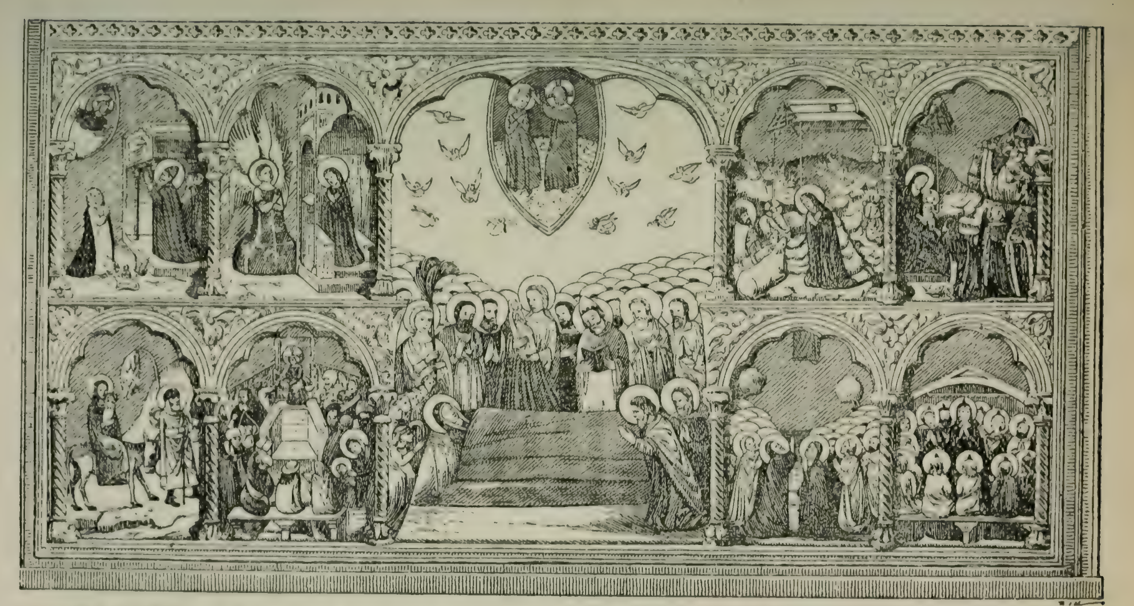


FIG. 67. *Tableau d'autel* d'AVANZI (XIVe s.). Appartiennent à l'évangile de l'Enfance : l'*Annonciation*, la *Nativité*, les *Mages*, la *Fuite en Egypte* (où le palmier s'incline) et *Jésus*, *dans le Temple*, *enseignant les Docteurs*.

encore, son « enfance » se devant prolonger, en quelque manière, jusqu'au moment où commencera sa vie publique, vers la trentième année.

*
* *

8. — Gardons-nous de blâmer les simples qui conservent pour cette partie des Saints Evangiles un amour de prédilection. Les adorables mystères de l'enfance du Christ seront toujours, pour ceux qui les contemplent avec la simplicité de la foi, une source merveilleusement féconde de précieux enseignements.

C'est en les méditant que s'allume au plus profond de l'âme d'un saint François d'Assise cette flamme de l'amour divin qui va plus tard le conduire jusqu'au parfait épanouissement des adorations séraphiques. Car ce grand saint, on ne le sait pas assez, fut aussi remarquable par son amour de Jésus Enfant que par celui de Jésus souffrant et mourant. Les artistes, quand ils racontent son histoire, ne manquent pas de nous le montrer, par exemple à Montefalco, tenant très dévotement dans ses bras le petit Jésus. C'est une image aussi instructive que celle où on le voit recevant l'empreinte des stigmates. (15)

(15) Dans son livre *De pictura sacra*, le cardinal Frédéric Borromée, cousin de saint Charles Borromée et son successeur, au XVII[e] siècle, sur le trône de Milan, a cependant blâmé cette peinture : « Le peintre pouvait se proposer de retracer ainsi la tendre piété de ce père séraphique, afin qu'elle devint un modèle d'édification, mais notre sainte foi est, avant tout, éminemment amie de la vérité, et il faut prendre un soin extrême de ne point fournir aux détracteurs le moindre sujet de blâme. » Mais, dans le cas présent, ce n'est point l'artiste qui a inventé le sujet. Il n'a fait que mettre en image un récit qui lui était fourni par des narrations dignes de foi et dont il n'était pas de son ressort, en tout cas, de contrôler le bien fondé.

Toute l'histoire de l'œuvre salvifique du Fils de Dieu ne se résume-t-elle pas, d'ailleurs, en ces deux mots : *natus*, *passus*, Jésus est né et Jésus est mort?

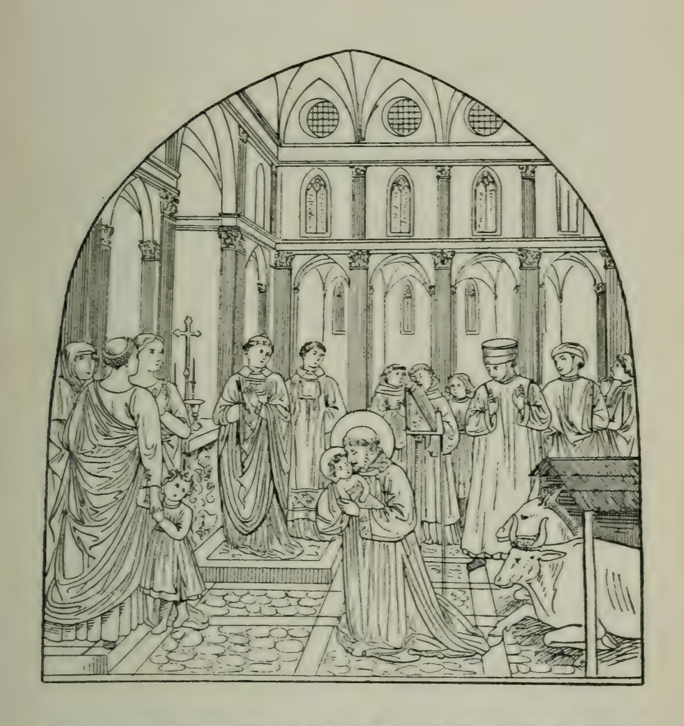


FIG. 68. *Saint François d'Assise avec l'Enfant Jésus*, fresque de BENOZZO GOZZOLI (XVe s.) à Montefalco. Cette composition rappelle le miracle de la nuit de Noël lorsque saint François, assistant à la messe, prit l'Enfant Jésus dans ses bras : « Et voici que le frère François s'approcha de l'Enfant, et le prit tendrement dans ses bras, et l'enfant s'éveilla, sourit au frère François et, de ses petites mains, caressa ses joues semées de barbe et le bord de sa grosse robe grise. » J. JOERGENSEN, *Saint François d'Assise*, p. 391.

Et ces deux termes, encore, pourraient-ils se réduire, puisque ce grand Dieu n'était né que pour mourir, adorable mystère que nos imagiers français du treizième siècle traduisaient, comme on sait, dans ces Nativités dolentes où la crèche devient un autel sur lequel repose l'Enfant et paraît déjà immolé : la Vierge, alors, ne saurait pas sourire, mais elle détourne son regard, et semble pleurer.

Ainsi, dès qu'on aborde les récits de l'Evangile de l'Enfance, les moindres paroles et jusqu'aux plus petits détails peuvent devenir, pour celui qui les médite saintement, comme l'ont fait nos ancêtres, matière inépuisable à pieuses réflexions. Que de belles choses y pourront apprendre les parents chrétiens, dès qu'ils y voudront chercher, pour l'éducation de leurs enfants, les grandes et sublimes leçons de la céleste pédagogie!

S'agit-il de savoir, par exemple, quels sont les collaborations sur lesquelles, pour cette éducation, ils ont le droit de compter? L'Evangile de l'Enfance va le leur apprendre. Il leur montrera comment les anges sont mêlés aux mystères de l'enfance de Jésus et du petit saint Jean.

N'en va-t-il pas ainsi, toutes proportions gardées,

FIG. 69. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES. Elle représente, en parallélisme avec la *Fuite en Egypte*, à gauche *Rébecca, Esaü et Jacob*. C'est quand Rébecca dit à Jacob, après la célèbre bénédiction obtenue par surprise : « Voici qu'Esaü, ton frère, veut se venger de toi en te tuant... Lève-toi, fuis vers Laban, mon frère, et tu resteras près de lui jusqu'à ce que la fureur de ton frère soit apaisée. » (*Gen.*, XXVII, 41 sq.) La seconde « fuite » représentée est celle de David que Michol, son épouse, fait descendre par la fenêtre pour échapper à la jalousie de Saül qui médite de s'emparer de lui afin de le tuer. (*I Reg.*, XIX.)

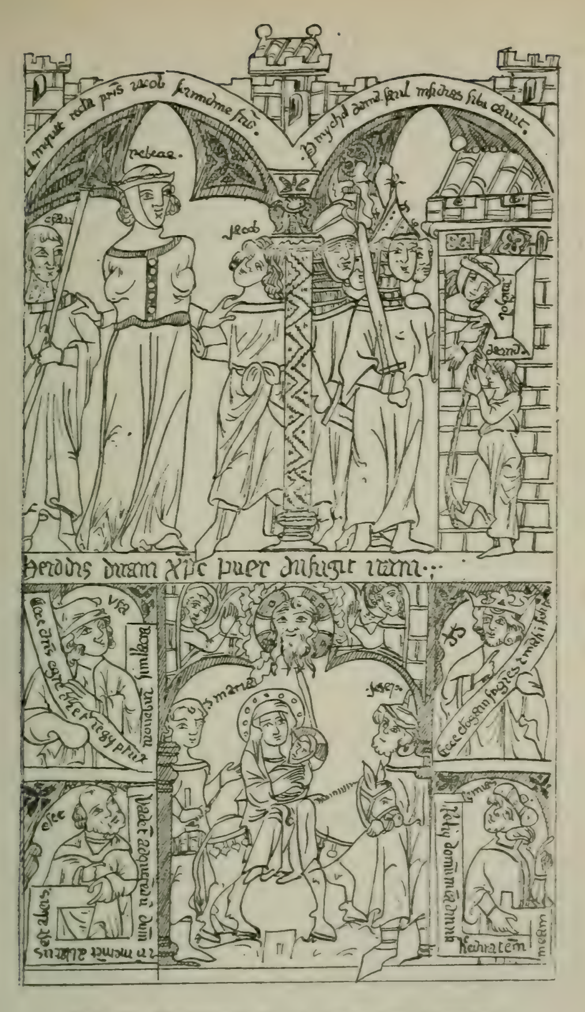


Fig. 69. Miniature de la Bible des Pauvres.

pour les autres enfances? Et c'est un peu justice. Car, nous le montrerons plus tard, les enfants sont comme des anges et les anges, aussi, comme des petits enfants.

Toute mystérieuse et cachée que soit l'action du Saint-Esprit dans l'âme de l'enfant régénérée par le baptême, elle est certaine, merveilleusement efficace, et nous l'admirons, en silence, parce que nous la savons absolument ineffable. Car il n'y a pas de mots humains pour traduire, aussi délicieusement qu'on la voit, la divine poésie des berceaux. La vie qui, très doucement, s'y éveille est pour nos yeux ravis une suite d'émerveillements sans cesse renouvelés. On y sent planer, victorieux, le souffle vivificateur de l'Esprit. Il y est le maître, et le seul. Il les baigne d'une atmosphère toute surnaturelle : c'est la foi, c'est l'espérance et c'est aussi l'amour. Le berceau d'un enfant n'est-il pas, sur cette terre d'exil, comme un petit coin de paradis? Et tout à l'entour, semble-t-il, on voit des anges suspendus, qui adorent et qui chantent.

Ne convenait-il pas qu'autour du berceau de l'Enfant Jésus, où cette poésie toute surnaturelle ne pouvait manquer, elle revêtit des formes encore plus ma-

FIG. 70. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES. Elle représente, en parallélisme avec le *Retour d'Egypte*, à gauche *David entendant le Seigneur* qui lui dit, après la mort de Saül, de gagner la ville d'Hébron. (*II Reg.*, II, 1 sq.) Le second « retour » représenté est celui de Jacob, quand il quitta la Mésopotamie pour regagner le pays de Chanaan. (*Gen.*, XXXI, 1 sq.) Cet exode est plus compliqué que pour le retour d'Egypte de la Sainte Famille. L'image a garde de ne pas s'en souvenir. « Jacob se leva et fit monter ses enfants et ses femmes sur les chameaux. Il emmena tout son troupeau et tout le bien qu'il avait acquis, le troupeau qu'il avait acquis à Paddan-Aram, et il s'en alla vers Isaac, son père, au pays de Chanaan. »

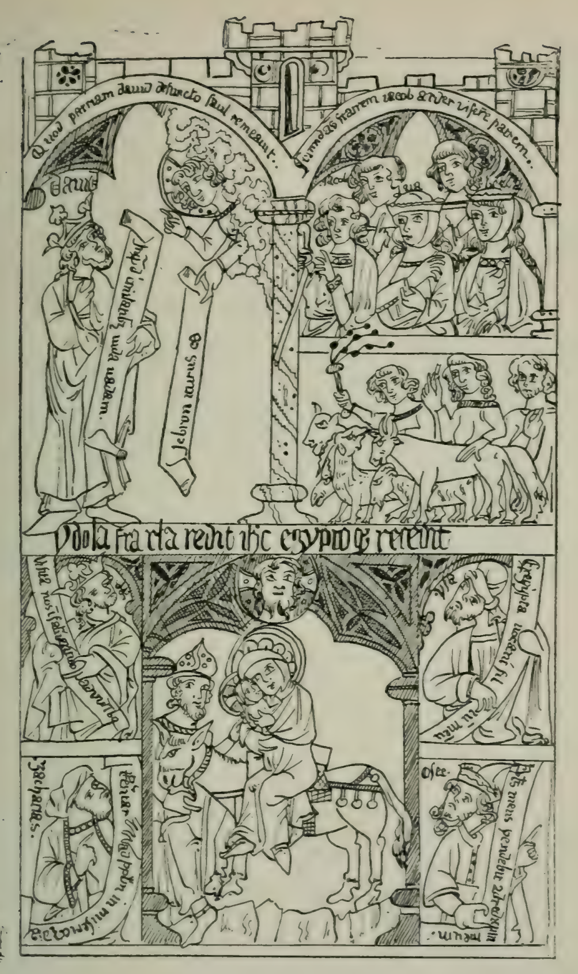


FIG. 70. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

nifestes et dont il resterait, par conséquent, des traces sensibles? Il fallait même qu'il en fût ainsi, car le ciel ne pouvait attendre plus longtemps pour attester à la terre que l'enfant qui venait de naître était un Dieu, — Dieu lui-même qui se faisait enfant.

La collaboration des anges aux mystères de l'enfance du Christ est un fait dont la certitude nous est



Fig. 71.

donnée par le récit évangélique. Et c'est un fait que l'art chrétien, à la suite des théologiens et des poètes, ne se lasse pas d'illustrer.

Quelle série délicieuse, par exemple, que celle des

Fig. 71. *Annonciation à Zacharie*, mosaïque (XIVe s.) du Baptistère de SAINT-MARC, à Venise. Il y a trois scènes, donc trois sujets, avec des écritures pour les expliquer. 1. *Ingresso Zacharia templum Domini, apparuit ei angelus Domini*. C'est l'annonciation proprement dite, Zacharie étant occupé à encenser l'autel. 2. *Hic Sanctus Zacharias exit mutus ad populum*. Zacharie porte la main à sa bouche, faisant ainsi entendre qu'il est devenu muet et ne peut plus parler. 3. Le troisième motif a simplement, pour l'expliquer, les deux noms : *Saint Zacharias, S. Elisabeta*. Le récit de saint Luc ne suffit plus à faire comprendre ce dont il s'agit. C'est, comme dans la légende de la Vierge, une sorte de « Rencontre à la Porte Dorée ».

œuvres artistiques qui nous rappellent les annonciations angéliques! Nous disons « les annonciations », non pas « l'annonciation ». Car s'il est une annonciation dont on doit affirmer hautement qu'elle fut



Fig. 72.

l'annonciation par excellence, et qu'on écrit, en conséquence, avec une lettre majuscule, *l'Annonciation*, pour bien spécifier qu'elle est la plus importante de toutes, et la plus extraordinaire, celle enfin à laquelle

FIG. 72. *L'Annonciation à la Vierge et l'épreuve de l'eau amère.* Mosaïque (XIII[e] s.) de SAINT-MARC, à Venise. Il y a heureusement, dans la célèbre basilique, une Annonciation plus catholique que celle-là. Elle est placée sur la grande voûte qui précède le chœur et porte cette inscription tout à fait remarquable : « Angelus et Virgo, Verbo quoque Spiritus Almus — Nunciat, ista favet et caro fit, replens obumbrat. » Les archéologues comprennent fort mal ces deux vers. On y voit rappelés les *trois* acteurs de l'Annonciation (car le Saint-Esprit y a sa part), puis leurs actions respectives. Les imagiers de Saint-Marc ne sont pas tendres pour saint Joseph, en général. Ils appuient indiscrètement, par exemple, sur ses « doutes », beaucoup plus que l'Evangile n'autorise à le faire. C'est dans la scène de la Visitation, où saint Joseph est représenté en même temps que sainte Elisabeth. Et l'inscription dit : « Os fert Elisabeth, Maria crimina Joseph. » L'opposition est quelque peu outrée. L'Evangile ne nous dit pas que Joseph ait reproché « ses crimes » à la Vierge!

toutes les autres ne peuvent que de loin se comparer, il ne faut pas oublier, néanmoins, que ces autres annonciations existent. Elles ne sont pas moins historiques que l'annonciation à la Vierge. Nous pouvons nous y arrêter. Elles nous fourniront plus d'un trait à consigner dans un ouvrage consacré, comme le nôtre, à la glorification surnaturelle de l'enfance.

L'évangile selon saint Luc s'ouvre, en effet, par le récit de l'annonciation de l'ange à Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste. C'est la première intervention de l'ange Gabriel dans le cycle des histoires relatives à l'enfance de Jésus et du petit saint Jean. Ce ne sera pas la seule. Les détails de la narration sacrée suffisent amplement à nous faire comprendre l'importance et la signification de cette première annonciation. (Fig. 71.)

La seconde est la très sainte et très glorieuse annonciation de l'ange à la Vierge Marie. Elle est, à elle seule, tout un poème. Nous le rappelons bien vite, comme en passant. Il ne serait plus possible de nous arrêter si nous avions l'imprudence d'entreprendre de commenter, avec le secours des saintes images, la surprenante richesse du récit de saint Luc.



9. — Il y a ensuite l'annonciation à saint Joseph Et même, quand il s'agit du saint époux de la Vierge Marie, les interventions célestes vont aller se multipliant. Nous voulons y insister. Ce sont des choses auxquelles, peut-être, on ne songe pas assez. Le rôle de saint Jospeh n'est pas, dans l'histoire de l'enfance

de Jésus, aussi effacé qu'on le dit généralement. Il convient de le méditer pour comprendre pleinement quel est dans la nouvelle Loi et dans l'horizon de la surnaturelle réhabilitation de l'enfance, le rôle du père et de la paternité.

C'est par la mère, sans doute, que commence cette réhabilitation. Mais le père, pour le moins, doit en



Fig. 73.

être informé. Après l'annonciation à Marie, il y a donc l'annonciation à Joseph. Le récit nous en est donné par saint Matthieu.

— La naissance de Jésus arriva comme il suit. Sa mère, Marie, qui avait été fiancée à Joseph, se trouva enceinte par la vertu de l'Esprit-Saint, avant qu'ils eussent habité ensemble. Joseph, son époux, qui était un homme juste et qui ne voulait pas la diffamer, résolut de la renvoyer en secret. Comme il y pensait, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit: Joseph, fils de David, ne craignez pas de pren-

FIG. 73. *Les doutes de Joseph*, miniature de l'ÉVANGÉLIAIRE BYZANTIN 74 de la Nationale (XIe s.) L'ange apparaît à Joseph, pendant qu'il dormait : il calme ses doutes au sujet de la Vierge Marie, et lui affirme que ce qui était formé en elle était l'ouvrage du Saint-Esprit. (MT., I, 20.)

dre chez vous Marie, votre épouse, car ce qui a été engendré en elle est l'œuvre de l'Esprit-Saint; elle enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés... Réveillé de son sommeil, Joseph fit comme l'ange du Seigneur



Fig. 74.

lui avait ordonné, et il prit son épouse chez lui. (MT., I, 18-24.)

L'annonciation à Joseph est un thème iconographique que les artistes ne dédaignaient pas de traiter, avant la Renaissance, c'est-à-dire aux époques où rien ne les laissait indifférents de ce qui était consigné dans le saint Evangile. Et ils n'étaient pas sans se préoccuper, eux aussi, du grave problème de la conception surnaturelle de Jésus. On peut leur reprocher, cependant, de n'avoir pas toujours mis un frein à leur insatiable désir de ne rien laisser sans explication.

C'est le cas du mosaïste de Saint-Marc, à Venise, dont l'image de l'annonciation à la Vierge, — qui est

FIG. 74. *Les Mages et le songe de Joseph*, mosaïque du Baptistère de SAINT-MARC (XIVe s.). Les Mages sont reçus par le roi Hérode; ils quittent Jérusalem, — on voit le commencement de leur cortège qui franchit la porte de la ville, — pour se diriger sur Bethléem; enfin ils adorent l'Enfant et lui offrent leurs présents. Sur la gauche se trouve saint Joseph, endormi, qu'un ange avertit de fuir au plus vite du côté de l'Egypte.

une Annonciation à la fontaine, — est accompagnée de la ridicule légende, d'après le pseudo-Matthieu, de l'épreuve de l'eau amère à laquelle, comme à un « jugement de Dieu », Joseph et Marie auraient été soumis par le Grand Prêtre.

Je préfère la simplicité naïve avec laquelle le minia-



Fig. 75.

turiste de l'Evangéliaire grec de la Nationale a traité le même sujet. (Fig. 73.) Il nous montre Joseph, étendu sur sa couche et près de lui, debout, l'ange qui lui parle. Cela est conforme au récit évangélique. Ce qui l'est moins, et qui, même, ne l'est pas du tout, c'est d'avoir supposé qu'à ce moment-là Joseph avait déjà pris chez lui son épouse.

FIG. 75. *La fuite en Egypte*, mosaïque de SAINT-MARC. Le voyage de la Sainte Famille s'achève : c'est le moment où elle franchit « la porte de l'Egypte », ou, si l'on veut, d'Hiéropolis. Aucun détail légendaire, pas même « la chute des idoles », au moment aù l'Enfant Jésus pénètre en Egypte.

Pour s'en aller à Bethléem, ce qui fut le premier voyage de Joseph et de Marie, — elle porte alors l'enfant dans son sein, et les imagiers savent, au besoin, nous y faire songer, — le père de l'Enfant Jésus n'eut pas besoin d'y être invité par un ange. Il obéit alors, comme doit le faire tout bon père de famille, au



Fig. 76.

Prince et à la loi qui n'est pas, notoirement, une loi contraire à la volonté de Dieu.

Mais il en fut autrement quand il lui fallut s'enfuir pour la lointaine Egypte. Intervient alors, pour la seconde fois, le céleste annonciateur.

— Quand les Mages furent partis, voici qu'un ange

Fig. 76. *Le voyage d'Egypte* de la Sainte Famille, mosaïque (XIIe s.) de la Chapelle Palatine, à Palerme. On se demande s'il s'agit de l' « Aller » ou du « Retour » ? On n'en peut rien conclure du fait que le voyage est précédé d'une annonciation angélique, puisque saint Joseph fut annoncé par l'ange aussi bien pour l'aller que pour le retour. Mais, ici, l'Enfant est déjà grandelet et saint Joseph le porte, non plus sa Mère : ce sont des signes qui permettent, assez généralement, de conclure qu'il s'agit alors, non pas de l'Aller, mais du Retour.

du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit: Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère et fuyez en Egypte, et restez-y jusqu'à ce que je vous avertisse, car Hérode va rechercher l'enfant pour le faire périr. Joseph, s'étant donc levé, prit l'enfant et sa mère, et se retira en Egypte. (Mt., II, 13.)

De même pour le retour d'Egypte, qui fut le dernier voyage de la sainte Famille, il y eut encore une nouvelle annonciation :

— Hérode étant mort, voici qu'un ange apparut en songe à Joseph, en Egypte, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et allez dans le pays d'Israël, car ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère, et vint dans le pays d'Israël. (Mt., II, 19-21.)

N'est-elle pas admirable de grandeur et de simplicité, l'histoire silencieuse du père adoptif de l'Enfant Jésus? Comme le patriarche de l'Ancien Testament, sa pré-figure dans le temps, il est le songeur, et il est aussi le sage. Puis, encore comme lui, il est laborieux. C'est un bon père. Nous n'avons pas besoin, pour en être convaincu, que Jésus ait pris soin de nous en informer. Et il ne me déplaît pas, finalement, d'avoir été amené à en dire, quand il nous a fallu parler de lui, que c'était un père qui, pour gouverner sa famille, l'avait fait, constamment, avec la collaboration des anges et, pour ainsi dire, sous leur direction.

Mais nous n'en avons pas fini avec l'énumération des annonciations qui se trouvent consignées dans l'Evangile de l'Enfance. Il nous faut encore citer, en effet, *l'annonciation aux Bergers*, pendant la nuit de

Noël, qui est pour sûr, elle aussi, une annonciation angélique. Le récit en est, dans saint Luc, d'une grâce et d'une simplicité exquises.

On comprend que les artistes de tous les temps n'aient jamais cessé d'en essayer de traduire, dans leurs images, la délicieuse poésie. L'*Adoration des Bergers!* Cela fait, bien entendu, deux sujets. Il importe de ne pas les confondre. (16) Chacun d'eux emporte avec lui, en effet, de spéciales leçons.

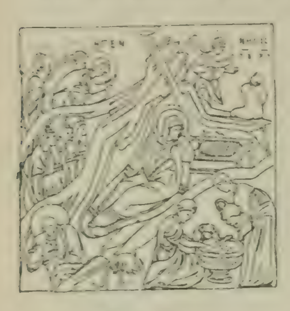


Fig. 77.

On pourrait encore, à ce propos, parler des Mages. Car ce fut, probablement, par un ange qu'ils furent avertis, pendant qu'ils dormaient, de ne pas retourner vers Hérode, bien qu'ils lui en aient fait la promesse. Ainsi, du moins, l'entendent à peu près généralement les artistes.

Fig. 77. *Nativité synoptique*, détail du tableau byzantin en mosaïques au musée du Dôme, à Florence. Composition du même genre que celle de la chapelle Palatine. Le rôle des Mages y est cependant moins souligné. Par contre, dans le haut et à droite, l'Annonciation aux bergers, bien que sommairement indiquée, s'y voit plus clairement qu'à la Palatine.

(16) L'ancienne iconographie ne le fait pas. Elle connaît le motif de l'Adoration des Bergers, ce motif que l'art des Renaissances devait traiter avec une complaisance toute particulière. Mais elle connaît aussi celui de l'Annonciation aux Bergers, et c'est même à celui-là qu'elle s'attache de préférence. Il est représenté par exemple aux bas-reliefs du chœur de Notre-Dame de Paris, entre la Visitation et la Nativité. On y voit les bergers qui, la tête levée vers le ciel, écoutent les paroles et les concerts angéliques : puis, sur la gauche, on les aperçoit qui se dirigent vers la crèche.

Arrêtez votre attention, maintenant, sur le rythme de chacune de ces annonciations. Après la composition du lieu dans lequel va se tenir la céleste ambassade, considérez, premièrement, celui qui annonce, puis celui, ou ceux, qui « sont annoncés », comme permet de les appeler la langue italienne. Ecoutez soigneusement les paroles qui se disent, et aussi celles



Fig. 78.

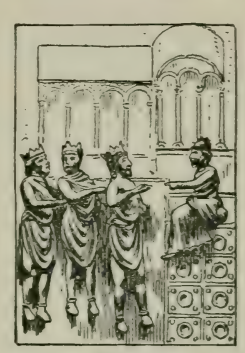


Fig. 79.

qui, tout en restant intérieures, des paroles muettes, ne sont pas moins éloquentes que les autres, et se traduisent avec de beaux actes d'obéissance ou d'amour. Que de choses admirables! Et quand vous songez qu'elles se déroulent toutes dans la perspective d'un berceau, pour le promettre, pour le glorifier, ou encore pour le défendre et le sauvegarder, vous commencerez à comprendre pourquoi, obligés que nous étions de limiter ces considérations sur les merveilles

FIG. 78 et 79. *Histoire des Mages*, détail de la porte de bronze de BONNANUS (XII[e] s.), à la cathédrale de Pise. C'est d'abord le *Voyage des Mages*, que guide l'étoile miraculeuse, puis les *Mages devant Hérode*.

de l'Evangile de l'Enfance, nous avons choisi de parler, à peu près uniquement, du cycle, qu'il renferme, des annonciations angéliques.

III

LE PETIT SAINT JEAN

10. — Il nous reste, pour achever de remplir le programme de ce chapitre, à parler de saint Jean-Baptiste.



Fig. 80.



Fig. 81.

L'histoire de l'Enfant Jésus, en effet, est mêlée très intimement à celle du petit saint Jean. Ces deux enfants, quand on les étudie dans l'Evangile, ne doivent pas être séparés l'un de l'autre.

FIG. 80 et 81. *Histoire des Mages*, sculptures de la Porte de Pise. C'est d'abord l'*Adoration des Mages*, puis l'*Annonciation aux Mages*, quand l'Ange les avertit, pendant leur sommeil, de ne pas retourner vers Hérode.

C'est une très grande figure, on n'y songe plus assez, celle du glorieux Précurseur du Christ. (17) Il n'a pas été, à proprement parler, disciple de Jésus, et à cause de cela « celui qui est le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui ». (Lc., VII, 28.) Mais de tous les hommes qui, devenant glorieux, sont demeurés en dehors des conditions générales de salut établies par le Christ, aucun ne saurait lui être comparé. C'est Jésus lui-même qui le dit :



Fig. 82.

— Entre tous ceux qui sont nés de femme, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. (Mt., XI, 11.)

Sa grandeur exceptionnelle ne lui vient pas seule-

FIG. 82. *Saint Jean-Baptiste et l'Agneau*, vignette d'une « Légende Dorée » de Jehan le Petit. Saint Jean est ici représenté avec sa caractéristique la plus populaire : elle rappelle les mots célèbres par lesquels il a salué le Christ : *Ecce Agnus Dei.* (Jo., I, 29.)

(17) Saint Jean-Baptiste, on ne saurait le nier, n'a plus auprès du peuple chrétien sa grande popularité d'autrefois. Il suffirait, pour la lui faire retrouver, qu'on prête un peu plus d'attention aux sollicitations avec lesquelles la sainte Eglise, au cours de l'année liturgique, nous engage à nous souvenir de ce grand saint. Deux grandes fêtes lui sont consacrées, pour célébrer sa nativité, au 24 juin, puis sa mort, ou décollation, le 29 août. Pendant la messe des dimanches de l'Avent, elle nous fait lire, à l'Evangile, les textes qui nous rappellent sa mission et comment il la remplit. Pour qui a pris l'habitude de méditer scrupuleusement, chaque dimanche, le texte évangélique que l'Eglise propose à nos méditations, c'est une excellente occasion de reprendre contact avec saint Jean-Baptiste : il est assuré de ne jamais perdre de vue les grands enseignements que le glorieux Précurseur est chargé de nous donner.

ment de cette mission de Précurseur dont il devait s'acquitter avec un succès si éclatant qu'il sembla presque, à un moment donné, compromettre celui de la mission du Christ lui-même.

Sa vigoureuse prédication, les grands exemples de sainteté personnelle qui l'accompagnaient et ce « baptême de pénitence » qui, donné par lui, semblait à plusieurs comme la réalisation, plutôt que le gage, du salut, tout concourait à faire de lui, au regard d'une foule impatiente de voir la réalisation des promesses, Celui qui devait venir, le Messie attendu. Mais aussi, avec quelle magnifique énergie se défend-il du rôle que des disciples trop enthousiastes voudraient lui faire tenir!

L'évangéliste saint Jean nous a raconté l'ambassade que les membres du sanhédrin envoient auprès du Précurseur pour l'interroger sur la nature de sa mission. Ce récit est magnifique. Nous y trouvons, en particulier, cet admirable manifeste de celui dont on aurait presque voulu faire, malgré ses protestations, le rival et le compétiteur de Jésus :

— Je suis la voix de celui qui crie dans le désert :

FIG. 83-86. *Histoires de saint Jean-Baptiste*, mosaïques (détail) de la coupole du Baptistère de Florence (XIIIe s.). En voici la description :

L'*Annonciation à Zacharie*, dans le Temple. — La *Nativité de saint Jean*, avec l'épisode de Zacharie et de ses tablettes. — Le *Départ pour le désert*.

La *Prédication de saint Jean*, sur les bords du Jourdain. — Le *Baptême des foules*. — Saint Jean montre le Christ à ses disciples : *Ecce agnus Dei*.

Le *Baptême de Jésus* dans le Jourdain. — Saint Jean est amené *Devant Hérode*. — La *Captivité de saint Jean*.

Saint Jean envoie ses disciples interroger Jésus. — Réponse de Jésus aux disciples de saint Jean : « Allez raconter à Jean ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, etc. » (MATT., XI, 5.) Le *Festin d'Hérodiade*.

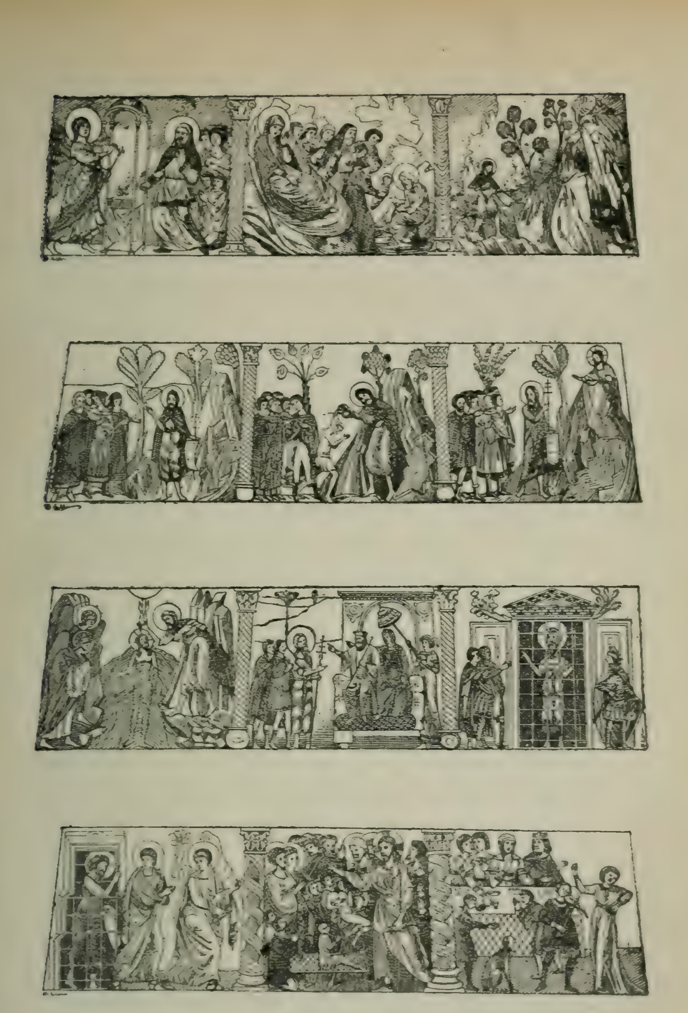


Fig. 83-86. Mosaïques de Florence.

15.

aplanissez le chemin au Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. (Jo., I, 23.)

Et encore :

— Moi, je baptise dans l'eau; mais au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas. Il doit venir après moi, lui qui a été fait plus grand que moi; je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa sandale. (Jo., I, 26.)

Cela dit, il pouvait mourir, puisqu'il n'était apparu que pour annoncer celui qui allait venir.

Mais il ne devait pas disparaître sans que sa mort, comme sa vie, ne fût marquée d'une grandeur exceptionnelle. Il périra donc, lui aussi, glorieuse victime du devoir accompli, pour n'avoir pas voulu taire, en lui-même, cette « voix », qu'il était, et dont il poursuivait, jusque sur les trônes, les violateurs de la Loi. Saint Jean-Baptiste a donc connu, après les épreuves d'une longue prison, la gloire du martyre. Il la dut également à un prince aussi lâche que cruel, le second Hérode, celui qu'on appelle Hérode Antipas. Et ce fut pour avoir défendu, avec le respect de la sainteté du mariage, ce qu'il y a de plus fondamental dans l'organisation de la famille. (18)

*
* *

11. — Dans sa mort comme dans sa vie saint Jean-Baptiste a donc été digne du magnifique éloge que

(18) Les trois Synoptiques nous ont conservé le récit de la mort de saint Jean-Baptiste. Il est plus particulièrement circonstancié dans saint Marc (VI, 17-29). On sait que le saint avait été arrêté, puis décapité, pour les reproches qu'il faisait à Hérode d'avoir épousé Hérodiade, femme de son frère. On

Jésus nous a laissé de lui. Il le fut aussi dans son enfance et encore, ce qui est extraordinaire, avant même d'être apparu à la lumière du jour.

Saint Jean-Baptiste, comme les enfants les plus célèbres de l'Ancien Testament, a été l'enfant des tardives années, le don de Dieu à des parents très âgés qui n'en sont gratifiés qu'au moment où ils désespèrent de le jamais obtenir. L'Evangile nous donne le récit de cette naissance inespérée. C'est le début de la narration de saint Luc. On y trouve, avec de copieux détails, l'annonciation de l'ange Gabriel à Zacharie.

Et puis, sans même attendre l'apparition à la lumière du jour de l'enfant annoncé, voici que la narration sacrée nous intéresse à son existence mystérieuse et extraordinaire : elle le fut, en effet, jusque dans le sein de sa pieuse mère.

Aux jours de la Visitation, raconte l'Evangile, « dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein ». (Lc., I, 41.)

Il ne peut donc attendre pour saluer le Messie, le petit Précurseur, d'avoir quitté le sein maternel! Devant ce détail extraordinaire, mais absolument ineffable, les artistes n'ont pu se résoudre à l'admirer en silence, sans essayer de le mettre en image. Ils ne se déclarent pas satisfaits quand ils ont incliné l'une

n'ignore pas, non plus, comment la fille d'Hérodiade, que l'historien Josèphe appelle Salomé, est mêlée à toute cette histoire : elle ne consentit à « danser » devant Hérode qu'à la condition qu'il lui donnerait la tête de Jean. La mosaïque de Saint-Marc traduit sommairement, en trois scènes, la fin du récit évangélique : « Et le roi, envoyant un satellite, lui ordonna d'apporter la tête de Jean. Il alla donc, et le décapita dans sa prison, et apporta sa tête sur un plat et la donna à la jeune fille, et la jeune fille la donna à sa mère. Et ses disciples l'ayant appris vinrent et prirent son cadavre et le placèrent dans un tombeau. » (MC., VI, 27-29.)

vers l'autre, dans un geste affectueux, ces deux maternités fécondes, et en insistant sur le fait de leur fécondité. Ils osent davantage. Au seizième siècle, par exemple, des artistes lyonnais ont représenté les



Fig. 87.

deux enfants, sur le sein entr'ouvert de leur mère, le petit saint Jean étant agenouillé, très dévotement, comme pour recevoir la bénédiction de l'Enfant Jésus.

Formule indiscrète, sans doute, mais pas aussi

FIG. 87. *Le martyre de saint Jean-Baptiste*, mosaïque (XIVe s.) du Baptistère de Saint-Marc, à Venise. Il y a trois scènes, donc trois sujets, mais seulement deux écritures pour les expliquer. 1. *Decholatio Sancti Iohannis Battistæ*, Décollation de saint Jean-Baptiste. Elle s'est faite, selon la tradition iconographique, sur le seuil de la prison. 2. Au centre, la fille d'Hérodiade apporte à sa mère, assise sur le trône royal, la tête de saint Jean, sur un plat. « Hérode, raconte saint Marc, envoya un de ses gardes avec l'ordre d'apporter la tête de Jean sur un plat. Le garde alla décapiter Jean dans la prison, et apporta sa tête sur un plat; il la donna à la jeune fille, et la jeune fille la donna à sa mère. » (Mc., VI, 28-29.) 3. *Hic sepelitur corpus S. Johannis Battistæ*. C'est la sépulture, dont saint Marc a aussi parlé : « Les disciples de Jean, l'ayant appris, vinrent prendre son corps et le mirent dans un sépulcre. » (Mc., VI, 29.)

« inconvenante » et grossière qu'on l'a voulu dire. Et qu'il serait à désirer, d'autre part, que les maternités fécondes, les mères qui portent leur enfant dans leur sein, puissent recommencer, grâce à la subtile efficacité de semblables images, à être honorées, et comprises, avant même que les jours étant accomplis où le petit enfant sera venu à la lumière, elles le porteront enfin dans leurs bras! Et c'est grand'pitié d'attendre, pour honorer les petits enfants, qu'ils soient couchés dans des berceaux.

L'histoire du petit saint Jean nous apprend ainsi que dans le sein de leur mère, où ils vivent vraiment, les enfants ont déjà des petites actions qui, pour mystérieuses qu'elles soient, sont néanmoins tout ce qu'il y a de plus réel. C'est un grand miracle, certes! quand ils en donnent, comme le petit Précurseur, des preuves extérieures et sensibles. Mais celui qui est l'auteur des miracles ne s'est pas imposé de limites dans sa volonté de les renouveler. Et les mères, si nous les interrogions à ce sujet, nous diraient qu'il le fait peut-être, à leur avis, beaucoup plus souvent que nous le supposons.

Voici, maintenant, la *Nativité de saint Jean-Baptiste*. C'est encore un épisode évangélique. (Lc., I, 57-80.) On y remarquera comment, de même qu'à la naissance de l'Enfant Jésus, la question du nom à donner à l'enfant se résout d'une façon qui implique plus d'un détail extraordinaire. C'est Zacharie, le père, qui l'écrit sur des tablettes, après qu'il eut retrouvé la parole dont il avait été privé, ainsi que l'Ange l'avait dit, à cause des hésitations de sa foi,

au jour de son annonciation. Puis, à la suite, son âme s'exalte **soudain** aux accents du *Benedictus*.

Ecoutez **les** paroles avec lesquelles cet heureux



FIG. 88.
Saint Jean-Baptiste gagne le désert.

L'image, et aussi son inscription supposent que saint Jean était alors un enfant et que, secondement, ce fut un ange qui le conduisit au désert,

père, qui est encore un père de l'Ancien Testament, accueille son petit enfant. Ce sont les paroles d'un homme qui parle, à ce moment-là, sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu. Elles sonnent comme une fanfare. Plus encore que de tendresse émue, elles sont tout imprégnées d'émerveillement devant ce tout petit par qui Dieu, accomplissant les antiques promesses, se prépare à réaliser les grandes choses que l'Esprit fait entrevoir à son heureux père. Est-il enfant au monde, exception faite de l'Enfant Jésus, qui ait été salué, à

son entrée dans la vie par des paroles si magnifiques?

— Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple, et qu'il a suscité

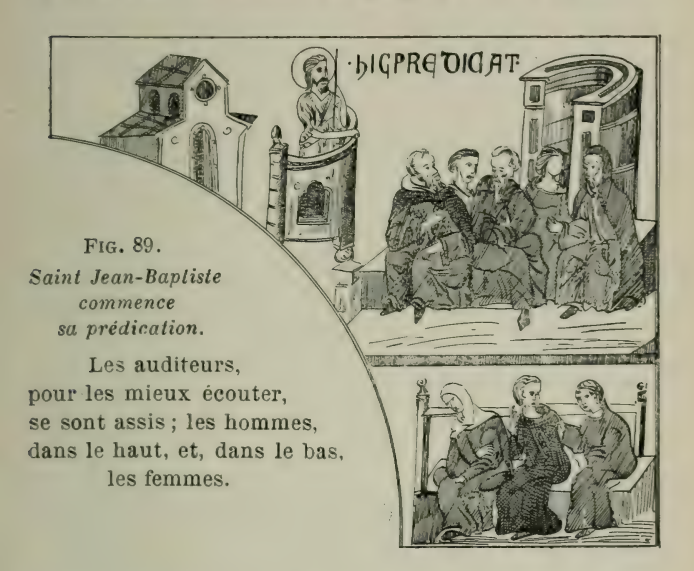


FIG. 89.
Saint Jean-Baptiste commence sa prédication.

Les auditeurs, pour les mieux écouter, se sont assis ; les hommes, dans le haut, et, dans le bas, les femmes.

une Force pour nous sauver, dans la maison de David, son serviteur, — ainsi qu'il l'a promis par la bouche de ses saints et de ses prophètes, dès les temps anciens, — pour nous sauver de nos ennemis et du pouvoir de tous ceux qui nous haïssent, afin d'exercer sa miséricorde envers nos pères, et de se souvenir de son pacte très saint; selon le serment qu'il fit à Abraham, notre père, de nous accorder que, sans crainte, affranchis du pouvoir de nos ennemis, nous le serions, avec une sainteté et une justice dignes de ses regards, tous les jours de notre vie.

— Quant à toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut. Car tu marcheras devant la face du Seigneur, pour lui préparer les voies; pour apprendre à son peuple à reconnaître le salut dans la rémission de leurs péchés, par l'effet de la tendre miséricorde de notre Dieu, grâce à laquelle nous a visités, d'en haut, le Soleil levant; pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort; pour diriger nos pas dans la voie de la paix. (Lc., I, 68-79.)

Il faut rapprocher du *Benedictus* de Zacharie le *Magnificat* de la Vierge Marie et le *Nunc dimittis* du vieillard Siméon. Ils forment ensemble l'admirable trilogie des cantiques qui ont salué, à leur naissance, l'Enfant Jésus et le petit saint Jean. On peut y joindre le *Gloria in excelsis*, qui est la part de collaboration officielle des esprits angéliques à ce concert de louanges autour des deux berceaux. Et ce sont des cantiques tellement beaux qu'on ne se lasse pas de les chanter.

Ils conviennent à tout le monde... Mais heureux surtout les parents qui, devant le berceau de leur petit nouveau-né, aimeront à les redire, en façon de prière, comme s'ils n'en pouvaient trouver de meilleure pour témoigner à Dieu de leur gratitude et de leur volonté, en même temps, de lui garder toujours le précieux dépôt qu'il vient de confier à leur sollicitude et à leur piété!

Que va devenir le petit saint Jean, une fois entré dans la vie et en attendant de gagner le désert pour s'y préparer à sa mission de Précurseur? Nous voudrions bien le savoir. Mais, il faut le reconnaître, le

Saint Evangile ne saurait nous l'apprendre. Il reste muet, en effet, sur les détails de l'enfance de saint Jean-Baptiste.

La pieuse curiosité des fidèles ne pouvait, après un début aussi extraordinaire, se résigner à penser que



Fig. 90.

les premières années du petit saint Jean s'étaient écoulées sans aucun événement notable. N'y avait-il pas, d'autre part, des problèmes de cette enfance qu'il fallait, à tout prix, résoudre, pour conserver à l'autorité des Saints Livres l'entière plénitude d'adhésion qu'il convient de leur donner? Au moment, par exemple, de l'horrible tuerie ordonnée par la cruel Hérode, que devenait le petit saint Jean? Il n'a pas péri, cela est évident, au cours du massacre des Innocents. Mais comment y a-t-il échappé?

La légende se charge de nous l'apprendre. Ce fut par miracle. Au moment où sainte Elisabeth, qui

FIG. 90. *Massacre des Saints Innocents*, miniature byzantine (IX[e] s.) d'un Saint-Grégoire de la Bibliothèque Nationale. On y voit comment, d'après la Légende, saint Jean-Baptiste échappa miraculeusement à la tuerie ordonnée par le cruel Hérode.

fuyait en le tenant dans ses bras, allait être atteinte par les bourreaux, un rocher s'ouvrit soudain puis se referma, miraculeusement, pour cacher l'enfant et sa mère. La miniature du Saint-Grégoire de la Bibliothèque nationale rappelle ce détail : on y voit aussi Zacharie, ZAXAPIAC, renversé sur le seuil du Tem-



Fig. 91.

ple, et qu'un soldat frappe brutalement de sa lance. (Fig. 90.) La mosaïque du baptistère de Venise ne dit rien de Zacharie, mais elle nous montre, entre deux rochers, sainte Elisabeth avec le petit saint Jean dans ses bras. (Fig. 91.)

Sans recourir, cependant, aux récits légendaires, nous pouvons parler, bien que ce ne soit pas avec des détails pittoresques, de l'enfance de saint Jean-Baptiste. Nous avons, en effet, le verset de saint Luc :

— Or, l'enfant croissait et se fortifiait en l'esprit, et il demeura dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation en Israël. (Lc., I, 80.)

FIG. 91. *Massacre des Saints Innocents*, mosaïque du Baptistère de Saint-Marc (XIVe s.). Dans le fond, entre deux rochers, on aperçoit sainte Elisabeth et le petit saint Jean : les rochers se sont ouverts, mais ils ne sont pas encore refermés et le « prodige » est en train de s'accomplir.



FIG. 92. *La Visitation*, détail d'un devant d'autel de la pinacothèque de Sienne (XIIIe ou XIVe s.). Au centre, la figure de saint Jean, puis, tout autour, douze petites scènes résumant son histoire. La *Visitation* proprement dite y figure, comme de juste. Celle-ci est une deuxième Visitation, c'est-à-dire sainte Elisabeth, avec le petit saint Jean, qui font visite à la Vierge et à l'Enfant Jésus. Cette visite, toute vraisemblable qu'elle soit, n'est cependant pas « historique ». Mais elle est délicieusement imaginée.

Restait à commenter ce précieux verset. Les artistes n'y ont pas manqué. Le mosaïste du Baptistère de Saint-Marc (Fig. 88) nous montre par exemple le petit saint Jean qu'un ange entraîne au désert, en le conduisant par la main. Cela n'est pas tout à fait conforme au texte sacré. Par contre, et sans manquer à la vraisemblance des faits, les artistes pouvaient imaginer toutes sortes de compositions pour nous le montrer comme un enfant très parfait. Les plus nombreuses sont celles où ils ont associé, avec d'infinies variantes, l'image de l'Enfant Jésus avec celle du petit saint Jean. J'en citerai seulement quelques-unes, car il faut savoir se borner.

Un vieux peintre siennois nous montre, par exemple, la Vierge assise, avec l'Enfant Jésus et devant elle, agenouillée, sainte Elisabeth tenant le petit saint Jean. C'est une « Visitation » qui n'est pas très commune. Sainte Elisabeth rend à la Vierge Marie la visite qu'elle avait reçue d'elle avant la naissance de son enfant. Rien d'étonnant à cela. Et il ne l'est pas davantage de voir les deux petits qui, gentiment, se saluent. Ne sont-ils pas, déjà, d'anciennes connaissances?

Dans ce même musée de Sienne, on voit encore un tableau de Pinturicchio, d'une fraîcheur exquise, avec un détail qui est tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat. Ce sont, dans le plus charmant des paysages de rêve, deux petits enfants qui, se donnant gentiment le bras, cheminent de compagnie. L'un d'eux est le petit saint Jean : vous le reconnaîtrez sans peine à ses attributs traditionnels, y compris le costume, qui est une sorte de robe



FIG. 93. *L'Enfant Jésus et le petit saint Jean*, détail d'un tableau de PINTURICCHIO

faite de « poils de chameau ». (19) L'autre est l'Enfant Jésus : il a un livre, dans chaque main, et, probablement, il « s'en va à l'école », comme il est dit dans la naïve chanson des petits écoliers.

On ne compte plus les tableaux de dévotion dans lesquels le petit saint Jean, avec ou sans l'agneau, est donné comme compagnon aux jeux de l'Enfant Jésus. Il y a aussi la très riche série où on le voit, seul ou avec d'autres saints, au pied de l'estrade où trône la Vierge, avec le saint Bambino dans les bras.

*
* *

12. — Nous devrions peut-être, avant de quitter Jean-Baptiste, dire quelques mots de ses cousins, qui furent aussi les cousins de Jésus, — ses « frères », selon la façon de parler de nos Saints Livres. Mais nous serions amené, en abordant cette question compliquée, à des considérations qui nous auraient d'autant plus éloigné de notre sujet que, si nous l'abordions, il nous aurait fallu la traiter complètement,

(19) « Jean était vêtu de poils de chameau, avec un pagne de peau autour des reins, et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. » (MC., I, 6.) Pinturicchio a donné au petit saint Jean, qui n'est encore qu'un enfant, le costume qu'il devait adopter, plus tard, quand il aurait gagné le désert. Il lui fait porter un vase, en forme de carafon, symbole, très probablement, du baptême de pénitence qu'il donnera à ses disciples. Mais il a aussi le bâton, que termine la croix, avec une flamme où se lisent les mots de son manifeste : *Ecce Agnus Dei*... Ce sont les premiers mots de la célèbre salutation avec laquelle il accueille le Christ : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. » (JO., I, 29.)

avec tout le détail qu'elle comporte. (20) Or, ce détail est considérable, alors même qu'on voudrait le contenir dans ce qui est strictement indispensable pour déchiffrer les vieilles images.

Signalons toutefois, au moins en passant, une cu-



Fig. 94.

rieuse série de compositions : on y voit, en même temps que l'Enfant Jésus, tout un charmant aréopage de petits enfants. Ce genre de tableaux se rencontre surtout, à partir de la Renaissance, chez les peintres

FIG. 94. *La famille de la Vierge*, peinture de DUNWEGE (XVI[e] s.), au musée d'Anvers. On y voit, d'après les données légendaires, les trois maris, les trois Marie, et leurs enfants.

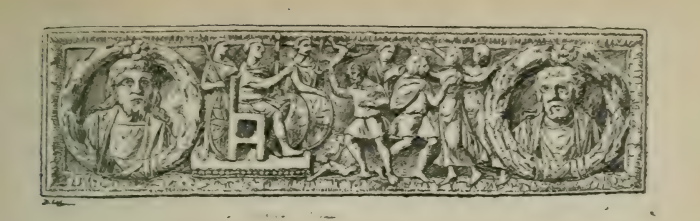
(20) Nous renvoyons simplement le lecteur au volume déjà cité du R. P. Durand sur *l'Enfance de Jésus-Christ*. On y trouve, à la fin, une étude spéciale sur « les frères du Seigneur ».

flamands et ceux des Ecoles du Rhin. Ils représentent « la sainte famille de la Vierge ». Nous donnons ici, comme exemple, celui de Dunwege.

C'est un tableau d'une lecture assez compliquée. Il appartient à la catégorie de ceux dont nous avons souvent dit qu'ils seraient intéressants pour cela seul que, devant eux et afin de les expliquer, il faudrait beaucoup causer. Les noms des enfants, — ils se déchiffrent assez mal sur notre petite gravure, — sont écrits au-dessus de chacun d'eux, exception faite de l'Enfant Jésus, au centre, pour lequel il n'était pas besoin d'écritures. Ce sont, à droite, les deux fils de Marie, épouse de Zébédée, à savoir : *Jacques le Majeur* et Jean, l'apôtre saint Jean. On a, sur la gauche, Marie, épouse d'Alphée, et ses quatre enfants, *Jude*, *Simon*, *Joseph* et *Jacques le Mineur*.

Saint Jean-Baptiste, on l'a remarqué, ne figure pas dans cette charmante galerie de petits enfants. Nous n'en dirons pas les raisons. Elles seraient trop longues à fournir, et notre tableau, sans cela, est déjà suffisamment compliqué.

Gardons-en du moins cette impression que la parenté de Jésus était assez copieuse. Saint Jean-Baptiste ne la constitue pas à lui seul, en tant que cousin. Et il ne nous déplaît pas d'avoir eu à faire observer, en y songeant, que l'Enfant Jésus et aussi le petit saint Jean, qui furent des « fils uniques », ont été très certainement, pendant leur enfance, de parfaits petits cousins.



CHAPITRE VI

LES ENFANTS DU NOUVEAU TESTAMENT

L'enfant des foules et l'enfant des miracles. — L'enfant des triomphes et l'enfant des martyres. — La question d'âge.

1. — Les grandes personnes, qui sont en général les acteurs des scènes évangéliques, le sont-elles de façon tellement exclusive qu'il ne s'y glisse pas, au moins quelquefois, des enfants, et même des petits enfants? Nous allons nous le demander. Mais il semble bien, avant tout autre informé, que la réponse ne puisse être douteuse.

Celui qui est, en effet, le personnage principal de toute cette histoire, c'est-à-dire le Christ, n'a-t-il pas commencé, lui-même, par être un enfant? Voilà donc, tout d'abord, un enfant dans l'Evangile. Et c'est un enfant dont on ne saurait dire qu'il n'y occupe pas une place importante.

Cet enfant d'autre part, nous venons de le voir au chapitre précédent, a été « enfant » en toute vérité et

en toute perfection. Comment supposer à la suite que cet enfant si parfait, devenu un homme, ait pu se désintéresser totalement des enfants, et même des petits enfants? Il faudrait admettre, pour le croire, qu'il est de la perfection de l'homme de ne plus s'occuper des enfants. C'est une supposition intolérable. Nous ne pouvons nous y arrêter.

De fait, il y a dans l'Evangile deux épisodes, tout au moins, qui nous montrent que le Christ s'est intéressé aux enfants et qui nous apprennent aussi comment il l'a fait. Le premier épisode, *Jésus et les petits enfants*, nous montre que Jésus a voulu leur ménager, tout petits qu'ils étaient, une place dans son Royaume et qu'ils sont, d'autre part, les modèles de tous ceux qui prétendent à y être reçus. Le second épisode, encore plus riche de doctrine, nous montre, entre autres choses, plus spécialement, que, dans son Royaume, Jésus a voulu réserver les meilleures places aux enfants et, avec eux, à ceux qui leur ressembleraient, par l'humilité. C'est l'épisode que nous désignerons sous ce titre : *Quel est le plus grand dans le royaume des cieux*. Avec ces deux textes doit s'écrire, principalement, l'Evangile des petits enfants. Nous leur consacrerons, comme il convient, le meilleur de notre attention. (1) Les détails qu'ils renferment suffiraient, au besoin, pour nous permettre d'attester,

(1) Nous consacrerons en effet à l'étude de ces deux épisodes les cinq derniers chapitres de cet ouvrage. C'est alors seulement que nous parlerons de *l'enfant du Royaume*. On a réuni dans ce chapitre sixième les données évangéliques concernant les enfants qui, malgré l'intérêt qu'elles présentent, sont loin d'avoir l'importance des deux épisodes dont il nous restera, aux chapitres suivants, à donner le commentaire. Il ne sera peut-être pas inutile, quand on considérera l'ensemble de l'ouvrage, de se souvenir de cette note.

dans l'Evangile, la présence de quelques petits enfants. Mais il y en a d'autres.

Il ne faut pas s'en étonner, et le contraire serait bien surprenant.

S'il n'y en avait pas, cette omission irait presque jusqu'à diminuer de façon inquiétante ce caractère de réalité vivante, et vécue, qui est, entre beaucoup d'autres, une des marques de l'absolue véracité des Saints Evangiles. Les enfants en effet, si petits qu'ils soient, ont une place tout indiquée dans les manifestations extérieures de la vie sociale, et cette place est considérable. Leur activité déborde de beaucoup l'intérieur de la famille. On ne les trouve pas seulement sur les places publiques, où les gens les plus graves s'intéressent parfois à leurs joyeux ébats et à leurs jeux enfantins. (2) Ils sont un peu partout, jusque dans ces grandes manifestations populaires où leur contribution d'enthousiasme ne manque pas d'être appréciée à son juste prix.

Bref, un historien ne saurait prétendre avoir donné une peinture vraisemblable et complète de la vie d'un

(2) *Les jeux d'enfants* eux-mêmes sont de ces choses dont le Christ, peut-on dire, ne se serait pas absolument désintéressé. Témoin ce passage de son discours en saint Matthieu : « A qui comparerai-je cette génération ? Elle est semblable à des enfants assis dans des places publiques et qui crient à d'autres : Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé; nous avons chanté des complaintes et vous ne vous êtes pas lamentés, etc. » (MT., XI, 16-17, et LC., VII, 31-35.) Le passage n'est pas très clair. En tout cas, c'est une allusion à un jeu d'enfants qui devait être assez populaire. Les enfants se partageaient en deux groupes, le premier invitant à danser ou à se lamenter (comme il arrivait, par exemple, pour le mariage ou les funérailles), l'autre obéissant à l'invite du premier : mais le jeu disparaît, est vain, si le second groupe ne répond pas à l'invite du premier. Le Christ, pour se servir de cette comparaison, avait dû plus d'une fois regarder les enfants s'amuser de la sorte sur les places publiques. On peut même ajouter qu'il s'était intéressé à leur jeu.

peuple, quel qu'il soit, s'il avait négligé, de parti pris ou autrement, d'y introduire au moins quelques enfants.

Ce ne saurait être le cas de l'Evangile, qui est une histoire très parfaite et des plus véridiques. Les enfants y ont une place. On peut donc s'occuper des enfants dans l'Evangile. Mais il faut avertir, sans plus tarder, que ce ne sont pas, exception faite pour l'Enfant Jésus, de ceux-là qu'on peut appeler, comme pour l'Ancien Testament, des « enfants célèbres ».

Tous ceux, de fait, dont nous allons parler, demeurent confondus dans le même anonymat. Ce sont des enfants qui n'ont pas de nom. Le régime de l'Evangile n'est plus tout à fait celui de l'Ancien Testament. (3) Il nous faudra, désormais, prendre notre parti de parler des personnes et des choses d'une autre façon, et avec d'autres termes, que nous l'avions fait en traitant de l'Ancien Testament.

Le détail anecdotique et pittoresque n'aura plus ici, désormais, qu'une toute petite place. S'il en reste

FIG. 95. *Sarcophage de Daniel*, au musée du Latran, à Rome. Dans le haut, et à droite, on a, après la *Résurrection de Lazare*, le miracle de la *Multiplication des Pains et des Poissons*, puis celui des *Noces de Cana*, qui sont tous les deux des figures du miracle eucharistique. On retrouvera, dans les sculptures de ce sarcophage, plusieurs thèmes iconographiques déjà cités, — la *Création* et la *Chute*, puis la *Condamnation* d'Adam et Eve, *Daniel* dans la fosse aux lions, l'*Adoration des Mages*. Il en est d'autres sur lesquels nous aurons à revenir, par exemple les *petites figures* dont nous devrons décider si elles représentent, ou non, des enfants. (Cf. chapitre X.). L'occasion, par contre, ne se présentera pas de nous arrêter sur les thèmes relatifs à saint Pierre, au registre inférieur, à droite, c'est-à-dire : le *Reniement de saint Pierre*, l' *Arrestation de saint Pierre* et enfin *saint Pierre* — Pierre-Moïse, — *frappant le rocher* d'où jaillit la fontaine de salut.

(3) Voir à ce sujet, par exemple, les réflexions qui accompagnent, au chapitre précédent, le commentaire de l'épisode de Jésus au Temple parmi les docteurs.



FIG. 95. Sarcophage du musée du Latran.

encore quelque chose dans ce chapitre, où nous considérerons les différentes catégories dans lesquelles peuvent se grouper les enfants du Nouveau Testament, — *l'Enfant des foules* et *l'Enfant des miracles*, puis *l'Enfant des triomphes* et *l'Enfant des martyres*, — c'est que nous n'aurons pas encore pénétré jusqu'au cœur même de notre sujet. Nous le ferons seulement au chapitre suivant, quand nous commencerons à parler de *l'Enfant du Royaume*, et alors ce sera en nous détachant de plus en plus de toutes ces curiosités extérieures et charmantes qui n'auront presque plus, pour nous, aucun intérêt. Les choses d'âme, seules, continueront à nous occuper. Et, ce qui est digne de remarque, les enfants dont nous parlerons seront, dans les vraisemblances de nos commentaires, de plus en plus petits...

Aussi bien, avant de terminer ce chapitre, et pour n'avoir plus à y revenir, nous traiterons brièvement de *la question d'âge*. (4) Il fallait bien le faire, à quelque moment. Et puisque nous ne pouvions l'éviter, c'est encore à cet endroit de notre livre qu'il nous a paru le moins inopportun d'en parler.

*
* *

2. — Parmi tous les programmes d'action que se soit jamais proposés un homme, au cours de sa vie

(4) Se souvenir, à ce propos, du sous-titre du décret *Quam singulari*, qui précise très exactement son objet. C'est un décret, en effet, « sur l'âge de la première communion ». Il a été porté par l'Eglise, qui continue le Christ, pour nous faire savoir quel était l'âge auquel les enfants pourraient être admis à la communion. Nous aurons à nous demander, à la fin de ce chapitre, quel était l'âge des enfants auxquels le Christ, dans l'Evangile, s'est intéressé plus spécialement.

mortelle, il n'en est pas de plus vaste et de plus magnifique que celui qui fut, d'après l'Evangile, le programme du Christ Jésus.

Il n'allait à rien moins qu'à transformer la face du monde, non pas à la façon des grands conquérants de la terre, ce en quoi ce programme n'eût pas été absolument nouveau, mais d'une manière plus profonde et plus décisive, en prenant comme champ d'action les âmes seules, afin de les orienter vers un idéal qu'elles n'avaient encore qu'à peine soupçonné. Il vient établir sur la terre le royaume, ou le règne, de Dieu. Il est qualifié pour le faire. Car cet homme, qui est véritablement un homme, est aussi, véritablement, un Dieu. Il le dit. Et il le prouve. Mais il fait aussi le nécessaire pour appuyer cette créance, d'abord, et ensuite pour organiser solidement le royaume surnaturel qu'il était venu fonder.

Encore une fois, ce programme est considérable. Avec des projets de moindre envergure, quel est l'homme politique le mieux organisé qui consentirait encore à s'intéresser aux affaires des petits enfants? Il n'en a pas le loisir. Les affaires dont il faut qu'il s'occupe ne se traitent pas avec cette espèce de clients. C'est à peine si, par prudence, — à moins que ce soit simplement par astuce, la popularité ayant tant d'exigences! — il consent à faire, de temps en temps, comme s'il était capable d'y prêter quelque attention.

Il en va différemment pour le Christ. La grande affaire, et la seule, dont il s'occupe, intéresse les enfants tout aussi bien que les hommes. Nous dirons même, plus tard, qu'elle les intéresse davantage.

Contentons-nous d'affirmer, pour l'instant, que

c'est au même titre que tous les autres fils d'Abraham, et par le seul fait de sa vocation ou de sa candidature au Royaume, que l'enfant figure, dans les scènes évangéliques, parmi ceux dont le Christ s'est tendrement occupé. Il y figurerait donc en premier lieu, si l'on veut, comme faisant partie de la foule,



Fig. 96.

dans laquelle je le vois confondu. Mais, si petit qu'il soit, il y occupe, quand même, une certaine place,

Dans l'Evangile, en d'autres termes, il y a d'abord *l'enfant des foules*. On n'a pas l'habitude d'en parler, c'est vrai. Et cependant il existe, cet enfant des foules. Les artistes ne cessent, dans leurs tableaux, de nous le répéter. Ils le font même parfois, avec une certaine indiscrétion. Nous le ferons remarquer. Mais pour un cas où nous aurons à les en blâmer, combien d'autres où nous pourrions les féliciter de leur initiative! N'est-elle pas délicieuse, par exemple, cette jolie procession de petits enfants que le bon Lochner a mise au premier plan de son tableau de la Présentation de Jésus au Temple? (5)

FIG. 96. *La multiplication des pains*, miniature (XIe s.) d'un Evangéliaire grec de la Bibliothèque Nationale. (Gr. 74.)

(5) Cette charmante composition de Lochner est actuellement exposée au musée de Darmstadt. Ces vieux peintres de Cologne, décidément, n'ont rien d'allemand. On y retrouve toujours, dans leur art comme dans leurs inspirations, l'âme

Invention d'artiste, dira-t-on. C'est vrai. Mais combien vraisemblable! D'ailleurs, empressons-nous de le dire, il n'est pas absolument impossible, rien qu'à s'en tenir au texte de l'Evangile, de signaler, au moins en certaines occasions, l'existence authentique de cet enfant des foules. Nous en aurons tout à l'heure un exemple en parlant de l'enfant des triomphes. (6) En voici un autre qui n'est pas moins caractéristique.

Avez-vous jamais remarqué le rôle de l'enfant dans le célèbre miracle de *la Multiplication des pains au désert?* C'est bien le cas d'en parler dans un livre qui s'oriente franchement vers l'horizon eucharistique. (7) Ce miracle n'est-il pas, en effet, à la fois un symbole et une promesse de cette multiplication mille fois plus merveilleuse du pain eucharistique par laquelle, dans la communion, tous les fidèles du Christ seront rassasiés, et sans jamais épuiser cette céleste nourriture? D'où vient que, dans l'art chrétien pri-

des Flandres. Je comprends donc que, pour les revendiquer comme leurs, les critiques allemands aient senti le besoin de réviser la géographie artistique de l'Europe, comme l'autre : ils soutiennent que la Flandre, la Flandre flamande comme la Flandre française, y compris la Bourgogne, font partie, naturellement, de l'Empire allemand.

(6) Dans l'épisode des vendeurs chassés du Temple. Personne ne conteste qu'il s'y trouve des enfants. Mais on n'est pas d'accord sur l'âge qu'il leur faut attribuer. Le texte, pourtant, dit assez clairement qu'il y en avait de tous les âges.

(7) Ce travail n'est en effet qu'un commentaire un peu développé de la considération fondamentale qui sert de préface au décret *Quam singulari*. Nous l'avons entrepris, d'autre part, pour contribuer, dans la mesure où nous croyons pouvoir le tenter, à l'observation de plus en plus parfaite de la nouvelle discipline de la première communion. Si notre plan, en cours d'exécution, s'est notoirement élargi, nous n'avons pas perdu de vue le but principal que nous nous étions, tout d'abord, proposé.

mitif, l'Eglise se servait de préférence de l'image de la Multiplication des pains afin de rappeler aux fidèles le souvenir de la sainte communion : il n'y a presque pas de sarcophage chrétien, pour ne parler



Fig. 97.

que de cette série de documents, où elle ne se trouve représentée.

Une grande foule, donc, avait suivi Jésus dans le désert où, selon son habitude, il aimait à se retirer Qu'il y ait eu, parmi cette foule, des enfants, voilà qui n'est pas fait pour nous étonner. Mais ce qui nous fera réfléchir et qui est inattendu, c'est le rôle que

FIG. 97. *La multiplication des pains*, mosaïque (XIVe s.) de Saint-Marc, à Venise. On y voit un petit enfant, en cherchant bien, mais ce n'est pas celui qui avait « cinq pains d'orge et deux petits poissons ». Le nombre des corbeilles ne concorde pas avec celui de l'image précédente, onze, au lieu de sept. Mais il y eut deux multiplications des pains : à la première, racontée par saint Marc et saint Matthieu, les restes sont mis dans sept corbeilles, alors qu'à la seconde, dont parlent les quatre évangélistes, il y eut douze corbeilles. C'est donc la seconde qui est ici représentée. Le compte s'y trouve : mais la douzième corbeille, que tient un apôtre, n'est pas encore tout à fait remplie.

l'enfance va tenir dans ce miracle, une fois venu, pour le Christ, le moment de l'opérer.

Celui qui en fournit la matière première, c'est un enfant, l'enfant dont nous parle saint Jean, dans son récit, et qui avait « cinq pains d'orge et deux petits poissons ». (8) Alors, continue l'évangéliste, « Jésus prit les pains et, ayant rendu grâce, il en distribua à ceux qui étaient assis, et de même des poissons, autant qu'ils en voulurent ».

Ce fut ainsi, dans les desseins du Christ, un enfant qui devint, pour le plus grand bien de tous, l'instrument providentiel de cette manifestation miséricordieuse de la grande pitié du bon Maître.

Ne va-t-il pas de soi qu'au moment de distribuer la nourriture miraculeuse, l'enfant providentiel ne fut pas oublié, qui en avait offert au Christ la matière première? Il ne pouvait venir à l'idée de l'en écarter. Je veux même supposer qu'il lui fut réservé une portion meilleure et que les autres petits, ses compagnons, ne furent pas moins bien partagés que lui.

D'autre part, il y eut des restes. Jésus ordonne de

(8) JO., VI, 9. Ce miracle est raconté à la fois, ce qui est assez rare pour être remarqué, par les quatre évangélistes. Mais c'est seulement en saint Jean que se trouve le détail de l'enfant. Or, chose étonnante, les savants, qui notent si scrupuleusement, à l'ordinaire, les plus petits détails, dans l'étude comparée qu'ils font des récits évangéliques, ne s'arrêtent même pas à signaler celui-ci. Il a pourtant son intérêt.

Il me plaît encore d'observer que c'est à saint Jean, l'apôtre qui a été le plus près du cœur de Jésus, que nous le devons. C'est bien à lui, en effet, qu'il convenait le plus de rappeler, parce qu'il n'en avait pas perdu le souvenir, le rôle de l'enfant dans le miracle de la multiplication des pains. Et, s'il n'en avait perdu le souvenir, n'est-ce point parce qu'il l'avait, depuis toujours, considéré comme un détail qui avait son importance?

les recueillir, « afin que rien ne se perde ». On en remplit douze corbeilles.

A qui donc songeait Jésus, d'une façon plus spéciale, lorsqu'il fit recueillir ces restes? On était dans le désert. La foule, pour s'en retourner, allait avoir à fournir un long trajet. Parmi tout ce monde, si quelques-uns allaient éprouver le besoin d'une nourriture supplémentaire, ne serait-ce pas, tout d'abord, les enfants? Car ils sont assez semblables en cela, comme en d'autres choses encore, aux petits oiseaux qui, même bien repus, ne se lassent pas de redemander à



Fig. 98.

FIG. 98. *Tharcisius*, le jeune martyr de l'Eucharistie, qui préféra mourir plutôt que de livrer la sainte Hostie qu'il portait, dans leur prison, aux chrétiens qui allaient être conduits aux bourreaux. Marbre de FALGUIÈRE, au musée du Luxembourg. Ce jeune Tharcisius pouvait être ici rappelé en même temps que l'Enfant juif du célèbre miracle, bien qu'il y ait, à son sujet, des discussions scientifiques que je n'ignore pas. Mais si le jeune Tharcisius n'est plus aujourd'hui, au jugement de certains savants, qu'un martyr « légendaire », n'est-ce point un peu pour cette raison que bien d'autres enfants, avec lui, partagent la gloire de son héroïque dévouement? L'histoire des persécutions a compté, sûrement, plus d'un Tharcisius. Et c'est tant mieux d'en être, aujourd'hui, scientifiquement informé.

becqueter. Jésus ne l'ignore pas. Ne serait-ce pas à eux qu'il songeait, quand il fit soigneusement recueillir les « restes », pour les disposer dans les corbeilles? Ainsi, au retour, les petits n'auraient pas à souffrir de la faim.

De même, aux premiers siècles de l'Eglise, on donnait aux petits enfants ce qui restait du pain consacré, après que tous les assistants avaient communié. On allait même les chercher tout exprès, pour leur distribuer ces « restes », dans l'école où l'on était toujours sûr de les trouver. A cette coutume se rattache le miracle bien connu de l'enfant juif que son père voulut faire mourir pour avoir reçu de cette façon la sainte Communion, en se glissant parmi les petits chrétiens qu'on était venu chercher à l'école pour consommer les restes du banquet eucharistique. (9)

(9) Le décret *Quam singulari* rappelle cette coutume, de façon générale, quand il dit : « Dans certaines églises l'habitude s'introduisit de donner l'Eucharistie aux tout petits enfants aussitôt après le clergé, et ailleurs, après la communion des adultes, on en distribuait les restes et les fragments à ces mêmes petits enfants. »

On cite, à l'appui, un texte bien connu de saint Cyprien. Celui qui l'est moins, d'Evagrius, nous paraît encore plus significatif.

Il nous montre d'abord les enfants communiant même en dehors de la messe. D'autre part, il ne s'agit plus seulement de tout petits enfants, qui se nourrissent au lait, mais d'enfants déjà grands, puisqu'ils vont à l'école. En troisième lieu, l'usage dont ce texte témoigne n'est plus, précisément, un usage de la toute première période de l'histoire de l'Eglise, mais un usage qui demeure encore vivant à l'époque où Evagrius rédige son histoire, c'est-à-dire vers la fin du sixième siècle. Enfin, il faut croire que cet usage demeurait encore, à ce moment, tout ce qu'il y a de mieux établi et de moins extraordinaire, puisqu'il rendit possible le fait que le texte se propose précisément de raconter, c'est-à-dire le célèbre miracle de l'enfant juif que l'Eucharistie préserva miraculeusement de la fournaise où son père l'avait précipité.

On aura la traduction du texte d'Evagrius dans Mgr BÉGUINOT, *La très sainte Eucharistie*, vol. II, p. 39.

La représentation de la Multiplication des pains est déjà classique dans l'art des premiers siècles. On l'y rencontre très fréquemment. Mais le rôle de l'enfant n'y est pas souligné. Cela se comprend. Il reste secondaire et les imagiers, quand ils représentent ce sujet, entendent bien le faire pour qu'on en tire des enseignements plus importants. L'image de la Multiplication des pains fait partie du cycle qui sert à illustrer le dogme de l'Eucharistie, considéré spécialement en tant que sacrement. C'est à ce titre, par exemple, qu'il figure à Saint-Marc de Venise, en même temps que l'épisode de la Samaritaine, dans le voisinage immédiat du maître-autel. (Fig. 97.)

En regardant d'un peu près cette vieille mosaïque, on finit cependant par y découvrir un enfant... mais ce n'est certainement pas celui qui avait avec lui les cinq pains d'orge et les deux poissons, puisque, tout petit, sa mère continue à le tenir dans ses bras.

Les artistes ont parfois songé, néanmoins, à l'enfant de la Multiplication des pains. Parmi ceux qui s'en sont souvenus je citerai Francken, au musée d'Anvers. Il a mis l'enfant en bonne place, dans son tableau, à côté du Christ et il le montre au moment où il présente les pains et les poissons, afin que le Christ les bénisse.

*
* *

3. — Dans l'épisode précédent, qui est un récit de miracle, l'enfant apparaît seulement comme un personnage secondaire. Il en va différemment dans les récits de miracles où il est lui-même, et personnelle-

ment, l'objet de la particulière attention du Christ. Parmi les miraculés de l'Evangile on peut, en effet, compter quelques enfants, — à supposer, toutefois, qu'on ne se montre pas d'une intransigeance excessive sur la question d'âge.

Le fils de la Veuve de Naïm est en effet un adoles-



Fig. 99.

cent, et même un jeune homme. Le récit évangélique le laisse entendre clairement.

— Jésus se rendait à une ville appelée Naïm; plusieurs de ses disciples et une foule nombreuse faisaient route avec lui. Comme il arrivait près de la porte de la ville, il se trouva qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve,

FIG. 99. *Le fils de la veuve de Naïm*, ancienne gravure française de BLESSIBOIS. Elle n'est pas glorieuse mais peut suffire, au besoin, pour évoquer le souvenir de quelques circonstances du miracle, sinon de toutes. On regrette, en particulier, de n'y pas trouver la mère du jeune homme, cette mère dolente que Jésus ne put voir sans être « touché de compassion pour elle ».

et beaucoup de gens de la ville l'accompagnaient. Le Seigneur l'ayant vue, fut touché de compassion pour elle, et il lui dit :

— Ne pleurez pas.

« Et s'approchant, il toucha le cercueil, puis il dit :

— Jeune homme, je te le commande, lève-toi!

« Aussitôt le mort se leva sur son séant et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. » (10)

C'était donc un jeune homme, puisque le Christ lui-même l'appelle de ce nom. Toutefois, quand il s'y est intéressé, ne fut-ce pas encore au titre d' « enfant », et à cause des larmes de sa mère? Car cela aussi le texte nous le dit. Et nous savons désormais que le Christ ne peut, sans être « touché de compassion », voir pleurer les mères. C'est à cause d'elles, tout d'abord, qu'il s'intéresse aux enfants.

Au sujet de la résurrection de la fille de Jaïre (11) nous n'avons plus à nous tourmenter de la question de savoir si elle était, ou non, une grande jeune fille. Son père, en effet, ne donne à ce sujet aucune précision lorsque s'approchant de Jésus et se prosternant devant lui il dit :

— Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez, imposez-lui les mains et elle vivra. (12)

(10) Lc., VII, 11-16. L'Eglise nous fait lire le récit de la résurrection du fils de la veuve de Naïm au quinzième dimanche après la Pentecôte. Celui de la résurrection de la fille de Jaïre sert d'Evangile au vingt-troisième dimanche après la Pentecôte.

(11) Ce récit se trouve aux trois Synoptiques : Mt., IX, 18-26; Mc., V, 21-43, et Lc., VIII, 49-56.

(12) Mt., IX, 18. Je vais dire que cette prière est admirable de confiance et de foi. Il paraitrait que ce n'est pas l'avis de tout le monde. « On lui a reproché une foi médiocre, parce qu'il a demandé l'imposition des mains; il a dit simplement

La foi de cet homme est vraiment admirable dans la plénitude de confiance avec laquelle elle s'exprime. Elle nous paraîtrait presque présomptueuse s'il n'y avait eu d'abord, pour en adoucir l'expression, les gestes qui en assurent la parfaite humilité. Il semblerait, à entendre cette prière de Jaïre, qu'il savait, par expérience, qu'elle était de celles auxquelles le bon Maître ne pouvait pas résister quand on la formule de cette façon. Au fait, et cela est à noter, le texte nous dit qu'après avoir entendu la requête de Jaïre, aussitôt « Jésus se leva et le suivit avec ses disciples ». Voici la suite du récit :

« Lorsque Jésus fut arrivé à la maison du chef de la synagogue et qu'il vit les joueurs de flûte et une foule bruyante, (13) il dit :

— Retirez-vous, car cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort.

« On se moqua de lui. Quand la foule eut été renvoyée, il entra, prit la main de la jeune fille, et celle-ci se leva. »

Ces deux résurrections, qu'il convient de ne pas séparer l'une de l'autre, nous rappellent les deux petits ressuscités qui, dans l'Ancien Testament, furent rendus à leur mère par Elie et par Elisée. (14) Le Christ,

ce qui lui est venu à l'esprit comme un procédé normal pour attirer sur sa fille la bénédiction. Jésus employait ce rite pour guérir; on pouvait donc le lui demander: il se perpétuera dans l'Eglise. » (R. P. LAGRANGE, *Saint Marc*, p. 135.)

(13) Se rappeler, à ce sujet, le rite des funérailles chez les anciens, en particulier chez les Orientaux. Je me souviens encore d'un enterrement, au Caire, dont il a fallu, pour ne pas me scandaliser, me dire qu'il était assez semblable à ceux dont le récit évangélique m'avait accoutumé à imaginer le rite passablement bruyant.

(14) Voir le chapitre troisième, aux enfants célèbres de l'Ancien Testament.

dans l'Evangile, nous a donc montré que, par pitié pour les parents, il consentirait à prolonger le pèlerinage terrestre des enfants malgré le secret désir qu'il



Fig. 100.

a — et comment pourrait-il ne pas l'avoir! — de leur ouvrir le plus vite possible les portes du beau Paradis.

On peut encore citer, dans cet ordre d'idées, la guérison de la fille de la Chananéenne. Comme elle est parfaite, la foi de cette mère éplorée! Quelle touchante persévérance dans sa prière! Si Jésus semble d'abord la vouloir décourager par la sévérité de son accueil, ce n'est, à dire vrai, que pour provoquer la réponse si humble, et toujours si confiante, de la pauvre femme :

Fig. 100. *La fille de Jaïre* miniature byzantine (IXe s.) d'un Saint-Grégoire de la Nationale. (Gr. 510.) L'image nous invite à considérer trois moments du miracle. Avant de voir l'enfant, que Jésus guérit, il était bon de rappeler ce qu'avait fait son bon père, pour obtenir cette guérison. On a déjà eu, dans l'Ivoire de Brescia (Fig. 6) une autre représentation de ce miracle.

— Il est vrai, Seigneur! mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres! (15)

Elle ne s'est donc pas offensée de la dure parole avec laquelle Jésus, lui rappelant qu'elle n'est qu'une Chananéenne, c'est-à-dire une idolâtre, peut-être une rénégate, s'étonne qu'elle prétende à être traitée comme les enfants de Dieu, le peuple fidèle : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens. » Une mère qui implore, à genoux, la pitié pour son enfant est prête, pour l'obtenir, à subir les pires humiliations. Elle ne se décourage jamais. Elle sait, pour continuer sa prière, trouver, comme la Chananéenne, d'admirables répliques. Elle a, finalement, le dernier mot :

— Alors Jésus lui dit : O femme! votre foi est grande : Qu'il vous soit fait selon votre désir. Et sa fille fut guérie à l'heure même.

La maladie de la fille de la Chananéenne provenait de ce qu'elle était « cruellement tourmentée par le démon ». Sa guérison ne serait donc pas, à proprement parler, un « miracle », bien qu'elle soit, de la part de Jésus, une preuve de sa puissance et de sa miséricorde. Il en va de même pour la guérison de l'en-

(15) Mt., xv, 27. Elle ne s'insurge pas contre cette appellation que Jésus lui a adressée : Il n'est pas bon, etc. Mais très humblement, et avec une vivacité de dialectique qui est aussi admirable qu'émouvante, elle se sert du même mot qui lui avait été dit, semble-t-il, pour la désespérer, afin de renouveler à Jésus l'expression d'une confiance qui ne veut pas se lasser avant d'avoir été exaucée. Les mères qui prient de cette façon pour obtenir de Dieu le salut de leur enfant finissent toujours par l'obtenir. C'est l'histoire de sainte Monique et de saint Augustin.

fant possédé dont le récit suit immédiatement, dans l'Evangile, celui de la Transfiguration. (16)

La célèbre composition de Raphaël, qui présente simultanément les deux scènes dans un même tableau, nous a habitués, en les immortalisant de cette façon, à les regarder, de même, comme si elles s'é-



Fig. 101.

taient passées en même temps. Personne ne s'avisera de reprocher au grand peintre de s'être ainsi souvenu, pour une fois, de l'ancienne pratique des vieux imagiers qui n'hésitaient pas, au mépris de la règle des trois unités, à représenter ainsi plusieurs sujets dans un même tableau. L'art lui-même, comme il arrive dans la composition de Raphaël, peut encore s'en accommoder. (17)

FIG. 101. *La Transfiguration*, miniature d'un Evangéliaire grec (XIe s.) de la Bibliothèque Nationale. (Gr. 74.)

(16) La guérison de l'enfant possédé est racontée par les trois Synoptiques. MT., XVII, 14-20; MC., IX, 13-28, et LC., IX, 37-44. L'enfant est appelé *lunatique* parce que le mal dont il souffrait, et qui présente tous les symptômes des attaques d'épilepsie, se faisait sentir périodiquement et semblait dépendre de l'influence de la lune. Pour tous ces détails, nous renvoyons aux commentateurs des Evangiles.

(17) Raphaël est mort, comme on sait, avant d'avoir pu achever ce tableau dont la partie supérieure, seule, est sûrement de sa main.

Notez encore que, pour la partie supérieure, c'est-à-dire la

L'unité, finalement, s'y trouve d'une certaine façon, puisque Raphaël nous force à imaginer que la scène d'en bas, — qui n'est pas d'ailleurs la guérison de l'enfant, — se passe en même temps que celle d'en haut. Cela n'est pas conforme, toutefois, au récit évangélique, qui est celui de la guérison proprement dite et ne nous en parle qu'après avoir achevé celui de la Transfiguration. Cela fait deux scènes différentes et qui se développent successivement. Raphaël, s'autorisant de certains détails caractéristiques de la seconde scène, en imagine encore une autre qui a dû se passer, celle-là, au pied de la montagne, où une grande foule a rejoint ceux des Apôtres que Jésus n'avait pas emmenés avec lui, sur le sommet.

Cette scène imaginée par Raphaël se passe donc en bas de la montagne, « au lieu où étaient les autres

Transfiguration proprement dite, il s'inspire visiblement de l'admirable fresque du Pérugin, son maître, au Cambio de Pérouse. Il y aurait à ce sujet bien des choses à dire, surtout depuis qu'on s'est mis à lui attribuer, contre toute vraisemblance d'ailleurs, une part importante dans l'exécution de ces fresques de Pérouse.

Il reste, quand même, que c'est bien à lui, et à lui seul, que revient l'idée d'avoir présenté, dans un seul tableau, à la fois la Transfiguration et la guérison de l'enfant possédé. Or, c'est là une idée de génie. Mais il a été amené, pour la réaliser, à une interprétation du texte dont l'originalité même ne laisse pas de modifier sensiblement la vérité foncière.

La critique allemande, qui a surtout étudié ce tableau par ses côtés extérieurs, nous fait à son sujet de bien curieuses remarques. Quelle leçon d'apprendre d'elle que Léon X aurait peut-être commandé ce tableau à Raphaël pour rappeler que la fête de la Transfiguration était la fête de la victoire de la coalition chrétienne sur le Turc et les ennemis du Christ! « Il devait, écrit Pastor, donner au regard des croyants la confiance et la certitude que cette fois encore (en 1520) le secours tout-puissant du Sauveur ne ferait pas défaut contre les ennemis du nom chrétien. » (PASTOR, *Histoire des Papes*, VIII, p. 204.)

disciples » avec « une grande multitude de personnes autour d'eux, et des scribes qui se disputaient entre eux ». On y voit, bien entendu, l'enfant possédé, avec le père qui le tient, pendant que le démon le tourmente, sinon la mère, dont l'Evangile ne dit rien mais que Raphaël n'a pu se résoudre à séparer de son pauvre enfant. Le texte nous fait savoir qu'au moment où Jésus descendit de la montagne tous ces gens-là discutaient entre eux, ce qui prouve qu'ils n'étaient pas d'accord. L'étaient-ils davantage, auparavant, quand Jésus était encore là-haut? Raphaël nous le ferait supposer, en ce sens qu'il a mis, dans sa composition, suffisamment de regards et de mains qui se lèvent vers la partie supérieure, pour indiquer que l'accord se serait fait au sujet de la façon dont l'enfant pouvait seulement être guéri. C'est de là-haut, et de là seulement, que peut venir la guérison.

Cette psychologie de Raphaël est un peu trop optimiste. Le père, je l'accorde, croit que Jésus peut guérir son enfant, et c'est pour cela qu'il le lui amène : mais sa foi demeure hésitante et lui-même, tout à l'heure, sera bien obligé d'en convenir. Autour de lui ne manquent pas non plus, même du côté des Apôtres, les défaillances de la foi. Enfin, comme il se trouve là des scribes et des pharisiens, l'incrédulité ne manque pas de représentants qualifiés. Aussi bien, ne l'oublions pas, on se dispute. Je ne reprocherai pas à Raphaël d'avoir dramatisé la discussion. Ce serait plutôt le contraire. Il ne semble y avoir en somme, parmi les irréductibles, que le personnage, à gauche et au premier plan, qu'on voit assis auprès de gros volumes. C'est l'avocat du doute et de la moindre espérance. Il est à peu près seul de son avis.

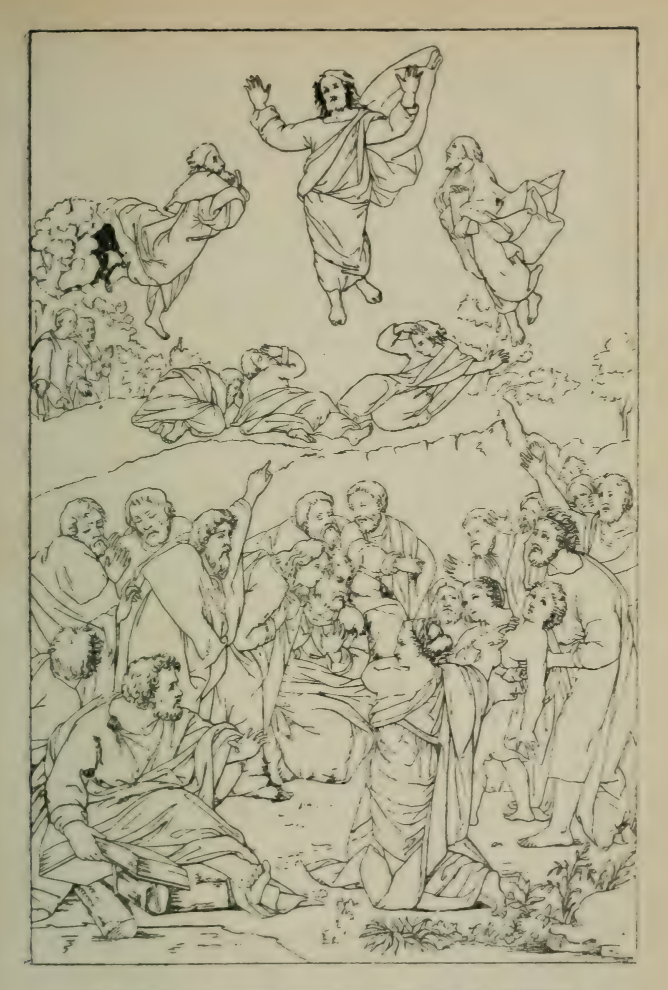


FIG. 102. *La Transfiguration*, peinture de RAPHAEL.

Bien loin de le faire partager autour de lui, il ne le propose, semble-t-il, que pour le faire repousser avec indignation. Tout ce monde, sauf lui, croit et espère. C'est là-haut qu'est le salut. Jésus peut descendre de la montagne. Il sera accueilli, ainsi qu'il doit l'être, comme le Sauveur.

Et même , à dire vrai, ne l'est-il pas déjà par l'empressement presque général avec lequel on le désire et on l'attend, pour guérir cet enfant dont les Apôtres malgré leurs tentatives n'ont pas réussi à chasser le démon? Car il n'y a pas, entre les deux parties du tableau, un aussi violent contraste que la critique d'art a pris l'habitude d'y faire observer. C'est en haut comme en bas, malgré l'extrême différence des langages, la même expression fondamentale d'admiration, de confiance et de foi. Jésus est finalement, dans les deux scènes, l'acteur principal, le seul qui compte véritablement, alors même que dans la seconde, où manque sa présence matérielle, il n'ait pas encore commencé, à plus forte raison, à parler ni à agir.

Voilà donc comment Raphaël, le grand artiste, a compris la guérison de l'enfant possédé : elle ne fait qu'un, selon son exégèse, avec l'ineffable mystère de la Transfiguration. C'est admirable. Voyons maintenant de quelle façon, dans la réalité et d'après l'Evangile, les choses se sont passées.

Jésus est descendu de la montagne. On est dans la foule, quand il y arrive, très inopinément, en pleine discussion. (Mc., IX, 15-16.) Il s'en faut donc qu'on l'accueille, du premier coup, comme le Sauveur attendu. On est surpris, au contraire, et on le laisse voir. Aussi bien, avant d'exercer son pouvoir de mi-

séricorde et de pitié, Jésus commencera par faire sentir celui de justice :

— O génération incrédule, jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous souffrirai-je? (IX, 19.)

« Le reproche de Jésus est général, observe le P. Lagrange; il s'adresse au père, dont la foi est fort imparfaite, aux disciples qui ont tenté l'exorcisme avec des dispositions insuffisantes, aux scribes qui ont dû profiter de cet échec pour attaquer sa mission, à la foule qui s'est laissé influencer par eux. » (18) Au père de l'enfant, qui ne manque pourtant pas de confiance, il imposera donc un supplément de probation. Sa foi, en effet, demeure toujours ennuagée d'appréhensions qui la limitent, en la conditionnant, et l'empêchent d'être pleinement efficace.

— Si vous pouvez quelque chose, dit-il à Jésus, ayez compassion de nous, et nous secourez.

— Si tu peux croire, lui réplique ce bon Maître, toutes choses sont possibles à celui qui croit.

Le père, cette fois, a compris. Il ne résiste plus à cette grâce qui le presse, qui le poursuit, qui le remue jusqu'au fond de l'âme et brise enfin les dernières résistances de sa raison raisonnante.

— Aussitôt le père de l'enfant s'écria, disant avec larmes : Seigneur, je crois, venez au secours de mon incrédulité!

C'en est fait. La miséricorde de Jésus peut enfin s'exercer. Elle éclate sans tarder. L'enfant est guéri.

— Jésus commanda à l'esprit impur, lui disant : Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors de lui, et

(18) R. P. LAGRANGE, *Evangile selon saint Marc*, p. 226.

ne reviens plus en lui. Et il sortit en criant et en l'agitant convulsivement. Et il fut comme mort, de sorte que l'on disait : Il vient de mourir! Or Jésus, le prenant par la main, le releva et il se tint debout. (Mc., IX, 25-27.)

*
* *

4. — Les faits précédents nous montrent que les enfants n'ont pas été exclus du programme de misé-



Fig. 103.

ricorde que le Christ s'était tracé, pendant sa vie mortelle, pour s'accréditer dans sa mission de Sauveur. Nous avons vu ce que le Christ avait fait pour les enfants. (19) Nous devons nous demander, à la suite, si les enfants n'ont rien fait pour lui. C'est un problème qui ne restera pas sans réponse, malgré le

FIG. 103. L'*Entrée à Jérusalem*, miniature d'un Evangéliaire grec (XIe s.) de la Bibliothèque Nationale. (Gr. 74.)

(19) Nous le verrons encore mieux dans la suite, ainsi que nous l'avons dit dès le début du chapitre. Nous n'avons pas encore abordé, en effet, l'étude des deux épisodes les plus caractéristiques relatifs aux rapports de Jésus avec les enfants.

petit nombre de documents évangéliques dont nous pouvons nous éclairer pour le résoudre.

Si Jésus, de fait, se donne aux enfants, les enfants, à leur tour, n'hésitent pas à se donner à Jésus. Or, ils le font sans partage, avec la générosité et l'enthou-



Fig. 104.

siasme qui sont l'heureux privilège de leur âge, sans se marchander.

Lorsque nous avons dit, au début de ce chapitre, que les enfants figuraient sans aucun doute dans les foules qui entouraient Jésus pour entendre ses enseignements ou solliciter ses interventions miséricordieuses, nous aurions pu ajouter que ces petits durent se rencontrer, de même, dans les foules qui, enthousiasmées par ses paroles et ses actions, lui firent plus d'une fois de belles ovations et même de véritables triomphes. (20)

FIG. 104. L'*Entrée à Jérusalem*, mosaïque (XIXe s.) de Saint-Marc, à Venise.

(20) L'Evangile nous montre souvent les foules qui accourent pour voir Jésus, l'entourent avec empressement, pendant qu'il

Les enfants, en pareille occurrence, ne sont pas de ceux qui se distinguent le moins par la conviction et l'entrain de leurs témoignages d'admiration. Cela, même, est d'une telle évidence que les témoins de ces scènes, quand ils en donnent le récit, ne songent pas, le plus souvent, à signaler la part qu'y prirent les enfants : c'est aux artistes, et en général aux poètes, qu'il appartient de la faire remarquer.

La scène de l'*Entrée à Jérusalem*, à la veille de la Passion, mérite, dans cet ordre d'idées, d'être considérée avec attention. Ce fut pour le Christ, sans aucun doute, un véritable triomphe, bien qu'il convienne de ne pas en exagérer, comme on le fait parfois, la magnificence et l'apparat. Les circonstances du fait sont assez nombreuses, chacun des quatre Evangéiistes apportant, pour l'ensemble, sa contribution de détails particuliers. Toutes les choses se passent, d'autre part, comme il fallait qu'elles le fissent pour l'accomplissement des prophéties.

— Les disciples s'en allèrent et firent ce que Jésus leur avait ordonné. Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, mirent sur eux leurs vêtements et le firent asseoir dessus. La foule, en grand nombre, étendit aussi ses vêtements sur le chemin, d'autres coupaient des branches d'arbres et en jonchaient la route. Les foules qui précédaient, et celles qui suivaient, criaient : Ho-

leur parle ou quand il opère des miracles. La finale est presque toujours donnée sous cette forme : « Tout le peuple voyant cela rendait grâce à Dieu. » Songez maintenant à la façon dont il faut se représenter, surtout quand il s'agit de l'Orient, une foule qui rend grâce à Dieu. Cette action de grâce prend davantage l'allure d'un véritable triomphe dans les cas comme celui de la multiplication des pains où nous savons que Jésus fut obligé de fuir seul dans la montagne, « sachant qu'on allait venir s'emparer de lui pour le faire roi ». (JO., VI, 15.)

sanna! au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! (21)

Dans le récit de saint Matthieu, que nous venons de reproduire, il n'est pas question d'enfants. De même en celui de saint Marc, et aussi de saint Luc, et enfin celui de saint Jean. On y parle seulement de la foule ou, plus exactement, « des foules », puisqu'il y en a deux, comme le spécifie saint Jean, celle qui, avec Jésus, se dirige sur Jérusalem pour la célébration de la Pâque et celle qui, de la ville, vient à la rencontre de Jésus dont elle a appris le dernier miracle, la résurrection de Lazare.

Il n'y a pas d'enfants? — Mais il y a des foules. Et les artistes, qui ne peuvent se résoudre à imaginer une foule sans enfants, ont pris leur parti, presque dès les origines, de faire aux enfants une place dans les compositions qu'ils nous donnent de l'Entrée à Jérusalem. Leur présence y est presque regardée comme indispensable. Ils se voient jusque dans les décorations sculptées des sarcophages où la façon

(21) Mt., xxi, 6-9. L'épisode commence au début du chapitre. Voir Mc., xi, 1-12, Lc., xix, 29-44, et Io., xii, 12-27.

C'est saint Jean qui nous permet le mieux de comprendre les circonstances qui rendirent l'entrée à Jérusalem si triomphante. Le P. Calmes le fait ainsi remarquer : « Au départ (de Jéricho), Jésus est entouré d'une multitude sympathique. Mais le peuple hiérosolymitain et les Juifs de la province accourus pour la fête, ayant appris qu'il approchait de la ville, vont au-devant de lui. La rencontre des deux foules produit une explosion d'enthousiasme. L'ovation est d'autant plus expressive qu'elle est spontanée et imprévue. » (P. Calmes, *L'Evangile selon saint Jean*, p. 351.)

Y avait-il des enfants dans ces foules venues à Jérusalem pour célébrer la Pâque? Certainement. A douze ans, en effet, l'enfant juif « devenait » fils de la loi « et soumis à toutes ses prescriptions, dont une des principales était de visiter Jérusalem à la fête de Pâques ». (Fouard, *La vie de Notre-Seigneur*, i, 95.)

forcément sommaire dont la scène est représentée aurait suffi pour excuser leur absence.

On les trouvera, par conséquent dans les vieilles images qui ornent les Evangiles illustrés des miniaturistes byzantins. Le plus ancien de tous, celui de



Fig. 105.

Rossano, en Calabre, renferme une Entrée à Jérusalem des plus caractéristiques. Les enfants, qui sont véritablement des enfants, y ont une activité d'enthousiasme tout à fait remarquable. On les voit sortant de la ville avec leurs rameaux, qu'ils agitent comme on le ferait d'un glorieux étendard, et encore sur le haut des terrasses et surtout, ce qui va devenir désormais leur place tout indiquée, grimpés sur l'arbre, comme des petits oiseaux, où ils s'occupent à cueillir des brindilles de feuillage.

Il n'y a pas d'arbre, cependant, à la miniature du manuscrit du Saint-Grégoire de la Bibliothèque Nationale. La place manquait pour l'y introduire. Les en-

FIG. 105. L'*Entrée à Jérusalem*, bas-relief de la clôture du chœur (XIVe s.) à Notre-Dame de Paris.

fants, néanmoins, n'en sont pas complètement absents.

On les retrouvera, par contre, dans la miniature de l'Evangéliaire grec de la Nationale (Fig. 103) et dans



Fig. 106.

la mosaïque de Venise, visiblement inspirée de la formule byzantine. (Fig. 104.)

Le panneau de Duccio, à Sienne, rappellera comment l'art italien, au début de la renaissance gothique et giottesque, entend rester fidèle à la tradition

FIG. 106. La *Marche au calvaire*, avec des petits enfants qui jettent des pierres au Christ portant péniblement sa croix. Peinture allemande d'HANS MULTSCHER (XVe s.), actuellement au musée de Berlin.

iconographique de la représentation de l'Entrée à Jérusalem. Elle ne se comprend pas sans les enfants.

« Au saint jour des Rameaux, écrit un vieil auteur (22), la sainte mère l'Eglise commémore solennellement deux processions. La première fut celle que firent les Juifs, du mont des Oliviers jusqu'à Jérusalem, portant des rameaux de palmiers et d'oliviers et chantant des cantiques, procession qui fut une longue vénération et un long hommage, et l'Eglise la représente dans l'évangile d'aujourd'hui. La seconde procession fut celle des Juifs traînant le Christ de Jérusalem jusqu'au mont du Calvaire, au milieu des opprobres et des dérisions : cette procession-là fut toute ignominie et toute douleur : l'Eglise la représente aussi aujourd'hui dans l'évangile de la Passion. »

Les enfants, qui ont assisté à la première procession, ont-ils eu, également, quelque part à la seconde? L'Evangile n'en dit rien. Mais ne serait-il pas permis, tout au moins, d'imaginer leur présence dans la foule qui accompagne le Christ pour la marche au Calvaire?

Etant donné ce que nous savons de la mentalité de la foule à ce moment-là, — ils sont loin, les Rameaux! et c'est à grands cris que la foule a réclamé à Pilate la mort de Jésus, — je ne voudrais pas consentir, pour ce qui me concerne, à y faire une place aux enfants. Elle n'y est pas indiquée. Il me paraît même qu'elle y serait tout à fait hors de propos. Et, pour l'honneur des petits enfants, je ne veux pas les

(22) Celui qui a rédigé le chapitre sur les Rameaux qu'on trouve, en appendice, dans plusieurs éditions de la *Legenda aurea*. Græsse en a donné le texte latin. Nous l'avons traduit dans notre *Christ de la Légende dorée*, p. 171.

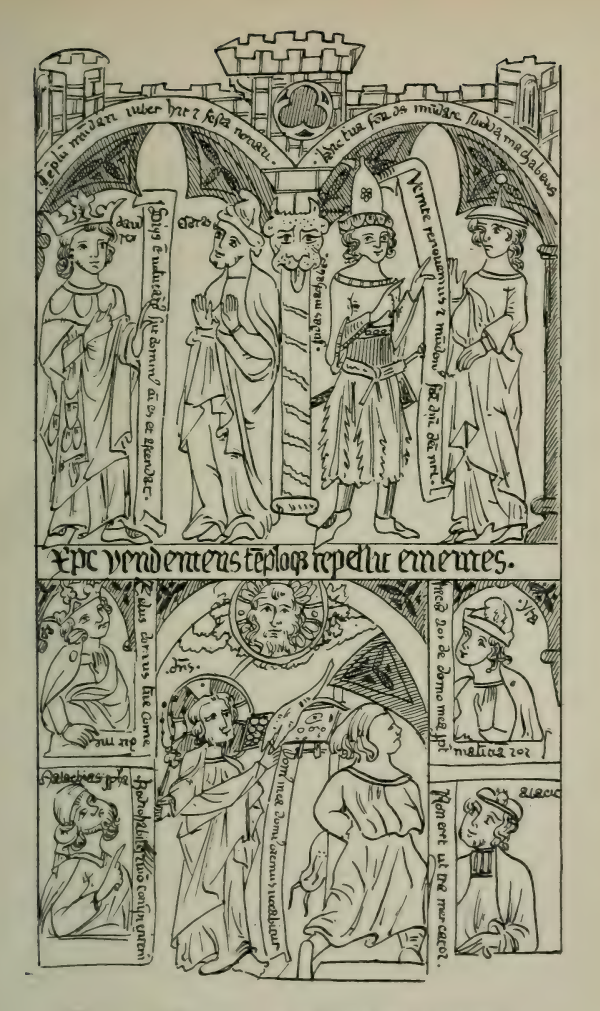


FIG. 107. Miniature de la BIBLE DES PAUVRES.

introduire dans un cortège de gens qui sont tous, plus ou moins, des bourreaux.

Je connais un peintre, cependant, pour qui cette façon d'imaginer la Marche au Calvaire a paru tout ce qu'il y a de plus naturel et même parfaitement raisonnable. Il a donc mis des enfants parmi la foule qui accompagnait le Christ douloureux alors que, chargé de la croix, il gravissait péniblement la montée du Calvaire. Il les a placés bien en vue, ces petits, au premier plan, de peur qu'on ne les remarque pas autant qu'il entendait qu'on le fît. Il a imaginé pis encore : il leur a fait jeter des pierres... Il s'appelle, ce peintre, Hans Multscher.

Ce n'est évidemment pas un peintre de France, ni de Flandre, ni d'Angleterre, ni d'Italie. Son tableau est exposé, à Berlin, au Kaiser-Friedrich-Museum. (23) Nous en donnons, d'après la photographie, une petite reproduction. (Fig. 106.)

Non! certes, et quoi qu'en puissent dire les artistes de l'autre côté du Rhin, je ne puis me résoudre à penser que les enfants qui avaient acclamé le Christ, avec toute la foule, au jour des Rameaux, aient pu, quelques jours après, se joindre à ceux qui, sur le chemin du Calvaire, le bafouaient, l'injuriaient et lui jetaient des pierres. Un homme peut faire cela, l'his-

(23) Je reconnais, loyalement, que cette façon de comprendre le rôle des enfants au Calvaire est, même chez les Allemands, assez peu commune. Il y a des enfants, par exemple, dans le tableau de Durer, aux Offices, — exécuté par Brueghel, d'ailleurs, d'après un dessin du maître. Ils sont petits, dans les bras de leurs mères, et repoussés brutalement par les soldats. J'en veux conclure que Dürer leur a donc supposé, comme aux mères, une âme pitoyable. Et cela me semble beaucoup plus vraisemblable que de les représenter, un peu plus âgés, qui jettent des pierres à Jésus.

toire nous le dit, mais son témoignage nous manque, en tout cas, pour nous autoriser à l'affirmer des enfants.

Or cette histoire vient très à propos nous donner une preuve qu'au lendemain de l'Entrée à Jérusalem et pendant la grande semaine, les enfants ont prouvé à Jésus, de façon certaine et bien constatée, qu'ils étaient toujours prêts à lui donner, avec la même plénitude d'enthousiasme, le tribut d'admiration et de louanges avec lequel ils avaient salué, au jour des Rameaux, son entrée dans la ville sainte. Ce n'est qu'un détail, je le sais, de l'épisode évangélique des *Vendeurs chassés du Temple*. Mais ce détail, qu'on ne met pas assez en lumière et même qu'on néglige à peu près complètement, est assez caractéristique pour qu'il soit, au contraire, permis d'y insister.

L'intérêt de la scène commence, pour nous, quand, après avoir renversé les tables des changeurs et les sièges des vendeurs de pigeons, Jésus a chassé du Temple ceux qui y vendaient ou y faisaient des achats. La place est vide. Alors, nous dit saint Matthieu, pénètrent dans le Temple les clients habituels de Jésus. Et remarquez l'énumération qu'il en donne: il y a les mauvais clients, gens orgueilleux et toujours hostiles, qui ne cherchent qu'à se scandaliser des paroles ou des actions de Jésus; mais il y a aussi les bons clients, qui viennent à lui pour sentir la bienfaisance de son contact ou, tout simplement, pour le glorifier. Et donc, parmi ces derniers, il y aura des enfants :

— Et des aveugles et des boiteux s'approchèrent de lui dans le Temple, et il les guérit. Mais les chefs des prêtres et les scribes, voyant les miracles qu'ils

faisaient et les enfants qui criaient dans le Temple : Hosanna au Fils de David! s'indignèrent. Ils lui dirent : Entends-tu ce qu'ils disent? Il leur répondit : Oui. N'avez-vous jamais lu ces paroles : Tu as tiré des louanges de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle? Et les ayant laissés, il sortit de la ville pour aller à Béthanie, où il demeura. (24)

Voici donc des enfants qui, sans se laisser intimider par la présence austère des plus vénérables d'entre les Juifs, et au moment même où ils auraient dû, semble-t-il, se tenir le plus tranquilles, se mettent, quand même, à saluer le Christ avec ces acclamations du jour des Rameaux, celles-là, précisément, avec lesquelles il fallait le faire pour ne pas trahir, en l'honorant, sa véritable personnalité! Quel scandale, pour des pharisiens! Mais aussi, pour le Christ, quelle consolation, et quel triomphe!

Il le reconnaît, ce grand Dieu. Et il dit encore aux Pharisiens que les choses devaient se passer de la sorte pour que les paroles des prophètes fussent accomplies. N'auraient-ils pas dû, eux, les sages, être les premiers à s'en souvenir? Et ce n'était pas la pre-

(24) L'épisode des *Vendeurs chassés du Temple* se trouve dans les trois Synoptiques : MT., XXI, 12-17; MC., XI, 15-19; LC., XIX, 45-48. (L'épisode analogue, dans saint Jean, II, 13-17, se place au début du ministère de Jésus.) Les détails sont sensiblement les mêmes. Toutefois, c'est en saint Matthieu seulement que se trouve le détail relatif aux enfants, le seul sur lequel nous avons à insister. (MT., XXI, 15-16.) Ce détail paraît de si minime intérêt à M. Jacquier, qu'il ne le mentionne même pas dans son Analyse synoptique (p. 41). Knabenbauer le commente très raisonnablement, exception faite de ce qui concerne la question d'âge. (*Commentarius*, p. 219 sq.) Pour la reconstitution générale de la scène, qui a son importance, voir l'excellent commentaire du R. P. LAGRANGE, *Evangile selon saint Marc*, p. 276 sq.

mière fois que, dans le Temple même, ils avaient été confondus par la sagesse d'un enfant. (25)



5. — Ils ont donc été, les enfants de l'Evangile, des

Fig. 108.

témoins du Christ. Ils ont été ceux-là, qui sans hési-

Fig. 108. Les *Vendeurs chassés du Temple*, fresque de Giotto (XIVe s.) à l'Arena de Padoue. On y voit bien quelques enfants, mais ce ne sont pas encore ceux qui feront une ovation à Jésus. Ils sont passablement effrayés et se cachent sous le manteau des personnages nimbés, sur la gauche, qui s'efforcent de calmer leur frayeur.

(25) Voir l'épisode de Jésus au Temple parmi les docteurs, au chapitre précédent.

tation, et avec un merveilleux enthousiasme, proclamaient l'authenticité de sa divine mission alors qu'autour d'eux, et à la veille de sa mort, on hésitait toujours à la reconnaître.

Ils ont été *ses témoins* dans toute la plénitude de signification du mot, puisqu'ils ont été aussi *ses martyrs*, et même les premiers de tous. Voilà ce qu'il faut bien nous garder d'oublier.



Fig. 109.

Car les premiers qui versèrent leur sang à cause du Fils de Dieu fait homme, ce furent ces pauvres petits nouveau-nés de Bethléem que le cruel Hérode fit impitoyablement massacrer, ainsi qu'il est raconté en l'évangile selon saint Matthieu :

— Alors Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les Mages, entra dans une grande colère, et il envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem et dans tous ses environs, depuis deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était soigneusement enquis auprès des Mages. Alors s'accomplit ce qui avait été annoncé par le prophète Jérémie : Une voix a été entendue à Rama, des pleurs et des lamentations sans fin : Rachel pleurait ses enfants, et elle ne voulait pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. (Mt., ii, 16-18.)

Quand on aborde la question des Saints Innocents il y a tant de choses à en dire, que nous suggèrent, les unes après les autres, et l'histoire, et la théologie,

Fig. 109. *Une femme qui pleure* et, dans le fond, une ville. Vignette d'une Légende Dorée de Nicolas Petit. On supposera qu'elle représente ici Rachel qui pleure ses enfants et ne veut pas être consolée. (Mt., ii, 18.)

et la légende et l'art, qu'on ne sait vraiment plus par où commencer et aussi, puisqu'on ne peut tout dire, ce qu'il faudra sacrifier! Leur nom, par exemple, n'est-il pas, à lui seul, tout ce qu'on peut imaginer de plus suggestif?

Pourquoi, en effet, les appelle-t-on les *Saints Innocents*? Ecoutez la réponse de l'auteur de la *Légende Dorée*, Jacques de Voragine : « Les Saints Innocents sont ainsi appelés pour une triple raison, à savoir : en raison de leur vie, en raison de leur peine, et en raison de leur innocence.



Fig. 110.

« En raison de leur vie : car ils eurent une vie innocente, c'est-à-dire, selon l'étymologie, *non nocentem*, qui ne fut pas nuisible. Ils ne furent, en effet, jamais nuisibles ni à Dieu, par désobéissance, ni au

FIG. 110. *Massacre des Saints Innocents*, bas-relief de la clôture du chœur de Notre-Dame de Paris.

prochain, par injustice, ni à eux-mêmes, en commettant le péché. Et à cause de cela il est dit au Psautier : *Innocentes et recti adhæserunt mihi*, ils eurent l'innocence en leur vie et la rectitude en leur foi. (*Ps.*, XXIV, 21.)

« En raison de leur peine : car ils souffrirent la mort innocemment et contre toute justice, d'où le Psautier : *Effuderunt sanguinem innocentem*, ils répandirent un sang innocent. (*Ps.*, CV, 38.)

« En raison d'innocence acquise: car ils ont acquis, par leur martyre, l'innocence baptismale, c'est-à-dire l'effacement du péché originel. De cette innocence il est encore dit au Psautier : *Custodi innocentiam et vide æquitatem*, c'est-à-dire : garde l'innocence du baptême et, dans la suite, n'aie en vue que l'équité. » (*Ps.*, XXXVI, 37.) (26)

Quel intéressant sujet, entre tant d'autres, celui des Saints Innocents! Mais il est de ceux-là que nous devons simplement indiquer, en cours de route, parce que, s'il fallait le traiter avec le détail qu'il mérite, nous allongerions outre mesure le chemin que nous avons à parcourir.

Il est évident, par exemple, que le pieux commentaire de l'auteur de la *Légende dorée* devrait être accompagné, pour lui donner toute sa valeur, des éclaircissements qui trouveront seulement leur place dans ce livre aux chapitres suivants, où nous exposerons le doux mystère de la volonté salvifique du Christ par rapport aux petits enfants. L'enfant des

(26) Traduction empruntée à notre *Christ de la Légende dorée*, p. 129 sq. C'est le début de la « légende », où Jacques de Voragine, selon sa méthode coutumière, traite « de l'interprétation du nom ».

martyres, en effet, ne se laisse comprendre qu'après qu'on aura entendu l'enseignement de Jésus par rapport à l'enfant du Royaume. L'histoire des petits enfants de Bethléem, si attendrissante qu'elle soit,



Fig. 111.

n'aura donc toute sa valeur de religion qu'une fois connu le mystère de l'ordre surnaturel dans lequel, en mourant pour le Christ, ils ont été introduits. Et nous n'avons encore rien dit de ce grand mystère.

FIG. 111. *Massacre des Saints Innocents*, tableau de MATTEO DI GIOVANNI, peintre siennois qui eut, au XVe siècle, la spécialité de ce genre de tableaux. Il est, en même temps, un des plus délicieux peintres de Madones de l'Ecole siennoise.

Puis dans quelles limites devrions-nous contenir notre exposé si, après les théologiens et en ayant à peu près sacrifié les vieux légendaires, (27) nous commencions, à propos des Saints Innocents, à consulter les artistes. Car, dans l'histoire de l'art chrétien, les petits enfants de Bethléem ont été de ceux auxquels, de tout temps, les artistes se sont le plus intéressés. Ils l'ont fait avec une telle variété d'expression, et une telle abondance, que la critique de nos jours a fini par s'en offusquer, (28) comme s'il fallait compter parmi les méfaits de l'art chrétien l'extrême popularité que les artistes ont assuré aux petits martyrs de Bethléem.

On ne leur reprochera pas, en tout cas, de les avoir, régulièrement, représentés tout petits. Ils l'étaient, certes, puisque les plus âgés n'avaient pas plus de deux ans.

Voilà déjà un élément de solution pour la dernière

(27) Dans nos petites gravures, par exemple, il faudra, pour les lire, se souvenir des épisodes légendaires qui servent à expliquer comment le petit saint Jean-Baptiste échappa, ainsi que le petit Jésus, au massacre des Innocents. (Fig. 90 et 91.)

(28) « Il ne faut pas s'en laisser imposer par la mise en scène de l'iconographie traditionnelle. » (DURAND, S. J., *l'Enfance de Jésus-Christ*, p. 197.)

Sans doute. Mais avant de faire porter à cette iconographie traditionnelle la responsabilité des exagérations « traditionnelles » dans l'évaluation des victimes, je voudrais compter exactement leur nombre dans les documents artistiques les plus qualifiés pour permettre de suivre, à la trace, la véritable tradition iconographique. Ce serait un travail de patience que je ne veux pas entreprendre pour l'instant.

Notez, toutefois, qu'à la miniature de saint Grégoire (IXe s.), il n'y a encore qu'un seul Innocent. Vous observeriez, par la suite, une progression ascendante. Elle est incontestable. On veut bien nous accorder, néanmoins, vingt ou trente victimes. Cela fait déjà un beau total. On peut, avec trente petits Innocents qu'on égorge, construire un massacre très raisonnable. Les artistes les plus exigeants savent, à l'ordinaire, s'en contenter. J'en appelle aux documents.

question que nous devons aborder dans ce chapitre, à savoir : la question d'âge. C'est une question délicate. Nous le savons. Mais nous ferons en sorte, en la traitant, de ne pas en faire une question irritante.

*
* *

6. — La question d'âge, quand il s'agit des rapports de Jésus avec les enfants, est un problème trop important pour qu'il ne soit pas nécessaire, avant de continuer notre exposition, de nous y arrêter quelque peu. Il y a, certes, des enfants dans l'Evangile. Nous n'avons pas achevé de le prouver. Mais nous l'avons déjà fait suffisamment pour qu'on veuille bien, désormais, nous l'accorder. Jésus s'y est intéressé. Nous l'avons dit. Nous le répéterons encore dans la suite.

Mais quel âge avaient-ils, ces enfants de l'Evangile que Jésus, bien loin de vouloir écarter, se plaisait à attirer près de lui? Nous sommes curieux de le savoir. Nous en avons même besoin, en quelque façon, puisque dans le problème des manifestations de la volonté salvifique de Jésus, la question d'âge n'est pas sans avoir un rôle important.

Il n'est pas absolument impossible, toujours l'Evangile à la main, de satisfaire, au moins dans une certaine mesure, notre curiosité.

Les enfants de l'Evangile auxquels Jésus s'intéresse appartiennent en effet à toutes les catégories de l'enfance, depuis celle des tout petits jusqu'à la catégorie de ceux qui commencent à pouvoir être appelés des *adolescents* ou des *jeunes hommes*, tel le fils de

la veuve de Naïm. (29) Les scènes auxquelles ils se trouvent mêlés, les actions que le récit évangélique leur prête, et jusqu'à la variété des noms sous lesquels il les désigne sont autant de raisons qui permettent d'affirmer que Jésus a aimé d'un amour égal tous les enfants, les grands et les petits.

Pour ne produire que des arguments tirés du vocabulaire, et sans qu'on puisse exiger de nous que nous les empruntions uniquement à la langue hébraïque, ou plutôt araméenne, que le Christ a parlée, la rédaction latine dela Vulgate indique très suffisamment ce genre de nuances.

Car si nous n'avons guère, dans notre langue française, qu'un seul mot pour désigner l'enfance à ses différents âges, il en va autrement dans la langue latine. Et l'Evangile, dans la rédaction de la Vulgate, ne manque pas de graduer de façon instructive sa nomenclature des privilégiés de Jésus.

(29) C'est même un jeune homme et nous avons dit tout à l'heure que Jésus lui-même l'appelle de ce nom : « Adolescens, tibi dico, surge. » Le mot « adolescens », toutefois, indique une croissance qui n'est pas achevée... On pourrait encore se chicaner là-dessus. Je n'y insisterai pas.

Mais où je continue à m'insurger, doucement, c'est quand, dans les commentaires de l'Evangile, je vois qu'on ne se fait aucun scrupule d'assimiler l'enfant à un homme, comme s'il n'y avait, tout de même, quelque différence entre un *puer* et un *adolescens*. C'est une chicane que j'oserais faire au R. P. Lagrange lui-même, si je n'avais, pour sa très grande science, encore plus d'estime que d'amitié. N'a-t-il pas appelé « jeune homme », — en passant, c'est vrai! — l'enfant lunatique? (*Saint Marc*, p. 226.)

Quand il s'agit de l'Ancien Testament, c'est encore bien autre chose. Place aux jeunes! Il n'y a plus d'enfants. Leur nom seul, pour certains, est insupportable à prononcer. Ils le biffent d'un trait de plume. Et les voilà satisfaits.

Qu'on ne m'accuse pas, toutefois, d'être tombé dans l'exagération contraire. Car si j'ai parlé du fils de la veuve de Naïm, ce fut, on s'en souvient, au titre « d'enfant », je veux dire à cause de sa mère, sans insister sur la question d'âge.

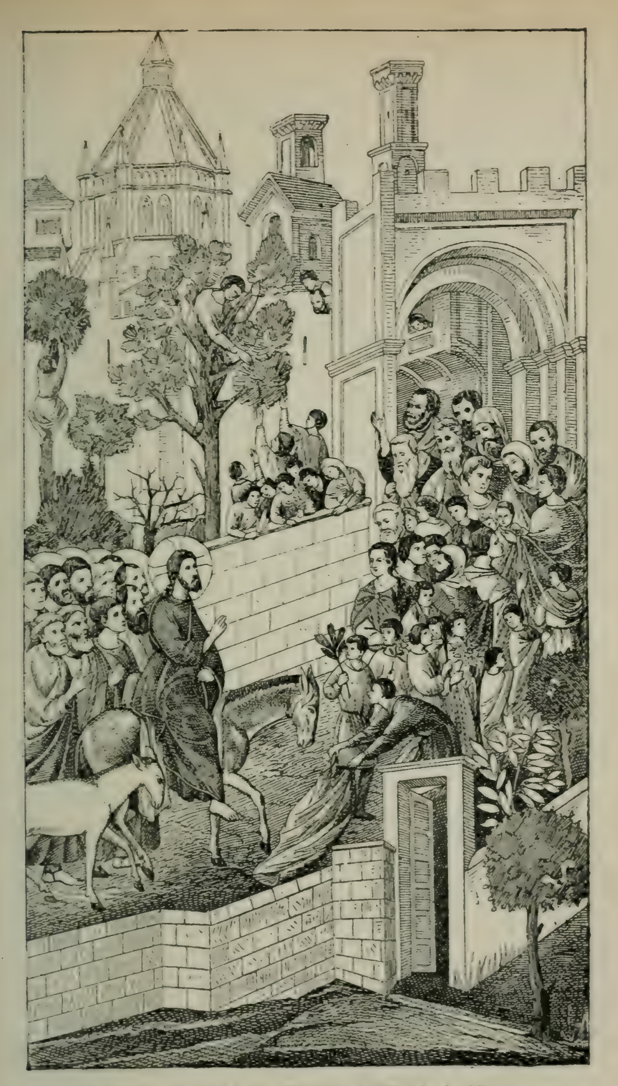


FIG. 112. Retable de DUCCIO (XIVᵉ s.), à Sienne.

Il y a d'abord l'enfant, *puer*, qui est déjà quelqu'un, et qui s'arrange de façon à ce qu'on s'en aperçoive. Il est remuant, celui-là, et pas toujours raisonnable, bien qu'il ait atteint l'âge de discrétion et qu'il soit même arrivé à sa plénitude. (30) Il aurait donc de nos jours, cet enfant-là, fait sa première communion, et même sa communion solennelle. C'est l'enfant de l'Entrée à Jérusalem que nous avons vu grimper dans les arbres pour y casser des branches et les

(30) Le décret *Quam singulari* nous enseigne que l'âge requis pour la première Communion « est celui où l'enfant *commence* à raisonner, c'est-à-dire aux environs de la septième année, soit au-dessus, soit même au-dessous, *sive supra sive etiam infra*. Il avait dit précédemment, au sujet de l'usage de la raison requis pour la communion, que ce n'était pas le plein usage de la raison, mais un commencement d'usage, ou un certain usage de la raison, *neque plenus rationis usus*, mais *aliqualis usus rationis*.

C'était l'enseignement de saint Thomas : « Lorsque les enfants commencent à avoir quelque usage de la raison, de manière à pouvoir concevoir de la dévotion pour ce sacrement, on peut le leur administrer. » (P. III, LXXX, d., 9, ad 3m.)

On a objecté qu'il y avait dans saint Thomas un certain texte où se trouvait indiqué un chiffre d'années plus élevé que celui de 7. Au commentaire sur le Livre des Sentences (Dist. IX, q. 1, a. 5), c'est vrai, il y a bien écrit « 10 ou 11 ans, *cum sint decem vel undecim annos* » (et même 11 ou 12, dans l'édition dont se serait servi saint Antonin).

Mais on ne prend pas garde que dans son *Commentaire*, qui est d'ailleurs antérieur à la *Somme théologique*, les chiffres 10 et 11 se rapportent à *perfectam ætatem discretionis* et non pas, comme le voudraient ceux que je contredis, à *incipientibus habere discretionem*.

Saint Thomas distingue donc deux âges de discrétion : l'âge de discrétion à ses débuts, ou le commencement de la discrétion, et l'âge de discrétion dans son complet épanouissement. C'est ce dernier âge, l'âge de parfaite discrétion, qui arrive, d'après lui, aux environ de la 10e ou de la 11e année. Cet âge emporte avec lui, pour l'enfant, non seulement des obligations morales, mais encore, dans une certaine mesure, des obligations pénales.

C'est l'âge qui a été généralement fixé, en France, pour la communion solennelle. Les enfants, à cet âge-là, ne sont plus des petits enfants ni, encore moins, des tout petits enfants. Ce sont presque des jeunes... hélas!

jeter sur les pas de Jésus, afin de lui faire honneur. Je le retrouve aussi parmi les enfants qui poussaient dans le Temple, toujours pour honorer le Christ, de



Fig. 113.

vigoureuses acclamations, au grand scandale des scribes qui voulaient le faire taire. C'est enfin celui qui, sur la place publique, joue au mariage, ou à l'enterrement.

Il y a ensuite le petit enfant, *parvulus*, et je fai· rentrer dans cette catégorie, où le plus âgé n'a guère

FIG. 113. Un petit « innocent », sculpture de DELLA ROBBIA à l'Hospice des Innocents de Florence.

que sept ans, une bonne partie de ces petits que Jésus, nous le dirons plus tard, aimait à attirer près de lui, pour les caresser et prier sur eux. Ce sont « les petits » dont il a dit, dans l'Evangile, *sinite parvulos venire ad me*, laissez les petits enfants venir à moi.

Mais il y a aussi le tout petit enfant, celui qui ne pouvait venir de lui-même se jeter dans les bras de Jésus parce qu'il n'était pas capable de marcher tout seul, celui que sa mère portait encore dans ses bras, qui ne savait point parler et qui, cependant, était déjà capable, sous la douce influence de la grâce divine, de reconnaître Jésus. Or, c'est dans cette catégorie des tout petits que Jésus semble avoir choisi, plus particulièrement, ses amis de prédilection.

Dans l'épisode de « Jésus et les petits enfants », saint Marc ne fait figurer que des *parvuli*. Cela, je le sais. Mais je n'ignore pas non plus que saint Luc, dans sa rédaction du même épisode, les désigne comme ne sachant point parler, *infantes*, et il me plaît considérer Jésus partageant ce jour-là ses caresses entre les petits et les tout petits, *parvulos* et *infantes*.

Ne mêlaient-il pas, d'ailleurs, leurs cris innocents à ceux de leurs aînés, dont nous venons de parler, dans la scène du Temple racontée par saint Matthieu? Quelque subtilité qu'il y ait à le prétendre, on pourrait tout au moins le supposer. On le ferait en s'autorisant de Jésus en personne qui, au moment où il intervient pour qu'on les laisse crier tout à leur aise, invoque le texte des Psaumes : « Tu as tiré des louanges de la bouche des enfants et de ceux qui sont en-

core à la mamelle, *ex ore infantium et lactentium.* » (MT., XXI, 16.)

C'est enfin de ces tout petits, sans en exclure cependant ceux qui le sont déjà un peu moins, que Jésus a parlé dans l'épisode évangélique du *Scandale des petits* qui complète de façon solennelle son enseignement sur la dignité et la grandeur de l'enfance.

De quel terme se sert-il pour les désigner, dans la formule de l'anathème qu'il prononce contre ceux qui auront la sacrilège audace de les scandaliser? C'est d'un mot, *pusillis*, qu'on ne traduirait que trop imparfaitement en mettant « les petits enfants ». Il faudrait dire, pour le moins, les *tout petits enfants :* « Qui aura scandalisé un de ces tout petits, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendît à son cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer.» (MT., XVIII, 6.)

Mais ne vous semble-t-il pas qu'en s'exprimant de la sorte on n'a pas encore réussi à rendre l'énergique tendresse du terme qu'on traduit? On songe alors au tableau familier, mais qui fait toujours rêver, des jeunes poussins accourant se blottir sous les ailes de leur mère, avec des petits cris apeurés, dès qu'ils se voient exposés au moindre péril. Mais cette fois le danger est réel, il s'agit d'un ennemi qui en veut à leur vie... La mère se dresse alors toute pleine de menace, pour les défendre, les protéger, et si terrible que, devant sa fière attitude, l'ennemi hésite, se prend à trembler et bientôt s'enfuit.

Plus ils étaient petits, les amis de Jésus, et plus ils lui inspiraient de tendresse. C'est dans les bras de

leur mère qu'il se plaît surtout à les considérer. Il voudrait que, pour leur plus grand bonheur, ils puissent ne jamais les quitter. Et il s'attriste en songeant à tous les dangers qui les menacent, du jour où ils n'y seront plus.





CHAPITRE VII

L'ENFANT DU ROYAUME

L'épisode évangélique de « Jésus et les petits enfants » nous montre que le Christ a voulu leur ménager, tout petits qu'ils étaient, une place dans son Royaume : ils sont, d'autre part, les modèles de tous ceux qui prétendent à y être reçus.

1. — Nous n'avons pas épuisé, dans les chapitres précédents, la liste des textes de l'Evangile qui nous permettraient de comprendre complètement quelle fut la conduite de Jésus, au cours de sa vie mortelle, par rapport aux petits enfants. Et même, nous devons le dire, nous n'avons pas encore abordé les deux textes où se trouve expliquée le plus parfaitement cette divine conduite, ceux-là, précisément, sur lesquels le décret *Quam singulari* attirait davantage notre attention.

Avec ces deux textes, qui nous offrent à la fois deux actions bien caractéristiques de Jésus et, expliquée par lui-même, leur valeur d'enseignement, s'écrirait avant tout l'Evangile des petits enfants : ils nous font

connaître, en effet, la part de « bonne nouvelle », ou d'évangile, (1) qui les concerne tout spécialement. Et comme la bonne nouvelle, pour eux ainsi que pour tous les autres mortels, ne peut être que celle du royaume ou du règne de Dieu, l'Evangile des petits enfants doit nous faire connaître, on peut le dire avant tout autre informé, ce qui les concerne plus particulièrement par rapport à ce mystérieux Royaume.

Ils y auront une place, voilà ce que nous apprendra le premier texte. Ce sera même une bonne place, voilà ce que nous fera connaître le second. Il convenait, pour les mieux comprendre, de les rapprocher tous les deux, car il est bien question, dans l'un comme dans l'autre, de l'enfant et du royaume de Dieu.

Le premier texte, celui que nous allons étudier dans ce chapitre, renferme l'épisode très connu où nous voyons Jésus appelant à lui, pour les caresser et les bénir, des petits enfants que ses disciples, au contraire, s'efforçaient d'éloigner. Voilà, venant des disciples, une conduite extraordinaire. Mais, si incompréhensible qu'elle paraisse, nous ne pouvons douter

(1) Le mot « évangile » est formé, en effet, de deux mots grecs qui signifient « bonne nouvelle ». Il y a toujours avantage, quand on parle aux enfants, à leur rappeler la valeur étymologique des mots dont on se sert, surtout quand ce sont des mots spéciaux et techniques. C'est une erreur pédagogique considérable de vouloir écarter, de parti pris et quand on leur parle, tous les termes techniques. A ce compte, on ne devrait jamais se servir avec eux du terme de « royaume de Dieu ». Nous croyons, au contraire, qu'il convient de leur en faire comprendre le sens mystérieux, ne serait-ce que pour leur permettre de réciter pieusement le « Notre Père », en comprenant à peu près, d'autre part, ce qu'ils disent en le récitant. (Voir, à ce sujet, *l'Education eucharistique*, p. 17. — Téqui, édit., 1912.)

qu'elle ait été, ce jour-là, celle des disciples de Jésus. (2)

N'allaient-ils pas, pour mieux réussir dans leur entreprise, jusqu'à employer des menaces? C'est, du moins, saint Marc qui nous l'atteste, celui des Evangélistes qui nous a conservé l'épisode avec le plus de détails. Et alors même que, dans la traduction française, on s'efforcerait d'atténuer quelque peu la rigueur de l'expression latine, (3) on devrait dire encore qu'au moment où les petits enfants étaient ame-

(2) Une pareille attitude nous aurait moins étonné de la part des Pharisiens ou des Docteurs de la loi, dont on connaît assez le peu d'hospitalité, d'intelligence et de cœur, pour les initiatives miséricordieuses de Jésus dans son ministère de salut. Le contexte, malheureusement, ne permet pas de leur attribuer « les menaces » avec lesquelles les petits enfants sont repoussés et tenus à l'écart. Ce sont bien eux, les hypocrites Pharisiens, qui interrogent Jésus sur le divorce, pour le tenter et le mettre à l'épreuve. (MC., X, 3.) Mais l'épisode des petits enfants se place après leur départ : « Lorsqu'ils furent dans la maison, ses disciples l'interrogèrent encore », etc. (MC., X, 10.) Et c'est après que Jésus leur eut répondu, qu' « on lui amena des petits enfants pour qu'il les touchât ». (MC., X, 13.) Au deuxième épisode, ce sera encore plus grave puisque, nous le verrons, les apôtres eux-mêmes, c'est-à-dire les plus chers disciples et les plus parfaits, auront une attitude tout aussi condamnable.

(3) « Discipuli autem *comminabantur* offerentibus. » (MC., X, 13.) Par égard pour les disciples, sinon pour le texte latin, nous avons consenti à traduire, avec l'abbé Crampon : « Les disciples réprimandaient ceux qui les présentaient. » Dans l'édition française de d'Allioli il y a : « Ses disciples repoussaient avec des paroles rudes ceux qui les lui présentaient. » Mais une petite note tempère aussitôt cette franchise de traduction : « Ils les traitaient d'une manière peu charitable et ne voulaient pas leur permettre d'approcher. » C'est toujours le même souci d'atténuer, sinon d'excuser, l'erreur des disciples. Il reste, quand même, que Jésus en « fut indigné ». Et Jésus, sans juste motif, ne saurait s'indigner.

Cela dit, reconnaissons qu'il y aurait quelque danger à trop appuyer sur cette attitude des disciples et des apôtres. Nous en donnerons plus tard les raisons, quand nous parlerons de Cranach et des imagiers qui se sont mis, avec leurs pinceaux ou leur burin, au service des haines de Luther. (Cf. chap. X, parag. 6.)

nés à Jésus « les disciples réprimandaient ceux qui les présentaient ». Le Maître ne pouvait, sans protester, permettre à ses disciples une pareille attitude. Saint Marc, aussi bien, nous dit qu' « à cette vue il fut indigné ».

*
* *

2. — On trouve également cet épisode aux deux évangiles selon saint Matthieu (4) et selon saint Luc. (5) Il y est, toutefois, moins développé. Mais il n'y manque pas les détails les plus caractéristiques. Ainsi, par rapport à l'attitude des disciples à l'égard de ceux qui s'efforçaient de faire approcher du Christ les petits enfants, saint Luc dit, et aussi saint Matthieu, qu' « ils leur adressaient de vifs reproches ».

Voyons encore, brièvement, comment cet épisode est accompagné, au moins dans l'évangile selon saint Marc. L'étude du « contexte » éclaire souvent d'une lumière appréciable le texte sur lequel, à la suite, on doit fixer son attention.

Or, dans saint Marc, l'épisode de Jésus et des petits enfants est précédé de la discussion de Jésus avec les pharisiens au sujet de la sainteté et de l'indissolu-

(4) *Evangile selon saint Matthieu*, XIX, 13-15. D'après le récit de saint Matthieu, la scène semblerait s'être passée sur la route. C'est, pour le contexte, comme dans saint Marc.

(5) *Evangile selon saint Luc*, XVIII, 15-17. Le cadre n'est plus tout à fait le même que dans les deux autres Synoptiques. Au lieu de la discussion avec les pharisiens sur le divorce, on a dans saint Luc, avant l'épisode des petits enfants, la parabole du Pharisien et du Publicain. Elle se termine par la leçon d'humilité qui s'accorde fort bien, d'ailleurs, avec l'épisode des enfants : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » (Lc., XVIII, 14.)

bilité du mariage... On avouera que, de nos jours, c'est encore une de ces questions capitales auxquelles, dès qu'on veut s'occuper un peu sérieusement des enfants, on est bien obligé de s'intéresser! (6)

On lit à la suite, — autre coïncidence non moins remarquable, — l'épisode du jeune homme qui s'éloigne, fort affligé, de Jésus, après avoir reçu la réponse, qu'il avait pourtant demandée avec insistance, sur les moyens à employer pour obtenir la vie éternelle.

— Jésus l'ayant regardé, l'aima et lui dit : Va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens, et suis-moi. (Mc., x, 21.)

Mais à Jésus, qui lui livre le grand secret de la vie éternelle, il a encore des objections à opposer, le pauvre jeune homme, celle-ci, en particulier, qu'il était riche!

— Mais lui, affligé de cette parole, s'en alla tout triste, car il possédait de grands biens. (Mc., x, 22.)

Il lui semble vraiment trop dûr, pour avoir le droit

(6) Mc., x, 1-12, et aussi Mt., xix, 3-13. On sait de quelle façon, avec une netteté absolue, le Christ a condamné le divorce : « Quiconque répudie sa femme et en épouse une autre, commet un adultère à l'égard de la première. Et si une femme répudie son mari et en épouse un autre, elle se rend adultère. » (Mc., x, 11-12.) Les enfants, qui le niera, ont besoin de le savoir. Mais ce n'est pas toujours facile de de leur dire. Il y faut employer, souvent, des délicatesses qui mettent durement à l'épreuve ceux qui, par mission naturelle ou déléguée, doivent s'occuper de l'instruction religieuse des enfants. Elle est infiniment lamentable, la situation de ces pauvres petits qui ont, par exemple, deux mères, la vraie, celle qui ne l'est pas, et qui, étant de bons petits, ne se résignent pas à ne pouvoir les aimer, toutes les deux, d'égale façon!

de suivre Jésus, d'être obligé de faire un tel sacrifice. Cela ne lui semble pas raisonnable et il a conscience d'être un quelqu'un qui sait raisonner. Il n'a pas l'âme simple, mais généreuse d'un saint François d'Assise qui, pour mieux assurer ses fiançailles avec la Pauvreté, la Dame de ses rêves, se dépouille absolument de tout, et non pas seulement de son argent, en présence de l'évêque d'Assise et de son tribunal. (7) Le jeune homme de l'évangile connaît déjà la puissance de l'argent, il l'apprécie, et il n'ignore pas qu'on peut rêver, avec lui, de grandes entreprises, voire même la conquête du royaume de ce monde. Il veut, peut-être, en courir l'aventure. Le royaume de Dieu, en tout cas, ne le tente plus, dès l'instant qu'il lui faut, pour y être admis, se faire aussi pauvre qu'un petit enfant. Et il ne veut pas, à son âge, qu'on le traite en enfant.

FIG. 114. *Saint François d'Assise se dépouille de tout pour mieux répondre à l'appel de Jésus*, fresque de GIOTTO (XIVe s.) à Assise. Le saint jeune homme avait été cité par son père devant l'évêque d'Assise, pour obtenir qu'il renonçât à sa succession : François fait davantage, puisqu'il lui rend, avec ses vêtements, le peu d'argent qu'il avait encore : « Ecoutez tous, dit-il, et sachez-le bien : jusqu'ici j'ai appelé Pierre Berdardone mon père, mais maintenant je veux servir Dieu. C'est pourquoi je lui rends cet argent pour lequel il se tourmentait si fort, ainsi que mes vêtements et tout ce que j'ai de lui, car désormais je ne veux plus dire que *Notre Père qui êtes aux cieux*. »
Cet exemple était à rapprocher de celui du jeune homme de l'Evangile qui hésite à suivre Jésus à cause de sa richesse... « Il vivait mollement dans les aises de la vie, dans les habitudes de luxe et de bien-être. Ce jeune homme inconnu, dont le nom n'est même pas resté, eût été, peut-être, après Jean, le disciple que Jésus aimait, un evangéliste de plus, un des maîtres de l'humanité. Mais non, il ne fut qu'un propriétaire, il administra ses biens, et il mourut. » LE FLOCH. *Les élites sociales et le sacerdoce*, p. 50. Téqui, édit.

(7) Tous les historiens du bon saint François racontent cette scene. Giotto l'a illustrée dans celle de ses fresques de la basilique d'Assise que nous reproduisons.

Il s'en va donc, le pauvre riche! fuyant, comme un remords, la caresse affectueuse du regard de Jésus.

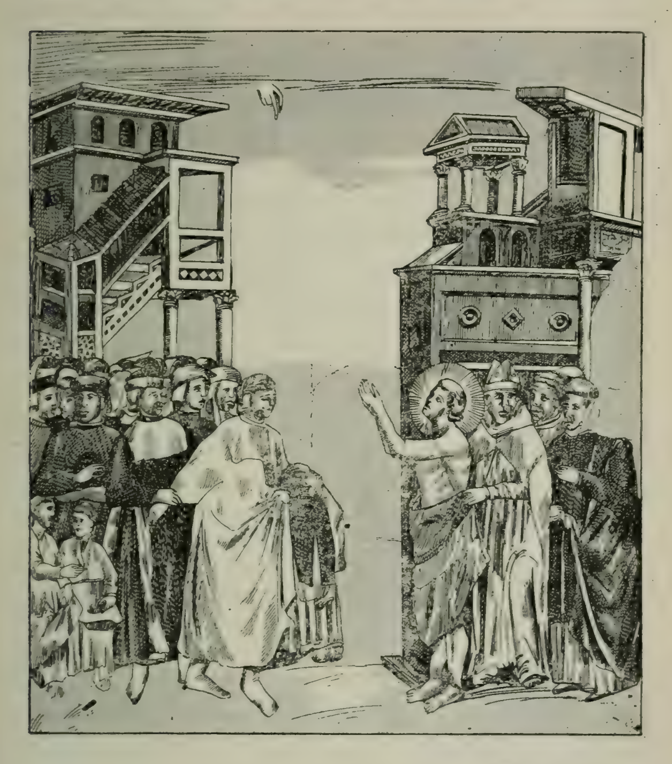


Fig. 114.

Mais c'était « un jeune », un adolescent, et de ceux-là qui, s'ils consentent à demander à Jésus l'art de devenir un homme, ne savent pas aussi facilement se résoudre à apprendre de lui l'art de rester toujours enfant.

3. — Les petits enfants, heureusement pour eux, ne connaissent pas encore ce genre de préoccupations. Ils n'ont qu'un médiocre souci de la richesse. Ils sont simples, et ils sont ingénus. Leurs désirs, tout compliqués qu'ils paraissent, demeurent encore de ceux-là qu'il n'est pas trop difficile de satisfaire.

Les enfants, en tout cas, sont aussi insouciants que l'imprévoyante Cigale du bon La Fontaine : c'est de confiance seulement, parce que leur maître les y sollicite, qu'ils admirent encore la prudente sagesse de la Fourmi et s'inscrivent à la Caisse d'épargne scolaire. Comme les petits oiseaux, ils ont une foi inébranlable dans l'avenir, qui est à Dieu, et cela leur suffit. (8)

Par un heureux privilège de leur âge, ils ne demandent qu'à se fier. C'est, pour eux, un besoin natif et irrésistible. Ils se jetteront dans les bras de Jésus, dès qu'ils les verront s'ouvrir pour le gracieux accueil.

Voilà ce qu'ils ont fait, au temps où le Christ était sur la terre. L'Evangile nous le dit, et c'est son témoignage que nous voulons commenter. Mais, avant d'y venir, il convient de relire, en son entier, au livre de saint Marc, l'épisode de *Jésus et les petits enfants.*

(8) Donnons aux enfants des leçons d'économie, invitons-les à amasser, sou par sou, un petit trésor, pour le jour où ils auront vingt ans, c'est fort bien. Mais ne le faisons pas de telle sorte qu'ils ne soient plus capables, une fois parvenus à cet âge, d'entendre les paroles que Jésus adressait au jeune homme dont nous parlions tout à l'heure : « Vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un jour un trésor dans le ciel. » (Mc., X, 21.) Si votre petit enfant, après que vous lui aurez prêché, consciencieusement, le culte de la caisse d'épargne scolaire, s'en va, quand même, porter ses deux sous dans la sébile du premier pauvre qui lui tendra la main, ne vous affligez pas outre mesure de son peu de prévoyance. Et croyez que, même pour ce bon petit, ce n'est pas de l'argent perdu.

On amena a Jésus des petits enfants, afin qu'il les touchat. Mais les disciples réprimandaient ceux qui les présentaient.

Jésus, a cette vue, fut indigné et leur dit :

— Laissez les petits enfants venir a moi, et ne les en empêchez pas, car le royaume de Dieu est a ceux qui leur ressemblent. Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra pas comme un petit enfant le royaume de Dieu n'y entrera point.

Les prenant alors dans ses bras, et leur imposant les mains, il les bénit. (9)

*
* *

4. — La première conclusion qui s'impose à nous, victorieusement, à la suite de la lecture de cet épisode évangélique, c'est que Jésus, bien loin de vouloir écarter les petits enfants, consent volontiers à les laisser s'approcher de lui.

Il ne veut pas qu'on les tienne éloignés, malgré la spéciale gravité des questions, — le divorce et l'adultère, — dont il s'entretenait encore avec ses disciples, après que les Pharisiens se furent éloignés.

C'était là, pour sûr, un sujet réservé aux grandes personnes. Mais Jésus est tout prêt à l'abandonner pour s'occuper exclusivement des petits enfants qu'on lui amène. Il s'indigne que ses disciples, par

(9) « Et offerebant illi parvulos ut tangeret illos. Discipuli autem comminabantur offerentibus. Quos cum videret Jesus, indigne tulit, et ait illis : Sinite parvulos ad me venire, et ne prohibueritis eos : talium enim est regnum Dei. Amen dico vobis : quisquis non receperit regnum Dei velut parvulus, non intrabit in illud. Et complexans eos, et imponens manus super illos, benedicebat eos. » (MC., X, 13-16.)

suite d'un zèle mal entendu, aient osé empêcher, ou même retarder, la gracieuse audience qu'il avait résolu de leur accorder.

Il s'indigne, ce Maître si doux et si miséricordieux,



Fig. 115.

car, étant la perfection même, il se trouve dans une de ces occasions où il ne pouvait pas, sans se man-

FIG. 115. *Jésus qui parle*, mosaïque de Ravenne (XVe s.). — La charmante diversité d'images que nous ferait aisément connaître l'illustration artistique des paroles de Jésus ne doit pas nous faire négliger une remarque importante : toutes ces images se réduisent, finalement, à celle qui nous montre *Jésus qui parle*, et plus spécialement, quand il s'agit d'illustrer les deux épisodes de l'évangile des petits enfants, *Jésus qui parle à ses Apôtres*. Ainsi nous le montre la mosaïque de Saint-Apollinaire, à Ravenne. On dit généralement des images construites selon ce rythme qu'elles représentent « le sermon sur la montagne ». Jésus, de fait, est monté sur une sorte de tertre, qui peut, à la rigueur, être dit « une montagne »; mais c'est, en tout cas, une montagne peu élevée, car les Apôtres, qui sont assis tout auprès, entendent facilement la parole du Maître.

quer à lui-même, retenir son indignation. Les disciples n'ont-ils donc pas encore compris ce qu'il était venu faire sur la terre, et quelle était la nature de la grande révolution qu'il y devait accomplir? Pensent-ils que ce sera seulement à coups d'arguments qu'il établira le royaume de Dieu dans les âmes et qu'il convient, en conséquence, d'éloigner de lui ceux qui ne sont pas encore en âge d'entendre et de discuter des arguments?

Et il s'indigne parce que, en agissant de la sorte, ses disciples ne vont à rien moins qu'à le blesser lui-même dans ses affections les plus chères et les plus profondes.

Or, j'entends bien qu'il n'avait pas attendu ce jour-là pour les manifester : ce n'était pas la première fois, en effet, qu'il témoignait de son estime pour l'enfance et de son bonheur à voir les petits s'approcher de lui. (10) Les disciples auraient dû s'en souvenir. Les petits enfants ne sont pas de ceux auxquels on fait faire antichambre, quand ils se présentent à l'audience de Jésus. Ils passent avant tous les autres,

(10) De fait, — et c'est un avertissement que nous répéterons plus d'une fois, car il peut avoir son importance, — l'épisode de « Jésus et les petits enfants », que nous étudions *le premier*, se place, dans la suite du récit des Evangiles synoptiques, après l'épisode « Quel est le plus grand? », celui que nous appelons, cependant, *le second épisode*. Nous avons cru pouvoir user de cette liberté, qui facilitait la bonne ordonnance de notre exposition. Nous montrons ainsi que l'enfant *premièrement* a une place dans le Royaume et que, secondement, cette place est une place de choix, puisque Jésus nous affirme qu'il y est le plus grand. En certaines occasions, néanmoins, il sera bon de se rappeler que nous avons interverti l'ordre de présentation des deux épisodes. Il est évident, par exemple, que l'attitude des disciples est ici beaucoup moins excusable, si l'on admet, du moins, qu'ils avaient déjà entendu, auparavant, le discours de Jésus sur la question « quel est le plus grand dans le royaume des cieux ».

parce qu'ils sont les plus dignes et parce qu'ils sont, aussi, les plus aimés.

Voilà donc pourquoi Jésus dit à ses disciples, après les avoir vivement réprimandés de leur zèle intempestif et mal informé :

— Laissez les petits enfants venir à moi.

En effet, il les aime.

C'est dans l'âme du Christ, en quelque manière, un amour « nécessité ». Il ne peut, en effet, se défendre de les aimer de cette façon, parce que ces enfants sont déjà souverainement *aimables*, c'est-à-dire, selon la force étymologique du mot, souverainement dignes d'être aimés.

Or, il importe de savoir comment ils le sont.

*
* *

5. — Car si Jésus se plaît en la société des petits enfants, ce n'est pas précisément à cause des grâces naïves de leur âge et de ces qualités tant charmantes, mais extérieures et physiques, qui en sont le doux privilège. Gardons-nous de chercher dans des considérations de ce genre les motifs de la conduite de Jésus, alors même que, sollicités par des images pieusement émues et qui ont le droit de l'être, nous aimerions encore à nous représenter de cette façon le Christ faisant ses délices de la société des petits enfants.

Cet amour, dans ce cas, s'expliquerait au besoin par des motifs purement naturels et humains, où rien ne montrerait encore que ce fût l'amour d'un Dieu.

Les gestes par lesquels se traduit cet amour sont encore, je le vois, les gestes d'un homme, et il fallait bien qu'il en soit ainsi. Mais ils sont accompagnés par des paroles qui en précisent la signification surnaturelle, et ce sont les paroles d'un Dieu :

— Laissez les petits enfants venir à moi, et ne les



Fig.116.

en empêchez pas, *car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent.*

Prenez garde que, sur les lèvres de Jésus, ces dernières paroles ont une signification mystérieuse. Elles ne sont pas, en effet, une manière de s'exprimer qui

FIG. 116. *Jésus qui parle*, fresque de FRA ANGELICO (XVe s.), aux cellules du couvent de Saint-Marc, à Florence. Dix siècles séparent la peinture du bienheureux Fra Angelico de la mosaïque de Ravenne. Mais toutes deux, également, nous montrent Jésus qui parle et, rangés autour de lui, ses Apôtres qui écoutent sa parole.

traduirait simplement une pensée délicate et gracieuse, mais néanmoins commune et purement naturelle, ce je ne sais quoi de respectueusement attendri qui soudain nous saisit quand nous nous trouvons en présence des petits enfants et que nous nous laissons aller à contempler leurs grâces naïves.

On ferait tout un volume, à recueillir les paroles aves lesquelles la littérature de tous les temps et de tous les pays a célébré les grâces naturelles de l'enfance. Et c'est une « vieille chanson », celle-là, qu'on ne se lassera jamais de recommencer.

Il y a davantage, car la beauté morale de l'enfant s'impose avec une telle évidence qu'il n'y a pas besoin d'être chrétien pour savoir la reconnaître. Les païens eux-mêmes, qui n'avaient pourtant pas à ce sujet des convictions bien profondes, ont parfois exprimé ces sentiments avec de très belles paroles d'admiration et de respect. (11)

FIG. 117. *Miracles du Christ*, miniature d'un Psautier illustré de la Bibliothèque nationale. (Cf. Fig. 16-19). — Les miracles de Jésus sont, dans l'Evangile, la meilleure illustration de ses paroles : il faut, à cause de cela, sans cesse y revenir. Cette miniature en rappelle quelques-uns, en même temps que certaines de ses paroles. En haut, et à gauche, c'est, en deux scènes, Jésus disant à un scribe : « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. » MT., VII, 20. Les candidats au Royaume, fussent-ils aussi riches que le Jeune Homme de tout à l'heure, devront savoir s'en souvenir. A la suite, la *Tempête apaisée*. Second registre : les *Possédés de Gérasa* et, en deux actes, la *Guérison du Paralytique*. Troisième registre : le *Repas chez Simon*, la *Guérison de la fille de Jaïre*, — mais, pour ces deux scenes, avec de singulières confusions et dans les images et dans les écritures, — puis la *Guérison de deux aveugles*. MT., IX, 27-34. Troisième registre : les *Disciples prenant des épis, le jour du sabbat*, MT., XII; 1-6; suite de la même scène; guérison de l'Homme à la main desséchée, MT., XII, 9-13.

(11) Je connais, comme tout le monde, ces belles paroles en l'honneur de l'enfance, qu'elles viennent des païens d'autrefois

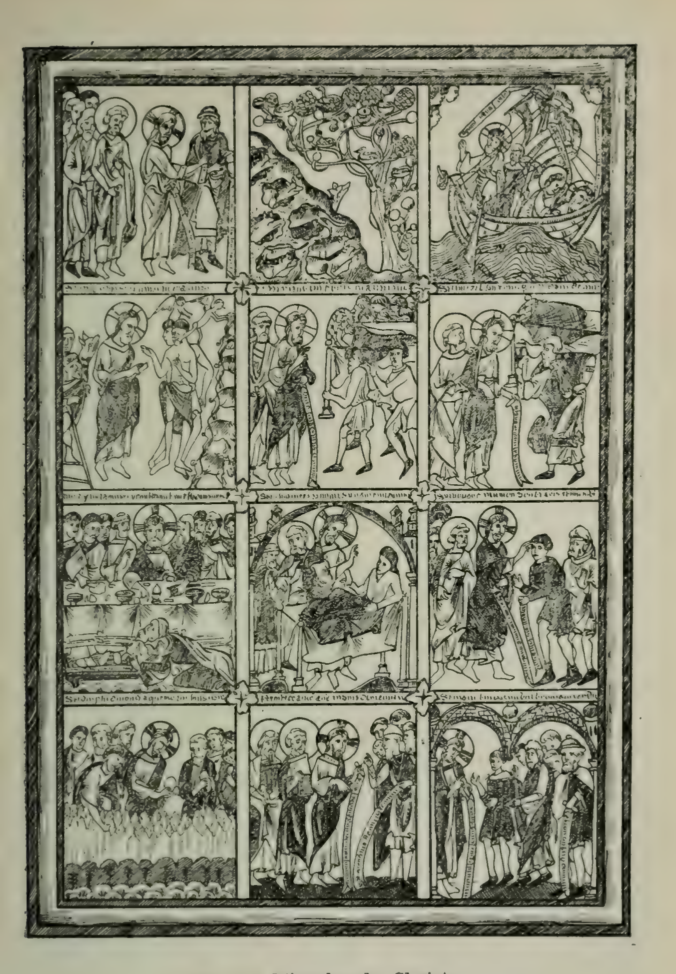


FIG. 117. Miracles du Christ.

Mais celles de Jésus ont une signification bien plus étendue et toute mystérieuse.

Elles nous forcent à songer, en effet, à ce qu'il y a de plus fondamental dans l'ordre surnaturel, c'est-à-dire dans l'économie générale du règne, ou du royaume de Dieu, et c'est la foi, la foi surnaturelle et chrétienne, qu'auréole la charité. (12)

Jésus ne peut aimer vraiment et pleinement, d'un amour actuel et non pas seulement d'un amour de désir, encore insatisfait, que ceux dans l'âme desquels il règne déjà parce qu'ils l'ont accepté, parce qu'ils ont cru en lui, en sa parole et en ses actes, parce qu'ils l'ont reconnu pour ce qu'il est, leur créateur, leur ami, leur bienfaiteur et leur Sauveur, parce qu'ils l'aiment, enfin, en toute plénitude et en toute vérité.

Que les petits enfants appartiennent vraiment à cette catégorie de privilégiés de Jésus, voilà ce que nous montre bien, dans sa matérialité de fait, l'épisode de saint Marc que nous commentons.

La première rencontre des petits enfants avec Jésus est une rencontre victorieuse; ils se donnent du premier coup, sans se marchander, à celui qui, de son côté, ne demandait qu'à se donner à eux. Il suffit, pour cela, qu'ils aient pu s'approcher de lui, ou du

ou des païens d'aujourd'hui. Je ne crois pas manquer à la probité scientifique en me dispensant de les reproduire ici, même dans une note. De même, dans l'illustration de ce livre, je ne tiens pas compte des documents artistiques qui mettent seulement en lumière les grâces naturelles de l'enfance : je ne m'occupe, en effet, que des saintes images.

(12) On s'est couramment inspiré, dans tout ce qui va suivre, de l'excellent volume du P. Bainvel sur *la Foi et l'acte de Foi*. Il n'en existe pas, sur cette question, de plus limpide et, ce qui n'est pas à dédaigner, de plus pratique.

moins, — car ils ne sont encore que de tout petits enfants, — que leurs tendres mères n'aient pas été repoussées dans le temps qu'elles essayaient de s'approcher de Jésus, pour les lui présenter.

Ils ne sont pas exclus du royaume de Dieu en raison de leur âge, comme si la condition d'âge primait toutes les autres, jusqu'à limiter l'horizon des miséricordieuses prévenances de la grâce de Jésus.

Comment expliquer, aux seules lumières de la raison, ce mystère? Nous ne voulons pas l'essayer, car nous savons trop bien que les démarches de Jésus, quand il s'en va à la conquête des âmes, sont de celles-là qui déroutent toutes les explications.

Elles doivent s'accompagner, toutefois, d'une certaine collaboration de ceux qu'il sollicite à venir à lui, et nous ne l'ignorons pas.

Mais, quand il s'agit des petits enfants, la douce Providence a fait que ces démarches personnelles puissent être suppléées, et elle les réduit au minimum. Ce sont les parents, ce sont surtout les mères, que, dans ce cas, Jésus a chargés de ces suppléances. Nous les voyons donc présenter au Sauveur ces enfants qui, d'eux-mêmes n'auraient pas eu la force, ni peut-être le courage, de se présenter tout seuls à lui.

Or, du moment qu'ils sont présentés, les voilà déjà reçus.

Non seulement ils ne sont pas exclus du Royaume, mais ils vont être proclamés *les modèles* de tous ceux qui prétendent à y être reçus :

— Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra pas *comme* un petit enfant le royaume de Dieu n'y entrera point.

De quoi donc, enfin, s'agit-il très spécialement? Et pour quelle raison, quand il nous donne, à tous, les petits enfants comme modèles, Jésus le fait-il en tant qu'ils reçoivent le royaume, ou le règne, de Dieu?

*
* *

6. — Ce n'est pas, spécialement, par rapport à la science, ou à la connaissance, qu'auraient les petits enfants de la nature de ce Royaume, et bien qu'ils soient encore à ce point de vue, si nous y prenons garde, d'excellents modèles.

Oui, certes, ils sont vraiment, ces petits, d'excellents modèles de cette sorte de science, ou de connaissance, qui est la seule désirable, et nécessaire, pour entrer dans le royaume de Dieu et pour y demeurer, par la suite, après qu'on y aura été reçu. Mais ils sont, à ce point de vue, des modèles d'une telle perfection qu'on peut, sans exagération, la dire inimitable, alors même qu'on s'efforcerait, sans cesse, de s'en rapprocher. (13)

(13) On pourrait se demander, à ce sujet, si ce n'est pas dans l'enfance que la science, tout en demeurant une connaissance terrestre, se rapproche le plus de la science qui est, dans le ciel, celle des bienheureux. La science des enfants est, en effet, très éloignée des méthodes discursives. C'est la simplicité même. Elle les conduit tout droit à son objet. Elle voisine de très près avec la première des Béatitudes évangéliques : « Heureux les pauvres en esprit, parce que c'est à eux qu'appartient le royaume de Dieu », quand on l'entend, ce qui n'est pas interdit, au sens figuré, c'est-à-dire comme l'humilité de l'intelligence et du cœur. Mais ce n'est pas alors l'indigence de la science : c'en est plutôt la perfection. C'est la science des saints. On ne saurait dire qu'elle est inimitable. Dieu, cependant, ne pouvait nous faire un commandement formel de l'imiter. Il la conseille. Il ne l'ordonne pas.

Cette science est pourtant, chez les enfants, des plus sommaires. Ils ne la doivent pas, d'autre part, à l'exercice prolongé et méthodique de leurs facultés de connaître. Ils ne seront jamais tentés de la regarder comme une conquête de leurs recherches personnelles. C'est une science gratuite, une science participée, une « connaissance de foi », au plein sens du mot, et qui n'éprouve pas encore le besoin de s'étayer avec les échafaudages plus ou moins compliqués de la science et de la philosophie. La connaissance du royaume de Dieu est donc, chez les enfants, une connaissance très élémentaire et réduite, pour ainsi dire, à sa plus simple expression.

Comment pourraient-ils donc, ces tout petits, avoir des vues plus développées et d'une exactitude rigoureuse au sujet de cette question du Royaume que les plus savants de l'époque de Jésus, Pharisiens et Docteurs de la loi, ne parvinrent pas à résoudre, malgré qu'ils eussent, pour le faire, et les lumières accumulées depuis des siècles dans les Livres sacrés, et les solennels avertissements de saint Jean-Baptiste, le Précurseur du Royaume, et surtout les enseignements si précis, et si variés, que le Christ, au cours de sa prédication, n'avait pas cessé de leur prodiguer?

Or, parmi ces savants et ces Docteurs, à quoi donc aboutirent ceux qui voulurent résoudre d'eux-mêmes le problème du Royaume, uniquement par voie d'expérience et de raisonnement et non pas, d'abord et surtout, en se fiant à la parole de celui qui était venu le leur annoncer? Ils lui trouvèrent, c'est vrai, une solution. Mais elle fut désastreuse pour eux-mêmes et

pour leur malheureuse patrie : ils la précipitèrent, avec eux, dans une ruine irrémédiable, parce qu'ils s'obstinèrent à entendre « le royaume de Dieu » au sens purement matériel et extérieur, comme un royaume terrestre, alors qu'il s'agissait d'un royaume spirituel et intérieur, le règne de Dieu dans les âmes régénérées par la grâce surnaturelle de la Rédemption. (14)

Un pareil aveuglement, si lamentable qu'il soit, ne doit pas trop nous étonner. Elle est tellement profonde, la superbe de notre intelligence, que nous avons toujours quelque peine à l'humilier devant la révélation d'une vérité à la conquête de laquelle, à notre avis, nous n'aurions pas suffisamment contribué. Le sacrifice nous apparaît héroïque, quand cette vérité, comme il arrive dans la révélation du royaume de Dieu, dépasse notre entendement et emporte avec elle un bouleversement aussi complet dans toute l'organisation de nos connaissances antérieures et naturelles.

Et nous autres, chrétiens du vingtième siècle, ne trouvons-nous pas que le royaume de Dieu, le mot comme la chose, est tellement difficile à entendre

(14) Les Juifs, comme on sait, attendent toujours le Messie et, avec lui, l'avènement du royaume promis par les saintes Ecritures. Ils n'espèrent pas seulement en hâter la venue par les larmes qu'ils continuent à verser, chaque semaine, sur les ruines du Temple de Jérusalem, devant le fameux « Mur des pleurs ». Ils prétendent bien contribuer à préparer ce futur royaume par les efforts combinés de tous les Juifs répandus à la surface de la terre : c'est *le mouvement sioniste* qui a pris, ces dernières années, une importance assez notable. Mais le royaume qu'ils rêvent n'est pas le royaume ni le règne de Dieu. Il reste toujours un royaume terrestre et borné aux horizons d'ici-bas, la restauration politique de la royauté d'Israël.

qu'il faudrait presque désirer, en exposant la religion de Jésus, qu'on cesse d'en parler aussi couramment? Nous répétons chaque jour à Dieu, dans notre prière:

— Que votre règne arrive, *adveniat regnum tuum.* Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, *fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.*

Mais ne le ferions-nous pas, habituellement, sans trop savoir ce que nous lui demandons?

C'est en vain que, pour nous instruire, le Christ a multiplié à ce sujet les affirmations les plus catégoriques, les exemples et les paraboles. (15) Il ne nous a rien laissé ignorer, à ce sujet, de ce qu'il nous était nécessaire de savoir sur le passé, le présent et l'avenir de ce Royaume. Lui-même, et personnellement, en a organisé les débuts, au cours de son premier avènement sur la terre, pendant sa vie mortelle et selon que les prophètes l'avaient annoncé. Il a veillé, ensuite, à ce que ce Royaume se continuât, à travers les siècles, par l'intermédiaire visible de l'Eglise qu'il a fondée et organisée à cet effet. Il nous a dit, enfin, que la troisième et dernière période de ce Royaume, celle de la consommation, serait inaugurée par un second avènement, à la fin du monde, pour se poursuivre, dans le ciel, pendant toute l'éternité.

A cette connaissance essentielle du Royaume, il a voulu joindre d'autres données qui, pour être moins importantes, ont cependant leur prix. Afin de nous

(15) Nous ne pouvons citer ici tous les textes. On les trouvera réunis et sagement ordonnés dans le chapitre que Mgr Batiffol, ancien Recteur de l'Institut catholique de Toulouse, consacre au Royaume de Dieu dans son ouvrage sur *l'Enseignement de Jésus*. Bloud, éditeur, 1905.

inspirer confiance, par exemple, avec quel soin nous a-t-il instruit de ce caractère remarquable, quoique secondaire, du Royaume, qui serait son universalité et l'extraordinaire rapidité de son développement.(16) Et quand il s'agissait de nous rassurer sur l'avenir du Royaume, avec quelle énergie le faisait-il, en même temps qu'il appuyait ses affirmations par des actes, au besoin même par des miracles, dont la force probante est irrésistible! Songez, en effet, à tout ce qui, dans l'Evangile, se rapporte à l'Eglise, c'est-à-dire à la future organisation du Royaume, dans le temps, comme société parfaite.

Tout cela, nous le savons. Du moins, car nous ne sommes plus des enfants, nous pourrions le savoir, en l'apprenant. Et, cependant, la moindre tempête, qui secoue un peu fortement la barque de Pierre, soudain nous étonne et nous fait trembler, comme si l'heure était venue où, malgré les promesses du Christ, le Royaume allait sombrer.

C'est donc que notre connaissance du royaume de Dieu demeure encore imparfaite. C'est une connais-

(16) Jésus le fait, en particulier, dans les deux paraboles du *Grain de sénevé* et du *Levain*. (MT., XIII, 31-35.) Voici la première : « Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé, qu'un homme a pris et semé dans un champ. C'est la plus petite de toutes les semences : mais, lorsqu'elle a crû, elle est plus grande que toutes les plantes et elle devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses branches. » Le développement du royaume de Dieu est également merveilleux, qu'on se place au point de vue d'une âme, en particulier, ou de l'universalité des âmes participant à ce Royaume. Qui dira jamais, en effet, les merveilles opérées par Dieu dans l'âme de celui où il s'est établi par sa grâce! Et l'une des meilleures preuves que l'apologétique ne se lasse pas d'exposer en faveur de la divinité de l'Eglise, c'est la rapidité et l'universalité de son développement.

sance insuffisamment assurée. C'est, pourrions-nous dire, une « connaissance enfantine », et nous n'avons pas le droit, quand nous sommes devenus des hommes, de maintenir nos connaissances dans l'horizon, forcément borné, qui est celui de la connaissance des



Fig. 118.

petits enfants. Nous pouvons, et nous devons, développer cette connaissance par une méditation plus virile et plus assidue des enseignements de Jésus dans son saint Evangile. Nous avons pris les enfants comme modèles dans un ordre de choses où il est évident que le Christ ne nous les proposait pas, au

FIG. 118. Miracle de *la Tempête apaisée*, mosaïque (XIVᵉ s.) de Saint-Marc, à Venise. Le Christ y est représenté deux fois. C'est, en premier lieu, quand la tempête s'étant levée, « lui, cependant, dormait ». MT., IX, 25. Les Apôtres, alors, l'ont éveillé, en disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. » On se rappelle comment Jésus les accueille : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? » Et alors, continue l'Evangile, « il se leva, commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. »

moins immédiatement, comme les modèles que nous devrions imiter pour être admis dans le Royaume.

La science du royaume de Dieu ne saurait être, dans les petits enfants, une science comparable à celle d'un homme. C'est une connaissance peu développée. Elle se réduit à la connaissance de Dieu, qui les appelle à lui, — à la connaissance de Jésus, du petit Jésus. Ils ne sauraient raisonner, ces enfants, sur les risques du Royaume, sa pré-histoire et ses destinées dans le temps. Ils sont encore plus inhabiles à en scruter la nature essentielle. Si donc Jésus nous les donne comme modèles, ce n'est pas spécialement au point de vue de la connaissance qu'ils ont du Royaume, bien que cette connaissance, ne négligeons pas de le remarquer, ne puisse être dite, pour ce qui les concerne personnellement, une connaissance imparfaite : elle est, en effet, une connaissance de foi et cette espèce de connaissance, étant donné, d'une part, sa raison formelle, ou son motif, et sa raison matérielle, ou son objet, ne saurait, en aucun cas, être appelée une connaissance imparfaite.

Mais pour ces enfants, eux-mêmes, les Saints Livres nous en avertissent, le moment viendra où, commençant les années de discrétion, il leur faudra apprendre à raisonner cette foi.

— Lorsque j'étais enfant, dit saint Paul, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant; lorsque je suis devenu homme, j'ai laissé là ce qui était de l'enfant. (17)

(17) *I Cor.*, XIII, 11. On comprendra, sans que nous ayons besoin d'y insister, combien est déplorable la conduite de certains parents, même chrétiens, relativement à l'obligation qui

Ce serait donc une singulière imprudence et ce serait folie, — à moins que ce soit pis encore, orgueil, paresse ou lâcheté, — que de prétendre toujours demeurer, au point de vue de la connaissance du royaume de Dieu, semblables à de petits enfants. Ce n'est pas spécialement à ce point de vue que le Christ nous les a proposés comme modèles, dans l'épisode évangélique que nous commentons. Et ce n'est pas non plus, nous allons le dire, au point de vue des démarches personnelles, autres que celle de l'intelligence, avec lesquelles ils recherchent le royaume de Dieu.

*
* *

7. — En effet, nous l'avons déjà remarqué, l'initiative ne vient pas d'eux, mais de leurs parents, ou de ceux qui les présentent à Jésus.

— *On amena* à Jésus des petits enfants, afin qu'il les touchât. Mais les disciples réprimandaient *ceux qui les présentaient.*

leur incombe, premièrement et directement, de faire donner à leurs enfants, selon le progrès de leur âge, une solide instruction religieuse. Celle reçue au catéchisme ne saurait suffire. Elle est trop sommaire. Elle le serait surtout dans le cas où, faisant poursuivre les classes à leurs enfants, ils les engageraient dans des études qui, pour ne pas devenir dangereuses, supposent un développement parallèle, et jamais interrompu, de l'instruction religieuse. Quand elle vient à manquer aux jeunes gens, leur foi est en grand péril de sombrer. Les premiers responsables, alors, ce sont, sans aucun doute, les parents. Mais combien y en a-t-il qui sont intimement persuadés, sans oser le dire, que la connaissance de la religion ne peut être qu'une connaissance « enfantine »! Ce n'est pas une excuse. C'est au contraire, dans l'ordre des responsabilités, une aggravation de plus.

Il n'y a donc pas, de la part de ces enfants, une démarche personnelle pour entrer dans le Royaume. Cette démarche est faite par leurs parents.

Ajoutons, pour mettre au point toute cette psycho-





Fig. 119.

logie des candidats au Royaume, que les parents, en la faisant, obéissent aux secrètes invites de Dieu, alors même qu'ils ne se rendraient pas toujours compte qu'ils le font. Et il convient d'insister sur ce point.

L'histoire des miséricordieuses prévenances de Dieu, dans le temps qu'il nous achemine vers l'entrée du Royaume, en nous invitant à y pénétrer, cette histoire, pour chacun de nous, est vraiment trop compliquée pour que nous puissions jamais parvenir à en déchiffrer l'infini mystérieux. Deux choses, cependant, restent certaines.

La première est que nous serions bien aveugles de

Fig. 119. Guérison de *l'Aveugle-né*. — Le récit en est longuement développé en l'évangile selon saint Jean (IX, 1-14). Les circonstances les plus caractéristiques en sont énergiquement résumées dans l'inscription de cette mosaïque de Venise : *Tu linis. Incedo. Lavo. Cerno. Deus tibi credo.*

nous attribuer à nous-mêmes, personnellement, l'honneur d'avoir fait le premier pas et, à la suite, toute la gloire de la réussite de nos démarches successives.

La seconde est que, malgré tout, nous avons quelque part à cette réussite. Elles nous seront donc imputées à mérite, les démarches que nous aurons faites. Et c'étaient des démarches que Dieu voulait que nous fassions afin d'être admis dans le Royaume.

Pour ce qui est de la démarche initiale, ne l'oublions jamais, c'est Dieu seul qui en a eu l'initiative, Dieu qui, selon la parole de saint Paul, « nous appelle à son Royaume et à sa gloire ». (18) Il nous y appelle par son Verbe, comme il est dit en saint Jean: « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis. » (19)

Dans les démarches postérieures, Dieu n'agit plus seul. Il admet, pour lui en faire un mérite, la collaboration de celui qu'il a choisi pour devenir participant au Royaume. Non seulement il l'admet, mais il la lui demande et il en fait la condition de son élection définitive, — car ces deux choses ne doivent pas être confondues, à savoir : la *vocation* et l'*élection*. (20)

Songez maintenant, dans une rapide évocation des faits évangéliques les plus notoires, par exemple l'histoire des miracles, à ce qu'ont fait, personnelle-

(18) « Qui vocavit vos in suum regnum et gloriam. » (*I Thess.*, II, 12.)

(19) « Non vos me elegistis, sed ego elegi vos. » (JO., XV, 16.)

(20) Je distingue donc ici la *vocation* et l'*élection*. On a, dans ce sens, le fameux texte : « Il y a beaucoup d'*appelés*, mais peu d'*élus*, multi sunt *vocati* pauci autem *electi*. »

ment, les miraculés de l'Evangile pour « rendre certaine », en y collaborant de quelque façon, cette grâce divine dont ils n'ont pas eu; cependant, l'initiative, de même qu'elle n'est pas due, uniquement, au mérite intrinsèque de leur démarche personnelle.

C'est l'Hémorrhoïsse qui, pour joindre Jésus, se glisse péniblement à travers la foule, se disant à elle-même : « Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie. » Elle le fut aussitôt, en effet, cette pauvre femme qui, nous dit saint Marc, avait inutilement dépensé tout son bien en allant consulter tant de médecins! (21) Quelle dut être sa joie, en même temps que sa confusion, d'avoir trouvé ce jour-là celui qui,

(Mt., xxii, 14.) Pour éviter toute confusion de vocabulaire, j'ai traduit tout à l'heure le texte de saint Jean en mettant : Ce n'est pas vous qui m'avez *choisi...*, etc.

La vocation vient de Dieu, de lui seul. Personne ne le saurait contester. Mais de qui est l'élection? Je réponds que, tout en venant de Dieu, elle ne vient pas de lui seul. Nous y avons quelque part, bien que ce ne soit pas la plus considérable. Nous pouvons donc, et nous devons, faire ce qu'il faut pour la mériter ou, si l'on veut, pour la rendre *plus certaine*. Nous le faisons par des œuvres qui sont autant de démarches personnelles par lesquelles nous affirmons, extérieurement, notre choix.

Il est évident qu'en rédigeant cette note je ne songe pas seulement à la vocation au Royaume, de façon générale. Ma pensée, se précisant davantage, s'oriente vers la question de la vocation à la vie religieuse ou à la vie ecclésiastique. Et comment pourrait-on n'y pas songer, quand on écrit sur Jésus et les enfants! Il y en a toujours, parmi ceux dont nous nous occupons, que Dieu *appelle* à ce saint état. Il y en a plus qu'on ne le pense. Seront-ils, un jour, définitivement *élus?* Cela ne dépend pas d'eux, seulement. Mais cela, tout de même, et en grande partie, dépend d'eux. Aimons donc à leur redire souvent, avec saint Pierre : « C'est pourquoi, mes enfants (mes frères), appliquez-vous d'autant plus à assurer par vos bonnes œuvres votre vocation et votre élection; car, en agissant ainsi, vous ne ferez jamais de faux pas. » (*II Pet.*, I, 10.)

(21) Mc., v, 25-34. « Elle avait beaucoup souffert de plusieurs médecins, et dépensé tout son bien, et, loin d'avoir éprouvé quelque soulagement, elle avait vu son mal empirer. »

sans le moindre honoraire et si facilement, l'avait enfin guérie de son mal!

C'est aussi l'Aveugle de Jéricho qui, ne pouvant

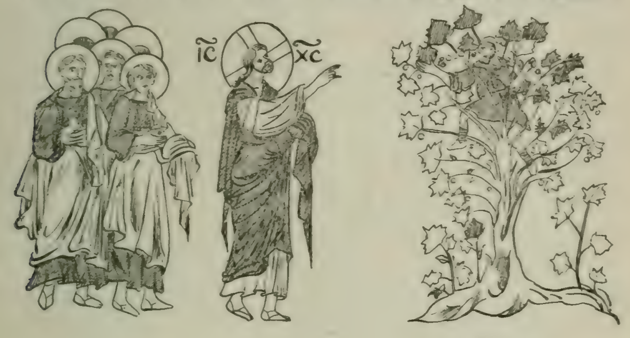


Fig. 120.

s'approcher de Jésus, comme l'avait fait l'Hémorrhoïsse, lui crie de loin : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi », et qui continue à crier d'autant plus fort que les disciples, scandalisés de tout ce tapage, s'efforcent davantage de le faire taire. (22) Il est

FIG. 120. *L'épisode de Zachée*, mosaïque (XIVe s.) de Saint-Marc, à Venise. — Zachée est dans l'arbre, Jésus lui parle. Ce n'est pas seulement pour lui dire de descendre bien vite, afin de l'hospitaliser dans sa maison. Entendez encore ses dernières paroles : « Le salut est venu aujourd'hui pour cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. Car le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » LC., XIX, 9-10. On devra se souvenir de ces paroles quand nous étudierons, au chapitre XII, la parabole du Bon Pasteur et de la brebis perdue.

(22) MC., X, 46-52. L'aveugle de Jéricho est donc un bel exemple de la persévérance dans les démarches personnelles en vue d'obtenir la grâce de Jésus et, si l'on veut, son appel. Ce sont, finalement, ceux-là mêmes qui avaient d'abord voulu

guéri, bien entendu, comme le sont régulièrement tous ceux qui, répondant aux secrètes invites de Jésus, font la plus petite démarche pour se rapprocher de lui.

Et voyez encore, dans un autre ordre de faits, l'exemple de Zachée. Sa démarche est de celles qu'il faut citer dans une étude sur « les petits » dans l'Evangile. Elle est de celles, d'autre part, que les enfants seront tout prêts à admirer. Zachée, tout publicain qu'il est, a entendu résonner, au fond de son âme, le doux appel de Jésus. Il veut, tout au moins, le voir. « Et il ne le pouvait à cause de la foule, car il était de petite taille. Courant donc en avant, il monta sur le sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là. » Cette simple démarche lui est le gage de salut. Jésus, qui passe, lui dit aussitôt :

— Zachée, descends vite, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. (23)

éloigner l'aveugle qui lui font connaître officiellement cet appel : « *Animæquior esto, surge, vocat te.* Aie confiance, lève-toi, il t'appelle. »

Suivez donc, dans l'Evangile, la longue série des miracles opérés par le Christ. Ce sont des œuvres divines, certes, mais pour l'accomplissement desquelles il y a toujours eu quelque collaboration de l'homme. Les miraculés, toutefois, ne sont pas régulièrement les auteurs responsables de la démarche qui amène leur guérison. Mais c'est ici qu'interviennent les suppléances. A l'humble prière de son père, prosterné devant Jésus, la fille de Jaïre a dû de revenir à la vie. (MT., IX, 18 sq.) Et les larmes silencieuses de la veuve de Naïm suffirent, en une autre occasion, pour obtenir de Jésus la résurrection de son enfant. (LC., VII, 13 sq.)

(23) LC., XIX, 1-10. C'est vraiment extraordinaire de voir combien les enfants aiment à entendre raconter l'histoire de Zachée! Mais essayez d'en découvrir la raison.

Vous les interrogez. Pourquoi aimez-vous l'histoire de Zachée? Et que de fois ils vous répondent, les bons petits : c'est parce qu'il a grimpé sur un arbre pour voir passer le bon Dieu...

Zachée appartient donc doublement à l'Evangile des petits

Soyons donc intimement persuadés qu'il nous faut collaborer, au moins par quelques petites initiatives personnelles, à l'appel de Dieu. Il nous cherche. Nous devons, nous aussi, le chercher. Il saura nous avertir si, par la suite, nous étions tentés de nous prévaloir trop instamment auprès de lui des petites actions que nous aurons faites pour le trouver.

— Tu ne me chercherais pas, dit-il à saint Augustin, si tu ne m'avais déjà trouvé.

Ainsi en va-t-il pour les petits enfants, ceux que leurs mères présentent à Jésus, dont on peut dire aussi qu'ils ne le cherchent, tendant vers lui leurs petites mains, qu'au moment où ils l'ont déjà trouvé.

Et comme ils ne le cherchaient pas, ainsi que le font trop souvent les superbes de ce monde, avec le secret espoir de ne pas le rencontrer, voici qu'ils l'acceptent, sans retard, aussitôt qu'ils l'ont trouvé.

Ils sont incapables d'opposer aucune résistance à celui qui, de son côté, les cherchait avec un désir de les trouver infiniment plus vivace et, si j'ose dire, plus passionné, que celui qu'ils mettaient, eux-mêmes, à le chercher. Il est, en effet, le Bon Pasteur, qui ne réserve pas aux seules brebis égarées toute la sollicitude de son zèle pastoral. (24)

Et puisque ce n'est pas encore dans la manière avec laquelle ils recherchent le royaume de Dieu que les petits enfants nous sont donnés, très particulièrement, comme les modèles qu'il nous faudra imiter, il reste donc que Jésus nous les présente comme devant être

enfants, d'abord parce qu'il était « de petite taille », ensuite parce que, pour réussir à voir le Christ, il fit une démarche que les enfants seront toujours prêts à admirer.

(24) Nous consacrerons tout un chapitre à étudier les enfants dans leurs rapports avec le Bon Pasteur. (Cf. chap. XII.)

suivis dans la façon avec laquelle *ils le reçoivent*, dès le moment où il leur est proposé.

— Je vous le dis en vérité, quiconque *ne recevra pas* comme un petit enfant le royaume de Dieu n'y entrera point.

*
* *

8. — Ils le font simplement, sans présenter la moindre objection à celui qui le leur propose, avec une entière confiance, avec un parfait amour de gratitude, encore, comme ils acceptent d'ailleurs tout ce qui leur est proposé, sans être capables de se demander si celui qui le fait ne serait point, par hasard, capable de les tromper.

Ils croient à la parole et en la parole : ils croient, tout uniment, *la parole*. Il leur faudra des années encore, à ces bons petits, pour commencer à s'apercevoir, instruits par de douloureuses expériences, qu'il peut y avoir, venant de ceux qui les enseignent, une parole mal informée, et même, hélas! une parole menteuse.

La méthode de confiance est, pour les enfants, la seule façon de s'instruire et de se renseigner au sujet des choses qui dépassent l'expérience sensible. Ils se fient, et cela leur suffit. Ils le font d'instinct, sans être susceptibles de raisonner leur instinct, sans même soupçonner qu'un jour viendra où il leur faudra, devenus raisonnables, apprendre à leur tour à le raisonner, c'est-à-dire à discerner la valeur morale de celui en qui ils se fient.

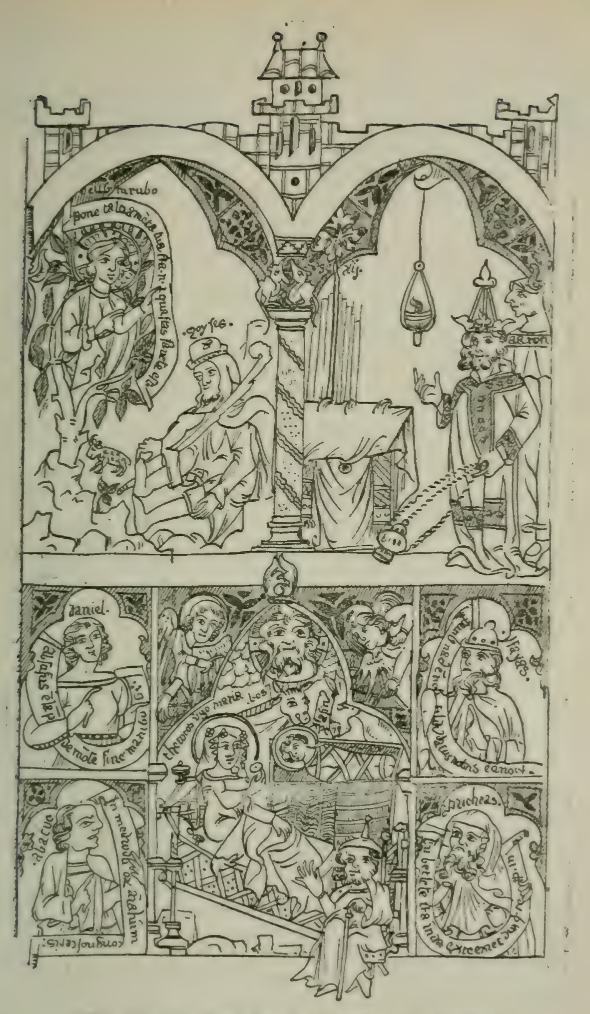


FIG. 120 *bis*. BIBLE DES PAUVRES, *la Nativité*.

Telles sont les qualités natives de la foi des petits enfants. Nous n'avons pas ici à nous demander quelles devront être, quand ils auront grandi, les caractères de cette foi. Mais nous pouvons affirmer hardiment qu'elle n'aura pas à se transformer du tout au tout, radicalement, car alors elle ne serait plus la même foi, je veux dire la foi surnaturelle et chrétienne.

Je suppose qu'elle sera devenue « raisonneuse », et je sais, d'autre part, qu'il faut qu'elle le devienne, d'une certaine façon. Mais elle devra rester, cependant, une méthode de confiance, la seule capable de maintenir le contact surnaturel de l'âme avec Dieu.

L'unique différence sera que, sans pouvoir se faire plus humble, et par conséquent plus confiante, ce qui est impossible, elle sera plus généreuse, partant plus méritoire : elle leur demandera en effet de plus grands sacrifices, sinon de l'intelligence, du moins de la volonté.

Ainsi cette même foi, devenant plus parfaite, sera de plus en plus informée et transformée par la charité, jusqu'au jour où, pour s'exprimer pleinement, elle ne dira plus : mon Dieu, je vous crois, mais plutôt, comme aux jours bénis de ses premières manifestations :

— Mon Dieu! je vous aime.



CHAPITRE VIII

L'ENFANT DU ROYAUME (*Suite.*)

Un second épisode, « quel est le plus grand dans le royaume des cieux », montre que, dans ce royaume, Jésus a voulu réserver les meilleures places aux enfants et, avec eux, à ceux qui leur ressembleraient, par l'humilité.

1. — L'épisode évangélique de « Jésus et les petits enfants » nous a déjà fait comprendre quelle serait l'attitude de Jésus par rapport à l'admission des petits enfants dans le Royaume qu'il est venu établir. Il ne les en tiendra pas éloignés. Nous avons vu qu'il entendait bien les faire participer à la grâce et à la gloire de ce Royaume, et donc qu'il leur y ménageait une place.

Mais quelle sera cette place?

Dans le royaume de Dieu, en effet, toutes les places ne sont pas égales. C'est toujours, sans doute, Dieu qui règne dans l'âme, Dieu qui aime et qui est aimé. Mais il peut y avoir du plus et du moins dans

la façon dont il règne, et aussi dans la façon dont il aime et dont il est aimé.

Cette inégalité ne saurait étonner que ceux-là dont l'intelligence un peu courte ne s'est jamais ouverte à la méditation de l'adorable mystère de la grâce et de la gloire. Sur la terre, comme au ciel, nous ne pouvons rêver d'un nivellement absolu de toutes les créatures, même surnaturalisées par une certaine participation de la nature divine.

Nous savons, par exemple, que la plénitude de grâce, en attendant la plénitude de la gloire, n'a été accordée sur la terre qu'à une seule créature, celle que l'Ange a saluée, à l'aurore de la Rédemption, en disant :

— *Ave, gratia plena*, je vous salue, pleine de grâce! (1)

Nous avons de la justice, d'autre part, un sens assez vif pour comprendre que, dans le royaume de Dieu,

(1) Lc., I, 28. La première place est donc réservée, dans le royaume de Dieu, à la Vierge Marie. Cela est certain. Il ne l'est pas moins que celui qui, après elle, y est « le plus grand », c'est saint Jean-Baptiste, le Précurseur du Christ. Il serait intéressant de méditer, à ce propos, le verset de saint Matthieu qui nous rapporte ce jugement du Christ sur le Précurseur : « En vérité, je vous le dis, parmi les enfants des femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste; toutefois le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. » (Mt., XI, 11.) Je renvoie au copieux commentaire du P. Knabenbauer : *Saint Matthieu*, p. 422 sq. Entre le degré le plus élevé de la perfection naturelle et le premier échelon de l'ordre surnaturel, il est évident qu'il y a un abîme. Or le Christ, dans son discours, ne parle que de la perfection naturelle du Précurseur. Il n'en faut pas conclure qu'il lui refuse toute perfection surnaturelle, comme si le Précurseur n'avait pas même été candidat au Royaume. On a, dans le même sens, la réponse de Jésus à la femme qui, du milieu de la foule, avait fait l'éloge de la sainte Mère. (Lc., XI, 28.) Il est évident que Jésus ne refuse pas à sa Mère le bonheur de compter parmi « ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ».

un traitement inégal soit réservé à ceux qui, avec un zèle inégal, se seront employés au service de ce Royaume.

Nous admettons, enfin, que Dieu puisse avoir des préférences et qu'elles sont infiniment justes et bon-

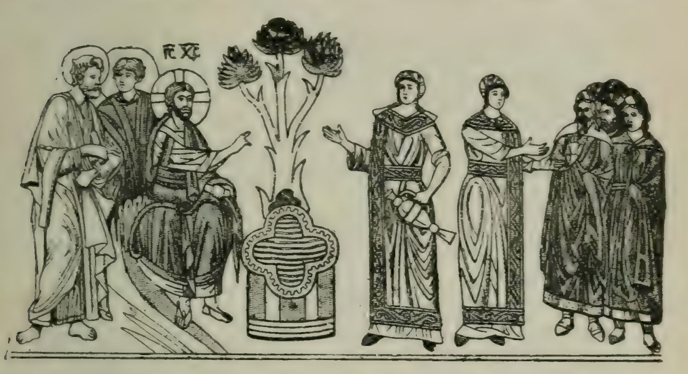


Fig. 121.

nes, alors même que nous resterions éternellement inhabiles à les comprendre et à les légitimer.

Allons-nous nous étonner, par exemple, de ce que le Christ ait favorisé de la première révélation du Pain de vie une pécheresse notoire, la Samaritaine? (2) Serions-nous tentés d'imiter les Pharisiens qui ne peuvent comprendre que Jésus accorde aussi

FIG. 121. *La Samaritaine*, mosaïque (XIVe s.) de Saint-Marc, à Venise. Elle est représentée à deux moments de son histoire. En premier lieu, près du puits de Jacob, quand elle s'entretient avec Jésus. En second lieu, quand « laissant là sa cruche, elle s'en alla dans la ville, et dit aux habitants : venez voir un homme qui m'a dit ce que j'ai fait; ne serait-ce point le Christ ?» (JO., IV, 28-29.)

(2) « Là-dessus ses disciples arrivèrent et s'étonnèrent de ce qu'il parlait à une femme... » (JO., IV, 27.) Ils se seraient encore étonnés davantage s'ils avaient appris les choses dont le Christ entretenait la Samaritaine. Le Maître,

facilement audience aux publicains et aux pécheurs, — ou encore le frère de l'Enfant prodigue, qui reproche amèrement à son père la façon presque scandaleuse, à son avis, avec laquelle il accueille un fils coupable, (3) — et aussi la diligente Marthe, si empressée au service du Seigneur, qui ne peut comprendre que Madeleine, qui ne l'imite pas, ait cependant la meilleure part dans les faveurs de Jésus? (4)

Si nous avons, en tout cas, ce genre d'inquiétudes, le Maître se charge de les dissiper. L'inégalité de traitement qu'il accorde à ses serviteurs, n'est pas, en effet, sans explication.



2. — Bien avant d'avoir reçu, au jour de la Pen-

d'ailleurs, va le leur dire à leur tour, sous une forme un peu différente : « J'ai pour nourriture un aliment qui vous est inconnu... » (IV, 30-42.) Ils sont loin d'accueillir ses paroles avec la même simplicité confiante de la Samaritaine, alors même qu'elle ne les comprend pas. Ils ne disent rien qui rappelle son humble prière : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour puiser. » (IV, 15.)

(3) « Il y a tant d'années que je te sers, et jamais je n'ai transgressé tes ordres, et à moi, jamais tu ne m'as donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis. Et quand ton fils, celui qui a mangé ton bien avec des prostituées, est arrivé, c'est pour lui que tu as tué le veau gras! » (LC., XV, 29-30.)

(4) Notez, dans cet épisode, la place qu'a choisie Madeleine. Saint Luc nous la montre « qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. » (LC., X, 39.) C'est aussi la place qu'elle occupe dans le repas chez Simon le lépreux : « Ayant pris une livre d'essence de nard pur et précieux, elle oignit les pieds de Jésus, qu'elle essuya de ses cheveux. » (JO., XII, 3.) Notez encore ceci, en passant : avec le récit du festin chez Marthe et Marie, l'Eglise nous invite à méditer, en la fête de l'Assomption de la Vierge, le mystère ineffable de la glorification anticipée et définitive du corps de la sainte Mère de Dieu. Il sert en effet d'évangile à la fête.

tecôte, la plénitude de lumière nécessaire pour comprendre parfaitement la mystérieuse tactique de la volonté salvifique du Christ, les Apôtres ne laissaient pas d'en avoir pressenti quelque chose, alors que le Maître les enseignait sur la terre. L'épisode évangéli-



Fig. 122.

que que nous allons méditer nous montre, par exemple, qu'ils savent que des inégalités se retrouveront dans le futur Royaume.

Ils semblent en avoir pris d'autant plus facilement leur parti qu'ils sont davantage persuadés que, personnellement, ils n'auront pas à en souffrir. Ne sont-ils pas, en effet, ceux que le Maître a choisis, au cours de son pèlerinage terrestre, pour les mettre à une place d'honneur, tout près de lui? Là-haut, sans doute, ils seront parmi les plus

FIG. 122. *Marthe et Marie:* ancienne gravure française de BLESSIBOIS. (Cf. note 4.)

grands. Ils en ont reçu de Jésus lui-même l'assurance, un jour que Pierre, leur chef, avait demandé au Maître ce qu'il en adviendrait d'eux, qui, pour le suivre, avaient tout quitté :

— Je vous le dis en vérité : vous qui m'avez suivi,



Fig. 123.

quand le Fils de l'homme, au renouvellement de toutes choses, sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez de même assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. (5)

Ils pouvaient donc se voir, pour cette scène grandiose du « renouvellement de toutes choses », dans cette place de choix où, depuis, nous ne cessons de les contempler, toutes les fois que nous voulons comprendre la haute dignité que le Christ leur a réservée dans l'organisation de son Royaume. C'est, en effet, la formule classique du *Jugement dernier.*

FIG. 123 et 124, *les Douzes apôtres*, ancienne sculpture allemande du Musée national bavarois, à Munich. Ils sont représentés assis, avec leur symbole caractéristique, dans l'attitude qu'on leur donne généralement pour la grande scène du Jugement dernier.

(5) MT., XIX, 28. Dans le Jugement dernier des artistes, on observera que « la première place » n'est pas, toutefois, réservée aux apôtres. On y voit, en effet, à droite du Christ-juge, la sainte Vierge, et, à sa gauche, saint Jean-Baptiste.

Ils savent toutes ces choses, les Apôtres, et cela ne leur semble pas suffisant. Ils s'inquiètent peut-être de connaître dans quel ordre, au moment de s'asseoir, le Fils de l'homme les y conviera. Puis, la sentence prononcée, quel sera, au royaume de la Gloire,



Fig. 124.

la hiérarchie définitive? Lequel enfin, parmi les Douze, y sera le plus grand?

Sera-ce Pierre, celui que le Christ lui-même a choisi pour être le prince des Apôtres, ou Jean, « le disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant la Cène, s'était penché sur sa poitrine », (6) ou Jacques, frère de Jean, non moins ardent que lui puisque, pour désigner les deux frères, le Christ « leur donna le surnom de *Boanergès*, c'est-à-dire fils du tonnerre »? (7)

Donc, tout en cheminant, ils discutaient cette ques-

(6) JO., XXI, 20. C'est la position que donnent à l'apôtre saint Jean les artistes dans la représentation de la Cène du Jeudi-Saint : il y occupe donc la première place, tout à fait à côté de Jésus. Il est difficile de décider, bien qu'on l'ait parfois tenté, en particulier pour la Cène de Léonard de Vinci, si les artistes ont voulu observer une certaine hiérarchie dans les places qu'ils attribuent aux autres apôtres.

(7) MC., III, 17.

tion. Mais ils ne parvenaient pas à la résoudre, parce qu'ils avaient négligé, pour le faire, de s'inspirer des principes que Jésus, cependant, leur avait si souvent exposés au sujet de la nature du Royaume et des qualités d'âme nécessaires pour y entrer. Saint Matthieu, maintenant, nous dira ce qui s'ensuivit.

« En ce moment, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent :

— Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux?

« Jésus, faisant venir un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit :

— Je vous le dis, en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc qui se fera humble comme ce petit enfant, est le plus grand dans le royaume des cieux. » (Mt., xviii, 1-4.)

Arrêtons ici la citation du texte sacré, (8) bien que

(8) Il est bon, néanmoins, de connaître dès maintenant la totalité de ce texte. Les divisions, au nombre de quatre, que nous y avons introduites, pour le commenter, ne doivent pas faire perdre de vue qu'il s'agit toujours d'*un seul et même texte*, le second épisode évangélique concernant spécialement les petits enfants. En voici les quatre parties.

A. « En ce moment, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent, etc... »

B. « Et celui qui reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il reçoit. Mais celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou la meule (d'un moulin) qu'un âne tourne, et qu'on le précipitât dans la mer. Malheur au monde à cause des scandales! Il est nécessaire qu'il arrive des scandales : mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive! Si ta main ou ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-les et les jette loin de toi : il vaut mieux pour toi entrer dans la vie mutilé ou boiteux, que d'être jeté, ayant deux pieds ou deux mains, dans le feu éternel. Et si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le

la suite se rapporte encore à l'éminente dignité de l'enfance et au respect que nous lui devons. Mais ce sont d'autres aspects de la question et d'une telle importance que nous avons cru bon de les examiner à part, dans les chapitres suivants. Dans celui-ci, en effet, nous voulons demeurer fixés sur la réponse faite par Jésus à la demande des Apôtres : quel est le plus grand dans le royaume des cieux.

Saint Matthieu, à qui nous avons emprunté l'épisode, n'est pas le seul des Evangélistes qui nous l'ait conservé. On le retrouve également dans saint Marc (9) et aussi dans saint Luc (10), mais beaucoup moins développé.

loin de toi; il vaut mieux pour toi entrer dans la Vie avec un seul œil, que d'être jeté, ayant deux yeux, dans la géhenne du feu. »

C. « Prenez garde de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que leurs anges, dans le ciel, voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. »

D. « Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu.

« Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis, et qu'une d'elles s'égare, ne laisse-t-il pas dans la montagne les quatre-vingt-dix-neuf autres, pour aller chercher celle qui s'est égarée ? Et s'il a le bonheur de la trouver, je vous le dis en vérité, il a plus de joie pour elle que pour les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées.

« De même, c'est la volonté de votre Père qui est dans les cieux qu'il ne se perde pas un seul de ces tout petits. » (MT., XVIII, 1-14.)

(9) MC., 33-50, et non pas, comme l'indiquent certains, 33-37. L'épisode, le discours de Jésus, pour parler plus exactement, n'est pas terminé au verset 37, mais il se poursuit jusqu'à la fin du chapitre. Or il roule bien tout entier, comme en saint Matthieu, sur la même question, celle que les apôtres avaient soulevée, se demandant, alors que Jésus ne se trouvait pas là, qui d'entre eux était le plus grand, *quis eorum major esset*. (MC., IX, 33.) L'enchaînement des idées n'est peut-être pas aussi difficile à saisir qu'on le prétend. En tout cas, il apparaît sensiblement le même qu'en saint Matthieu. Pour ce qui est de la conclusion, elle est dans saint Marc,

Les trois narrateurs s'accordent à placer le fait au cours de la deuxième période de la vie publique du Christ, après la Transfiguration et la guérison de l'enfant lunatique. Saint Marc, avec plus de précision, le met en Galilée, que traversait Jésus, pour la dernière fois, en s'acheminant vers Jérusalem.

« Ils arrivèrent à Capharnaüm. Lorsqu'il fut dans la maison, Jésus leur demanda :

— De quoi parliez-vous en chemin?

« Mais ils gardèrent le silence, car en chemin ils avaient discuté entre eux qui était le plus grand. Alors il s'assit, appela les Douze, et leur dit :

— Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous, et le serviteur de tous.

Puis prenant un petit enfant, il le mit au milieu d'eux, et, après l'avoir embrassé, etc... »

Ces détails ont leur prix. Ils n'ajoutent cependant rien d'essentiel à la narration de saint Matthieu. Celle de saint Luc a l'avantage de nous donner une réponse très précise du Christ à la question posée par les Apôtres :

— Celui d'entre vous tous qui est le plus petit, c'est celui-là qui est le plus grand. (11)

surtout si l'on se contente des toutes dernières paroles de Jésus, fort bien harmonisée avec le début : Soyez en paix les uns avec les autres, *pacem habete inter vos*. Etant donné que l'occasion du discours de Jésus avait été une discussion, sinon une dispute, entre les apôtres, le Maître, après avoir répondu sur ce qui faisait le fond de la discussion, ne pouvait mieux finir qu'en leur souhaitant, et même en leur ordonnant, de ne plus se disputer.

(10) Lc., IX, 46-48. On doit même y joindre 49-50, qui correspond à Mc., IX, 38-39. Je n'ai pas à rechercher ici comment l'interruption de saint Jean ne détruit pas la suite logique de tout le discours de Jésus. Cette interruption ne se trouve pas en saint Matthieu.

(11) Lc., IX, 48. « Qui minor est inter vos omnes, hic major

Voilà, à notre tour, ce qu'il nous faut essayer de bien comprendre. Nous devrons, pour y parvenir, éclairer ces paroles du Christ à la lumière des grandes vérités surnaturelles qu'on ne doit pas se lasser de rappeler.

*
* *

3. — Ce sera prudence, en effet. Combien de gens, hélas! vivent actuellement sous le régime de la plénitude de révélation de la loi d'amour, où plus rien ne leur manque, du moins, de ce qui peut leur assurer la connaissance de la nature du royaume de Dieu, et qui demeurent encore, à son sujet, dans un état d'inquiétude et d'hésitation assez semblable à celui où se trouvaient les Apôtres, alors qu'ils interrogeaient Jésus!

Les Apôtres, à ce moment, ne paraissent plus savoir ce que sera ce Royaume dont Jésus néanmoins, nous l'avons dit, leur avait tant parlé. Le désarroi de leur science est incontestable. Ils ont oublié qu'il consisterait dans le règne de Dieu dans les âmes, souveraineté mystérieuse, sans doute, mais souveraineté réelle, d'où la subordination ne serait pas exclue, bien qu'il ne doive plus y avoir, dans ce royaume mystique, de prince et de sujets, de maître et de serviteurs, mais seulement un Père et des enfants.

est. » On ne peut désirer plus de netteté pour la solution de la difficulté proposée par les apôtres. Cette netteté s'accuse encore du fait de l'enfant qui est toujours là, pendant que Jésus parle, et dont les apôtres ne peuvent négliger la présence : il est à lui seul, cet enfant, le meilleur et le plus décisif des arguments.

Que si donc, dans ce Royaume, il subsiste encore une certaine espèce d'inégalité, elle ne pourra provenir que de la solidité plus ou moins grande de ces liens de surnaturelle filiation, de ce que le Père se montrera d'autant plus Père, et d'autant plus aimant, que les fils témoigneront, à son endroit, d'un atta-

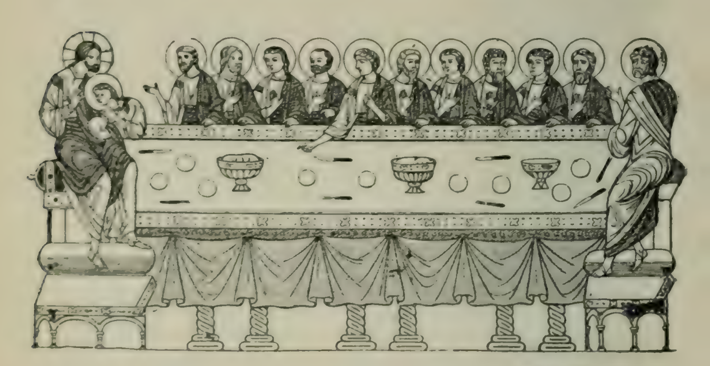


Fig. 125.

chement plus entier, qu'ils seront, en un mot, davantage des enfants.

Tout cela, je le demande, les Apôtres n'auraient-ils pas dû le comprendre? Et Jésus ne les avait-il pas suffisamment enseignés pour qu'ils aient pu lui épargner des questions dans le genre de celle qu'ils viennent de lui poser?

Ayant prévu, ce Maître très averti et très miséricordieux, que leur intelligence un peu lente et toujours inquiète se préoccuperait un jour de cette ques-

Fig. 125. *La Cène du jeudi saint*, avec l'apôtre saint Jean qui repose sur la poitrine de Jésus, mosaïque (XIVe s.) de Saint-Marc, à Venise.

tion de « la première place » (12) n'avait-il pas essayé de leur faire comprendre, autrement que par des raisonnements, que ce n'était pas à eux, en tout cas, de

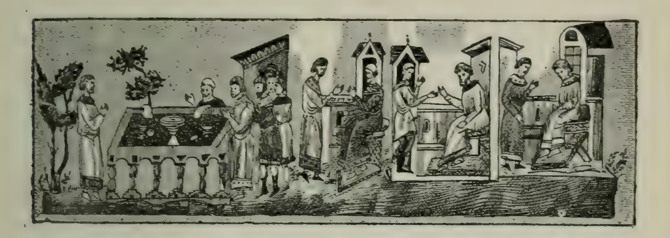


Fig. 126.

chercher à la résoudre, sinon pour se défendre de le faire, humblement?

Ce fut, par exemple, quand il leur dit, dans la maison d'un pharisien où il allait prendre son repas, et

FIG. 126. *Parabole du grand festin*, miniature de l'Evangéliaire grec 74 de la Bibliothèque Nationale (XII[e] s.). Mais ce n'est pas le festin auquel se rapporte la parole de Jésus : *Omnis qui se exaltat humiliabitur*... Il s'agit ici des invités qui se récusent. (LC., XIV, 15-24.) Le miniaturiste nous les montre, les uns après les autres, fournissant leurs explications au serviteur qui est venu leur dire, de la part du Maître : venez, tout est prêt.

(12) Plus exactement, la question de savoir « qui est le plus grand dans le royaume des cieux ». (MT., XVIII, 1.) Ou simplement, comme en saint Marc, « qui d'entre eux était le plus grand ». (MC., IX, 33.) Par cela seul qu'on traduit « disputaverunt quis eorum major esset » par « ils avaient discuté sur *la primauté* », on restreint considérablement, et d'un seul coup, la portée générale de l'enseignement de Jésus dans cet épisode. Voir à ce sujet tout le commentaire du R. P. Lagrange, spécialement page 231. Il ne s'agissait plus, pour le Christ, que de régler, entre les Douze, une simple question de préséance. — Le terme de « primauté » devrait être réservé soigneusement pour l'appliquer à « la primauté de saint Pierre », au sens où l'indique le texte évangélique. (MT., XVI, 13 sq.)

ayant observé l'empressement des convives à choisir les premières places :

— Quand tu seras invité par quelqu'un à des noces, ne prends pas la première place, de peur qu'il n'y ait un homme plus considéré que toi, et que celui qui vous aura invités l'un et l'autre ne vienne te dire : Cède-lui la place, et qu'alors tu ne commences avec confusion à occuper la dernière place. Mais lorsque tu seras invité, va te mettre à la dernière place. De cette façon, quand viendra celui qui t'a invité, il te dira : Mon ami, monte plus haut. Alors ce sera pour toi un honneur devant les autres convives. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. (13)

Et qui donc, sinon le Maître du festin, est vraiment capable de désigner celui des convives qu'il lui convient d'honorer davantage? Jésus va-t-il, pour éclairer ses Apôtres, reprendre, à ce sujet, tout son enseignement?

Il ne le juge pas opportun. Il ne cherche pas, à ce moment, à leur expliquer de nouveau la nature du royaume de Dieu et son économie générale. Il préfère les éclairer, et les confondre, par une de ces leçons de choses que leur intelligence, toujours fruste, comprendra plus facilement. Il leur propose une pa-

(13) Lc., XIV, 8-11. Retenez cette formule lapidaire : « Omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur. » Saint Luc la reproduit encore une autre fois (XVIII, 14), et elle se trouve aussi en saint Matthieu (XXIII, 12). On la rapprochera de la conclusion, dans la rédaction de saint Luc, de l'épisode : Quel est le plus grand dans le royaume des cieux : « Qui minor est inter vos omnes, hic major est. » (Lc., IX, 48.) Dans cet épisode et dans la parabole du grand festin, le sujet est bien le même. « C'est moins une leçon de bienséance et de tact qu'un conseil d'humilité que Jésus veut donner aux invités. » (ROSE, *Saint Luc*, p. 140.)

rabole vivante qui suffira pour les remettre, d'un seul coup, en face de ces réalités surnaturelles dont ils avaient, quand ils se posaient l'inutile question, perdu tout le sentiment.

Jésus n'était pas seul, nous l'avons observé, au moment où les Apôtres l'avaient rejoint pour l'interroger. Et puisqu'une certaine foule l'entourait, il devait s'y trouver, comme à l'habitude, des petits enfants.

Il y en avait sûrement au moins un : le récit évangélique nous dit en effet que Jésus fait approcher alors un petit enfant. (14) Il le fit venir près de lui, dit saint Luc, « au milieu des Apôtres », selon saint Matthieu et saint Marc, donc bien en vue de tous, et c'est de cette façon que nous aimons davantage à nous représenter la scène. (15)

Remarquez, maintenant, les paroles qu'il va prononcer.

*
* *

4. — Ce sont d'abord, comme pour les Juifs endur-

(14) Quel était cet enfant? Est-il possible de le sortir de cet anonymat que nous avons dit caractériser les enfants du Nouveau Testament qui avaient cependant le plus de titres à devenir célèbres? Voici la réponse du R. P. Lagrange. D'après d'anciennes traditions, cet enfant serait devenu plus tard saint Ignace d'Antioche, le grand évêque et martyr. Mais le P. Lagrange ne nous encourage pas à donner créance à ces traditions. Il nous explique qu'elles ne reposent que sur l'artifice que l'on met à accentuer le mot grec « theophoros » : selon qu'on le fait sur la seconde ou la troisième syllabe, il signifie le *porte-Christ* ou *porté par le Christ;* et comme saint Ignace fut nommé « porte-Christ », on en aurait conclu que, par la même occasion, il a fort bien pu être « porté par le Christ ».

(15) Nous parlerons, au chapitre suivant, du thème iconographique de Jésus et les petits enfants.

cis, des paroles sévères, presque des menaces, en tout



Fig. 127.

cas des reproches et de pressantes admonestations. *Si vous ne vous convertissez...*

FIG. 127. La *Pala d'oro*, à Saint-Marc de Venise, la partie centrale. (XII°-XIII° s.). Au milieu, le Christ assis, tenant le livre et faisant, de la main droite, le geste de celui qui bénit ou qui parle. Il est entouré par les quatre Evangélistes, dans des médaillons. Dans le haut, et au centre, l'*Hétimasie*, ou la préparation du trône pour le Jugement dernier. De chaque côté, un chérubin et un ange, avec le bâton du message. — Avec cette image, et les deux suivantes, se continue la série iconographique de celles qui nous montrent « Jésus qui parle ». (Cf. plus haut, Fig. 115.) Il nous faut surtout, pour l'instant, écouter les paroles de Jésus et les méditer religieusement. On aura plus loin, au chapitre X, l'étude spéciale du motif iconographique de Jésus et les petits enfants.

D'où nous devons conclure que, du seul fait d'avoir discuté entre eux, secrètement, la question de savoir qui serait le plus grand dans le royaume des cieux, et parce qu'ils s'étaient inspirés, en le faisant, de sentiments purement naturels et humains, ils étaient devenus semblables aux pharisiens et aux pécheurs. Jésus leur dit qu'en agissant de la sorte ils s'étaient éloignés, — tous et sans exception, — du Royaume. Il n'est donc pas question, pour eux et actuellement, de savoir celui qui y sera le plus grand. Il s'agit, bien plutôt, de travailler à y rentrer. Il leur faudra, pour cela, commencer par *se convertir*.

Et de quelle façon devront-ils s'y prendre?

Il leur faudra devenir semblables à ce petit enfant qu'il a placé au milieu d'eux. Ils travailleront, du moins, à le devenir. Ils devront le faire par des actes de volonté généreuse dont la nécessité est ici exprimée avec plus d'énergie qu'au texte parallèle de saint Marc :

— Si vous ne vous faites semblables à ce petit enfant, *nisi efficiamini sicuti parvuli*, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. (16)

Mais parce que les Apôtres auraient pu lui objecter naïvement, comme jadis l'avait fait Nicodème, au jour ou Jésus l'instruisait du mystère de la naissance surnaturelle, (17) qu'il ne leur était pas possible, à

(16) « Amen dico vobis, nisi conversi fueritis et *efficiamini* sicut parvuli... » (MT., XVIII, 3.) Il y faudra donc l'effort personnel. La grâce de Jésus, qui peut le réduire à son minimum, ne peut toutefois entièrement le suppléer.

(17) A Nicodème, qui était venu l'interroger sur le mystère du Royaume, Jésus avait répondu : « En vérité, je te le dis, nul, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui dit : « Comment un homme, quand

leur âge, de redevenir tout petits, le Maître leur enseigne de quelle façon ils devront s'y prendre pour se faire semblables à des enfants.

Ce ne sera pas, la chose est certaine, en essayant d'en retrouver les apparences corporelles. A ce compte, en effet, personne ne pourrait prétendre à posséder le royaume de Dieu, sinon les enfants, et cela, encore, pendant les seules années où ils resteront petits, ce qui ne peut, hélas! durer toujours. Or Jésus n'a pas dit que le Royaume leur appartiendrait à eux seuls. Mais il a proclamé qu'il serait donné « à ceux qui leur ressemblent », — qui leur ressemblent, veut-il dire, par le dedans, non point par les apparences extérieures, qui auront su, en d'autres termes, se refaire une âme d'enfant.

Et quelle est la caractéristique primordiale d'une âme d'enfant, cette précieuse qualité qui, toute naturelle qu'elle lui soit, deviendra cependant, surnaturalisée par la grâce, la clef merveilleuse qui, après lui avoir ouvert les portes du Royaume, sera désormais le symbôle de tous ceux qui, comme lui, prétendent à y être reçus?

Jésus le dit enfin avec une souveraine clarté, bien que ce soit encore sous le voile du symbole : c'est l'humilité.



5. — Le voilà donc prononcé, ce grand mot, l'hu-

il est déjà vieux, peut-il naître? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère, et naître de nouveau? » (JO., III, 4.)

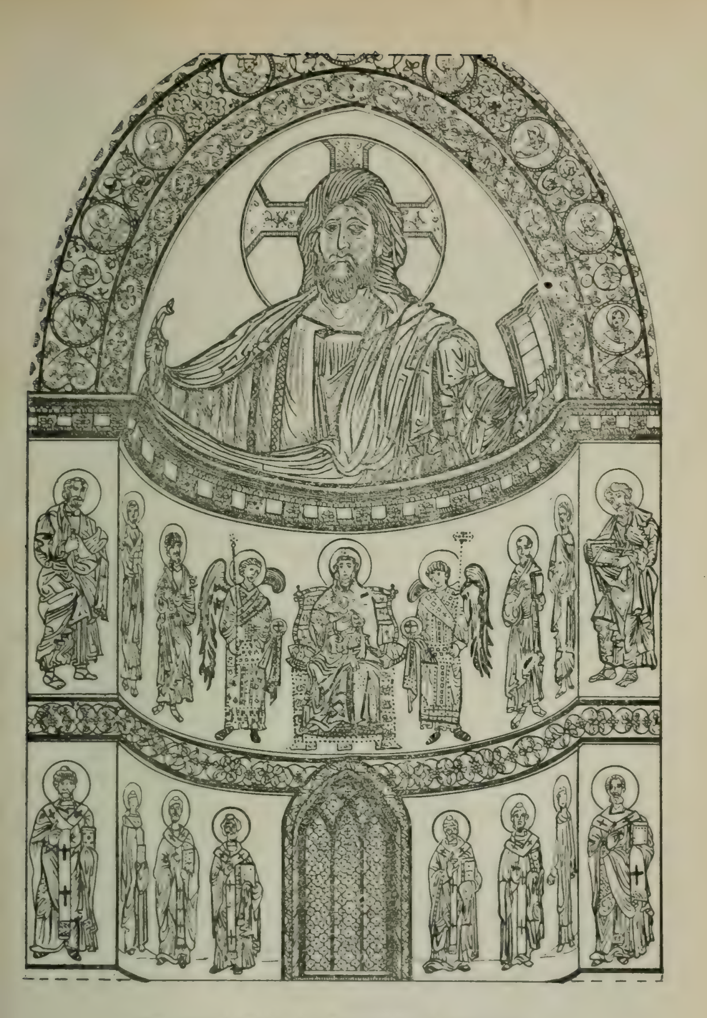


FIG. 128. Abside de Monréale, à Palerme.

milité, où se résume, dans un mystérieux raccourci, tout le secret de la surnaturelle grandeur de l'homme!

Nous avons quelque peine à le comprendre. Nous en avons davantage à l'accepter.

Nous protestons instinctivement contre cette tactique de l'humiliation inévitable dont le Christ, cependant, nous a montré la nécessité pour son œuvre salvifique, puisqu'il ne nous a réhabilités, à nos propres yeux comme au regard de son Père, qu'en s'humiliant lui-même jusqu'à la mort, à la mort de la croix. (Ph., II, 8.)

Nous rêvons malgré nous d'autres chemins, plus glorieux, pour arriver jusqu'à lui. Nous avons peine à croire que pour devenir vraiment religieux, et même pour parler utilement de religion, il soit absolument nécessaire d'être des humbles.

Commencer par l'humilité, toujours cheminer de conserve avec l'humilité, aboutir enfin à l'humilité! Ce programme nous paraît bien austère, peu conforme, encore, à la dignité de l'homme.

Le mot seul nous insupporte. Que sera-ce, alors, de la chose! Et toutefois le Christ nous l'a dit, l'Eglise nous le répète et l'expérience nous le confirme, rien ne nous est possible, dans l'ordre du salut, sans l'humilité.

Elle n'est pourtant pas, l'humilité chrétienne, quelque chose de si compliqué qu'il soit donné seulement aux personnes confinées dans la dévotion de la comprendre et de la pratiquer.

Elle est la connaissance de soi-même, de ce qu'on est, de ce qu'on peut. Or, il suffirait de consulter la



Fig. 129. Le Christ de l'abside de Saint-Marc.

sagesse humaine et naturelle pour savoir que nous sommes peu de chose, et que, finalement, nous pouvons peu de chose.

L'humilité chrétienne s'achève, dans l'ordre du salut, par la reconnaissance intime et définitive du besoin que nous avons de Dieu. Elle nous jette aussitôt dans ses bras, dès qu'elle les voit ouverts pour nous accueillir.

Celui qui est humble ne cherche donc pas à se dérober à Dieu qui l'appelle et se fait connaître, en une révélation mystérieuse mais certaine. Ce genre de résistance est en effet le propre de l'orgueilleux qui discute sans cesse avec Dieu, comme pour lui marchander son adhésion.

Et voici que, pour son malheur et sa punition, celui auquel il résiste se voit obligé, parce qu'il n'est pas seulement la bonté mais qu'il est aussi la justice, de lui résister. C'est la redoutable observation de l'apôtre saint Jacques :

— Dieu résiste aux orgueilleux, et aux humbles, au contraire, il donne sa grâce. (18)

Que va devenir, dans cette lutte inégale, le pauvre orgueilleux? Et si contre sa misère radicale se dresse, invincible, la force du Tout-Puissant, de telle sorte qu'à mesure qu'il cherche à rejoindre son Dieu, celui-ci, par contre, le repousse avec une énergie toujours grandissante, quelle ressource lui restera-t-il pour parvenir jamais à s'en rapprocher?

(18) « Deus superbis resistit : humilibus autem dat gratiam. » (JAC., IV, 6.)

*
* *

6. — L'enfant ne connaît pas l'extrême misère d'un orgueil aussi lamentable. C'est pour cela que, devant lui, les portes du Royaume s'ouvrent toutes grandes et que, dès qu'il les a franchies, le Maître l'achemine sans tarder vers la place de choix qu'il lui a réservée.

C'est pour cela que, pour prétendre à notre tour au Royaume, il nous faut devenir humble comme un petit enfant : alors, sans le demander, nous pourrons être, dans ce Royaume, aussi grand que lui.

C'est enfin pour cela que, par son humilité native, l'enfant est l'ami le plus cher de Jésus, celui qui le console, pendant les dures épreuves de son pèlerinage sur la terre, de l' « incrédulité » de ses disciples les plus aimés, et de la superbe tenace des Juifs endurcis.

Jésus remercie donc son Père de ce que, grâce à ces tout petits, son ministère n'a pas été sans cesse, parmi les hommes, un ministère inconsolé. Il le fait précisément après avoir maudit, lui qui était pourtant l'Ange des bénédictions, ces orgueilleux des villes galiléennes qui, bien loin de s'incliner devant les manifestations miséricordieuses de son amour infini, allaient jusqu'à s'en moquer, en d'intolérables blasphèmes. Or saint Matthieu, qui nous rapporte cet épisode, continue en ces termes, dans son Evangile :

— En ce temps-là Jésus prit la parole et dit : Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents,

et de ce que tu les a révélées aux petits enfants. Oui, Père, je te loue de ce qui tu l'as voulu ainsi. (19)

Ne semble-t-il pas, alors, que Jésus, en aimant comme il l'a fait les petits enfants, s'acquitte envers eux, en quelque manière, d'une dette de reconnaissance? Il les aime parce qu'à leur tour, eux aussi, ils l'ont aimé.

A cause de cela, nous allons le voir, il maudit ceux qui, dans l'avenir, auront la criminelle audace de blesser leur candeur ou d'abuser de leur naïveté.

Il bénit, par contre, ceux qui leur seront hospitaliers.

C'est la conclusion de l'épisode évangélique que nous avions à commenter. Mais elle est assez importante pour que nous lui réservions tout le développement qu'elle mérite. Nous commencerons à le faire au chapitre suivant.

(19) Mt., xi, 25. La Vulgate porte : « quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea *parvulis.* » Les commentateurs modernes, presque tous, ne veulent entendre le *parvulis* qu'au sens symbolique, et ils le traduisent, simplement, en mettant « les petits ».

Je veux bien croire que le mot s'applique aux apôtres et aux disciples, qui sont dits *parvuli* en tant que purs, simples, éloignés de toute malice, humbles, etc. (Cf. Knabenbauer, *loc. cit.*, p. 470.) Mais je pense qu'il s'applique encore, et à plus forte raison, aux petits enfants. Il s'y applique même davantage. C'est à eux, d'abord et en premier lieu, qu'il s'applique. Il y a des cas, en effet, où ce sont les apôtres qui doivent imiter les enfants, sans que la réciproque soit vraie. Nous en connaissons un, tout au moins. Et c'est celui que nous étudions actuellement.



CHAPITRE IX

L'ENFANT DU SAINT ACCUEIL ET L'ENFANT DU SCANDALE

L'éminente dignité de l'enfance ressort encore, dans l'Evangile, de la façon dont Jésus apprécie ceux qui, avec lui-même et en son nom, l'accueillent saintement, et ceux qui, avec les démons et au nom de Satan, la scandalisent.

1. — Nous n'avons pas épuisé, au chapitre précédent, le commentaire du discours où Jésus, pour répondre aux préoccupations de ses disciples, leur explique quel est le plus grand dans le royaume des cieux. D'ailleurs, et le lecteur en a été dûment averti, nous ne lui avions fait connaître que la première des quatre parties de ce discours. (1) Nous allons maintenant aborder la seconde.

Après avoir affirmé la grandeur surnaturelle de

(1) Cf. chap. VIII, note 8. Il s'agit, bien entendu, des « parties » que, pour la plus grande facilité du commentaire, nous avons cru pouvoir distinguer dans le discours de Jésus. Ne pas perdre de vue, cependant, qu'il s'agit d'un seul et même discours.

l'enfant et montré quelle en était, dans son âme régénérée, la raison profonde, c'est-à-dire l'humilité, Jésus donne à son enseignement une confirmation dont


Fig. 130.

la netteté vigoureuse est bien faite pour achever de nous convaincre.

Il s'agit toujours, en effet, de l'enfance et de son éminente dignité dans la perspective du royaume, ou du règne de Dieu. Nous avons appris qu'elle y avait une place, et même une bonne place, la meilleure de toutes. Nous allons voir, à la suite, comment Jésus apprécie ceux qui, avec lui-même et en son nom, l'accueillent saintement, et ceux qui, avec les démons et au nom de Satan, la scandalisent. D'où le titre que nous avons donné à ce chapitre : l'enfant du saint accueil et l'enfant du scandale.

Telles sont les deux attitudes, le Christ nous en avertit, que nous pouvons avoir par rapport aux enfants, et il n'y a que ces deux-là. Car il n'est pas pos-

Fig. 130. *Jésus qui parle*, vignette d'un Evangéliaire florentin du P. Remigio. C'est, comme dans la mosaïque de Ravenne et la fresque de Fra Angelico, Jésus qui parle aux Douze, assis autour de lui et l'écoutant.

sible, à leur égard, de rester indifférents. C'est à Dieu que nous les acheminerons, où à celui qui est, et sera toujours, son éternel ennemi. Il faut opter. Le



Fig. 131.

Christ, dans son enseignement, va nous apprendre ce qu'il est nécessaire de savoir pour le faire en toute connaissance de cause.

*
* *

2. — Nous avons interrompu le discours de Jésus tout à fait à son début, aussitôt qu'il a répondu à la

Fig. 131. Vignette du P. Remigio, comme la précédente. On y voit encore *Jésus qui parle*, mais qui le fait avec des nuances dont il faudrait tenir compte dans la lecture de l'image. La construction du lieu, d'abord, n'est plus la même : Jésus n'est pas dans une campagne, ni sur la montagne, mais, comme dirait saint Marc, devant « la maison ». L'auditoire, en second lieu, a changé. Jésus est entouré de ses disciples, et il parle « aux Juifs » : le bonnet et la cape dont sont revêtus les personnages du groupe établi sur la droite, en face de Jésus, indiquent, en effet, que ce sont des Juifs, scribes, pharisiens ou docteurs de la Loi. C'est devant un auditoire composé de cette façon que Jésus propose, par exemple, la parabole de Lazare. (Cf. note 9 et fig. 134.)

question qui préoccupait ses disciples, à savoir : quel est le plus grand dans le royaume des cieux? Il l'a fait nettement et catégoriquement. Il semblerait qu'il n'a plus rien à ajouter, quand il leur a dit, ainsi qu'on le voit dans la rédaction de saint Luc :

— Celui d'entre vous tous qui est le plus petit, c'est celui-là qui est le plus grand.

Toutefois, pour donner à son enseignement toute la plénitude qu'il convenait, et sans quitter le même sujet, il ne devait pas s'en tenir là. Ceux auxquels il s'adresse, en effet, ce sont ses Apôtres, ces douze disciples de choix auxquels il doit expliquer avec une plus parfaite clarté, pour assurer les futures destinées du Royaume, tout ce qui touche à son organisation fondamentale. Devant être, plus tard, ceux qui enseigneraient les autres, ils ont besoin, pendant que le Maître est encore avec eux, d'être enseignés, eux-mêmes, avec d'autant plus de soin. Or, la question qu'ils agitaient entre eux touche à ce qu'il y a de plus important dans l'exercice de leur futur apostolat. Ce sont là tout autant de détails que saint Marc, dans sa rédaction de l'épisode que nous étudions, ne manque pas de préciser. Notons-les, à notre tour, avant de reprendre, dans la rédaction de saint Matthieu, la suite de notre sujet.

Saint Marc, d'abord, nous avertit qu'il ne s'agit pas ici d'un groupe quelconque de disciples, mais bien des Douze, que Jésus appelle auprès de lui au moment où, de retour à Capharnaüm, il fut entré dans la maison. (2)

(2) « Et, s'étant assis, il appela les Douze et leur dit... » (Mc., IX, 35.) Au retour de Capharnaüm, et pendant la discussion qui se fait sur le chemin, saint Marc avait signalé,

Sans méconnaître, ensuite, la leçon d'humilité que Jésus leur donna, (3) saint Marc insiste davantage sur le côté pédagogique du discours du Maître. On ne peut dire, cependant, qu'il ait négligé, dans sa rédaction, de l'orienter vers ce qui a trait au ministère des petits enfants.

Les recommandations que Jésus fait à ce moment à ses Apôtres se rapportent à la conduite que devront tenir, pour la conquête et l'organisation du Royaume, ceux qui ont été spécialement choisis pour en être les chefs. Elle doit être, cette conquête, d'ordre purement spirituel, et, de même, cette organisation. Les Apôtres semblent l'avoir oublié. Ce sont des âmes qu'il leur faudra conquérir. Or, si j'ai bien compris, il me semble que Jésus s'efforce de le leur faire entendre, tout d'abord, des âmes d'enfants, des âmes de petits enfants.

Tel est bien, en somme, le sens général de la rédaction de saint Matthieu : c'est à elle, désormais, que nous voulons nous en tenir.

Relisons donc attentivement, dans l'évangile selon saint Matthieu, le passage du discours de Jésus où se

en général, la présence des disciples, sans spécifier davantage. Il le fait seulement quand, rentré dans la maison, Jésus commence à parler : or, à ce moment-là, et saint Marc le dit, il n'y a plus que les Douze. La façon dont Jésus leur parle indique qu'ils avaient certainement pris part à la discussion : ses paroles, sans cela, n'auraient plus de sens. J'insiste sur ce détail. Il n'est pas sans importance, en effet, d'avoir à noter que c'est aux Douze que s'adressent, très spécialement, les paroles que nous avons à commenter.

(3) La leçon d'humilité est moins fortement accusée dans saint Marc que dans saint Matthieu. On l'y trouve, cependant : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous, et le serviteur de tous. » (IX, 35.) Mais l'enfant, dans saint Marc, n'est pas présenté par Jésus pour appuyer cette affirmation : il y est de suite l'enfant du saint accueil. (MC., IX, 36-37.)

trouvent exprimées ces idées d'accueil et de protection. Nous ne serons pas étonnés que, pour les formuler plus rigoureusement, Jésus en arrive à parler du scandale.

« Et celui qui reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il reçoit.

« Mais celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachat au cou la meule d'un moulin, (4) et qu'on le précipitat au fond de la mer.

« Malheur au monde a cause des scandales! Il est nécessaire qu'il arrive des scandales: mais malheur a l'homme par qui le scandale arrive! Si ta main ou ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-les et les jette loin de toi : il vaut mieux pour toi entrer dans la vie mutilé ou boiteux, que d'être jeté, ayant deux pieds ou deux mains, dans le feu éternel. Et si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi; il vaut mieux pour toi entrer dans la vie avec un seul œil, que d'être jeté, ayant deux yeux, dans la géhenne du feu. » (5)

(4) Littéralement : *mola asinaria*, une meule d'âne, c'est-à-dire une de ces meules qu'un âne tourne. « C'est une meule actionnée par un âne, au lieu des meules à bras dont se servent les femmes. Tandis que la meule à bras se compose de deux pierres rondes, celle de dessus écrasant le grain de dessous, la meule pour âne est une sorte de calice en pierre, perforé au milieu d'un large trou par où passe un pivot également en pierre. Le grain est versé dans le calice et s'écrase contre le pivot à mesure que la meule tourne, mise en mouvement par un âne attaché aux anses de la meule. On pouvait détacher le calice troué et le passer au cou de quelqu'un; l'expression (de l'évangéliste) est donc absolument littérale. » (R. P. Lagrange, *lib. cit.*, p. 234.)

(5) Mt., xviii, 5-9. Voir note 12 pour le passage parallèle en saint Marc.

3. — Il a été établi que les enfants, malgré le petitesse de leur taille et le développement encore imparfait de leurs facultés raisonnables, peuvent être admis parmi les disciples du Christ. Ils le sont, en toute vérité. Ils occupent même, dans la hiérarchie des affections divines, une place très élevée. Nous en sommes, désormais, convaincus. Mais, pour nous exciter davantage à mettre d'accord, à l'avenir, nos actions et nos convictions, Jésus nous dit :



Fig. 132.

— Celui qui reçoit en mon nom un petit enfant, c'est moi qu'il reçoit.

Par ces paroles, qu'il adresse d'abord à ses Apôtres, Jésus les invite donc à se montrer hospitaliers aux petits enfants, et il leur dit aussi, pour les exciter à le faire, comment ils en seront récompensés. Il leur dira encore, à la suite, comment, s'ils ne le faisaient pas, ils en seront punis.

Arrêtons-nous quelques instants sur ces paroles. Elles concernent en effet, avec les Apôtres, tous ceux qui, après eux et comme eux, ont reçu la mission d'acheminer vers Dieu les enfants, puis de les main-

FIG. 132. *Saint Nicolas*, vignette d'une Légende Dorée de JEHAN LE PETIT. Le saint a la crosse et la mitre, pour rappeler qu'il fut évêque de Myre; il est représenté au moment où, répondant à sa parole, les trois petits garçons sortent miraculeusement du saloir... L'iconographie du saint accueil et de la pitié à l'égard des petits enfants devrait hospitaliser, pour sûr, l'image du grand saint Nicolas. Il est, en effet, un des protecteurs les plus authentiques de l'enfance, bien qu'il remplisse encore, au point de vue pitoyable, d'autres fonctions.

tenir, le plus étroitement possible, en contact avec lui.

« Recevoir » (6) les enfants, c'est d'abord, et cela va de soi, ne pas les négliger, volontairement et de parti pris, comme si nous avions autre chose à faire, et de plus important, que de nous occuper d'eux.

C'est ensuite éviter soigneusement, dans nos paroles et notre attitude, tout ce qui pourrait contribuer à les tenir trop distants, dans le moment même où nous consentons à les accueillir. Or, cela demande quelque délicatesse.

Prenons garde à ceci. A l'égard des enfants, et sans trop le vouloir, nous avons parfois une attitude tellement inhospitalière qu'il n'est même plus nécessaire pour les faire disparaître, telle une volée de petits oiseaux, du moindre geste, de la moindre parole. Ils ont compris, rien qu'à entrevoir notre figure, toujours austère, que nous n'étions pas de ceux-là qui se laissent volontiers approcher par les enfants. En vain leurs parents, s'ils les accompagnent, leur intimeront-ils l'ordre, quand même, de demeurer. Il restent. Les voilà donc « reçus ». Mais ils ne seront jamais en confiance. Leur âme s'est fermée. Et quelle audience! A eux, pas plus qu'à nous, elle ne sera d'aucun profit. Ce n'est pas « au nom de Jésus » que

(6) Recevoir, au sens d'*accueillir*, comme il est dit, par exemple, en saint Jean, au magnifique prologue de son évangile : « Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui le reçurent il donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui sont nés, non du sang, ni de la volonté charnelle, ni de la volonté humaine, mais de Dieu. » (Jo., I, 11-13.) Les lois du saint accueil, dans l'organisation du Royaume, sont fixées d'immuable façon et comme nécessitées par le but pour lequel il a été établi.

nous les aurons reçus de façon si peu hospitalière.

Pour les accueillir, ces petits, comme le demande le Maître, — ce bon Maître qui est notre meilleur ami, — il faut songer avant tout qu'ils sont, eux



Fig. 133.

aussi, ses amis, et même ses amis les plus chers. Nous les recevrons alors amicalement, avec une ten-

FIG. 133. *Saint Nicolas*, miniature d'une Légende Dorée de la Bibliothèque de Munich. Saint Nicolas n'est pas seulement le protecteur des petits garçons. Il s'occupe aussi des jeunes filles, spécialement pour les doter. La Légende Dorée le prouve de cette façon : « Un de ses voisins, homme d'assez noble maison, était sur le point, par pauvreté, de livrer ses trois filles à la prostitution, afin de vivre de ce que rapporterait leur débauche. Dès que Nicolas en fut informé, il eut horreur d'un tel crime et, enveloppant dans un linge une masse d'or, il la jeta la nuit, par la fenêtre, dans la maison de son voisin, après quoi il s'enfuit sans être vu. Et le lendemain, en se levant, l'homme trouva la masse d'or : il rendit grâces à Dieu, et s'occupa aussitôt de préparer les noces de l'aînée de ses filles. » (Traduction DE WYZEWA.) L'image nous montre les trois jeunes filles : saint Nicolas, en effet, renouvelle par la suite sa charitable intervention. Mais l'imagier a tort de nous le faire voir qui l'exerce directement, par la fenêtre.

dresse affectueuse, comme on reçoit les amis de son meilleur ami.

Il faut réfléchir, à la suite, à tout ce qui pourrait leur être agréable, pour le leur procurer, gracieusement. Il faut surtout s'occuper de ce dont ils ont besoin. Or les besoins des petits enfants sont infiniment variés. Mais nous devons songer principalement aux besoins profonds de leur âme, qui sont des besoins



Fig. 134.

d'ordre surnaturel, pour y satisfaire. Nous ne saurions y parvenir si nous ne les recevons pas comme Jésus, en personne, les aurait reçus, c'est-à-dire si nous ne les recevons pas « en son nom ».

Et que nous puissions réellement, malgré nos goûts personnels, nos occupations, nos habitudes, notre âge, — que sais-je encore! — les recevoir de cette façon, voilà ce dont il ne faut pas douter, puisque Dieu lui-même nous en fait un formel commandement. Or Dieu, quand il commande, ne nous ordonne pas des

FIG. 134. *Le mauvais riche et le pauvre Lazare*, miniature d'un Evangéliaire byzantin (XIIe s.) de la Bibliothèque nationale. Au centre, le trône du Seigneur, celui de la Préparation au Jugement dernier. A droite, au milieu des flammes, le mauvais riche : le moment est passé où « vêtu de pourpre et de fin lin, il faisait chaque jour splendide chère ». Il parle, et son geste nous rappelle ce qu'il dit : « Père Abraham, ayez pitié de moi... etc. » On a, sur la gauche, Abraham, assis, avec le pauvre Lazare dans son sein.

actions que nous ne pouvons pas accomplir. Ayons confiance. Il nous y aidera.

Ne soyez donc pas tourmentés, par exemple, au sujet des paroles que vous aurez à leur adresser. N'êtes-vous pas alors devenus, de par la volonté du Christ, ses ambassadeurs auprès de ces petits enfants? Et le Christ, dont vous serez les témoins, ne vous laissera pas plus dans l'embarras qu'il ne le fera, comme il l'a promis, pour ceux qui comparaîtront devant les grands de la terre pour lui rendre témoignage.

— Ne pensez point d'avance à ce que vous direz, mais dites ce qui vous sera donné à l'heure même : car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint. (7)

Alors, agissant au nom de celui qui est le grand ami des enfants, au lieu et place de sa propre personne, comme il vous l'a ordonné, combien votre action se fera bienfaisante! Vous saurez être, auprès d'eux, les dispensateurs des dons les plus merveilleux qui se puissent imaginer, ceux de la vie surnaturelle. Et vous saurez encore, Dieu aidant, trouver le secret de ces dons menus qui amènent le sourire sur les visages enfantins et suffisent, parfois, à les gagner, pour toujours, à l'amour de Celui au nom duquel vous leur aurez parlé.

*
* *

4. — Or, de toutes ces choses, les grandes et les

(7) Mc., XIII, 11; de même Mt., X, 19-20, et Lc., XII, 11. Jésus dit ces paroles à ses apôtres pour les encourager quand ils auront à parler devant les grands... elles peuvent également servir à ceux qui ont à parler aux petits, ce qui est parfois, à dire vrai, encore plus intimidant.

petites, Jésus nous assure qu'il nous sera reconnaissant et que nous-mêmes, à notre tour, nous en serons récompensés.

Dans un autre endroit de l'Evangile, parlant encore à ses Apôtres, — et notez qu'il le fait alors avec les mêmes termes dont il se servira pour parler des enfants, — voici ce que dit le Christ de ceux qui, au cours de leur ministère, leur seront hospitaliers :

— Celui qui vous reçoit, me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé... Et quiconque donnera seulement un verre d'eau fraîche *à l'un de ces petits* parce qu'il est de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense. (8)

Un verre d'eau fraîche! Voilà, certes, un bienfait dont on ne peut dire, quelle que soit la subtilité qu'on y mette, que ce soit un don royal.

Une simple goutte d'eau, néanmoins, peut avoir son prix, de même qu'une miette de pain. N'avons-nous pas, pour le savoir, la parabole évangélique de *Lazare et du mauvais riche?* Et si, pendant qu'il était sur la terre, « vêtu de pourpre et de lin et faisant tous les jours grande et splendide chère », le mauvais riche avait permis au pauvre Lazare, qui l'en suppliait, de ramasser les miettes qui tombaient de sa table, plus tard, dans l'enfer, voyant de loin Abraham

(8) MT., X, 40, 42. Le texte de la Vulgate a bien « quicumque dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ. » Les « petits » dont parle Jésus sont, ici, ses apôtres. Il les appelle donc « petits ». Mais pourquoi? On propose plusieurs explications. (Cf. KNABENBAUER, *Saint Matthieu*, p. 424.) Il ne nous déplaît pas de penser que c'est parce que Jésus les voit, dans ce moment-là, en tout semblables aux petits enfants, surtout par leur confiance et par leur humilité. Retenons, en tout cas, qu'il les a appelés « petits », eux qui, dans le Royaume, sont cependant les plus grands.



Fig. 135. *Saint Christophe.*

et Lazare dans son sein, il n'aurait pas dit vainement:

— Père Abraham! ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe le bout de son doigt dans



Fig. 136.

l'eau pour rafraîchir ma langue, car je suis tourmenté dans cette flamme. (9)

Jésus nous promet de ne pas oublier ce que nous aurons fait pour les enfants, alors même que c'aurait

FIG. 136. *Jésus pèlerin*, fresque de FRA ANGELICO, au premier cloître du couvent de Saint-Marc, à Florence.

(9) LC., XVI, 24. Cette délicieuse parabole de Lazare et du mauvais riche aurait été proposée par le Christ, nous dit-on, pour nous apprendre qu'il faut faire usage des biens de ce monde pour nous préparer des amis dans le ciel... J'imagine que là-haut les petits enfants sont encore des patrons dont il fait bon, par prudence, de se ménager le crédit : il doit y être fort grand, toujours d'après le principe qui nous apprend que, dans le Royaume, celui-là est le plus grand qui est le plus petit, — qui se regarde, tout au moins, comme le plus petit.

été peu de chose. Nous aurons notre récompense. Mais que sera-t-elle?

Nous le savons : ce sera Jésus lui-même, au nom de qui nous nous serons penchés sur ces tout petits, pour les accueillir saintement :

— Celui qui reçoit en mon nom un petit enfant, c'est moi qu'il reçoit.

Et comprenez, maintenant, l'exquise délicatesse de cette psychologie surnaturelle du saint accueil. Jésus, qui reçoit, et aussi celui qui est reçu. Il est le pèlerin qui, frappant à l'huis, demande, au nom de Dieu, à être charitablement accueilli. Voici : la porte s'est ouverte, des bras hospitaliers se sont tendus et, celui qui s'y jette, c'est Jésus lui-même qui accueille, donc, dans le même temps qu'il est accueilli.

Sur ce thème charmant l'art et la légende ont trouvé d'infinies variations. Celle de saint Christophe, le légendaire Porte-Christ, n'est pas la seule. (10) On devrait y joindre, tout au moins, celle de saint Nicolas. (Fig. 132.)

Sous une forme plus austère, mais d'autant plus émouvante, elle a inspiré à Fra Angelico une de ses plus belles fresques du couvent de Saint-Marc, à Florence. (Fig. 136.) Avec cette pieuse image du Christ

(10) Voir dans la Légende dorée, au 28 juillet, la gracieuse légende de saint Christophe. Quand il prend sur ses épaules le petit enfant, pour lui faire traverser le fleuve, le bon géant ne se doute pas que c'est Jésus lui-même qui, sous cette forme enfantine, s'est présenté à lui. Toutefois il l'accueille. On sait comment, tout d'abord, il en fut récompensé : le bâton de saint Christophe, qu'il avait planté en terre, lui apparut, le lendemain matin, tout chargé de fleurs et de fruits. Les imagiers n'oublient pas de le rappeler. (Fig. 135.) D'autres récompenses ne tardèrent pas à être accordées au bon saint, et bientôt, la plus magnifique de toutes, la palme du martyre.

pèlerin, et bien qu'on n'y voie point de petit enfant, je n'hésiterais pas à illustrer le thème évangélique du saint accueil.

*
* *

5. — Voyons, à la suite, quelle sera la conduite de Jésus à l'égard de celui qui, méconnaissant ses volontés de prévenance, agirait d'autre façon.

Avant de dire la gravité de son attitude, et comment Dieu la punira, il faudrait savoir exactement en quoi elle consiste. Nous le comprenons, hélas! facilement, sans que Jésus, continuant le mouvement de sa pensée et de son discours, ait besoin de nous le dire, expressément :

Celui qui repousse un petit enfant et refuse de l'accueillir, c'est Jésus qu'il repousse et ne veut pas recevoir. Au lieu d'acheminer jusqu'à Jésus ce petit, il l'empêche d'approcher et il empêche, dans le même temps, Jésus de le recevoir. Entre lui et le bon Maître il établit donc comme une barrière, il glisse, embûche misérable, une « pierre d'achoppement ». Contre cette pierre, il va buter, le pauvre petit : il tombera, et ce sera, peut-être, pour ne plus se relever.

Telle est bien, selon l'étymologie du mot, le sens, très douloureux, du mot « scandale ». (11)

Le scandale est un très grand mal. A en juger seu-

(11) Le mot scandale, *scandalum*, signifie, au sens propre, un obstacle contre lequel on se heurte, une pierre, par exemple, contre laquelle on se bute en chemin et qui vous fait tomber, un écueil, un casse-cou... Au sens figuré, on le voit, ce n'est pas autre chose.

lement par les conséquences qu'il entraîne pour celui qui le commet, il n'y en a pas de plus grand.



Fig. 137.

— Celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui

FIG. 137. *Le Jugement dernier*, formule byzantine, d'après l'Evangéliaire grec 74 de la Bibliothèque nationale. Registre supérieur : au centre, le Christ assis, avec le Livre et faisant le geste de celui qui parle, puis la Vierge et saint Jean-Baptiste, enfin, de chaque côté, les Apôtres. A l'arrière-plan, des Anges. Second registre : au centre, l'Hétimasie, à gauche, le cortège des Elus, à droite les Réprouvés, qu'entraîne le torrent de flammes et de feu. Dans le bas : au centre, saint Michel et le pèsement des âmes; la porte du Paradis, que garde un Chérubin, puis, à gauche, le bienheureux séjour, avec Abraham, comme de juste, mais aussi la Vierge, trônant; à droite, l'Enfer, où les différentes régions ne sont pas encore indiquées avec la précision qu'y mettra, à la suite du Dante, l'art italien du XIVe siècle.

attachât au cou la meule d'un moulin, et qu'on le précipitât au fond de la mer.

Paroles terribles, surtout quand on réfléchit qu'elles viennent de ce Dieu très miséricordieux qui, après les avoir prononcées, ne va pas tarder à nous rappeler qu'il est, cependant, le Bon Pasteur!

Mais c'est justement parce qu'il est le Bon Pasteur qu'il ne peut s'empêcher de maudire, en les menaçant, ceux qui causeront, ne serait-ce que par imprudence, la perte d'une seule de ses brebis.

Alors, je le demande, de quelles paroles vengeresses poursuivra-t-il ceux qui, en pleine conscience de ce qu'ils font, semblent s'être fait une spécialité du scandale des petits enfants!

Ce sont des lâches, et ce sont des misérables.

Ce sont des lâches, car ils s'attaquent à de pauvres petits qu'ils savaient bien, d'avance, incapables de se défendre utilement.

Ce sont des misérables, car ils sont cause d'une telle misère, par le mal qu'ils ont causé, que, devant son horreur, Jésus ne peut retenir l'expression de son indignation.

*
* *

6. — Mais ils n'échapperont pas au châtiment qu'ils ont mérité, ceux qui scandalisèrent les petits enfants. Ils se sont faits contre Dieu, au cours de leur vie mortelle, les auxiliaires des démons, au nom de Satan. Ils ont rivalisé de zèle avec eux pour écarter du

Royaume ceux que Jésus, au contraire, s'efforçait d'y maintenir ou d'y faire entrer. Qu'ils sachent, du moins, ce qui les attend, au service du maître qu'ils se sont choisi. Jésus le leur dit.



FIG. 138. *Le Jugement dernier*, formule française, d'après le tympan du portail de la cathédrale de Reims (XIIIe s.). Au premier registre, autour du Christ élevant les bras, la Vierge agenouillée, dans l'attitude de celle qui supplie, saint Jean-Baptiste, de même agenouillé, et deux anges avec les emblèmes de la Passion. Aux deux registres suivants la résurrection générale des morts, qu'on voit sortant de leurs tombeaux. Aux deux autres, le Paradis, avec Abraham recevant les élus dans son sein (voir FIG. 25.), puis l'Enfer, où les diables conduisent les Damnés, enchaînés, vers la grande chaudière où ils seront éternellement brûlés.

Et remarquez qu'il ne leur rappelle pas, à ce moment, qu'ils sont irrévocablement bannis du Royaume, que jamais, par conséquent, ils ne connaîtront ce souverain bonheur de l'homme qui doit être, une fois achevé le pèlerinage terrestre, la vision et la possession de Dieu. L'annonce de cette privation ne les aurait, peut-être, que médiocrement touchés, tellement ils ont perdu le sens, et le désir, de ce souverain Bien.

Il leur faut des avertissements, avec des menaces, qui soient mieux proportionnés à leur aveuglement. Qu'ils sachent donc, du moins, qu'ils seront, dans l'autre monde, terriblement punis.

C'est l'enfer qui les attend, l'enfer, dit saint Marc, « avec son feu qui ne s'éteint jamais », l'enfer avec toutes ses terreurs et ses épouvantes, ce royaume désolé où, éternellement séparés de Dieu, des élus et des anges, ils expieront durement leurs scandales, dans la société lamentable des démons et des réprouvés. (12)

Jamais, au cours de son ministère, Jésus n'avait parlé de l'enfer avec une énergie aussi impressionnante.

N'oublions pas qu'il l'a fait, ce jour-là, en s'adressant à ses Apôtres, qui étaient pourtant, semble-t-il, ceux qui avaient le moins besoin d'en entendre par-

(12) Ce passage, en saint Marc, est singulièrement plus accentué que dans saint Matthieu. (MC., IX, 43-50.) La « géhenne », ou l'enfer, est le royaume de *la Mort*, de même que le ciel, ou le paradis, est celui de *la Vie*. C'est donc aussi un royaume, le royaume de Satan, qui est l'opposé du royaume de Dieu.

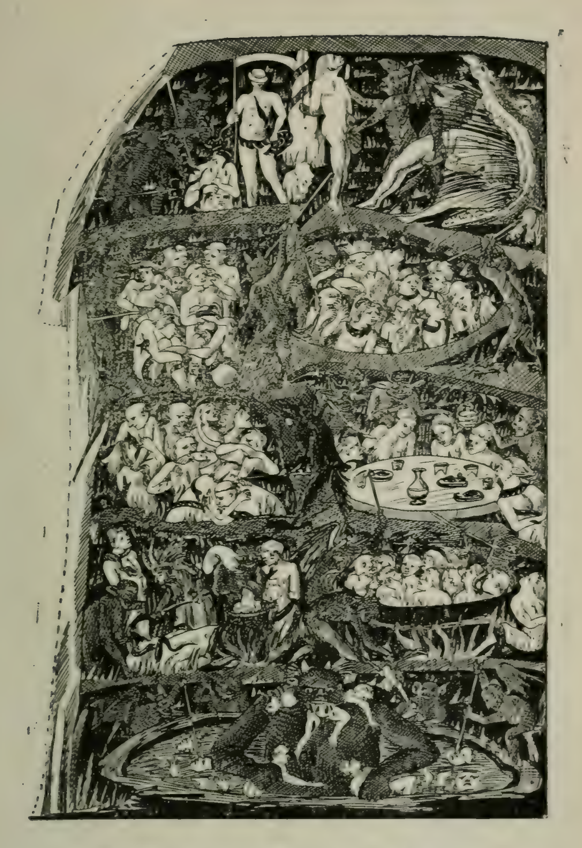


FIG. 139. *L'Enfer*, d'après FRA ANGELICO.

ler, et à propos de ce scandale, particulièrement odieux, qui est le scandale des petits enfants. (13)

*
* *

7. — Ces paroles sur le scandale ne sont pas, dans le discours de Jésus, un hors-d'œuvre ni une digression. Elles achèvent de montrer aux Apôtres comment, dans l'avenir, ils devront s'occuper du ministère des enfants.

Jésus les exhorte à ne pas le mépriser, comme s'ils pouvaient en avoir de plus important. Il leur dit que c'est, au contraire, celui de tous les ministères dont il leur faudra s'occuper avec le plus de soin, et celui qui leur vaudra, à eux-mêmes, les plus magnifiques récompenses. Ne fallait-il pas encore, pour achever de les convaincre, qu'il les avertît du grand dommage qu'ils se causeraient à eux-mêmes, en même temps qu'à ces tout petits, en refusant de s'en occuper?

Cela, déjà, serait un scandale. Or, même en parlant aux Douze, ce Jésus miséricordieux, mais prudent, ne veut pas écarter l'hypothèse d'un Apôtre qui, plus directement encore, pourrait, dans l'avenir, scandaliser un petit enfant.

Car, sans être un Judas, il y a tant de façons de

(13) On comprendra que, dans l'illustration de notre texte, il convenait d'introduire une image de l'Enfer et du Jugement dernier. Elle y était nécessaire. Nous l'avons empruntee à cet Evangéliaire byzantin de la Bibliothèque nationale qui nous a déjà fourni plusieurs de nos images. Nous donnons aussi un petit dessin du splendide Portail de Reims et un détail du *Jugement dernier* de Fra Angelio à l'Académie de Florence. (Fig. 138 et 139.)

scandaliser un petit enfant! On le ferait déjà, presque malgré soi, dès qu'on oublie pratiquement ce conseil, qui émane cependant d'un païen, que « le plus grand respect est dû à l'enfance ». Sans cesse, il y faut songer. Et devant les enfants, comme devant les anges, si notre abandon ne se nuance pas d'une certaine crainte religieuse, voici trop souvent qu'après les avoir étonnés nous ne sommes pas très loin, pour leur malheur et le nôtre, de les avoir vraiment scandalisés. Combien de catéchistes, par exemple, étonnent les enfants, puis les scandalisent, par leur seule façon d'exposer la religion! Il faudrait soi-même, pour en douter, n'avoir jamais fait, à ce sujet, un sérieux examen de conscience. (14)

Mais le grand danger, pour les Apôtres et ceux qui,

(14) Je parle ici en vieux catéchiste qui fait son examen de conscience, bien plus encore que celui des autres. Les enfants, par exemple, ont entre les mains un texte ecclésiastique, le catéchisme diocésain, que nous devons, dans la mesure du possible, leur faire apprendre et comprendre. Nous devrions donc nous abstenir, comme d'un véritable scandale, de leur en signaler les imperfections, qui sont incontestables, et les moindres beautés. On finit toujours, quand on s'y emploie généreusement, par trouver acceptable la rédaction d'une réponse de catéchisme. De même qu'on se repent toujours, à un moment donné, d'avoir expliqué aux enfants qu'elle n'était pas absolument parfaite.

Autre exemple. Vous montrez aux enfants quelque sainte image. Que ce ne soit jamais pour leur en faire observer les défauts. Ne serait-ce pas déjà un scandale que de se servir avec eux des images de religion uniquement pour leur former le goût artistique? Ils se font une autre idée, ces petits, du genre de service qu'il convient de leur demander. Et pourquoi, d'autre part, leur avoir proposé cette image, du moment que vous ne la jugiez pas susceptible de les instruire convenablement, en les édifiant?

Mais il y aurait à donner ici des exemples plus saisissants, et, hélas! plus communs, de ce genre de scandale par imprudence que nous signalons dans notre texte. Les parents, eux aussi, auraient besoin de faire de temps en temps, à ce propos, un sérieux examen de conscience.

après eux, s'occupent du saint ministère, ce sera surtout de négliger celui des petits enfants. C'est une erreur de ce genre qui a motivé tout le discours de Jésus que nous méditons. Et voici qu'il y revient, de nouveau, en disant :

— Prenez garde de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que leurs anges, dans le ciel, voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux.

Il ne faut pas mépriser les enfants, même les tout petits. Jésus nous l'a déjà dit. Mais, puisqu'il le répète encore une fois, nous devons nous empresser de le redire avec lui.

Toutefois, on l'aura remarqué, il ajoute ici un nouveau motif pour activer notre zèle et le mieux diriger. C'est *à cause de leurs anges*, ceux qui sont dans le ciel, que nous devons encore avoir une particulière estime pour les enfants. Comment faut-il l'entendre? S'agit-t-il ici, tout simplement, de leur ange gardien? La question n'est pas aussi simple qu'on pourrait le supposer. Elle n'est pas, d'autre part, de ces questions simplement curieuses dont il vaut mieux, à l'ordinaire, se désintéresser tout bonnement. Nous voulons tenter de la résoudre. Nous y consacrerons tout un chapitre.

Mais avant de l'aborder, nous parlerons des saintes images qui nous montrent « Jésus et les petits enfants ». L'étude de ce motif iconographique est tout indiquée dans ce livre. Et c'est à ce moment qu'il convenait de l'y introduire, c'est-à-dire après avoir parlé de l'enfant du saint accueil.



CHAPITRE X

LE THÈME ICONOGRAPHIQUE DE « JÉSUS ET LES PETITS ENFANTS »

On ne saurait illustrer suffisamment avec une seule image le thème de « Jésus et les petits enfants », même en s'en tenant à ses aspects extérieurs et pittoresques : il faut encore, pour ce qui est de ses prolongements mystiques, recourir aux images symboliques.

I. — L'art chrétien n'a commencé que sur le tard à illustrer les textes évangéliques qui nous montrent le Christ dans ses rapports avec les petits enfants. Pendant longtemps, tout au moins, il ne s'en occupait pas directement et avec une intention clairement manifeste. Or, l'art s'en occupe de cette façon, c'est-à-dire directement, quand il nous montre le Christ entouré de petits enfants, qu'il bénit et caresse doucement, ou encore Jésus qui parle, les Apôtres étant présents et aussi un petit enfant placé près du Maî-

tre, en bonne évidence. Ce sont là des gestes dont on ne peut méconnaître la parfaite authenticité. L'art chrétien des premiers siècles ne les a pas soulignés. Le fait est incontestable. Il ne doit pas trop nous étonner.

Nous ne nierons pas, certes, qu'on puisse tirer des textes évangéliques en question un joli motif artistique, et même plusieurs. Mais cette joliesse même ne laisse pas de nous inquiéter. Et elle ne paraît point, à elle seule, suffisamment instructive. Le motif n'est pas de ceux dont on pourra dire qu'il appartient, par la seule façon dont il est extérieurement construit, à ce qu'il y a de plus essentiel dans l'exposition artistique de la religion de Jésus. L'art païen lui-même ne nous a-t-il point montré les jeux des dieux avec les enfants? Or, ce serait une exagération de prétendre que ce n'étaient jamais des jeux innocents. Le motif, en tout cas, doit être traité avec infiniment de délicatesse. Et il expose toujours celui qui l'aborde, même avec les meilleures intentions, à se laisser séduire par ses côtés purement pittoresques et humains, abstraction faite de sa signification religieuse et pleinement surnaturelle.

On ne le verra que trop à partir du moment où, sans être jamais devenu un thème absolument « ecclésiastique », faisant partie du cycle d'images approuvé par l'Eglise pour l'illustration la plus authentique de la religion du Christ, il commence à être traité par « les artistes », sous leur propre initiative, semble-t-il, à cause de l'intérêt pittoresque du sujet, ou pour satisfaire la piété populaire, ou même, comme au temps de Luther, pour des raisons encore

moins « ecclésiastiques ». Nous aurons le courage de dire qu'ils sont rares, à notre avis, ceux qui ont réussi à en donner une formule satisfaisante et pleinement religieuse. Mais cela suppose qu'on resterait d'accord avec nous pour reconnaître qu'une image de religion, si délicieuse et attendrissante qu'elle puisse être, demeure toujours imparfaite, malgré sa valeur de beauté, quand elle n'évoque que les aspects pittoresques et humains des faits évangéliques qu'elle se proposait d'illustrer.

*
* *

2. — L'art chrétien des premiers siècles n'a pas connu le thème iconographique de « Jésus et les petits enfants ». On ne le trouve pas aux peintures des catacombes. On ne le rencontre pas davantage aux sculptures des sarcophages, où la variété des sujets représentés est pourtant si considérable.

Il y a toutefois un sarcophage, dans nos collections du Louvre, où Rohault de Fleury, à la suite de l'abbé Martigny, croyait reconnaître, devant un certain détail, « Notre-Seigneur posant la main sur la tête de deux enfants debout devant lui. » (1) Emile Montaigu serait encore plus affirmatif à propos de la petite figure du sarcophage de Clermont-Ferrand qui se trouve, sur la gauche, près du Christ : il y faut voir

(1) ROHAULT DE FLEURY, *l'Evangile*, pl. XLVI, vol. III, p. 95. Pour Garrucci, qui parle aussi de ce détail, Tav. 319, ce serait Isaac bénissant Esaü et Jacob. La question des enfants est un problème sur lequel le savant archéologue ne semble pas avoir fixé son attention.

probablement, écrit-il, « une figure du *Sinite parvulos ad me venire.* » (2)

Cette interprétation, si tentante qu'elle soit, ne peut malheureusement pas se soutenir. Elle repose sur une erreur de lecture que n'auraient pas commise ceux qui ont quelque peu l'habitude de regarder cette série de monuments de l'art chrétien des premiers siècles.

Aux sculptures des anciens sarcophages, en effet, les personnages représentés tout petits ne sont pas régulièrement, et pour cette seule raison, des enfants. L'échelle des proportions n'y est pas observée de telle sorte qu'on puisse dire d'un personnage, rien qu'à tenir compte de sa taille, qu'il soit un enfant. On ne le ferait pas avec plus de sécurité, d'autre part, en observant uniquement les traits de son visage. Le Christ, par exemple, y a le plus souvent, sinon toujours, une figure tellement juvénile que ce ne serait presque pas assez d'en dire qu'elle est celle d'un adolescent : dans certains sarcophages, encore, tous les personnages, sans exception, ont cette même figure enfantine. (3)

Nous ne voulons pas insister sur cette question de la physionomie. Les sculptures des sarcophages sont souvent trop mal conservées pour permettre de se livrer avec une sécurité de conscience absolue à ce

(2) GARRUCCI, Tav. 381, p. 120. Pour le savant jésuite, qui cite la lecture de Montaigu, il s'agit simplement de la guérison de l'aveugle-né.

(3) Je dis « enfantine », mais on emploie généralement l'expression « juvénile ». Quand ils donnaient cependant à la physionomie du Christ cette figure si jeune, les artistes des premiers siècles ne semblent pas l'avoir voulu représenter comme un homme de trente ans, ni même comme un jeune homme. Elle n'est pas seulement caractérisée par l'absence de barbe. C'est encore, dans le visage, la charmante plénitude des traits de l'enfant et une abondante chevelure bouclée.

genre d'observations. Pour ce qui serait de la question des proportions, c'est autre chose. Or, il appert que les artistes, à ce moment-là et dans cette sorte d'ouvrages, ne s'en préoccupent d'aucune façon. Ou du moins, s'ils le font, c'est dans un sens qui donne-



Fig. 140.

rait tout à fait tort à ceux qui voudraient raisonner comme Rohault de Fleury ou Montaigu.

Dans ces sortes de compositions, par exemple, il est de règle générale que les miraculés aient à peine la moitié de la taille de celui qui les a guéris. Ils seraient tous, à ce compte, de petits enfants, le paralytique qui, de façon régulière, emporte son lit sur

FIG. 140. *Un sarcophage du Latran*, N° 135 du catalogue. ALINARI, 29.875. GARRUCCI, tav. 318, 1. Il représente des faits de l'Ancien et du Nouveau Testament. On y trouve plusieurs *petits personnages*. Ce sont, en commençant par la droite : 1. Deux Hébreux, dont un barbu, qui boivent l'eau jaillie du rocher sous la verge de Moïse-Pierre; 2. Isaac, agenouillé; 3. le paralytique, portant son lit sur ses épaules; 4. deux personnages sans vêtements, dont l'un, étendu à terre, est touché par la verge du Christ (symbole, dit-on, de la résurrection des corps); 5. l'aveugle-né, dont les yeux sont touchés par la main du Christ. On ne peut dire d'aucun de ces petits personnages, et pas même d'Isaac, qu'il soit certainement un enfant. On fera des observations du même genre sur le sarcophage de Daniel, reproduit plus haut (FIG. 95), où se retrouvent quelques-uns de ces petits personnages.

ses épaules, de même que l'aveugle-né, et la Chananéenne, etc.

Tous ces sujets sont si fréquemment représentés sur les sarcophages que leur lecture en est devenue courante et absolument incontestable. Les deux petits personnages sur lesquels, au sarcophage du Louvre, repose la main de Jésus sont donc, très probablement, les deux aveugles de Jéricho. Pour celui de Clermont, dont la conservation est moins parfaite, il pourrait rappeler l'aveugle-né ou même, tout simplement, le classique paralytique : il ne porte plus son lit, mais il semble bien qu'il le portait autrefois, et il en reste encore quelques traces.

*
* *

3. — Les observations que nous venons de faire au sujet de « la question de taille » dans les sculptures des sarcophages nous obligent à ne pas trop insister sur la présence des enfants dans la scène de l'Entrée à Jérusalem. Nous ne croyons pas exagérer, cependant, en répétant, ce que nous avons déjà dit, que l'art des sarcophages les y fait intervenir à peu près régulièrement. L' « enfant des triomphes », sinon celui des miracles, y occuperait donc une bonne place. Mais ce n'est pas encore l' « enfant du Royaume », celui de tous qui nous intéresse le plus.

Ne serait-il pas possible de le reconnaître en quelque manière, dans cet extraordinaire sarcophage de Salone, actuellement au musée de Spalato, en Dalmatie, dont les archéologues ont tant parlé, depuis sa

découverte, mais sans parvenir à se mettre d'accord sur le sujet qui s'y trouvait représenté? (4)

Ce beau sarcophage a certainement, et de toute façon, sa place indiquées dans un ouvrage de théologie artistique qui traite des enfants. (5) On ne trouve pas souvent, en effet, des compositions qui nous montrent une aussi charmante réunion d'enfants. Ils sont groupés en deux phalanges, sous la présidence d'honneur du Bon Pasteur, autour d'une femme, à gauche, qui allaite encore son tout dernier petit et, à droite, d'un homme, à figure austère, tenant un rouleau dans la main. (Fig. 141.) Ces enfants, je le redis, forment un groupe ravissant. Mais qui sont-ils? Que font-ils? Et qui sont, aussi, la femme et l'homme dont je les vois accompagnés?

C'est alors, quoi qu'on en ait, qu'il faut prendre langue avec les archéologues. Les premiers d'entre eux qui étudièrent le sarcophage s'accordèrent à y

(4) Le sarcophage de Salone a toute une « littérature », sur laquelle on peut consulter le Manuel d'archéologie chrétienne de KAUFMANN, qui en donne aussi une petite reproduction directe, page 507. On n'avait pas attendu les archéologues allemands pour signaler l'importance de ce sarcophage. Dès l'année 1874, il avait été soigneusement étudié par un savant français, Paul DURAND, dans un mémoire publié par la Société archéologique d'Eure-et-Loir. Le Père GARRUCCI en a tenu compte dans le volume de l'*Arte cristiana* où il traite, à son tour, de ce sarcophage. (Vol. V, tav. 299, p. 8.) Notre petite figure (fig. 141) reproduit la planche de Garrucci. Nous tenons compte également des observations de M. PÉRATÉ, *Arch. chrétienne*, p. 303.

(5) On pourrait la rapprocher, à ce titre, des compositions avec lesquelles, comme pour la Vierge aux donateurs de Memling du musée du Louvre, nous avons dit qu'on pourrait illustrer la question des familles nombreuses. On le ferait même dans le cas où, comme nous le croyons, les enfants du sarcophage de Salone ne représenteraient pas une seule et même famille : ce serait, alors, une famille mystique, où la parenté est toute surnaturelle, qu'il s'agisse de l'époux, de l'épouse, et aussi des enfants.

voir un maître d'école, entouré de ses élèves, et ils crurent même pouvoir le dire avec une certaine assurance. Avec le pédagogue du sarcophage de la Gayole, (6) cela faisait ainsi deux exemplaires de « maîtres d'école » représentés sur les sarcophages. Dans cette première lecture, si l'homme au rouleau a trouvé son explication satisfaisante, il n'en va pas de même pour la femme qui est placée de l'autre côté. Car ce n'en serait pas une de dire, avec Garrucci : « De même que c'est le propre de la femme de nourrir, ainsi doit-on dire qu'il appartient à l'homme de tenir école et d'enseigner. »

Avec Kaufmann, par contre, la femme du sarcophage est expliquée, et même identifiée, avec une sérénité d'affirmation encore plus extraordinaire. Le sarcophage, nous dit-on, a été trouvé, à Salone, dans la petite basilique qu'y avait fondée, au IVe siècle, la matrone Asclepia, ainsi qu'il appert des restes d'une inscription qu'un autre savant d'Allemagne serait parvenu à restituer. Le sarcophage est *donc* celui

(6) Sur le sarcophage de la Gayole, en Provence, voir GARRUCCI, Tav. 370, 2, et PÉRATÉ-MICHEL, *Histoire de l'art*, I-A, p. 62. La partie centrale, qui nous intéresse ici spécialement, est à peu près ruinée : ce serait donc avec beaucoup de réserve qu'on devrait continuer à dire qu'elle représentait une figure assise qui paraît enseigner un enfant. Garrucci y notait, en même temps qu'un maître d'école, le Bon Pasteur et une Orante, tout comme à Salone. M. Pératé, qui croit reconnaître, dans d'autres détails allégoriques du même sarcophage, certaines allusions à des « divinités locales », écrit à ce sujet : « Le mélange semblera singulier et sans doute inexplicable, si l'on cherche obstinément une logique à des assemblages fortuits de types disparates, que l'ignorance des premiers fidèles pouvait permettre au caprice d'un sculpteur. » C'est un peu dur, comme jugement. Et il reste, en matière d'ignorance, à se demander si, pour déchiffrer les vieilles images, nous n'ignorons pas, aujourd'hui, bien des choses que les premiers fidèles savaient très sûrement.

d'Asclepia « morte en couches », qu'on voit représentée sur la gauche. A sa famille « correspond l'autre descendance d'une célèbre et nombreuse famille, groupée autour du mari, dont l'inscription sépulcrale n'existe plus. » D'où il suit que, dans l'explication de Kaufmann, c'est l'homme, alors, qui redevient ce-



Fig. 141.

lui dont on ne saurait rien dire : nous voici derechef, pour ce qui le concerne personnellement, condamnés à de nouvelles investigations.

Avec une sage modération, dont je veux le féliciter, M. Pératé s'était contenté de dire autrefois, à propos de l'homme au rouleau et de la femme qui porte un enfant : « Ce sont les deux morts qui ont reposé dans cette tombe, deux époux très âgés, autour desquels est rassemblée toute leur famille vivante, jusqu'à la troisième génération. »

Tous ces savants, en un mot, ne songent qu'à lire les sculptures du sarcophage de Salone dans le sens direct, littéral ou historique, en dehors de leur pro-

FIG. 141. *Sarcaphoge de Salone.* Voir le texte et la note 4 .

longement mystique, c'est-à-dire au sens indirect ou symbolique. Mais ne serait-il pas permis de le lire de cette façon?

Car s'il est bien évident que toutes ces figures, les grandes comme les petites, peuvent représenter des personnages réels et historiques, être des portraits, en d'autres termes, on n'a pas démontré, de façon suffisante, qu'ils le sont. Et il reste qu'ils pourraient avec autant de vraisemblance, dans une œuvre de cette nature, avoir une valeur de symbole.

Ne trouve-t-on point fréquemment, aux sculptures des sarcophages, une femme à côté du Bon Pasteur, ou lui faisant pendant?

Cette femme, nous disent les archéologues, est alors l'épouse du Pasteur, l'Eglise, en d'autres termes. Ne serait-ce pas elle qui figure, également, au sarcophage de Salone?

On objectera que, dans ce cas, elle est représentée ordinairement dans l'attitude de l'Orante, c'est-à-dire les deux mains levées vers le ciel. Elle peut avoir cependant, — et elle a, — encore d'autres attitudes. En tout cas, serait-elle moins épouse et moins mère, l'Eglise, par cela seul qu'elle tiendrait un enfant dans ses bras?

Resterait encore à se demander si la femme du sarcophage de Salone ne représenterait pas la Mère de Dieu, avec son enfant dans ses bras... Mais ce serait alors vraiment extraordinaire, puisqu'il s'agit d'une œuvre du quatrième siècle, très probablement. Remarquons toutefois que la rareté d'un motif iconographique, alors même qu'il serait un exemple uni-

que, ne saurait suffire à le rejeter. Une matrone qui se fait représenter, sur un sarcophage, entourée de toute sa famille ne serait-elle pas d'autre part, et également, dans l'histoire de l'art chrétien primitif, un exemple unique?

Voilà ce que je voudrais voir discuter par un archéologue professionnel, et dont l'intelligence serait suffisamment hospitalière aux interprétations mystiques. Cela lui demandera peut-être quelque labeur. Il en éprouverait moins, par contre, à montrer que l'homme au rouleau de Salone, qui a bien, si l'on y tient, l'attitude d'un pédagogue, peut très vraisemblablement représenter le Christ enseignant. Il n'est pas tellement « âgé », pas plus d'ailleurs que la femme qui tient l'enfant, qu'il soit tout indiqué d'en faire un grand-père et même, comme on voulait nous le suggérer, un vénérable aïeul.

Pour ce qui serait des enfants, il y a encore moins de difficultés. Ce sont bien, en effet, des enfants, des grands, des petits, même des tout petits, et rien n'indique spécialement qu'ils seraient la descendance de la matrone Asclépia, ou celle d'un célèbre « inconnu », ou encore les disciples d'un maître d'école. Ils sont pour moi, et tout simplement, des enfants. Jésus les accueille, les sauvegarde et les instruit. L'Eglise le fait, avec lui, et encore, parce qu'elle est mère, elle les nourrit. Ce sont les enfants du Royaume.

Quand je les vois aussi, au centre du même sarcophage, sous la forme de brebis, aux pieds du Bon Pasteur, cela ne me surprend pas. Et je sais, d'autre

part, que ce n'est pas seulement au titre de « la brebis perdue » qu'ils y peuvent figurer. (7)

*
* *

4. — Les enfants, une fois admis dans le royaume de Dieu, et par cela même qu'ils y sont les parfaits modèles que nous devons imiter, n'y sauraient demeurer oisifs et inoccupés. Dans la nouvelle organisation du Royaume, le Christ, en effet, n'a pas méconnu la grande loi du travail. Il a réhabilité au contraire, par son exemple comme par sa parole, le travail et les travailleurs. A ceux qui s'engagent à son service, il demande donc de travailler. Les enfants, auxquels il a été donné de mieux comprendre les exigences fondamentales du Royaume, se montreront les plus empressés au service du Maître. Ils n'y seront jamais des serviteurs inutiles. Peu importe qu'ils soient petits et que leur force de résistance aux labeurs paraisse mesurée. Ils y mettront, du moins, toute leur bonne volonté. Dieu fera le reste. Ils comptent de suite, ces petits, parmi les ouvriers du Seigneur. Ce seront même, parfois, les meilleurs et les plus diligents.

Il s'agit de le dire avec des images. Comment, pour y réussir, l'art va-t-il s'y prendre?

Que celui des premiers siècles se soit posé le problème sous la forme que nous venons de lui donner, voilà, certes, ce que nous n'oserions pas affirmer. Il a fait davantage, et mieux : il l'a résolu. Il l'a fait

(7) Nous le prouverons au chapitre où nous examinerons spécialement cette question, en commentant la dernière partie de l'épisode « Quel est le plus grand ? »

sans hésiter, et de façon charmante. On peut se demander s'il est possible, finalement, de le faire autrement que lui.

C'est un mérite, toutefois, qu'on n'a guère l'habitude de lui reconnaître. Aux sculptures des sarcophages, que nous continuerons à considérer plus spécialement, si les archéologues ne peuvent s'empêcher de constater la présence d'un certain nombre d'enfants, avec ou sans ailes, ils ne songent guère à les interpréter au sens symbolique, dans la perspective des labeurs mystiques de la vie surnaturelle et du royaume de Dieu. Ils y figureraient uniquement, d'après eux, au titre de l'ornementation, sans pouvoir prétendre à quelque fonction mystique que ce soit. Ils seraient, dit-on, des survivances païennes, des éléments décoratifs familiers aux ateliers de sculpteurs. « Nulle part mieux que sur ces tombes, écrit M. Pératé, on ne saisit la perpétuité tyrannique des vieux modèles d'atelier. » (8)

Il a dû en être de la sorte, sans aucun doute, en plus d'un cas. Mais le contraire aurait été bien surprenant. Aux sarcophages chrétiens par exemple, de même qu'aux sarcophages païens, ce sont deux petits enfants, — des enfants, des génies ou des amours, — qui soutiennent, debout ou comme dans un vol, le médaillon, quand il y en a, où se trouvent les portraits des défunts.

Du moment que l'artiste ne voulait pas établir à même ce médaillon, au milieu des autres scènes qu'il avait à représenter, et qu'il le faisait soutenir par

(8) Dans l'*Histoire de l'Art* publiée sous la direction d'André Michel. Vol. I-A, p. 68.

quelqu'un, il fallait bien que ce fût des deux côtés, par conséquent par deux personnes. Il était presque aussi nécessaire, pour ne pas compliquer la pieuse lecture de son œuvre, par l'adjonction de nouveaux personnages, que ce fût par deux enfants. Ils sont là, pour ainsi dire, comme s'ils n'y étaient pas. On ne les confond pas avec les véritables « personnages ». Ou bien, si l'on veut, ce sont les figurants tout indiqués pour de semblables fonctions, ne serait-ce qu'en raison de la grâce naturelle avec laquelle ils s'en acquittent.

On n'a jamais trouvé autre chose, ni mieux, pour faire tenir un médaillon, ou un écusson, au fronton d'un édifice, comme d'un tombeau. Les grands sculpteurs de la Renaissance ont donc répété continuellement le motif. Il est de tous les temps. Mais ce ne sera pas de ces enfants-là, pour sûr, que je prétends qu'ils représentent spécialement, aux sculptures des sarcophages, les labeurs mystiques du royaume de Dieu, bien que c'en soit encore un, tout de même, de porter un écusson, une légende ou un drapeau.

Je ne le dirais pas non plus de certains génies, tel celui de la mort, qu'on appelle encore le « génie du sommeil ». Il est souvent représenté sur les tombeaux chrétiens, avec son flambeau renversé et sur lequel il s'appuie. (9) Il le faisait déjà sur les sarcophages païens.

Devant ces autres enfants qu'on désigne couramment comme les « génies des saisons », voici déjà que

(9) On a, par exemple, ce génie du sommeil sur un des côtés du sarcophage de Salone. Les sarcophages chrétiens, comme on le verra en parcourant le recueil de Garrucci, le reproduisent assez fréquemment.

je commencerais à hésiter quelque peu. Ils ne sont pas d'abord régulièrement des génies, puisqu'il leur manque parfois les ailes qui les établiraient dans ce bienheureux état. S'ils n'ont pas d'ailes, ce seraient donc, tout simplement, des enfants. Enfin, avec ou sans ailes, nous pouvons dire que ce sont des enfants



Fig. 142.

qui, allégrement, avec une grâce et un entrain délicieux, s'occupent aux travaux des différentes saisons. Ils s'emploient à ceux-là, tout spécialement, qui consistent à en recueillir *les fruits*, et, plus spécialement encore, — car il faut tout noter, — les fruits de la vigne. Ce sont avant tout, en effet, des enfants qui vendangent.

Fig. 142. *Le génie du sommeil*, détail du sarcophage de Salone, un des côtés.

Vous pouvez l'entendre, cela est certain, au point de vue purement pittoresque et naturel. Auquel cas, néanmoins, vous admettrez qu'il peut encore y entrer une petite pointe d'allégorie. Car les travaux de la terre, — et même les vendanges, les plus faciles de tous, — qui se feraient uniquement avec des ouvriers si petits, ne manqueraient pas d'être, tout délicieux qu'ils soient à regarder, — et, certes, ils le sont, — des travaux assez mal exécutés.

Mais les sculpteurs des sarcophages chrétiens l'ont-ils, régulièrement, entendu de cette façon? Ils ne nous ont fait, à ce sujet, aucune confidence. Serait-il absolument impossible d'y suppléer?

Ces petits enfants si laborieux, de même que les travaux auxquels ils s'occupent, me paraissent vraiment extraordinaires, surtout quand je songe qu'ils décorent le cercueil de pierre où reposèrent des chrétiens, souvent des martyrs et qu'ils ont, pour les présider, le Christ lui-même. (10) Ces petits vendan-

(10) Le Christ, par exemple, sous la figure du Bon Pasteur, comme au sarcophage du Latran dont nous allons parler. Un simple détail suffit parfois, dans les œuvres des vieux artistes chrétiens les plus dépourvus, du moins en apparence, d'intentions symboliques, pour nous défendre de les interpréter comme de pures fantaisies décoratives, et sans valeur de religion. Voici, par exemple, les pilastres du XII[e] siècle de l'abside du chœur de Saint-Martin-d'Ainay, à Lyon, où s'étagent, dans des enroulements de feuillage ou bien se poursuivant les uns les autres, toute une ménagerie d'animaux les plus divers. Ont-ils été mis là, eux aussi, au titre purement décoratif? Je me l'étais demandé. Puis encore, avec saint Bernard, je trouvais que leur place n'était vraiment pas là. Mais j'hésite à le dire avec assurance quand je remarque que, tout en haut des pilastres, et régulièrement, par quatre fois répétée, se trouve l'image de l'agneau, agenouillé, et soutenant une petite croix. Il n'a pas été mis là-haut sans intention. Et de ce que *j'ignore* ce que fut cette intention, je n'en veux rien conclure, sinon que je ne la connais pas.

geurs, en particulier, sont tout ce qu'on peut imaginer de plus actif et de plus consciencieux. Ils vendangent à la perfection. Non, certes, ce ne sont pas des enfants qui s'amusent. Je les déclare des ouvriers accomplis, les modèles dont nous ne pouvons que rêver d'imiter le fervent labeur.

La vigne où ils sont occupés, en un mot, n'est pas

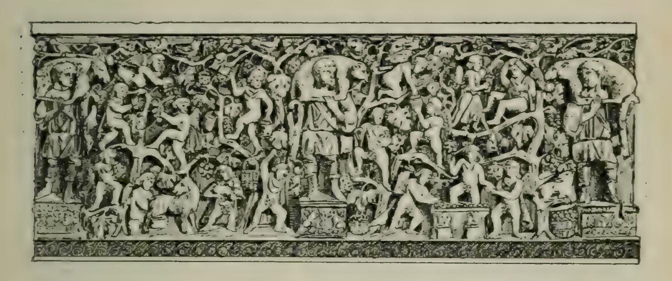


Fig. 143.

une vigne ordinaire. Comment a-t-il pu se faire que je n'y aie pas songé du premier coup? Elle est cette vigne mystérieuse dont le Christ nous a si souvent parlé au cours de son enseignement. Il ne l'a pas fait seulement dans ces paraboles du Royaume, comme celle des Ouvriers de la vigne, qui suffiraient toutefois, à elles seules, à légitimer, en l'expliquant, le motif iconographique, rien que par leurs détails exté-

FIG. 143. *Sarcophage du Bon Pasteur*, au musée du Latran (grande salle, au centre, n° 183 A) ALINARI, 6406; GARRUCCI, vol. V, tav. 316, 1. Ce sarcophage, par ses dimensions (2,30 de largeur) et par le fini de ses sculptures, est un des plus remarquables et des mieux conservés de toute cette célèbre collection du Latran. Sur ses côtés se trouvent les « génies des saisons », comme les appellent les archéologues : les uns portent des gerbes de froment, d'autres des animaux tués à la chasse, etc.

rieurs et pittoresques. Il l'a fait surtout, et d'une façon plus profonde, dans le début du célèbre discours d'adieu, après la Cène, quand il disait à ses Apôtres : « Je suis la vraie vigne, mon Père est le vigneron... vous êtes les branches, etc. » (11)

Considérée au point de vue littéraire, remarque le P. Calmes, « l'allégorie de la vigne présente une analogie frappante avec celle du Bon Pasteur. » Elle ne le fait pas moins, quand on la considère au point de vue artistique, surtout si l'on veut bien prendre garde que « l'agriculteur prodigue ses soins à la vigne à seule fin d'en obtenir des fruits. » (P. Calmes.) D'où l'importance des vendanges. Et pour les présider il y aura, ce qui est encore à noter, le Bon Pasteur, avec la brebis.

Maintenant que vous avez recommencé à vous souvenir de toutes ces choses importantes, vous pouvez regarder quelqu'un de ces sarcophages les plus caractéristiques, par exemple celui du Latran, où se trouvent des enfants vendangeurs. (Fig. 143.) On l'appelle « le sarcophage du Bon Pasteur ». Par trois fois, en effet, le Christ y est représenté avec une brebis sur les épaules, au centre, puis aux deux extrémités.

(11) Relire, en saint Jean, cette célèbre allégorie (X, 1 sq.), et le commentaire du P. Calmes, p. 397. — Au point de vue de la théologie artistique, l'allégorie de la vigne devrait être étudiée sous une assez grande diversité d'aspects. Le seul motif des vendanges, par exemple, a une valeur très différente selon qu'on le considère dans l'art chrétien des premiers siècles ou dans celui de la Renaissance. Au vitrail de Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, les patriarches bêchent la vigne et cueillent le raisin, saint Pierre serre les vis du pressoir, et c'est le Pape, aidé des évêques, qui recueille « le nectar de vie ». Un attelage, conduit par les évangélistes, le transporte à travers le monde; la réserve est placée au cellier par un roi et des évêques. Les travaux de la vigne, dans ce curieux vitrail (XVIIe s.), ne sont donc pas faits par des enfants.

Dans le fourmillement d'enfants, ailés ou non, qui s'y trouvent, il en est qui s'occupent aux travaux de la bergerie. Le plus grand nombre, toutefois, est pris par les soins de la vendange. Ils la font avec ardeur, car la vigne dont il s'agit est extraordinairement chargée : or, il ne suffit pas de cueillir le raisin, il faut encore le transporter, dans des hottes, jusqu'au pressoir, puis l'y fouler et, entre temps, s'occuper encore de beaucoup d'autres petits travaux, — et aussi se reposer, puisque c'est la loi de la nature, et de Dieu. (12)

Voilà, certes, des ouvriers bien occupés. Ce sont les bons ouvriers de la vigne, ou plutôt du royaume de Dieu. Je ne puis du moins, quand je les regarde, me défendre de les comprendre de cette façon, eux et leurs travaux. Que dirait le Bon Pasteur, qui les accompagne, si je le soupçonnais d'avoir voulu présider, tout simplement, des jeux d'enfants?

Mais c'est peut-être s'arrêter trop longtemps sur les

(12) Je songe, en écrivant cela, au détail des deux petits personnages qui se trouvent à droite, et dans le haut, près du premier Bon Pasteur. Garrucci, qui l'avait remarqué, se contente de le décrire : « Le petit enfant qui est assis, sur la droite, au milieu des branches de vigne, a dans une main une coupe vide et, de l'autre, se frappe douloureusement le front, pendant qu'une fillette, aux ailes de papillon, lui montre sa coupe toute remplie de raisins. » M. Pératé y voit « une mignonne Psyché, aux ailes de papillon, (qui) apporte une corbeille de fruit à l'enfant Eros, qui s'afflige, tenant un *nid* d'où les oiseaux se sont envolés ». (*Arch. chrétienne*, p. 308.) Je n'ai pu réussir, en regardant sur place le sarcophage, à me convaincre de la sûreté de cette lecture. Il ne serait pas impossible d'en proposer d'autres... Les ailes de papillon, d'abord, ne sont probablement qu'une aile brisée, dont il ne reste que l'attache et, pour ce qui est du « nid », sa construction reste vraiment bien problématique. Le geste de l'enfant assis est néanmoins caractéristique, et l'autre enfant parait une fillette : elle est drapée et porte une corbeille de raisins.

œuvres artistiques de cette première période de l'art chrétien. Il est temps de conclure. Nous le ferons brièvement.

Quand il s'agit de mettre en lumière l'attitude de Jésus envers les petits enfants, j'entends que les images avec lesquelles on s'y essaiera nous doivent faire songer, avant tout, à ces deux choses capitales : premièrement, que Jésus leur a réservé une place dans son Royaume et, secondement, que cette place est une place de choix, sinon aux tout premiers rangs.

L'art chrétien primitif n'a pas essayé de le dire, c'est vrai, en représentant simplement Jésus au milieu des petits enfants. Mas il s'y est employé d'autre façon.

Il l'a fait selon les méthodes qui lui étaient familières, par voie d'allégorie et de sollicitations mystiques.

Et cela, sachons le reconnaître, lui a permis de réaliser, même au point de vue purement artistique, des compositions non moins instructives que ravissantes.

Il nous suffit, pour le prouver, de regarder avec un peu d'attention, à ce point de vue spécial, les enfants qui se rencontrent, assez fréquemment, parmi les sculptures des vieux sarcophages chrétiens.

*
* *

5. — Nous ne pouvons songer à donner le même développement aux considérations, que nous devons fournir, à la suite, sur les autres périodes de l'art chrétien. L'entreprise serait trop considérable. Elle le

resterait encore dans le cas où, évitant désormais de verser dans ce qui semble les à-côtés de notre véritable sujet, nous nous attacherions uniquement à l'étude du thème iconographique de « Jésus et les petits enfants ». Mais notre méthode ne se réduit pas à dresser des inventaires. Nous saurons donc nous tenir satisfait des quelques exemples nécessaires pour étayer les conclusions auxquelles nous voulons aboutir.

L'art byzantin, et aussi celui du moyen âge, ont été peu hospitaliers, en général, aux enfants. Leur représentation est donc assez rare dans les mosaïques comme dans les miniatures ou les tableaux. Elle n'y est pas d'autre part, quand on l'y trouve, franchement orientée vers les rythmes de beauté.

Cela est très remarquable. A une époque, par exemple, où les peintres d'Italie, dans leurs tableaux de la Vierge avec l'Enfant, trouveront, pour les traits de la Mère, des formules déjà exquises et singulièrement prenantes, ils continueront à donner au Fils une physionomie bien différente, qui va parfois jusqu'aux extrêmes limites de ce qui est notoirement déplaisant. (13) Le contraste est manifeste. Il sem-

(13) Je faisais déjà cette observation, il y a plus de vingt ans, dans les premières études que je publiais sur l'Ecole ombrienne. Un exemple typique est celui du tableau de Bonfigli à la pinacothèque de Pérouse. La Vierge y est tout ce qu'on peut imaginer de plus délicieux. Son profil, d'une pureté exquise, est arrêté avec une telle maîtrise d'art, qu'il demeure gravé à tout jamais dans les yeux de celui qui, une fois, a eu la douce joie de le pouvoir contempler. Le bambino, par contre, est, si j'ose dire, une horreur, tout simplement! Or, chose surprenante, les anges de Bonfigli redeviennent, à leur tour, tout à fait charmants. Voilà un exemple. Que d'autres, à la suite, y aurait-il à fournir, s'il fallait poursuivre à fond la solution de cet intéressant problème

blerait que tous ces artistes n'aient voulu évoquer, dans l'enfant, et même dans Celui qui est le plus accompli de tous, que la beauté cachée, celle de l'âme, et qui l'est tellement qu'elle demeure ineffable, ne pouvant se dire.

C'était encore une manière, si l'on veut, d'honorer la surnaturelle grandeur de l'enfance. Mais il faut reconnaître qu'elle était peu « artistique ». Elle persiste jusqu'à l'aurore de la Renaissance. Alors seulement on recommence vraiment, au point de vue artistique, à s'intéresser à l'enfance. Les œuvres des grands maîtres vont bientôt le prouver, et aussi leurs dessins. (14) Nous avons dit, en parlant du paganisme, qu'on ne peut toujours louer ces artistes des très belles choses que, dans ce genre de compositions, ils nous ont données.

Puisque, de façon générale, l'art de toutes les époques antérieures à la Renaissance s'est médiocrement

d'esthétique chrétienne! N'en serait-il pas un peu de la beauté comme de la vérité, de l'amour comme de la foi? Il les faut baignés de mystère. C'est la vieille leçon de la fable de Psyché. Les images les plus bienfaisantes, c'est un fait d'expérience, ne sont que bien rarement les plus belles.

(14) Les études d'enfants du Pérugin sont, à ce sujet, très suggestives, surtout si l'on tient compte des remarques de la note précédente sur les peintres de l'Ecole ombrienne. J'ai reproduit jadis quelques-uns de ces dessins dans mon ouvrage sur *la Jeunesse du Pérugin*. (Oudin, 1901, p. 315.) Ce sont des études d'après nature. On ne saurait donc prétendre que c'est uniquement d'après les monuments païens, et quand ils recommencèrent à être en honneur, que les artistes de la Renaissance s'attachèrent à la représentation de l'enfance. Mais ils ne tardèrent pas à s'inspirer trop visiblement de ces œuvres païennes. Ils le font alors tellement, et exclusivement, que leurs enfants, même dans leurs tableaux ou leurs sculptures à sujet religieux, n'intéressent plus la théologie artistique, sinon dans la mesure où elle a besoin de dire qu'elle veut s'en désintéresser. C'est la thèse que nous avons indiquée au premier chapitre de cet ouvrage.

intéressé à la représentation de l'enfance, on ne s'étonnera pas qu'il ait négligé de s'en occuper, de façon particulière, pour illustrer les textes évangéliques qui nous parlent des rapports du Christ avec les enfants. Il y a des exceptions. On peut en citer. Elles ne font que confirmer cette observation générale. C'est le cas, par exemple, pour l'art de Byzance, au cours de son très long développement.

Le motif de « Jésus et les petits enfants » est signalé par deux fois (N° 52 et N° 57) au célèbre *Guide de la Peinture* publié par Didron, en 1845, d'après un manuscrit du Mont-Athos. Mais il ne fait point partie du grand cycle d'images que l'art byzantin développe sur les murailles de ses basiliques ou à l'intérieur de leurs coupoles. Le grand art, — l'art vraiment officiel, si l'on veut, — ne le connaît donc pas. Cela n'a rien de surprenant, quand on songe aux données sur lesquelles ce grand art est organisé. L'art, plus intime des miniaturistes lui serait-il davantage hospitalier?

Le motif, toutefois, ne se rencontre que rarement, — du moins à ce que j'en sais, — dans les miniatures qui servent à illustrer, chez les Byzantins, les manuscrits des Evangiles. C'est précisément parce qu'il n'y est pas commun que j'ai voulu donner ici la description des petites images de l'Evangéliaire du onzième siècle de la Bibliothèque nationale, catalogué sous le N° 74, qui, par sept fois, rappellent ce sujet. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille attribuer une importance capitale à ces miniatures. Pas plus au point de vue de l'art qu'à celui de l'iconographie on ne saurait les dire glorieuses. Prestement enlevées, mais avec une monotonie facile qui ne tarde pas à paraî-

tre fastidieuse, tout ce qu'on en pourrait dire de plus élogieux c'est qu'elles sont, en tout cas, souvent amusantes, — pour parler comme les artistes. Il y manque la profondeur du sentiment et ce qui, même dans des miniatures, rappelle le grand art. Elles sont l'œuvre d'un enlumineur sans grand talent qui, suivant pas à pas le texte qu'il était chargé d'accompagner d'images, ne semble guère, en général, se soucier de la tradition iconographique : il ne le fait que dans les cas où elle lui est tellement présente qu'il serait bien empêché, alors même qu'il le voudrait, de s'en dégager. Il se laisse aller, pour le reste, à sa libre fantaisie Elle n'est pas extrêmement brillante. Bien qu'il ait, jusqu'à sept fois différentes, traité le sujet de « Jésus et les petits enfants », il n'a pas réussi à le faire de façon à s'imposer à l'attention de ceux qui le voudraient faire après lui. Il y aura profit néanmoins à voir de près comment il s'y est essayé.

En dressant le catalogue je distinguerai, comme je l'ai fait couramment dans tout ce travail, les deux épisodes, le *premier épisode*, — le deuxième, en réalité, dans la narration des Synoptiques, — étant celui de Jésus qui accueille, pour les caresser et les bénir, les petits enfants. On ne tardera pas à noter que, dans ses images et la façon de les construire, le miniaturiste confond assez facilement les deux épisodes. Mais ce n'est pas le moment de le dire. Pour plus de clarté je donnerai, avec les folios du manuscrit original, les numéros des planches de M. Omont, qui a récemment publié l'ensemble de toutes ses miniatures. (Berthaud, éd.)

CATALOGUE D'UN ÉVANGÉLIAIRE (B. N. Gr. 74).

MINIATURES ILLUSTRANT LE PREMIER ÉPISODE, C'EST-A-DIRE : JÉSUS FAISANT APPROCHER LES PETITS ENFANTS QUE LES APOTRES, AU CONTRAIRE, VOULAIENT ÉLOIGNER DE LUI.

N° 1. MT., XIX (fol. 38. OMONT, pl. 32, a). C'est notre figure 144. La scène se passe dans un terrain limité par un arbre, à gauche, et deux, à droite. Au centre, sur le siège byzantin à marchepied de construction classique, le Christ est assis : il se retourne à moitié, avec le geste bénissant, vers un groupe de petits enfants, sur la droite, que semblent lui présenter



Fig. 144.

des personnes parmi lesquelles est une femme avec un enfant dans les bras. A gauche, quatre personnages nimbés dont on pourrait dire, — à supposer qu'on ait encore présents à l'esprit les détails du récit évangélique, — que l'accueil n'est pas aussi hospitalier que celui de Jésus.

Voilà donc une première formule du motif de « Jésus et les petits enfants ». Son rythme est clairement arrêté. Jésus y accueille les enfants, en les bénissant, mais il ne les caresse pas, ni ne les embrasse, de même que les apôtres n'ont pas, à leur endroit, une attitude franchement inhospitalière. Cette discrétion générale d'exégèse n'est pas à dédaigner, bien qu'elle emporte avec elle une certaine solennité, et même quelque froideur, qu'on voudrait tempérée d'un peu plus de grâce.

N° 2. MC., X, 13-16 (fol. 85, pl. 75, b). Nous n'avons pas reproduit cette miniature. M. Omont la donne, dans une même planche, en même temps que la miniature qui accompagne, en saint Marc, le texte du deuxième épisode, c'est-à-dire « quel est le plus grand dans le royaume des cieux ». Cela permet de mieux comparer les deux épisodes, selon la rédaction de saint Marc où ils se trouvent très rapprochés l'un de l'autre (chap. X et chap. X).

Les deux images se ressemblent notoirement dans leur ordonnance générale. Elles présentent cependant des nuances appréciables. Sont-elles de nature à caractériser suffisamment les deux épisodes ?

Dans l'une, celle du folio 85, Jésus *bénit* un petit enfant. Il y a, sur la droite, un second petit enfant, puis deux autres encore dans les bras de leurs parents. Sur la gauche, un groupe de cinq apôtres. Pour la construction de la scène, un arbre, d'un côté et, de l'autre, une maison entre deux arbres. C'est bien le premier épisode « Jésus et les petits enfants », mais sans le geste inhospitalier des apôtres et celui, plein d'indignation, de Jésus. Le mauvais moment est passé. Jésus, s'il *ne caresse pas* les enfants, les bénit.

Nous décrirons plus loin l'autre miniature (N° 7). Elle nous montre, cette fois, Jésus qui parle, et non pas qui bénit.

N° 3. Lc., XVIII, 15-17 (fol. 143, pl. 128). La miniature ren-



Fig. 145.

ferme ici deux sujets. Le premier, à gauche, rappelle la parabole de la prière du pharisien et du publicain : elle précède immédiatement, en saint Luc (XVIII, 9-14), l'épisode de Jésus accueillant les petits enfants.

Il est ici représenté avec un peu plus de liberté d'imagination que précédemment. Ce sont les apôtres, au nombre de deux, qui présentent à Jésus les petits enfants, au cours d'un voyage, puisque la scène se passe dans une campagne vallonnée, au milieu des arbres. Jésus, debout, bénit un de ces petits, pendant que les autres s'approchent. Mais le texte nous apprend que les choses se sont passées différemment. « On lui amena des petits enfants... » Ce ne sont pas les apôtres, en tout cas, qui les amènent, puisque, tout au contraire, « voyant cela, ils les repoussaient ». La nuance est appréciable.

En résumé, il faut considérer dans cet épisode, indépendamment de la construction des lieux, qui est indéterminée, les personnages et leurs actions, ou leurs gestes, que précisent, ou non, leurs paroles. Les personnages sont le Christ, les en-

fants, ceux qui les présentent, pour être accueillis, et ceux, enfin, qui les empêchent de l'être. Les gestes de ces quatre groupes sont nettement caractérisés au récit évangélique. Il serait absolument impossible à un artiste de le faire aussi, dans une seule image, de façon satisfaisante. Il est évident que l'enlumineur de notre évangéliaire byzantin n'y a réussi complètement dans aucune des trois répliques qu'il en a tentées. Elles pèchent, chacune d'elles, par une trahison du texte, tout au moins, et quelquefois par plusieurs. Pouvait-il en être autrement ?

MINIATURES ILLUSTRANT LE SECOND ÉPISODE, C'EST-A-DIRE : QUEL EST LE PLUS GRAND DANS LE ROYAUME DES CIEUX ?

N° 4. MT., XVIII, 1-14 (fol. 35 v°, pl. 30). C'est notre figure 146.

Cette composition conviendrait plutôt à l'autre épisode, c'est-à-dire le premier, « Jésus accueillant les petits enfants, pour les bénir. » Car, si j'en vois un auprès de lui, sur lequel



Fig. 146.

il pose une main, pendant qu'il fait, de l'autre, le geste de celui)qui parle, trois personnages nimbés paraissant l'écouter, ou l'interroger, — et tout cela conviendrait à l'illustration du deuxième épisode, — j'aperçois un autre enfant, à droite, qu'un cinquième personnage, nimbé, éloigne très ostensiblement, au grand déplaisir du petit, autant que je puis en juger d'après sa figure, où ne se lit pas la satisfaction. Ce personnage nimbé n'aurait-il pas pour « complice » son voisin, celui dont le geste, qui s'adresse au Christ, indique bien une explication, sinon une protestation ? Ces deux saintes gens en tout cas, — considérez qu'ils portent le nimbe, — se sont interposés entre le Christ et le groupe des personnes assez nombreuses qui, sur la droite, lui amenaient des petits enfants. Cette formule, finalement, est intéressante. Elle ne convient pas spécialement, on l'accordera sans peine, à l'illustration de l'épisode « quel est le plus grand ».

Notre enlumineur, qui semble l'avoir compris, complète, ou corrige, sa première image, celle du folio 35 v°, par une seconde, au folio 36, qui est déjà plus satisfaisante.

N° 5. Toujours sur MT., XVIII, 1 sq. (fol. 36, pl. 31). C'est notre figure .

Cette image suffirait, à elle seule, pour illustrer la totalité du second épisode, — *à supposer* toutefois que, renonçant à mettre en image *ce que dit* Jésus, c'est-à-dire à l'illustration symbolique de ses paroles, on veut se borner à le montrer *qui parle*, en certaines circonstances qui, d'après le texte évangélique, peuvent se déterminer suffisamment.

Il s'agit, en somme, ne l'oublions pas, d'un discours de Jésus, et dont le véritable sujet n'est pas, ou du moins n'est pas uniquement ni principalement, la réponse à la question qui lui a été posée. Il s'agit de tout autre chose, pour Jésus, que de régler avec ses apôtres une simple question de préseance. Autant dire que le véritable sujet du discours de Jésus est le petit enfant qu'il a placé tout pres de lui, au milieu de ceux à qui il s'adresse et qui, si l'on ne veut pas tenir compte de la precision fournie par saint Marc, peuvent être, à la fois, et des apôtres et des disciples. De même



Fig. 147.

la scene, toujours en faisant abstraction de la rédaction de saint Marc, a pu se passer à Capharnaum, devant la maison, en plein air, non pas « quand il fut dans la maison ». (MC., X, 32) Saint Matthieu ne nous donne pas ces détails. Or, il s'agit pour l'instant d'illustrer sa rédaction.

Cela étant posé, reconnaissons que notre petite miniature le fait de façon suffisamment raisonnable. On y voit, au centre, le Christ assis, et qui parle. Ne soyez plus surpris de la solennité de son geste, et non plus de celle du siège sur lequel il est assis. Jésus qui parle est toujours, au XIIe siècle, Jésus enseignant : les artistes ne peuvent se défendre de le rappeler avec une certaine solennité, toute de convention, sans doute, qu'il ne faut pas leur reprocher. Le petit enfant est pres de lui : il n'y en a qu'un seul, comme il convient, sa seule présence résume toute son action dans l'épisode et Jésus, qui parle, ne se distrait pas de son discours pour le bénir ou le caresser. A la droite du Christ, je vois quatre personnages nimbés, c'est-à-dire des apôtres, puis, à sa gauche, un groupe de personnes assez considérable. Leur figure peu avenante ne suffit pas pour me persuader qu'ils sont

évidemment de méchants Juifs : ils peuvent être fort bien de bons Juifs et même des disciples, ce qui indiquerait que, pour notre artiste, les apôtres n'ont pas été les seuls à entendre le discours de Jésus sur l'éminente dignité de l'enfance. Tout cela, au point de vue de la théologie artistique, est vraiment irréprochable.

N° 6. MC., IX, 32-49 (fol. 84, pl. 75, a). La miniature qui accompagne la rédaction de saint Marc, je l'ai déjà remarqué, est beaucoup moins satisfaisante.

La scène, d'abord, est conduite absolument de la même façon que pour l'illustration de saint Matthieu : or, il y avait à tenir lieu des précisions qui sont le propre de saint Marc relativement à la maison, aux assistants, etc., et c'est justement en illustrant le texte de saint Marc que notre enlumineur ne nous les donne pas. Je trouve ici toutes sortes de personnes, alors que, toujours puisqu'il s'agit de saint Marc, je voudrais n'y voir que les seuls apôtres. Puis il y a deux petits enfants, non plus un seul : Jésus, qui ne parle pas, pose sa main droite sur la tête du petit et tient, dans l'autre main, le rouleau fermé, symbole de la parole silencieuse dont, pour l'instant, je ne saurais m'accommoder. Parmi les Juifs barbus du groupe de droite, j'en trouve aussi deux qui, dans leurs bras, portent des petits enfants. Cela fait, en somme, pour illustrer le second épisode, trop d'enfants : ils me font oublier, finalement, celui « qui est le plus grand ».

N° 7. LC., IX, 32-49 (fol. 12 , pl. 113). C'est notre figure 148. Après avoir illustré le texte de saint Matthieu et quand il en vint à celui de saint Marc, il se produisit déjà une certaine confusion entre les deux épisodes dans l'imagination de notre enlumineur. Il les distingue de moins en moins l'un de l'autre. En abordant le texte de saint Luc, cette confusion entre le rythme des deux épisodes va encore s'accentuer. Il s'est tiré d'embarras, pour illustrer le premier, en le spécialisant par son contexte, c'est-à-dire la parabole du pharisien et du publicain. (Cf. N° 3.) Ici, pour le second épisode, c'est la déroute complète de son exégèse.

Le Christ a bien, auprès de lui, un petit enfant, et il le bénit, pendant que, sur la gauche de la composition, quatre apôtres, immobiles, contemplent son action. Le Christ ne parle pas : il a, reposant sur son genou, le Livre, fermé, sur lequel il appuie sa main. Rien à dire, jusqu'ici. La formule, même, serait acceptable s'il y avait seulement, de l'autre côté, sur la droite, un groupe d'apôtres, comme à gauche et lui faisant pendant. Mais il en va tout autrement.

J'y vois en effet toute une escouade d'enfants qu'un saint personnage, — il est nimbé, — maintient à bonne distance de Jésus, et même qu'il repousse très notoirement, puisque ces petits ont déjà fait volte-face et que c'est à peine si, timidement, ils osent tourner leur visage vers celui dont ils s'éloignent, bien à regret, pour rejoindre leurs parents. (Fig. 148.)

Cette dernière image, il est à peine besoin de le dire, conviendrait fort bien à l'illustration du premier épisode. Nous y voyons, en effet, Jésus bénissant un enfant et les Apôtres, du moins l'un d'entre eux, écartant d'autres enfants qui, amenés par leurs parents, essayaient de s'approcher de lui. Elle s'ap-



Fig. 148.

plique beaucoup moins au second épisode, à supposer qu'il faille l'illustrer, directement et exclusivement, avec les détails extérieurs que le récit des Evangélistes nous en fait connaître.

Mais ces détails extérieurs suffisent-ils à mettre en bonne lumière ce qu'il y a de vraiment fondamental dans l'épisode « Quel est le plus grand »? Serait-ce faire comprendre assez clairement tout l'enseignement de Jésus, dans son grand discours sur l'éminente dignité de l'enfance, de nous le montrer simplement *qui parle*, avec ses Apôtres, comme auditeurs, et, au milieu d'eux un petit enfant? On peut en douter, car un trop grand nombre de ceux qui regarderont cette image de *Jésus qui parle* auraient eu besoin de savoir, au préalable, ce qu'il dit.

Il semble donc que les artistes seront toujours enclins à en revenir à la formule, beaucoup plus sug-

gestive, où se voit le geste bénissant de Jésus, qu'il soit accompagné, ou non, du geste peu hospitalier des Apôtres, par manière de contraste et d'opposition.

Or, cette formule commencerait à devenir possible, même pour illustrer le second épisode, lorsqu'on a commencé, comme nous l'avons fait dans notre commentaire, à en méditer soigneusement, les uns après les autres, les multiples enseignements. C'est encore là, en un mot, une bonne image du « saint accueil ». Et c'est en expliquant le deuxième épisode que nous avons été amenés à parler de l'enfant du saint accueil.



6. — Cette même formule se retrouve, avec les deux gestes caractéristiques de Jésus et des Apôtres, dans le plus ancien tableau d'artiste, signé et daté, qui, à notre connaissance, ait pour sujet le Christ accueillant les petits enfants. C'est une peinture de Cranach le Vieux, datée de 1538, qui se trouve actuellement au musée de Dresde. (15)

(15) N° 1924. Catal., p. 627. Dans le haut du tableau, en langue allemande, on lit le texte de saint Marc. Le Christ ne caresse pas les enfants, mais il les bénit. Ce sont de petits bébés, dans les bras de leur mère. Il y a, toutefois, au moins deux enfants un peu plus grands, et ceux-là sont habillés. A droite, le groupe des apôtres : ils parlent entre eux, semblant même discuter assez vivement et se détournent, en tout cas, de la scène qui se passe autour du Christ. C'est, en somme, l'attitude qu'avaient les apôtres dans la première de nos miniatures du 74 de la Bibliothèque nationale (fig. 144.) Mais elle est, dans Cranach, plus franchement inhospitalière : les apôtres, malgré le sévère avertissement de Jésus, continuent à se scandaliser, et nous, avec eux. C'est bien de cette façon que Cranach a voulu nous les représenter.

Il peut y en avoir de plus ancienne. Nous n'avons pas, en effet, la prétention de tout connaître et nous remercions à l'avance les savants qui, mieux documentés que nous le sommes actuellement, nous signaleraient, en Allemagne ou ailleurs, des tableaux antérieurs à celui de Dresde. Mais nous n'avons pas besoin d'attendre le résultat de leurs recherches pour affirmer que Cranach, en composant le sien, a fait tout autre chose que continuer, pieusement, une ancienne tradition iconographique.

Quoi qu'il en soit pour l'instant de cette question, et s'il nous est permis d'évoquer d'abord des souvenirs aussi personnels, ce nous fut une véritable surprise quand, à la veille de la grande guerre, alors que nous parcourions l'Allemagne pour chercher à y découvrir comment le motif iconographique de « Jésus et les petits enfants » était devenu peu à peu au dix-neuvième siècle, — car il l'est à peu près devenu, nous le dirons, — un thème allemand, nous nous trouvâmes en face de ce tableau de Cranach. Nous ne nous attendions pas, certes, à le rencontrer.

Ainsi, ce serait à ce vulgarisateur artistique de l'affreuse doctrine de Luther, à celui qui fut presque son peintre officiel, qu'il faudrait faire remonter l'honneur d'avoir mis, ou du moins remis dans la circulation le thème adorable de Jésus qui accueille les petits enfants?

Il le fait, comme le miniaturiste byzantin, en insistant de façon évidente sur l'opposition des deux gestes de Jésus et des Apôtres. Jésus est accueillant. Les Apôtres ne le sont pas du tout. Il est certain, pour le moins, qu'ils n'ont pas compris. Et c'est encore pis. Car Jésus ne s'est pas contenté de parler. Il a fait da-



Cl. Alinari.

Raphael. Mariage de la Vierge



Cl. Alinari.

Viti. L'Annonciation

vantage. Il a agi. Et les Apôtres, quand même, ne sont rien moins que convaincus.

Cranach a eu des élèves et des imitateurs. Mais n'exagérons pas la valeur d'art de leurs productions, pas plus, d'ailleurs, que leur valeur de religion. Elles sont médiocres l'une et l'autre s'il faut en croire les critiques allemands, les seuls que nous voulions citer, de peur qu'on ne suspecte notre impartialité. Ils ne sont pas tendres pour celui qui est, pourtant, un de leurs grands peintres nationaux. Quand on parle des œuvres de Cranach, écrit le savant Janssen, c'est à peine « s'il peut être question d'art ». (16) Et, pour ce qui est de la question de la religion ils sont encore plus sévères.

Celui qu'on a appelé « le grand peintre du saint Evangile » en aborde l'illustration, dans ses gravures comme dans ses tableaux, avec une âme vulgaire, visiblement fermée à tout sentiment un peu élevé et que nous savons, d'autre part, abominablement corrompue. Il a été en Allemagne, au seizième siècle, le grand pourvoyeur, sinon le seul, de cette nouvelle spécialité artistique, la pornographie religieuse, dont Luther, qui s'y entendait, avait fait une de ses plus redoutables machines de guerre contre le catholicisme. Quand il a une âme d'essence aussi misérable, un artiste ne peut comprendre les Saints Evangiles que de façon terre à terre, par ses dehors purement extérieurs. Il ne le fera jamais religieusement, même dans ses œuvres les plus importantes et, pour ainsi dire, les plus ecclésiastiques : « Les grandes

(16) JANSSEN, *la Civilisation en Allemagne*, trad. E. Paris, vol. VI, p. 21.

compositions exécutées par Cranach pour les églises paroissiales de Wittenberg et de Weimar manquent absolument de profondeur et d'originalité, ce sont des œuvres didactiques; elles mettent en relief des vérités doctrinales, mais rarement on y découvre une physionomie éclairée par la foi et l'amour. » (17) Tenons donc pour assuré que, pour traiter convenablement un sujet comme celui de Jésus accueillant les petits enfants, où domine la note de tendresse affectueuse, Cranach était, avant tout autre informé, parmi les moins qualifiés de tous les artistes.

Mais il y a autre chose. Quand on regarde une œuvre de ce peintre, on doit toujours se méfier d'y découvrir, pour le moins, une arrière-pensée de polémique et de satire anticatholique. Considérons le cas présent. N'était-ce pas une bonne aubaine, pour un Cranach, alors qu'il était penché avec une conscience déjà toute germanique sur le texte des Evangélistes pour en scruter, à la loupe, le détail menu, d'y découvrir un petit fait, bien authentique, où les Apôtres, certes, n'étaient pas en bonne posture, puisqu'ils allaient incontestablement à l'encontre des volontés bienveillantes du Christ et que celui-ci, d'autre part, le leur reprochait en termes formels, presque durement? Quelle trouvaille! Il ne s'agissait plus que de l'exploiter.

Car les véritables ennemis du Christ, pour les sectateurs de Luther, ce sont les Apôtres, avec leurs successeurs, le Pape et les prêtres, véritables « suppôts du diable »; ainsi qu'ils les désignent couram-

(17) C'est encore le jugement d'un critique d'art allemand, SCHNAASE. Nous l'empruntons également à Janssen, *loc., cit.*

ment. (18) Ils ont appelé à la rescousse, pour le démontrer, toutes les ressources de l'imagerie, la grande et la petite, celle qui se glisse sournoisement, sous forme de feuilles détachées, d'almanachs ou de cartes à jouer. Il ne faut rien négliger, ni la petite artillerie, ni la grosse. Et, sans tarder, le succès est venu démontrer la bonté de l'entreprise, en la légitimant. Luther le proclame, triomphalement, dans sa lettre de 1525 à l'archevêque de Mayence: « L'homme du peuple est maintenant très bien instruit; il comprend que le clergé ne vaut rien. Sur toutes les murailles, à tout propos, sur le premier bout de planche venu, récemment jusque sur des cartes à jouer, on lui montre les prêtres et les moines tels qu'ils sont en réalité, de sorte que son cœur se soulève de dégoût toutes les fois qu'il rencontre un homme d'Eglise, ou qu'il en entend parler. »

L'image de Jésus accueillant les petits enfants, construite à la façon de Cranach, c'est-à-dire en mettant en bonne évidence le mauvais accueil des Apôtres, serait donc de celles-là que Luther lui-même aurait déclarées louables et tout à fait dignes d'être vulgarisées. Voilà qui donne à penser. Faudra-t-il en dire finalement, et tout bien considéré, qu'elle n'est peut-être pas, réalisée de cette manière, ce qu'on pourrait désirer de plus catholique?

***

7. — Voici maintenant une autre aventure. Et c'est

(18) J'ose à peine indiquer, même dans une note, l'abominable série de gravures que Cranach publia, en 1545, en col-

encore, chose assez surprenante, en Allemagne qu'elle va se passer.

Après être demeurée pendant deux siècles, à la suite de la Réforme et au point de vue de l'art, en dehors du grand mouvement de la culture européenne, — il n'y a jamais eu, en effet, d'art protestant, — l'Allemagne, au lendemain d'Iéna, commença à se demander si peut-être, pendant tout ce temps, elle n'avait pas fait fausse route. C'était déjà résoudre la question que d'avoir consenti, enfin, à se la poser franchement.

Nous n'avons pas à montrer ici comment l'histoire de la renaissance, en Allemagne, de l'art, de la patrie et de la religion est intimement liée à celle du romantisme allemand, au début du dix-neuvième siècle. Nous en avons dit quelques mots ailleurs, dans une étude sur les Primitifs allemands, et ce n'est pas le moment d'y revenir. (19) Qu'il nous suffise de rappeler que cette renaissance fut avant tout catholique. Elle fut même « romaine ». Elle s'accomplit, en effet, lorsque l'Allemagne, se souvenant de l'exemple donné au douzième siècle par l'empereur Frédéric II, réapprit le chemin de Rome, centre de toute foi et de toute beauté.

La renaissance, au dix-neuvième siècle, de la pein-

laboration avec Luther, sous le titre d'*Image de la Papauté*. M. Paquier l'a reproduite en entier au quatrième volume de sa traduction de *Luther et le luthérianisme* du R. P. Denifle, qui en avait donné simplement la description.

(19) Voir *Revue du clergé français*, vol. LXVIII, N° 408, p. 433. Cet article sur les primitifs allemands n'était que le commencement d'une série d'études dont nous avons ajourné la publication à des temps meilleurs... à supposer que le moment puisse revenir où il serait permis à un honnête homme de s'occuper de nouveau avec quelque sympathie des choses d'Allemagne.



FIG. 149. VOGEL, *Jésus et les enfants.*

ture allemande fut l'œuvre, en grande partie, d'Overbeck et de son école. Or, parmi les sujets que tous ces artistes ont abordés avec le plus de complaisance, celui de Jésus accueillant les petits enfants occupe certainement le tout premier rang. Cela est d'autant plus remarquable qu'aucune autre Ecole, avant eux, n'avait témoigné d'une telle préférence pour ce sujet. Il devient alors, en Allemagne, un sujet classique, de ceux-là qu'abordent, régulièrement, tous les artistes qui entreprennent une illustration de l'Evangile.

Ils le font, ayons la loyauté de le reconnaître, dans un tout autre esprit que le vieux Cranach. L'attitude des Apôtres n'est plus soulignée, dans leurs compositions, avec une insistance déplacée et quelque peu équivoque. Ils commencent à s'apercevoir, d'autre part, que le sujet de « Jésus et les petits enfants » est de ceux-là dont la richesse ne se peut épuiser en une seule image. Il donne lieu, en effet, à plusieurs compositions assez notoirement distinctes les unes des autres. Toutefois ils s'atachent plus particulièrement aux aspects gracieux et émotifs du sujet. Cela n'est pas, chez des Allemands, aussi inattendu qu'on pourrait le supposer. Mais ils ne savent pas toujours y mettre la mesure et la discrétion nécessaires. Et cela, encore, n'est pas fait pour nous étonner.

On ne peut s'empêcher de le faire remarquer dans le tableau de Vogel de Volgenstein, actuellement à l'Académie des Beaux-Arts, un des plus connus de toute la série. (Fig. 149.) La construction de ce groupe ne manque pas d'intérêt. Certaines des figures ne sont pas sans charme, surtout si l'on peut oublier, ou ne pas savoir, les modèles classiques qui

les ont notoirement inspirées. Nous dirons encore que la composition du tableau est attendrissante et que sa photographie, chez tous les éditeurs italiens, est une de celles qui, — même à Florence! — se vendent le plus. Il convient donc de s'incliner devant



Fig. 150.

l'incontestable popularité du tableau. Mais il ne serait pas impossible d'en discuter le bien fondé.

Cet attendrissement trop voulu ne va pas sans nous inquiéter quelque peu. Les gestes de Jésus, si caressants qu'ils puissent être, devraient toujours rester des gestes divins. Dans Vogel de Volgenstein, ils le

FIG. 150. OVERBECK, *Jésus et les enfants*.. Il nous a semblé superflu de multiplier les exemples de compositions allemandes de ce genre. On en trouvera d'ailleurs facilement, dans le commerce, de nombreuses reproductions.

sont si peu que nous continuons à rêver d'un artiste qui saurait nous les montrer, pour traduire les mêmes choses, un peu différents.

Or, il n'en manque pas, surtout en Allemagne, qui ont réussi à les rendre, au point de vue émotif, encore un peu moins divins. (20)

La composition d'Overbeck a plus de tenue artistique et de sérénité religieuse. Nous le reconnaissons. Mais elle traite, à dire vrai, un autre sujet. Ce serait le début du second épisode évangélique, « quel est le plus grand dans le royaume des cieux ». Jésus, qui s'est arrêté sur la route, vient de s'asseoir. Les Apôtres se sont arrêtés avec lui, ils reçoivent du Maître la réponse à la question qu'ils discutaient entre eux, quelques instants auparavant. Jésus la leur donne, après qu'il a placé près de lui un petit enfant. Il parle. (Fig. 150.)

Rien à reprendre à tout cela, pas même l'attitude

20. On en trouverait aussi en France, où les images de piété sont loin d'être toujours à l'abri de toute critique. On comprendra que nous nous abstenions d'en proposer. Elles seraient particulièrement délicates quand il s'agit de se prononcer sur le degré d'émotivité qui convient à une image de piété, surtout quand elle est destinée spécialement à cette catégorie de personnes, grandes ou petites, dans lesquelles domine la sensibilité.

Le cœur a ses droits. Il a même ses exigences. L'imagerie religieuse doit les satisfaire. Elle y est autorisée, dans le cas présent, par le texte évangélique. Il y a en effet le verset de saint Marc : « Et *complexans* eos, et imponens manus super illos, benedicebat eos. » (Mc., X, 16.) Je ne traduirais pas, avec certains : et les ayant pris dans ses bras..., mais très franchement, comme le P. Lagrange : et il les embrassa et les bénit en leur imposant les mains.

Mais il y a façon et façon de donner, même à des petits enfants, cette marque de tendresse bienveillante. La façon allemande, c'est là tout ce que j'ai dit, ne me semble pas toujours la bonne façon. Et j'ai ajouté en note, pour être juste, que notre imagerie, en France, se ressentait trop souvent de l'influence, qui est incontestable, de cette façon-là.



S. Bourdon. Jésus et les Enfants



Poussin. Moise sauvé des eaux



Bonfigli. Vierge et Anges

des Apôtres dont on peut croire, si l'on veut, que « la conversion » a été aussi soudaine et définitive qu'Overbeck l'a imaginée, en leur donnant une attitude si contrite. Il suffirait de penser que l'artiste, se souvenant de Cranach et ne voulant pas l'imiter, a pris le discours de Jésus après le passage où, avec un visage aussi sévère, sans aucun doute, que ses paroles, il leur disait : si vous ne vous convertissez, etc... Peut-être leur dit-il précisément : celui qui aura scandalisé un de ces petits... Voilà qui a fait réfléchir les Apôtres. Ils commencent à trembler. Ils demandent grâce. Ils se sont mis à genoux.

L'imagerie religieuse allemande se contente plus à l'ordinaire, aujourd'hui, de représenter Jésus qui bénit les enfants. C'est une formule qu'elle répète, assez prosaïquement, sans beaucoup s'occuper des variantes intéressantes qu'on lui pourrait donner.

On trouvera facilement dans la circulation, où ils sont abondamment répandus, des exemplaires de ces sortes d'images.

L'Allemagne, avant la guerre, avait pris soin d'en assurer, à Paris surtout, le commerce lucratif. C'est à son école que nous apprenions, couramment, comment le Christ avait aimé les petits enfants. (21)

*
* *

8. — On ne devrait pas conclure de ce que nous venons de dire au sujet de l'Allemagne que les autres

(21) Je veux donc féliciter M. Bouvet, quand il a cherché une image de frontispice pour ses *Premières notions d'Instruction religieuse* (De Gigord, éd., 1912), d'avoir eu le cou-

pays, depuis la Renaissance, se sont complètement désintéressés du motif de « Jésus et les petits enfants ». L'art flamand, par exemple, ne l'a pas ignoré, comme le prouve le tableau de Spranger, artiste du seizième siècle, actuellement au musée de Bruxelles. C'est une composition pittoresque et très mouvementée : elle annonce déjà la façon un peu théâtrale dont certains artistes contemporains, Tissot en particulier, aimeront à traiter le sujet. On y voit beaucoup d'enfants, en plus de ceux qui sont présentés à Jésus par leur mère. L'œuvre n'est pas déplaisante. Mais elle ne semble point particulièrement remarquable pour ce qui serait de l'émotion religieuse.

Une enquête quelque peu poussée montrerait que la France, sans même tenir compte de ses Bibles à gravures et de ses estampes (Fig. 151), n'a pas, elle non plus, méconnu le sujet, bien qu'elle ne s'en soit pas fait une spécialité. (22) Nous pourrions citer

rage de s'évader de l'emprise allemande en demandant à M. Maurice Denis de lui dessiner une composition originale... Elle l'est peut-être un peu trop, même en faisant abstraction de ce vestiaire emprunté aux magasins du Pont-Neuf, ou à la Belle-Jardinière, qui a fourni à M. Denis les costumes de ses enfants. Il reste entendu que c'est une « image symbolique ». Elle représenterait, tout simplement, « Jésus au milieu des enfants ».

(22) Il y aurait, à ce sujet, tout un travail à faire sur la contribution que nos livres à gravures apporteraient à l'iconographie du motif. Nous avons renoncé à faire état des documents que nous avions réunis, et qui sont encore trop incomplets. C'est donc simplement à titre d'indication que nous avons reproduit une petite gravure de Blessibois (fig. 151). Elle illustre, avec beaucoup d'autres, un livre intitulé *les Palmes du Fils de l'Homme ou la Vie de Jésus-Christ*, publié, à Châtillon-sur-Seine, en 1674. La légende qui l'accompagne en indique le sujet : « Jésus déclare à ses apôtres l'humilité par l'exemple d'un enfant. » L'image est, nous l'avouons, peu caractéristique. Elle pourrait aussi bien s'expliquer de

quelques peintres, — de véritables artistes, ceux-là, — qui n'ont pas dédaigné de l'aborder. Le seul reproche grave qu'on pourrait leur adresser serait même, précisément, de l'avoir traité avec une conscience trop préoccupée des exigences artistiques, sans l'être au même point des exigences parallèles de la dévotion.

Notre musée du Louvre, avec les deux tableaux de Jouvenet et de Sébastien Bourdon, suffirait amplement à le prouver, au moins pour ce qui concerne le dix-septième siècle. Arrêtons-nous quelques instants devant ces deux compositions. Nous continuerons, en les regardant, à mieux comprendre les textes évangéliques que nous étudions : c'est là, ne l'oublions pas, le principal objet de ces quelques notes archéologiques et artistiques.

Le tableau de Jouvenet a déjà pour nous ceci d'excellent que nous pouvons lui donner comme titre : l'enfant du saint accueil, au sens où nous l'avons précédemment expliqué. Il représente, en effet, Jésus accueillant les enfants que leurs parents viennent lui présenter. L'accueil peu hospitalier des Apôtres n'y est pas souligné. Mais il s'y trouve suffisamment indiqué par quelques petits détails que découvriront sans trop de peine ceux-là qui auraient, je suppose, besoin de s'en souvenir. Jésus, qui parle, accueille gracieusement, dans le même temps, les petits enfants. La preuve qu'ils sont accueillis de cette façon, je la trouve dans ceci que plusieurs sont déjà tout

beaucoup d'autres façons. On la trouve, dans le livre de Blessibois, qui sert, de fait, à illustrer encore d'autres scènes de l'Evangile. C'était, comme on sait, la pratique courante de ces vieux livres à gravures dans lesquels une image avait plus d'un ré-emploi.

près de lui. Ils contemplent tous le bon Maître avec une jolie attitude de doux ravissement, même ceux-là qui en sont encore assez éloignés.

Il y manque, dira-t-on, les caresses et la bénédiction de Jésus, que les textes évangéliques autorisent à représenter. Mais on ne peut montrer en même temps, dans une seule image, Jésus qui parle, et Jésus qui caresse ou qui bénit. Il faut choisir. Je ne me plaindrai pas, quant à moi, de ce que Jouvenet, obligé de s'arrêter à un parti, ait pris celui de nous montrer, de préférence, Jésus qui parle. Ne sont-elles pas déjà, ses paroles, une très douce caresse? Elles en ont, du moins sur les enfants, la subtile efficacité. Ils en sont tout remués. En voici, pour le dire, qui mettent gentiment la main sur le cœur. Et tous, nous l'avons remarqué, ont un visage d'extase. J'en arrive finalement, quand je m'arrête sur ces détails, qui sont parfaits, à négliger l'impression, d'abord peu favorable, d'une composition trop notoirement artistique. Elle tenait peut-être, principalement, au décor que le peintre avait cru devoir lui donner.

Nous sommes alors au dix-septième siècle, à une époque où les artistes, tout pénétrés du culte des grands souvenirs de l'antiquité, ne pouvaient se défendre de donner comme décor à leurs compositions de belles et savantes architectures. Celles de Sébastien Bourdon, dans son tableau du Louvre, ont du moins la prétention d'évoquer le lointain Orient. (Pl. X.) Elles ne manquent pas d'assurer un certain charme à tout le tableau. Il est cependant par trop théâtral. Et nous savons que la rencontre de Jésus et des petits enfants s'est passée dans un décor d'une simplicité beaucoup plus grande. Tous les autres dé-

tails de la composition se ressentent de cette erreur initiale.

Elle manque de simplicité. Le personnage principal, qui est évidemment le Christ, n'y a pas, dans



Fig. 151.

l'ordonnance générale, la place qu'on s'attendait à lui voir occuper. On ne réussit à le découvrir qu'après l'avoir assez laborieusement cherché. Le sujet du tableau n'en est pas, pour cela seul, immédiatement éclairci. Il faut presque être averti au préalable de ce qu'il veut représenter, c'est-à-dire Jésus et les petits enfants. On pourrait, sans beaucoup de difficulté, l'interpréter d'autre façon.

Lavallée, en 1812, analysait ainsi ce tableau . « Sé-

FIG. 151. Ancienne gravure française de BLESSIBOIS. Nous devons croire, puisque son auteur nous l'affirme, qu'elle se rapporte à l'épisode de Jésus et des petits enfants. Elle porte, en effet, cette légende : *Jésus déclare à ses Apôtres l'humilité par l'exemple d'un enfant.*

bastien Bourdon a supposé que le Christ s'est arrêté aux portes d'une grande ville, qu'il s'est assis sur les degrés de quelque édifice, et qu'il s'entretient avec ses disciples de quelque point de morale dont l'importance captive leur attention. Trois de ces disciples sont assis comme leur maître, quatre autres sont restés debout devant lui. A peine le bruit de son arrivée s'est-il répandu, que des femmes sont accourues avec leurs enfants. A la frayeur de celui qui court se cacher dans le sein de sa mère, et à la manière dont le Christ en enveloppe deux autres de son bras protecteur, on reconnaît que les disciples ont voulu écarter ces innocentes créatures. On le reconnaît encore, tant les expressions sont justes, à l'attitude tout à la fois espiègle et fière des deux enfants placés sur le devant, qui semblent s'enorgueillir de la protection que le Christ leur accorde, et dire au disciple assis sur le premier plan : Maintenant que votre maître a parlé, vous n'oserez plus nous repousser. Mais l'instant précis de l'action représentée est celui où Jésus prononce ces paroles mémorables : Laissez les petits enfants venir à moi.

« C'est ce dont il est impossible de douter en examinant le geste dont il indique les deux enfants qu'il tient embrassés, et la sévérité dont son front s'est armé en adressant la parole à ses disciples. Ceux-ci l'écoutent avec un étonnement mêlé de respect. Nulle improbation ne se peint dans leurs traits. On y remarque simplement un peu de confusion de leur brutalité, et de n'avoir pas mieux lu dans la pensée du Christ. Les deux mères que l'on voit prosternées auprès du Christ, celles qui sont groupées derrière elles, sont pleines de grâce et d'élégance. D'autres

figures plus éloignées, de belles fabriques, des palmiers, des arbres pittoresquement semés, enrichissent encore cette belle composition de l'un des plus grands peintres de l'Ecole française. »

*
* *

9. — Nous n'avons pas hésité à reproduire, malgré sa longueur, cette appréciation du tableau de Sébastien Bourdon. Elle est intéressante. Nous y voyons, en particulier, comment un critique d'art du temps de Napoléon Ier ne reculait pas, quand il avait à juger un tableau de religion, devant des considérations, d'ordre franchement religieux, qui sembleraient peut-être un peu bien naïves à plusieurs de ceux qui, de nos jours, sont devenus les arbitres souverains de la critique artistique en matière de religion. Leur autorité fait loi. Il faut quelque courage pour tenter de s'y soustraire. Cet exemple ne laisse pas de nous y encourager, au moment de conclure ce chapitre.

Il est déjà long, lui aussi. Et toutefois, nous devons le redire une fois de plus, en le terminant, nous sommes loin d'en avoir épuisé toute la matière. Il ne contentera que médiocrement ceux qui abordent, de nos jours, l'étude des thèmes iconographiques. Mais nous ne nous étions pas proposé de leur procurer ce contentement. Et nous ne pouvions espérer le faire, en nous mettant à l'œuvre, puisque la méthode que nous y voulions employer devait être, elle aussi, le contraire de celle qui a toutes leurs préférences.

Nous partons, en effet, de l'étude des textes évangéliques, non pas de celle des documents artistiques,

qui ne viendra qu'en second lieu. Car les textes, pour nous, sont antérieurs aux images, et non pas, réciproquement, les images aux textes. Nous nous appliquons donc, d'abord, à bien pénétrer le sens de ces textes. Nous y mettons toute la conscience possible, jusqu'à laisser supposer que nous aurions presque la prétention de rivaliser, sur le terrain de l'exégèse, avec les savants dont c'est, franchement, la spécialité. Mais ces doctes spécialistes, s'il leur arrivait, par aventure, de nous lire, ne se feraient à ce sujet aucune illusion. Ils rendraient hommage, du moins nous l'espérons, à notre conscience et à notre bonne volonté. Mais ils s'apercevraient bien vite que, même dans notre étude des textes inspirés, la théologie nous préoccupe déjà beaucoup plus que l'exégèse proprement dite. C'est le dogme, en effet, qui demeure notre grand souci. Et le dogme, ajouterons-nous, dans la mesure surtout où il intéresse plus directement la piété et la dévotion du peuple chrétien.

Quoi qu'il en soit de cette nuance, nous cherchons d'abord à bien connaître les textes évangéliques, dans leur interprétation la plus authentiquement ecclésiastique. Puis, à la suite, nous commençons seulement à nous demander de quelle façon il faudrait s'y prendre, avec des images, pour les illustrer convenablement, autrement dit pour les « mettre en lumière », et cela en vue de concilier, aujourd'hui et dans l'état actuel de notre culture religieuse, les besoins de la meilleure exposition du dogme, avec ceux de la piété et de la dévotion populaires... C'est encore de la théologie, de celle-là qu'on pourrait appeler la « théologie artistique ».

Mais cette préoccupation n'est pas nouvelle. Elle a

été celle de tous les artistes qui depuis les origines du christianisme, sous le contrôle et avec la collaboration plus ou moins accentuée de l'Eglise, se sont mis, avec leur art, au service de la religion. Il y a, en général, la tradition. Il y a aussi pour chaque texte sacré d'importance, en particulier, ou du moins il peut y avoir, (23) une tradition spéciale. C'est ce qu'on appelle un thème iconographique. Nous essayons, s'il existe, de le déterminer. Il peut être, en effet, de ceux-là qui, déjà parfaitement arrêtés, ne demandent qu'à être conservée et soigneusement respectés. C'est ainsi que nous en arrivons à nous occuper nous aussi, en quelque manière, de l'histoire de l'art. Ce ne sera toujours, néanmoins, que de cette espèce d'art dans lequel il entre de la religion, avec cette réserve encore que, dans *l'art religieux*, l'élément *religion* nous intéressera le plus et nous occupera même, à peu près, exclusivement.

Notre position est donc tout le contraire de celle de nos modernes historiens de l'art religieux qui, abordant l'étude d'un thème iconographique, prétendent le faire au point de vue exclusivement artistique, autant dire des initiatives purement personnelles, en se tenant en marge de toute considération d'autorité doctrinale, de celle-là, principalement, qui est l'autorité des Saints Livres et de l'Eglise qui nous ap-

(23) Le fait de rencontrer plus d'une fois à travers les âges, et même à des époques très éloignées l'une de l'autre, des images traitant un même sujet ne suffirait pas pour affirmer l'existence d'une véritable tradition iconographique. C'est un peu le cas, à mon avis, pour le thème de « Jésus et les petits enfants ». En tout cas, la tradition, si elle existe, ne commencerait guère qu'avec la Renaissance. Et elle n'a jamais été, — ce dont il ne faut pas se plaindre, — une tradition nettement assurée. Cette constatation sera bien faite pour encourager l'initiative, sinon l'audace, des artistes de demain.

prend à les lire et à les illustrer. Ils peuvent, en conséquence, s'y employer en dilettantes, uniquement pour le plaisir, et y trouver l'occasion de charmants ouvrages. C'est un espoir que nous ne pouvons nous flatter, pour ce qui nous concerne, de réaliser. Notre méthode, comme le but que nous poursuivons, ne sauraient être de l'ordre des choses plaisantes. Il y entre trop de religion. Et, quoi que nous fassions, nos plus beaux discours se terminent, presque fatalement, comme un sermon.

Cela dit, nous n'avons plus guère qu'à rappeler, en terminant ce chapitre sur le thème iconographique de « Jésus et les petits enfants », la thèse que nous avions énoncée, au début, avant même de le commencer.

— On ne saurait illustrer suffisamment, avec une seule image, le thème de « Jésus et les petits enfants », même en s'en tenant à ses aspects extérieurs et pittoresques : il faut encore, pour ce qui est de ses prolongements mystiques, recourir aux images symboliques.

L'étude que nous avions faite, aux chapitres précédents, des deux épisodes dans lesquels se résume excellemment l'Evangile des petits enfants, nous avait montré, avant même que cette étude fût entièrement terminée, (24) une richesse de doctrine et d'enseignements pratiques qui dépassait de beaucoup, par son importance et sa complexité, le cadre tout préparé, et comme construit d'avance, où la

(24) Ne pas perdre de vue, en effet, qu'il nous reste à expliquer la fin du deuxième épisode. Nous y consacrerons nos deux derniers chapitres.

tradition iconographique, quand elle commence à se manifester, semblait les vouloir contenir. Non, certes, le thème iconographique de « Jésus et les petits enfants », quelle que soit la formule artistique avec laquelle on l'arrête, ne saurait illustrer suffisamment, avec une seule image, toute cette admirable doctrine. Elle ne le ferait même pas dans le cas où, sacrifiant tout ce qu'elle a de plus profond et de vraiment essentiel, c'est-à-dire l'affirmation de la loi intime du Royaume, elle ne l'illustrerait qu'en rappelant les circonstances extérieures dans lesquelles, en ce cas spécial, elle fut promulguée.

N'y a-t-il pas, d'abord, deux épisodes, et non pas un épisode unique? La seule façon littéraire avec laquelle, au récit évangélique, ils sont construits, ne permet pas de les fondre ensemble, quand on les illustre, dans une seule et même formule. Elle ne le permettrait pas même dans le cas où l'on ne voudrait considérer seulement dans les deux épisodes, que le saint accueil de Jésus, comme s'il n'y avait que cela d'important.

Prenez les uns après les autres, dans chacun de ces épisodes, tous les détails particuliers qui en arrêtent, au point de vue artistique, la physionomie, — c'est d'abord la construction du lieu, puis la mise en place des personnages, à commencer par le Christ et en finissant par les simples « figurants », dont plusieurs le sont de façon authentique, ensuite l'exacte détermination de leurs gestes, qui sont successifs, d'où la nécessité de les sérier, en s'aidant des paroles que ces gestes doivent évoquer, — alors vous verrez qu'il est impossible, sans appauvrir misérablement leur richesse particulière, de les vouloir évoquer tous les

deux, d'un seul coup, en une seule et même présentation.

Il en est donc de ces deux textes comme de beaucoup d'autres dans les Saints Evangiles, dont on ne soupçonne qu'à la longue tout ce qu'ils renferment de pieuse doctrine. Ce sont des mines dont les filons, depuis qu'on les exploite, semblent presque aussi riches qu'au jour où, pour la première fois, on avait commencé à les suivre et à les fouiller. Quelle erreur de croire que, d'un seul coup, on en aurait liquidé tout le contenu! Il faut s'y reprendre à plusieurs fois. On y fait sans cesse de nouvelles trouvailles. Et le fond ne s'épuise jamais. S'il semble, parfois, ne plus rien donner, c'est qu'on le travaille mal ou qu'on a tout à fait cessé de l'exploiter pieusement.

Mais l'art, tant qu'il reste véritablement un art, c'est-à-dire une «activité»,—*ars, agere,* — ne saurait connaître ce genre de déchéance. Au service de la religion, il sera toujours vivant. C'est pour cela que l'art chrétien se renouvelle sans cesse. Il est, substantiellement, toujours le même et, accidentellement, par l'exquise variété de ses manifestations vitales, toujours nouveau. Il n'existe, en quelque manière, qu'à la condition de toujours se renouveler. Il s'étiole, il languit, il semble bien près de mourir, quand il se contente de dire, tout prosaïquement, ce que l'art des temps qui ne sont plus avait dit avant lui. Le voici au contraire qui renaît, avec une jeunesse du printemps, quand il se laisse de nouveau pénétrer par le grand soleil qui est la Vérité évangélique, Vérité toujours jeune, et qui ne saurait vieillir.

On peut se demander si ce fut un véritable progrès, pour l'art chrétien, d'avoir illustré tout l'Evangile

des petits enfants, à un moment donné, en le réduisant à la formule qui, plus ou moins habilement présentée, nous montre simplement le Christ au milieu des enfants, alors qu'il les caresse et qu'il les bénit.

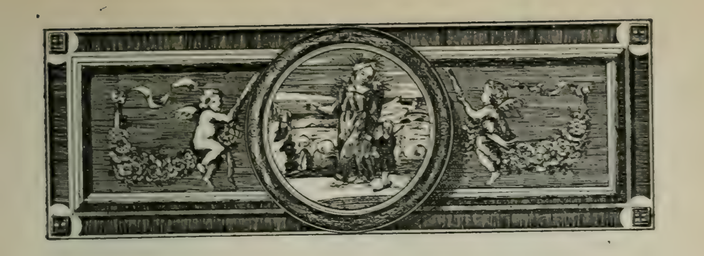
L'art des premiers siècles qui, littéralement parlant, ne pouvait ignorer ce geste, ne s'est pas attardé à le représenter, directement et expressément. Il a préféré en montrer la signification profonde, dans l'horizon du Royaume et de la vie éternelle. Non, certes, il n'a pas ignoré ce beau geste de Jésus! Mais il l'a considéré avec des yeux largement ouverts aux lumières surnaturelles, pour en suivre, uniquement, les prolongements mystiques. (25) De là tout un autre cycle de représentations. Sa richesse est très grande. Elle l'est tellement qu'on ne sait plus dire, au juste, où elle s'arrête. Il semblerait presque que, dans l'art chrétien primitif tous les prétendants au Royaume et ceux, à plus forte raison, qui y sont déjà admis, — tels les bons ouvriers de la vigne, — sont tous, presque également, comme des petits enfants. Pour symboliques qu'elles soient, ces images, ce sont encore des images qui, toutes délicieuses et faisant beaucoup songer, illustrent avec un heureux à-pro-

(25) On peut dire de l'art du haut moyen âge, quand il se plaît surtout à nous représenter *Jésus qui parle*, — rappelez-vous les miniatures byzantines de l'Evangéliaire de la Nationale, — qu'il s'arrête encore à mi-chemin dans la recherche des prolongements mystiques des gestes divins. Il nous montre Jésus qui parle, non pas Jésus qui caresse et qui bénit. C'est fort bien. Mais il ne nous montre pas encore ce que Jésus dit. L'art chrétien primitif, par contre, considère surtout ce que Jésus dit, au moment où il parle, et ces divines paroles, qu'il recueille pieusement, il les met en images. On suivra mieux ce procédé au dernier chapitre, en étudiant les représentations du Bon Pasteur. On le retrouve, dans celui-ci, aux observations que nous avons proposées sur les enfants qui vendangent.

pros, et dans son entière plénitude, l'Evangile des petits enfants.

Nous en avons déjà considéré quelques-unes. Nous allons en rencontrer d'autres dans les chapitres suivants, où nous traiterons des anges, puis du Bon Pasteur et des petits agneaux. Et, remarquez-le, il fallait y venir pour achever le commentaire, que nous avions un moment interrompu, du second épisode évangélique qui traite de Jésus et des petits enfants.





CHAPITRE XI

LES ENFANTS ET LES ANGES

Il ne faut pas mépriser les enfants : ils sont, sur la terre, comme autant de petits anges, et ils ont pour les protéger, dans le ciel, les anges les plus élevés en dignité, ceux de la Face de Dieu.

1. — Nous avons interrompu le commentaire du deuxième épisode évangélique au moment où Jésus, dans son discours, parlait du scandale des enfants. C'était un sujet infiniment triste. Mais il fallait bien nous y arrêter, si lamentable qu'il fût, puisque le Christ, dont nous méditons les enseignements, en avait parlé lui-même, et avec une telle énergie.

Toutefois, quand il s'agit des enfants, le plus grand péril, peut-être, n'est pas là. Car, s' « il est nécessaire que le scandale arrive », il reste, quand même, que son horreur est telle qu'elle suffira, du moment que nous y songeons, pour nous empêcher de le causer.

Il n'en va pas de même pour cette autre erreur de

conduite qui consisterait à négliger les enfants, comme si notre zèle pouvait trouver, afin de s'exercer utilement, un meilleur terrain. C'est une erreur de ce genre, on s'en souvient, qui a motivé tout cet enseignement du Christ au sujet des enfants. Il va y revenir, derechef, maintenant qu'il est sur le point de le terminer.



Fig. 152.

Jésus exhorte de nouveau les Apôtres, à qui il s'a-

FIG. 152. Dans une M majuscule, *Saint Michel terrassant le dragon*. On aura du premier coup, en regardant cette image, le sentiment du manque d'harmonie, dans ce chapitre, entre le texte et son illustration. Nous ne chercherons pas à l'atténuer. Il provient de ce que les anges, dans les saintes images, sont représentés le plus généralement, et presque uniquement, en tant qu'ils remplissent auprès des hommes une mission de protection ou de salut, et encore, ce qui est le cas pour saint Michel, comme vainqueur du Démon, l'éternel ennemi: ils n'ont rien à voir, dans tous ces cas, avec les enfants, dont nous allons les rapprocher. Et quand ils commencent à pouvoir l'être, c'est-à-dire en tant qu'ils les honorent, ou qu'ils les protègent, l'art, pour nous y faire songer, sera bien obligé de leur attribuer les apparences de ceux qui doivent s'acquitter efficacement de ce genre de mission : il ne les représentera pas avec des formes enfantines. Il le fera seulement quand il voudra faire songer qu'ils sont de purs esprits : alors il évoquera leur essence spirituelle, avec le minimum de formes matérielles, en les faisant semblables à de petits enfants. Il leur en donnera la jeunesse et toutes les gracieuses apparences... mais alors, humiliées comme elles le sont, forcément, nos modestes images ne pouvaient plus traduire, avec quelques traits de plume, les beaux anges des artistes, quand ils deviennent semblables aux petits enfants.

dresse plus particulièrement, à ne pas mépriser les enfants, et il va leur en donner deux nouveaux motifs.

Le premier est que ces petits enfants, bien loin de mériter le mépris, sont dignes, au contraire, d'être honorés, et grandement, puisque Dieu, pour leur faire honneur et sans doute, encore, pour les protéger, leur a donné, dans le ciel, les anges des plus hautes hiérarchies, ceux que les Saintes Ecritures appellent les Anges de la Face de Dieu.

Le second motif sera tiré de l'estime et de l'amour particuliers que lui-même, Fils de Dieu, veut leur témoigner. Venu sur la terre pour sauver tous les hommes, sans exception, il est le Bon Pasteur, qui aime également toutes les brebis de son troupeau. Il n'en veut, de parti pris, négliger aucune. Mais il y en a, cependant, dont il s'occupera de façon plus particulière : ce sont les plus petites et, pour les sauvegarder, il n'hésitera pas, si cela devient nécessaire, à paraître négliger tout le reste du troupeau.

Nous voici donc amené à parler ici, à propos des enfants, et des anges et du Bon Pasteur. Ce sont deux thèmes assez importants et, d'autre part, assez différents l'un de l'autre pour que nous les traitions, chacun d'eux, séparément.

Abordons, en premier lieu, la question des anges. Nous nous y arrêterons un peu plus longuement, peut-être, qu'il eût été nécessaire de le faire. Voici pour nous excuser.

Après avoir tant appuyé sur ceux qui, émules des mauvais anges, scandalisent les enfants et se font les pourvoyeurs de l'enfer, nous ne pouvions mettre moins d'insistance à parler des bons anges, afin d'en-

courager ceux qui, à leur exemple, protègent les enfants et les acheminent vers le Christ. Un livre sur les enfants, d'autre part, serait incomplet, et mal venu, s'il ne s'y trouvait pas, à quelque endroit, une vision du Paradis. Or, c'est bien ici, en commentant les paroles de Jésus citées tout à l'heure, qu'il fallait essayer de la donner.

*
* *

2. — Les enfants et les anges!

Quel joli titre pour un chapitre de livre, et même pour un livre tout entier! Par la seule musique des mots avec lesquels il s'énonce, il nous enchante déjà et les lèvres, en le prononçant, s'entr'ouvrent, comme d'instinct, pour un sourire : les enfants et les anges! Quel titre accueillant! On n'en pourrait souhaiter, d'autre part, de plus riche de promesses. Il évoque, à lui seul, tout un monde d'images familières et, ce qui est rare quand les images nous bercent très doucement, aussi pures et aussi bienfaisantes qu'elles sont délicates et charmantes.

C'est l'art, et c'est aussi la vie, qui associent ensemble, d'exquise façon, les enfants et les anges. Ecoutons leur double enseignement. Nous verrons, à la suite, que celui de Jésus, loin de le contredire, le confirme, au contraire, en y ajoutant de nouveaux motifs pour associer ensemble, religieusement, l'image des enfants et celle des anges.

L'art, ce charmant témoin de la vie, nous fournit à foison ces sortes d'images. Il le fait dès l'instant où, sans renoncer complètement aux symboles, il commence à vouloir exprimer sous des formes hu-



FIG. 153. *Saint Gabriel*, à Venise.

maines la beauté surnaturelle de l'enfant. Alors, sans plus tarder, il assimile sa représentation à celle des anges, de même que, pour évoquer celle des esprits angéliques, il se plaît à leur attribuer des formes enfantines. Et les anges des artistes, à mon avis, (1) sont d'autant plus des anges qu'ils restent, davantage, semblables à des petits enfants.

L'ange des annonciations, il est vrai, échappe ordinairement à cette règle, et je ne l'ignore pas. Mais vous entendez bien que pour les célestes ambassades, qu'il s'agisse d'aborder Zacharie, ou la Vierge ou Joseph, un angelot n'aurait pas été suffisamment qualifié. Il n'a pas, cependant, l'apparence, ni l'allure, d'un vénérable diplomate, bien qu'il en possède la sagesse. C'est, au grand maximum, un adolescent. Et s'il n'a plus, tout à fait, la taille d'un enfant, il en garde toujours la candeur et l'exquise pureté.

Ainsi en va-t-il encore pour l'ange tutélaire. (2) Sa

FIG. 154. *Niccolo Alunno*, peintre ombrien du XVe siècle. La Vierge trônant, avec l'Enfant Jésus, et des petits anges adorateurs ou qui font de la musique.

(1) Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Il y en a même, je ne l'ignore pas, qui professent une opinion diamétralement opposée. Mais ce ne sera pas encore aujourd'hui, et dans un livre comme celui-ci, que j'entreprendrai de la discuter.

(2) Je dois encore, dans une note, ajouter *ordinairement*, comme je l'ai fait, dans le texte, pour l'ange des annonciations, puisque je sais qu'il y a des exceptions et que je comprends, d'autre part, qu'il faut qu'il y en ait. L'Ange gardien, en effet, n'est pas toujours représenté, comme je voudrais qu'il le fût, avec les apparences de la jeunesse, sinon de la maturité. Sainte Françoise Romaine, par exemple, voyait habituellement auprès d'elle son Ange gardien sous la figure d'un petit enfant de neuf ans. Et je me demande si les enfants, quand ils regardent une image représentant l'Ange gardien, ne préfèrent pas, de beaucoup, le voir, comme eux, tout petit. Ils en éprouvent un véritable plaisir, car, selon l'adage, *similis simili gaudet*. Il n'y a pas un seul enfant qui, interrogé sur les apparences qu'il suppose à son Ange gardien, ne vous réponde qu'il est, comme lui, tout petit.



FIG. 154. *Niccolo Alunno* (XV° s.)

mission protectrice exige en effet que, pour donner confiance, il n'ait pas les mêmes apparences fragiles de celui qu'il doit protéger. L'ange Raphaël, par exemple, qui accompagna le jeune Tobie au cours de son voyage difficile, avait, disent les Saints Livres, l'apparence extérieure d'un beau jeune homme. (3)

L'archange Michel, enfin, qui conduisit à la bataille contre les anges révoltés les légions d'anges fidèles, ne pouvait évidemment pas se représenter sous la forme d'un petit enfant. C'est un guerrier. Il en a les mâles apparences. Il en porte l'armure et, même après la victoire, il tient, virilement, la lance ou l'épée.

Ces trois anges sont souvent associés dans les anciens tableaux de dévotion. Ils y ont, tous les trois, l'apparence d'un adolescent. (Fig. 164.)

Mais ce sont là des anges dont la personnalité, comme la mission, est tout à fait exceptionnelle. Nous considérons ici, en général, la multitude des anges anonymes, cette foule dont le nombre est si grand que, pour en évaluer seulement la portion de

FIG. 155. *Fra Angelico*, à Pérouse. La Vierge, avec l'Enfant Jésus, et des anges qui tiennent dans leurs mains des corbeilles de roses.

(3) « Tunc egressus Tobias, invenit *juvenem splendidum*, stantem præcintum, et quasi paratum ad ambulandum. » (*Tob.*, V, 5.) Cet ange a un nom : il s'appelle Raphaël : « Le saint ange du Seigneur, Raphaël, fut envoyé pour guérir Tobie et Sara. » (*Tob.*, III, 25.) Quand pour le première fois il est rencontré par le jeune Tobie, celui-ci le salue en ces termes : « D'où es-tu, bon jeune homme, *bone juvenis*. » (V, 6.) Le doute n'est pas possible. L'ange de Tobie n'avait pas les apparences d'un enfant. Mais Tobie lui-même, ce qu'oublient trop souvent les artistes, avait depuis longtemps passé l'âge où l'on est un enfant, et nous l'avons fait remarquer au début de ce livre (chap. IV, 4.)



FIG 155. *Fra Angelico*, à Pérouse.

service auprès du trône de Dieu, il faut le faire avec les paroles du prophète Daniel :

— Mille milliers le servaient et une myriade de myriades se tenaient debout devant lui. (4)

Comment les artistes, devant l'émerveillement de cette vision éblouissante, réussiront-ils à nous en faire sentir, sans trop l'humilier, l'ineffable splendeur? Ils auront la ressource, je le sais, de donner à tous leurs anges, uniformément, l'apparence classique des Chérubins, — ces anges dont la forme corporelle se réduit à une tête qu'auréole, en l'encadrant, plusieurs paires d'ailes, — comme on le voit, par exemple, dans les Paradis des peintres de Venise. Mais s'ils veulent, comme ils y sont autorisés, attribuer à ces bienheureux esprits une forme moins éloignée de la nature humaine, ils lui donneront, pour ne pas l'humaniser trop complètement, l'apparence extérieure d'un petit enfant.

Fra Angelico est le seul qui n'ait pas eu besoin de rajeunir ainsi ses anges pour leur conserver le charme ineffable et très pur des formes enfantines. Si grands qu'il les fasse, il leur donne toutefois, comme il la voit, une âme d'enfant. Mais c'est le rare privilège de ce bienheureux artiste. On a pu le lui

(4) « Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei. » (*Dan.*, VII, 9.) C'est un détail de la célèbre vision du prophète Daniel dont les artistes se sont régulièrement inspirés, au moyen âge, pour leurs représentations du Jugement dernier. Le nombre des anges est donc incalculable. Il dépasse, dans l'ordre de la quantité, tout ce que nous pouvons imaginer. Le lecteur avait besoin d'en être averti pour qu'il ne soit pas surpris lorsque, sur la fin du chapitre, je mobiliserai une si grande quantité de ces anges au service des petits enfants.

envier, comme faisait Michel-Ange. (5) On n'a jamais réussi à le lui ravir.

Les anges, — si j'en crois donc les artistes que je connais, et que j'aime le mieux, — les anges sont comme des petits enfants.

Ils en ont les formes menues. Ils en ont aussi les actions naïves et gracieuses. Jusqu'au pied du trône de Dieu, où les appelle leurs célestes fonctions, ils ont, comme les enfants, mille petites façons de s'amuser gentiment. Et seraient-ils vraiment des enfants si, par surcroît, ils n'étaient jamais distraits? Or, je ne me trompe point, parfois ils le sont.

Regardez, par exemple, les anges musiciens, ceux qui chantent, dans les paradis des peintres d'Ombrie, les louanges du Très-Haut ou celles de la Vierge. Ils lisent leurs cantiques sur de grands missels enluminés, comme les enfants de chœur au lutrin. Mais ils le font avec une application inégale. Ils donnent souvent l'impression d'un petit chantre qui ne va pas bien en mesure et qui est toujours sur le point de se tromper. Ou encore, ils chantent de mémoire, ce qui est bien imprudent, et même, les yeux demi-clos, en

(5) « Il faut, disait Michel-Ange, que ce bon moine ait visité le Paradis et qu'il lui ait été permis d'y choisir ses modèles. » Cela est surtout vrai à propos des anges du bienheureux artiste. Et Vasari : « Aussi bien, paraît-il que les esprits bienheureux ne peuvent, dans le ciel, être autrement ou, pour mieux dire, s'ils avaient un corps, ils ne pourraient être autrement. » (*Vite*, éd., Le-Monnier, IV, 30.) Fra Angelico, qui est un saint, voit les anges, en quelque manière, avec des yeux transfigurés. C'est à cause de cela qu'il les voit, presque toujours, sous la forme d'adolescents. J'ai montré ailleurs qu'il ne fallait pas se flatter trop vite, en matière d'art, de posséder soi-même ce rare privilège de la transfiguration des sens artistiques. Voir à ce sujet l'*Art, la Religion et la Renaissance*, p. 439 sq. Téqui, éd., 1910.

même temps que les lèvres, ils laissent visiblement, à côté d'eux, se fatiguer leurs petits compagnons. Ce sont des enfants. J'en ai même remarqué qui, en plein concert et au lieu de suivre attentivement leur partie, s'amusaient avec un petit oiseau.

Toutes ces imperfections, ce qui est extraordinaire,



Fig. 156.



Fig. 157.

ne me paraissent pas déplacées dans ces chœurs angéliques. Elles me plaisent, au contraire, et je les dis charmantes, tellement je suis persuadé que les gestes des anges, dans la mesure où nous les pouvons imager, doivent être semblables à ceux des petits enfants.

Fig. 156 et 157. Melozzo da Forli (xve s.), deux *Anges musiciens*, à Saint-Pierre de Rome. Les anges musiciens de la Renaissance italienne sont le plus ordinairement des adolescents. Il n'en manque pas cependant qui restent franchement des enfants. Les sculpteurs florentins ont trouvé des formules exquises pour les petits chanteurs qu'ils ont mis au-devant de la tribune des chantres de leurs cathédrales. Les peintres vénitiens, de même, ont des anges musiciens qui sont tout à fait charmants. Ceux de Carpaccio et de Bellini, en particulier, ont une grâce naïve qui n'a jamais été surpassée.

Autour de l'Enfant Jésus, qui vient de naître, leur ravissement se traduit avec des petites mines aussi caressantes que ravies : il ne faut rien moins que la présence de leur Dieu pour les tenir à distance respectueuse du berceau. Alors, pour se consoler, ils se mettent à chanter, ou encore, se donnant la main, ils forment autour de lui une ronde dont les spirales, parfois, s'élèvent doucement dans les airs, comme une fumée d'encens. Quand le petit Jésus est un peu plus grand, alors ils lui apportent des fleurs, ou un petit oiseau, et s'amusent gentiment avec lui. Ce sont des enfants.

Leur douleur aussi bien, comme leur joie, n'a-t-elle pas la même façon de s'exprimer? Autour de la croix, où Jésus achève de mourir, regardez les vols d'anges que les pieux artistes y ont suspendus, et qu'on retrouve aussi dans les Descentes de croix aux multiples variantes. Est-il possible de donner à leur angélique détresse une manifestation plus naïve et plus émouvante? Ainsi pleurent et se lamentent les enfants, sans être capables de doser savamment, à cause de ceux qui les regardent, l'expression de leur chagrin. Ils sont exagérés, c'est certain. Et pourtant, bien loin de les trouver ridicules et d'essayer de les raisonner, nous aimons encore, ne serait-ce que pour notre propre consolation, à les voir ainsi pleurer.

***

3. — Et les petits enfants sont comme des anges.

Ils ne leur sont pas tout à fait semblables, à coup sûr, puisqu'ils ne sont pas, comme eux, de purs es-

prits. Mais dans l'association d'esprit et de matière qu'est un enfant, la matière est, pour ainsi dire, réduite à son minimum. Et de là vient, comme dans les



Fig. 158.

œuvres les plus achevées, la perfection de cette association.

Ce minimum de matière est presque, pour l'enfant, comme s'il n'était pas. A cause de cela, il est dit « innocent », et il l'est, en toute vérité. Il ne peut se nuire à lui-même, comme nous l'a fait remarquer Jacques de Voragine, et il ne peut nuire aux au-

Fig. 158. Partie supérieure de *la Gloire du Paradis*, mosaïque de Saint-Marc, à Venise, sur les cartons du Tintoret (XVIe s.). Au centre d'un grand cercle de lumière, *la Colombe*, symbole du Saint-Esprit, puis, sur les côtés et assis, *Dieu le Père* et *Dieu le Fils*. Mais les trois augustes Personnes de la Sainte-Trinité disparaissent presque, — et cela n'est pas à louer, — au milieu de la foule d'esprits angéliques dont le Tintoret a essayé de nous donner l'éblouissante vision. Les Chérubins y dominent, avec les Séraphins. On y trouve encore, bien qu'ils n'y soient pas nettement caractérisés dans leur office, les anges des autres hiérarchies, exception faite pour celui, le plus grand de tous, qui occupe le centre de la composition, dans le bas. C'est un ange annonciateur; il porte aux élus le message qui leur confirme, de la part du Christ, la certitude de leur appel à la gloire : *Venite benedicti Pa (tris mei)*.

tres (6). Il ne deviendra susceptible de le faire qu'aux approches de l'adolescence, quand il commencera à entrer dans « les années de discrétion ». Pour l'instant, il en est incapable. En parlant de son corps il pourrait l'appeler très justement, avec le bon saint François d'Assise : *mon frère* et même *mon cher frère le corps*, car ce n'est pas, pour lui, un frère ennemi. Il le traite, comme il convient, en ami qu'on peut ignorer, et justement pour le mieux convaincre que c'est la meilleure façon de rester toujours bien ensemble.

L'enfant, tant qu'il demeure véritablement un enfant, ne semble pas savoir ce que c'est d'avoir un corps. Il faudra, pour l'amener à le soupçonner, l'invite brutale, ou sournoise, du tentateur. Ce sera au cours d'un de ces drames intérieurs et secrets qui rappellent, de tout point, celui de la chute de nos premiers parents. Alors seulement ses yeux s'ouvriront, et il sera, comme le reste des pauvres humains, celui qui sait...

Encore convient-il de ne pas lui expliquer trop crûment qu'il est celui qui ne sait pas. Ce serait déjà, et Dieu nous en préserve! courir le risque de le scandaliser. (7)

(6) Voir plus haut, chapitre VI, 5, quand il a été question des saints Innocents.

(7) Nous protestons vivement, avec une véritable horreur, contre ceux qui ont osé prétendre qu'il pouvait y avoir une *éducation scientifique* de l'innocence des enfants, et même des jeunes gens. La science n'a que voir dans une entreprise aussi délicate. Cf. *Morale surnaturelle*, le paragraphe « Innocence et ignorance », p. 210. Téqui, éd., 1913. Il y a encore la polissonnerie, écrite ou parlée, qui consiste à se jouer, en la blaguant, de l'ignorance des enfants. Certains romanciers très connus se sont fait, dans ce genre, une spécialité fructueuse. Elle est abominable.

Les petits enfants sont comme des anges. De même que, par la subtilité de leur nature, les anges sont plus près de Dieu que de l'homme, ainsi, à cause de leur innocence, les enfants se rapprochent davantage



Fig. 159.

de la perfection angélique que de celle, toujours troublante, de l'homme. Ce sont, en quelque manière, des anges égarés sur la terre. On ne doit pas trop s'étonner, bien que cela soit toujours triste, si leurs frères du ciel témoignent d'une telle hâte à venir parfois les reprendre à la terre pour les introduire, sans plus attendre, dans le beau Paradis.

Voilà ce que nous dit Reboul, le gracieux poète, dans une petite pièce de vers, jadis populaire, et qu'on aime encore à relire, bien qu'elle ne soit pas

Fig. 159. *Deux chérubins*, d'après la formule du Pérugin (XVe s.). L'art chrétien se conforme anciennement, pour représenter les Chérubins, à la fameuse vision d'Ezéchiel : « Je compris que c'étaient des chérubins : chacun avait quatre faces, et chacun avait quatre ailes, et une ressemblance de mains d'hommes était sous leurs ailes. » (Ez., X, 21.) A l'époque de la Renaissance, comme on le voit, l'image s'est quelque peu simplifiée : une tête enfantine et trois paires d'ailes.

ciselée avec la perfection laborieuse des poésies d'aujourd'hui.

Un ange au radieux visage
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressembles,
Disait-il, oh! viens avec moi.
Viens : nous serons heureux ensemble;
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse;
L'âme y souffre de ses plaisirs;
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi! les chagrins, les alarmes,
Viendraient troubler ce front si pur,
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur!

Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau.
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, prit son essor
Vers les demeures éternelles.
Pauvre mère!... ton fils est mort.

Les enfants sont comme les anges! C'est de ce

nom, très doux, que leurs parents aiment à les appeler. Ils sont les anges du foyer: ils en sont la lumière, qui éclaire, et la chaleur, qui réconforte. Ils le sont

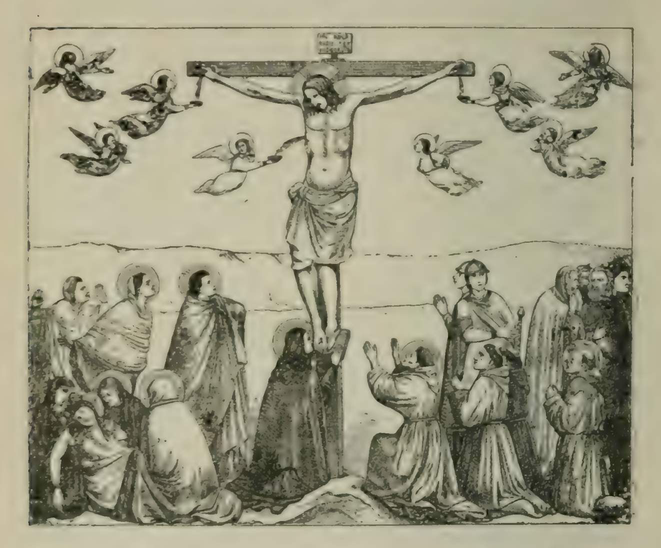


Fig. 160.

de telle façon qu'un foyer sans enfants est, sinon un enfer, du moins un foyer presque toujours désolé : il lui manque en effet ce qui évoque le mieux, sur cette terre d'exil, la vision du Paradis.

Ceux-là mêmes le savent et le disent, — tel Victor

FIG. 160. *Les anges dolents et qui pleurent*, au grand Calvaire de GIOTTO (XIVe s.), dans la basilique d'Assise. C'est le seul exemple que nous donnerons d'une catégorie d'anges qui, à partir du XIVe siècle, va devenir d'une richesse et d'une variété vraiment surprenantes. Et alors, pour se lamenter tout à leur aise, et plus pieusement, les anges vont commencer à se faire **tout petits**.

Hugo, — qui ont renoncé à comprendre la surnaturelle grandeur de l'âme des enfants. Il semble, quand ils continuent à leur donner le nom, et les secrètes perfections, de la nature angélique, qu'ils essaient de se consoler du désespoir où ils se sont enfermés de ne jamais connaître du Ciel que ces reflets terrestres qui les ravissent, quand même, tout en les désespérant.

Ne vous étonnez donc plus qu'une mère très ten-

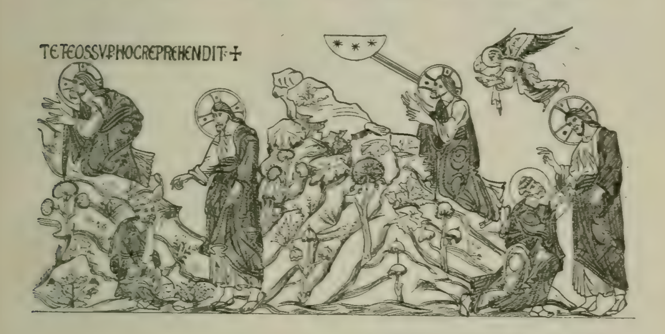


Fig. 161.

dre, et qui apprécie comme un gage céleste le petit enfant qu'elle tient dans ses bras, répète sans cesse, en le couvrant de caresses :

— Mon ange! mon petit ange!

Elle préfère dire, encore, car elle sait bien qu'un seul ange ne fait pas le Paradis, pas plus qu'une seule hirondelle, le printemps :

— Mes anges! mes petits anges!

Fig. 161. *L'ange du Jardin des Oliviers*, mosaïque de Saint-Marc, à Venise. On est satisfait de trouver, au moins dans cette ancienne mosaïque de Venise, un ange qui, descendant du ciel, n'approche pas le Christ avec un calice dans les mains. C'est, en effet, un ange consolateur et il s'apprête, on le voit, à le prouver.

Le père de famille, lui aussi, est de ceux-là, s'il reste chrétien, qui regarde ses enfants comme des messagers du ciel, envoyés de Là-Haut pour l'y faire toujours songer. Il les accepte, il les désire et, pour le reste, il les confie principalement à la douce Providence de celui qui les lui a octroyés. Il sait, car elle le lui a promis, qu'elle veillera sur eux avec le même soin qu'elle apporte à veiller sur le lys des champs et sur les petits oiseaux.

Quand il est tombé, — je le sais, — sur le champ de bataille, la dernière parole qu'il a prononcée avant de mourir, le père héroïque et martyr, ce fut :

— Mes anges! mes petits anges!

Ce sont eux, je n'en doute pas, qui lui ont fait escorte, avec son Ange gardien, jusqu'au seuil des demeures éternelles.

Et là-bas, au foyer où il ne reviendra plus, l'épouse, toute en larmes, a répété comme lui, en regardant les pauvres enfants :

— Mes anges! mes petits anges!

Mais, tout en le disant, voici que sur son visage, et malgré tant de larmes, l'aurore d'un sourire, doucement, commençait à se dessiner. Car les anges, comme les enfants, ont le secret de consoler les tristesses les plus amères, cette tristesse fût-elle, comme au Jardin des Oliviers, la tristesse d'un Dieu qui agonise, et qui va mourir (8).

(8) « Alors lui apparut du ciel un ange qui le fortifiait. » (Lc., XXII, 43.) C'est seulement après cette apparition de l'ange, et pendant sa prière, que Jésus dit : « Père, si vous le voulez, éloignez de moi *ce calice.* » Les artistes, avec une distraction impardonnable, en ont conclu que, venant à la suite de l'apparition de l'ange, *ce calice* avait été apporté par lui. Ils le font alors descendre du ciel avec un calice dans les mains.

Saint Michel n'est pas ici produit pour condamner l'ange avec

4. — C'eût été une cruauté bien inutile, presque un sacrilège, de faire alors observer à cette mère éplorée qu'elle ne respectait pas suffisamment, dans sa manière de dire, la correction théologique avec laquelle il convient de parler et des anges et des enfants.

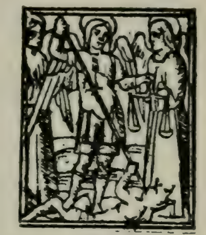


Fig. 162.

Mais, pour la consoler dans sa très grande douleur, il est des choses que je pouvais lui suggérer qui, inspirées par l'enseignement de Jésus, lui permettaient encore d'associer le nom des anges à celui de ses petits enfants.

Voici, en effet, ce que le Christ disait à ses Apôtres :

— PRENEZ GARDE DE MÉPRISER AUCUN DE CES PETITS,

FIG. 162. *Saint Michel et le pèsement des âmes*, vignette d'une *Légende Dorée de* Nicolas PETIT. Présentation sommaire d'un sujet que l'art du moyen âge a souvent traité, et avec toutes sortes de variantes. Dans la balance, par exemple, on voit souvent une petite figure : elle ne représente pas un enfant mais, sous les formes enfantines, l'âme d'un défunt au lendemain de sa séparation d'avec le corps. C'est en effet de cette façon que l'art chrétien représente régulièrement les âmes. Ainsi, dans les images de la mort de Marie, on voit l'âme de la Vierge que Jésus, après avoir accueillie, confie aux anges qui la doivent emporter dans le ciel. C'est « l'assomption de l'âme de la Vierge », ou, plus exactement, sa mort, ou sa Dormition, qu'il ne faut pas confondre avec l'Assomption proprement dite, qui est le transport miraculeux de son corps dans le ciel.

le calice dans ses mains... Tout bien considéré, je veux bien y consentir, et cela même n'irait pas pour me déplaire, dans l'ordre des pieuses transpositions, si l'on veut supposer que, loin d'être un calice d'amertume, c'est un calice de consolation, le calice angélique qui nous vient de là-haut, en même temps que le pain angélique, comme l'appelle saint Thomas. Aux grandes douleurs, en effet, conviennent les grandes consolations. Et comment en pourrait-on souhaiter de plus efficace que la très sainte Eucharistie, dont le calice, comme l'hostie, est le symbole!

CAR JE VOUS DIS QUE LEURS ANGES, DANS LE CIEL, VOIENT SANS CESSE LA FACE DE MON PÈRE, QUI EST DANS LES CIEUX. (9)

Quelle est exactement, dans ce texte, la portée de l'enseignement de Jésus?

D'après l'opinion communément reçue, — et j'ai besoin d'attirer l'attention sur ce fait que j'aurai proposé, en premier lieu, l'opinion communément reçue, — Jésus parlerait ici de l'ange à qui a été confié, spécialement, le soin de chacun de nous, au cours de notre pèlerinage terrestre, et qu'on appelle, à cause de cela, l'*Ange gardien.*

Les anges, en effet, ne jouissent pas en égoïstes de

(9) « Videte ne contemnatis unum ex his pusillis; dico enim vobis, quia angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est. » (MT., XVIII, 10.) Ce verset est toujours emprunté au même épisode évangélique. C'est la continuation d'un même discours de Jésus. Il ne faut pas l'oublier. Car ces paroles, sur lesquelles nous allons nous arrêter, n'ont leur plénitude de signification que dans la mesure où on les rattache à celles qui précèdent et à celles qui vont suivre. Ne perdez pas de vue que Jésus parle pour répondre à la question que se sont posée les apôtres : quel est le plus grand dans le royaume des cieux? Sa première réponse, qui fut une action, a été de placer au milieu d'eux un petit enfant. Alors seulement il a commencé à leur parler et ce fut pour leur dire : Convertissez-vous. Il leur a expliqué, par la suite, comment ils devaient le faire. Je passe sur les détails. Mais qu'on se souvienne comment, en dernier lieu, il leur parlait du scandale, à eux, ses apôtres, et toujours à propos des petits enfants. Cela vous paraît un peu dur. Mais n'oubliez pas, d'une part, que le collège apostolique, à ce moment-là, comptait encore un Judas et que, de l'autre, tout le discours reste comme teinté de sévérité par la rigueur même de son exorde : En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez, etc. Or, cette conversion ne serait pas suffisante du fait de ne pas scandaliser ce petit enfant, qui est toujours là, au milieu d'eux, et, en général, tous ses semblables. *Il ne faut pas le mépriser*, voici ce que Jésus va leur demander. En d'autres termes, il faut l'honorer. Alors intervient l'argument des anges. Il ne restera plus qu'à dire : il faut l'aimer. Ce sera, pour finir, l'argument du Bon Pasteur. Et tout cela, dans l'enseignement de Jésus, se tient admirablement.

l'éternelle béatitude. Ils s'occupent aussi des hommes. Ils ont reçu de Dieu la mission de les protéger :

— Car il ordonnera pour toi à ses anges de te gar-



Fig. 163.

der dans toutes tes voies; ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre la pierre; tu marcheras sur le lion et sur l'aspic, tu fouleras le lionceau et le dragon. (10)

FIG. 163. *Saint Michel et saint Gabriel, qui « portent sur leurs mains », l'Enfant Jésus, dans un médaillon.* Mosaïque d'une petite tribune de Saint-Marc, à Venise. Voir le texte et la note 10.

(10) « Quoniam angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum. Super aspidem et basilis-

Ils sont donc devenus, en quelque manière, les serviteurs des hommes. Ils le sont du moins en ce sens, qu'en se mettant au service des hommes, ils s'emploient encore, en les servant, au seul service auquel ces bienheureux esprits puissent s'employer, et qui est le service de Dieu.

— Ne sont-ils pas tous, dit saint Paul, des esprits *en service*, envoyés comme serviteurs pour le bien de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut? (11)

Et le Catéchisme romain explique ainsi la parfaite convenance de cette mission qui leur a été confiée : « C'est, en effet, par un trait de la Providence divine que les anges ont été chargés de garder le genre humain et de protéger tous les hommes pour les préserver des accidents qui pourraient les menacer. De même que les parents qui voient leur fils entreprendre un voyage sur une route ennemie et périlleuse leur adjoignent des gardes et des défenseurs, ainsi, dans ce voyage qui nous mène à la céleste patrie, le Père céleste nous a confiés tous à la garde d'anges sous la protection, la vigilance et la direction des-

cum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem. » (*Ps.*, XC, 11-13.) Ce texte, qui est classique, suggère à lui seul de nombreux thèmes iconographiques. Le moins intéressant ne serait pas celui qui nous montre les anges portant *sur leurs mains* celui qu'ils ont reçu mission de garder. On a, dans cet ordre d'images, la mosaïque de Venise qui représente saint Michel et saint Gabriel portant, dans une sorte de coquille, le médaillon de l'Enfant Jésus. (Fig. 163.)

(11) « Nonne omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hereditatem capient salutis? » (*Heb.*, I, 14.) La raison de service se retrouve également dans toutes les créatures, quelles qu'elles soient, et c'est, finalement, le service de Dieu. Mais saint Paul attire l'attention sur quelque chose de très notable, à savoir que les hommes, crées comme tous les autres êtres pour servir Dieu, ont les anges eux-mêmes, en quelque manière, à leur service afin de pouvoir s'acquitter plus facilement de ce que, en tant qu'hommes, ils doivent à Dieu.

quels nous saurions éviter les embûches secrètement préparées par nos ennemis, repousser les plus terribles attaques dirigées contre nous, marcher constamment dans le droit chemin et empêcher que quelque piège tendu par notre perfide adversaire ne nous fît écarter de la voie qui conduit au ciel. » (12)

S'il est bon, en tout temps et à propos de tous les hommes, indistinctement, d'évoquer les conséquences morales de cette grande et bienfaisante doctrine, il convient de le faire, tout spécialement, en songeant aux petits enfants.

Sur les routes, semées d'embûches, où ils commencent à cheminer, voyons-les donc, sans cesse, accompagnés de leur Ange gardien. Ayons pour ce céleste custode de leur âme une crainte révérencieuse, alors même qu'il ne serait pas armé, comme l'ange qui se tient aux portes du Paradis, d'un glaive de feu. Témoignons à ce bienveillant protecteur de l'innocence enfantine un amour de reconnaissance et de respect. Ayons enfin une confiance très grande dans l'efficacité de sa mission protectrice.

Nous aurons alors rempli le triple devoir que saint Bernard assigne à notre piété envers l'Ange gardien. Nous lui devons en effet, dit ce saint Docteur, de l'honneur, à cause de sa présence, de la dévotion, à cause de sa bienveillance et enfin de la confiance, à cause de sa protection. (13)

(12) *Catéchisme romain*, p. IV, cap. IX, au préambule du *Pater*. Traduction de Gagey. Vol. II, p. 570.

(13) Saint Bernard, dans les pieux sermons de Carême où il commente le psaume XC, et précisément au sujet du verset *Angelis suis mandavit de te*... « Quantum tibi debet hoc verbum inferre reverentiam, afferre devotionem, conferre fiduciam! reverentiam pro præsentia, devotionem pro benevolentia, fiduciam pro custodia. » (*Sermo*, XII, Migne, vol. 183, col. 233.)

Nous aurons aussi commencé à tenir compte de l'avertissement que nous donnait Jésus lorsqu'il disait, associant le nom des anges et celui des enfants :

— Prenez garde de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que leurs anges, dans le ciel, voient sans cesse la face de mon Père, qui est dans les cieux.

Mais aurons-nous achevé de le faire aussi complètement que le demande, peut-être, ce divin avertissement?

Jésus, en d'autres termes, a-t-il, eu spécialement en vue, dans ces paroles, l'Ange gardien et n'a-t-il voulu parler que de lui seulement?

Voilà ce que nous avons osé nous demander. Mais nous l'avons fait avec une certaine inquiétude, et timidement, car nous n'étions plus soutenu, pour le faire, par les lumières autorisées auxquelles nous demandons, d'habitude, d'éclairer tous nos commentaires.

*
* *

5. — Nous songions, cependant, à la façon dont le Christ, après nous avoir dit de ne pas mépriser les enfants, nous proposait un nouveau motif de les honorer. Ce motif n'est plus emprunté, comme précédemment, à la considération même de l'enfant, dont la haute valeur surnaturelle, désormais, est solidement établie. Il est pris de quelque chose qui lui est extérieur, sans lui être, toutefois, étranger. Il est tiré, en un mot, de la considération de « leurs anges, *angeli eorum* », ces anges que nous pouvons appeler désormais, ce qu'ils sont en vérité, *les anges des petits enfants.*

Nous comprenions bien, clairement, la dignité spéciale de ces anges des petits enfants. Jésus nous dit en effet quelle est cette dignité. Ce sont les anges des



Fig. 164.

plus hautes hiérarchies célestes, ceux qui, dans le

Fig. 164. *Les trois Anges*, tableau de Botticelli (?) à l'Académie des Beaux-Arts de Florence. — L'art italien de la Renaissance a souvent réuni, pour une même présentation, les trois Anges qui sont, de beaucoup, les plus célèbres, ne serait-ce que pour la raison qu'on connaît, avec leur nom, les actions pour lesquelles ils sont particulièrement dignes d'être honorés. C'est d'abord, à gauche, saint Gabriel, avec le lys, l'ange de l'annonciation à la Vierge, au centre, saint Raphaël, avec Tobie, tenant le poisson, et le chien; enfin, sur la droite, saint Michel, cuirassé et l'épée nue à la main, l'Ange des victoires et le champion de Dieu.

ciel, voient la face du Père. (14) Cela, encore, ne faisait aucun doute.

Mais où commençait notre hésitation, c'est quand nous en venions à nous demander quelles sont, sur la terre, les fonctions spéciales de ces anges des petits enfants.

Et plus nous y songions, plus il nous semblait entrevoir qu'il ne s'agissait peut-être pas, dans ce texte, de l'ange spécial et unique auquel, de par les délicates prévenances d'un Dieu très bon, a été confiée la charge de garder chacun de ces petits.

L'Ange gardien, qui se penche déjà sur le bord des berceaux, n'abandonne jamais, au cours de son pèlerinage terrestre, celui qu'il a reçu mission d'y accompagner, en le protégeant. Il lui demeure fidèle et le suit, au moins de loin et comme en pleurant, jusque dans ces sentiers de misère où, brebis infidèle ou peu prudente, il se sera momentanément égaré. C'est lui, le fidèle gardien, qui, tout négligé qu'il soit, continuera à solliciter doucement la pauvre brebis de revenir au bercail où l'attend le Bon

(14) Voir la face, ou le visage, d'un personnage éminent, par exemple d'un roi, est une manière de parler qui, dans la langue hébraïque, indique des rapports très intimes avec lui. Elle se traduit parfois, au latin de la Vulgate, en disant encore qu'on est *devant lui*. « Heureux, dit la reine de Saba en parlant à Salomon, heureux tes serviteurs qui sont continuellement devant toi, qui entendent ta sagesse. » (*I Reg.*, X, 8.) Et l'ange de l'annonciation à Zacharie se présente à lui en disant : « Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, *qui asto* ante Deum. » (LC., I, 19.) Les « anges de la Face » seraient donc les anges les plus élevés de tous. Car, enseigne la théologie, tous les anges ne sont pas égaux et il y a, entre eux, une certaine hiérarchie. Les « ordres » ou les « chœurs » angéliques seraient au nombre de neuf. Voici leurs noms, en commençant par les plus élevés en dignité : les *Séraphins*, les *Chérubins*, les *Trônes*, les *Dominations*, les *Principautés*, les *Puissances*, les *Vertus*, les *Archanges* et enfin les *Anges*.



Fig. 165. Tableau de Raphael, au Louvre.

Pasteur. Il ne se décourage jamais. Il perpétue, autour de celui qui lui est confié, l'atmosphère des surnaturelles espérances. Il ne sera jamais, quoi que nous fassions, l'ange du désespoir ni, bien moins encore, l'ange du châtiment. Sa jeunesse, qui est immortelle, demeure tout entière quand les cheveux ont blanchi et que l'âme, peut-être, est toute ridée, de celui qu'il continue, toujours et quand même, à sauvegarder. Et c'est enfin lui qui, penché sur la tombe entr'ouverte, emportera cette âme, à travers les espaces, jusqu'au pied du tribunal où elle doit être jugée. (15) C'est lui, toujours le même, l'ange du berceau. Il demeure encore là au moment où l'archange Michel, tenant la redoutable balance, surveille le pèsement de l'âme: et le grand justicier ne le fait pas avec une telle rigueur qu'elle ne permette encore au bon ange si nous en croyons les artistes, à nous être subtilement secourable. (16)

Tel est le rôle de l'ange gardien dans l'histoire merveilleuse de la conquête, par une âme, du

(15) Dans leur représentation de la mort, c'est-à-dire de la séparation de l'âme d'avec le corps auquel elle fut unie pour le pèlerinage terrestre, les anciens artistes nous montrent régulièrement cette âme, sous la figure d'un petit enfant, qu'emporte le saint ange gardien. Et cet ange a deux mains, nous dit saint Bernard, toujours dans son commentaire cité du verset *In manibus portabunt te*, etc. Il produit, à l'appui, le témoignage de saint Benoît, qui vit l'âme de saint Germain de Capoue, après sa mort, emportée par l'ange dans un globe de feu. « Mais pourquoi, continue le saint, recourir à un témoignage de ce genre? Car la Vérité même, dans l'Evangile, nous dit du pauvre mendiant, tout couvert d'ulcères, qu'*il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.* » (MIGNE, vol. 183, col. 236.)

(16) Cela demanderait quelques précisions. Mais on comprendra que nous ne traitions pas ici, avec toute l'ampleur qu'il y faudrait mettre, la question artistique du rôle des anges, — les bons et les mauvais, — dans la scène du Jugement dernier.

royaume de Dieu. J'ai besoin, pour continuer à le comprendre clairement, de ne pas le confondre avec celui de l'ange des petits enfants.

Car si je disais que l'ange gardien et l'ange des pe-



Fig. 166.

tits enfants c'est, sous deux appellations différentes, un seul et même ange, voici que, sans y prendre garde, je m'acheminerais vers des conclusions qui, les unes comme les autres, ne parviennent plus à me satisfaire.

Si l'ange des petits enfants était simplement, si j'ose dire, un ange pour enfants, au moment où son protégé commencerait à devenir un homme, ne lui faudrait-il pas s'évanouir soudain, comme le fit jadis

Fig. 166. *Deux grands Anges* des pendentifs de la coupole de la Pentecôte, à Saint-Marc, à Venise. Ils s'y trouvent au nombre de quatre, tenant le « labarum » où se lisent les lettres S C S (sanctus) ou bien D S (dominus). Ce sont des paroles du célèbre « trisagion », dont on voit les autres sur le bord de la coupole : *Pleni sunt cœli et terra*, etc.

l'étoile des Rois mages, qui, selon la naïve expression de Jacques de Voragine, « une fois terminé son service s'en retourna dans la matière première »? (17) Il



Fig. 167.

prendrait donc son vol, ce bel ange, et s'en retournerait au Paradis?

Irai-je supposer que, pour la maintenir en service, Dieu va lui donner, à lui qui, dans le ciel, est des plus grands, une mutation de grade? Sera-t-il, désor-

Fig. 167. *Deux grands anges* de la coupole du Baptistère de Florence. Ils ont leur nom écrit au-dessus d'eux : *Potestates*. Ce sont des Puissances, ces anges qui, avec les Dominations et les Vertus, constituent la deuxième hiérarchie de la milice céleste. (Cf., note 14.)

(17) Jacques de Voragine nous dit cette belle chose au moment où il s'occupe, avec une conscience très louable, à discuter les diverses opinions au sujet de la nature de l'étoile des Mages. Il vient de rejeter l'opinion pour laquelle cette étoile était, sous une forme nouvelle, l'ange qui, au préalable, était apparu aux pasteurs. Et il continue : « Alii, quod verius creditur, quod fuerit stella de novo creata, quæ pacto suo ministerio redîit in projacentem materiam. » (*Legenda aurea*. Ed. Græsse, cap. XIV, p. 91.)

mais et tout simplement, l'Ange gardien de cet enfant devenu un homme?

Mais la place était déjà prise. Car, depuis le moment de sa naissance, et peut-être dès l'instant où sa mère le portait dans son sein, avant de le tenir dans ses bras, cet homme d'aujourd'hui avait certainement à son service un Ange gardien.

Et pour ce qui serait de me demander si, par hasard, l'Ange gardien ne serait pas le privilège exclusif de l'enfance, cela est tout à fait impossible. Les païens eux-mêmes auraient protesté contre une supposition aussi téméraire. Car c'est l'un d'eux, le philosophe Epictète, qui a écrit à son sujet ces belles paroles :

— Il ne dort pas, on ne le trompe pas, le noble gardien de chacun de nous. Ferme ta porte, et fais la nuit; mais souviens-toi que tu n'es jamais seul : lui, pour voir tes actions, n'a pas besoin de lumière. (18)

Reste donc à supposer, pour bien entendre les paroles de Jésus, que « les anges des enfants » ne doivent pas être assimilés à leur ange gardien. Ils appartiennent, les uns et les autres, à des hiérarchies différentes. Celle des « anges des enfants » est, dans les chœurs angéliques, la plus élevée de toutes : ce sont les anges de la Face de Dieu. A cause de cela nous leur devons donner, plus spécialement, un culte d'honneur. Ce culte, qui aboutit finalement, comme toute espèce de culte, à Dieu, rejaillit, en quelque fa-

(18) Cité par Dom GUÉRANGER, *Année liturgique*, le Temps après la Pentecôte, vol. V, p. 399, de l'édition in-18. Notez à ce sujet que les païens, loin d'avoir méconnu l'existence des anges, exagéraient plutôt leur rôle auprès des hommes, tout en se méprenant sur le genre de culte qu'on leur doit attribuer.

çon, sur ceux qu'ils ont reçu mission d'honorer, c'est-à-dire les enfants. Et c'est toujours la parole de Jésus qui revient, de plus en plus pressante, nous y engager :

— Prenez garde de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que leurs anges, dans le ciel, voient sans cesse la face de mon Père, qui est dans les cieux.

L'ange gardien, au contraire, a reçu auprès des en-



Fig. 168.

fants une mission qui est, plus spécialement, d'ordre protecteur. Nous lui devons, certes, de l'honneur et de la révérence. Mais il nous faut aussi le craindre, en le respectant.

Il est d'autre part, ce gardien secourable, un ange solitaire et unique, vaillante sentinelle qui surveille, toujours aux aguets, les approches possibles de l'ennemi. Quand il s'agirait, au contraire, de donner un surcroît d'honneur aux plus chers amis de Jésus, son Père enverrait auprès d'eux, en supplément, de véri-

FIG. 168. *Les possédés de Gérasa*, miniature d'un Evangéliaire byzantin (Gr. 74) de la Bibliothèque Nationale. Voir le texte et la note 20.

tables escouades d'esprits angéliques. Auprès de chaque enfant il y a donc, cela est certain, l'ange gardien, qui est unique, et il y aurait aussi, si j'ai deviné juste, les anges des petits enfants, qui sont légion.

*
* *

6. — Je veux me demander, d'autre part, s'il ne serait pas permis de leur attribuer, à eux aussi, une certaine mission protectrice. La grande difficulté est la crainte qu'on aurait, en la leur attribuant, de diminuer d'autant le rôle de l'Ange gardien. Mais, nous allons le voir, c'est au contraire un moyen de le grandir, en le renforçant. Il suffit pour cela de considérer, dans ce rôle de protection, non pas ceux qui sont protégés, mais ceux-là, spécialement, contre lesquels ils le sont, c'est-à-dire les mauvais anges.

Les bons anges, en effet, ne nous protègent pas seulement contre les dangers qui nous viennent de nous-mêmes, c'est-à-dire de notre propre nature. Ils nous protègent encore, et ils nous protègent surtout contre les attaques des démons. « Les saints anges, dit un savant théologien, continuent, dans la défense et l'appui qu'ils prêtent aux hommes contre les anges mauvais, la lutte qu'ils ont soutenue contre eux, dès l'origine, afin d'empêcher la destruction du royaume de Dieu dans l'humanité et, en travaillant à rendre les hommes participants de leur propre félicité, de combler les lacunes que les anges déchus ont laissées dans leur rang. » (19)

Avec quelle énergie les démons mènent cette lutte

(19) SCHEEBEN, *la Dogmatique*, traduction Bélet, vol. IV, p. 85.

dont l'enjeu n'est rien moins que le royaume de Dieu dans les âmes, le saint Evangile nous le dit en de nombreux passages. Nous avons à ce sujet, en parti-



Fig. 169.

culier, le récit des multiples guérisons de possédés opérées par le Christ, (20) parmi lesquelles, à cause

FIG. 169. *La femme et le Dragon*, miniature française, d'après la célèbre vision apocalyptique : « Puis le dragon se dressa devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son enfant, dès qu'elle l'aurait mis au monde. Or, elle donna le jour à un enfant mâle... et son enfant fut enlevé auprès de Dieu et auprès de son trône. » (*Ap.*, XII, 4 sq.) C'est par un ange, dans notre image, que l'enfant est délivré du dragon et porté dans le ciel. La femme de la vision apocalyptique est d'abord l'Eglise : mais elle est aussi, en second lieu, la Vierge Marie.

(20) Nous avons cité plus haut (chapitre VI) un exemple de ce genre de guérisons, celle de l'enfant possédé que Jésus délivre du démon qui le tourmentait depuis son enfance. Dans ce cas, toutefois, ce démon était un démon isolé. Il en va différemment pour le possédé de Gérasa. A la sommation que Jésus fait à Satan de donner son nom, celui-ci répond, par la bouche du possédé : « Je m'appelle légion, parce que nous sommes beaucoup, *quia multi sumus*. » (MC., V, 9.) Par

de ses détails pittoresques et de la fréquence de ses représentations, on peut citer la guérison des Possédés de Gérasa. (Fig. 167.)

Mais nous avons aussi son enseignement direct sur l'action du démon dans ce monde. Et voici, en particulier, ce qu'il nous apprend au sujet de la tactique qui lui est familière. C'est dans le célèbre discours que nous rapporte saint Luc, vers la fin :

— Quand l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, et cherche du repos. Il n'en trouve pas et dit : Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti. Mais quand il arrive, il la trouve balayée et ornée. Alors il s'en va, et prend avec lui sept autres esprits, plus méchants que lui; ils entrent dans cette maison, ils y habitent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. (21)

D'où nous pouvons conclure, — car c'est la seule chose qui nous intéresse, pour l'instant, dans cet épisode, — que le démon, dans ses attaques, n'hésite pas à s'en aller quérir du renfort dès qu'il s'aperçoit que la place à emporter est de celles qui offrent quelque résistance. Il n'agira plus seul. Il a recours aux attaques en masse : le nombre de sept, en effet, qui

cette expression, remarque Lightfoot, « le possédé faisait entendre qu'il sentait en lui une multitude de démons : la légion, en effet, se composait de cinq à six mille hommes. » (En Fouard, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, I, 364.) Sans perdre de vue la question de nombre, qu'on se rappelle encore ce qu'il advint lorsque, sur leur demande, les démons furent envoyés dans le grand troupeau de pourceaux qui paissait près de là. « Et les esprits impurs, sortant du possédé, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau, qui était d'environ deux mille, se précipita des pentes escarpées dans la mer, et se noya. » (Mc., V, 13.)

(21) Luc, XI, 24-26.

indique la perfection dans le nombre, permet de supposer des renforts importants.

Que fera-t-il alors, cet empereur des puissances té-



Fig. 170.

nébreuses, quand il essaiera d'aborder une position bien autrement forte que celle de l'âme d'un pécheur d'où, par la grâce des célestes interventions, il avait été un moment éloigné? Il s'agit d'une âme d'enfant dans laquelle, jusqu'à ce jour, Dieu a été le seul maî-

Fig. 170. *La femme et le dragon*, mosaïque de F. Zuccato, à Saint-Marc de Venise. La mission secourable des Anges est ici encore plus clairement soulignée que dans la miniature française. Le femme, d'autre part, y est interprétée franchement comme la vierge Marie : elle est couronnée et a la lune sous les pieds. *et luna sub pedibus ejus.* (*Ap.*, XII, 1.) Inscription de la mosaïque : *Cum nato mulier liberatur jure draconis.* Ces symboles apocalyptiques seraient intéressants à suivre de près pour l'iconographie de l'Enfant. Ils se complètent avec l'image de l'Agneau mystique. Nous la donnerons au chapitre suivant, où nous parlerons du Bon Pasteur et des petits agneaux.

tre connu et aimé. Peut-être, en avant-garde, n'enverra-t-il qu'un seul de ses agents, pour préparer l'attaque. Mais, au moment décisif, croyez-bien qu'il sera devenu légion.

En face de lui, cependant, qui trouvera-t-il?

IAM REGNATVRVS VINCIT NV̄C HIC SVPERATVR



Fig. 171.

Le seul Ange gardien de cette âme d'enfant?

Il l'y trouvera, certes, et bien décidé à combattre vaillamment. Mais je me demande toujours s'il n'y rencontrera que lui.

Et je voudrais qu'un savant théologien, avec toute l'autorité que lui donneraient sa doctrine et sa piété, me permette de croire que, dans cette bataille dramatique et pour combattre une légion de mauvais

Fig. 171. *Saint Michel terrassant le dragon*, mosaïque de F. Zuccato (xvi[e] s.), à Saint-Marc de Venise. La vision apocalyptique se continue, au texte de saint Jean, par la victoire de saint Michel sur le dragon. (*Ap.*, xii, 7 sq.) L'inscription le rappelle : *Iam regnaturus vincit, nunc hic superatur.*

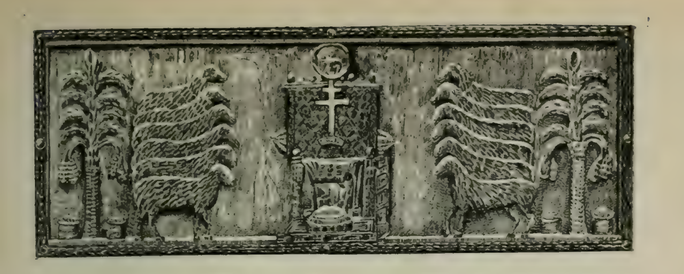
anges, il y a toujours, afin que la lutte ne soit pas inégale, une légion d'anges secourables.

Mais ce théologien, il faut bien le reconnaître, je ne l'ai pas encore trouvé.

C'est donc, peut-être, en un rêve de poète que j'ai vu, autour d'une âme d'enfant en péril, tout un vol de bons anges, armés en guerre. Et c'étaient des anges de la plus haute hiérarchie, de ceux à qui Dieu a confié, tout près de lui, le rôle le plus glorieux, mais qui, pour cette mission exceptionnelle, avaient pris la lance et l'épée, comme à l'époque très lointaine où, pour combattre les mauvais anges, l'archange Michel les entraînait à la bataille.

Ces anges, au ciel, sont les plus grands. Cependant, me souvenant de la parole de Jésus au sujet de la haute dignité de l'enfance, je ne m'étonnais pas qu'ils aient été envoyés, sur la terre, auprès de ceux qui, par leur taille, sont les plus petits.





CHAPITRE XII

LES ENFANTS, LE BON PASTEUR ET LES PETITS AGNEAUX

Il ne faut pas mépriser les enfants : ils sont, dans le troupeau mystique, ces agneaux innocents que le Bon Pasteur aime tant qu'il n'hésite pas à paraître négliger tout le reste du troupeau pour aller rechercher celui qui, par imprudence, plutôt que par malice, a délaissé la bergerie.

1. — L'Evangile des petits enfants achève de s'écrire, et aussi de s'illustrer, avec la parabole du Bon Pasteur et de la brebis perdue.

N'est-ce pas délicieux, quand on traite des enfants et qu'on vient de le faire, sur l'invite même du texte évangélique, en les rapprochant des anges, de continuer à en parler en les considérant comme des brebis, ou plutôt comme de petits agneaux sur qui veille Jésus, le Bon Pasteur, avec une infinie tendresse?

Or, il faut savoir que nous y sommes amenés par le même épisode évangélique dont nous avons entrepris le commentaire, ce discours de Jésus, rapporté

par saint Matthieu, dont la richesse de pensées et d'images est si extraordinaire qu'elle suffirait à elle seule, pour rédiger l'Evangile des petits enfants. (1)

Nous y avons trouvé en effet, dès que nous avons pris le parti de l'inventorier avec soin, la matière de plusieurs chapitres, sans jamais quitter, d'ailleurs, l'horizon du royaume de Dieu.

Nous y avons appris, en premier lieu, que les enfants, dans le Royaume où ils sont appelés, comme tous les autres, ont leur place marquée d'avance, et que, parmi toutes les places, c'est la meilleure : ils comptent en effet, aux yeux du grand Roi, parmi les plus dignes. Ils sont parmi les plus dignes parce qu'ils sont parmi les plus humbles : et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'ils sont parmi les plus grands.

Nous avons vu, à la suite, comment Jésus apprécie ceux qui accueillent saintement les enfants et ceux qui, au contraire, les scandalisent.

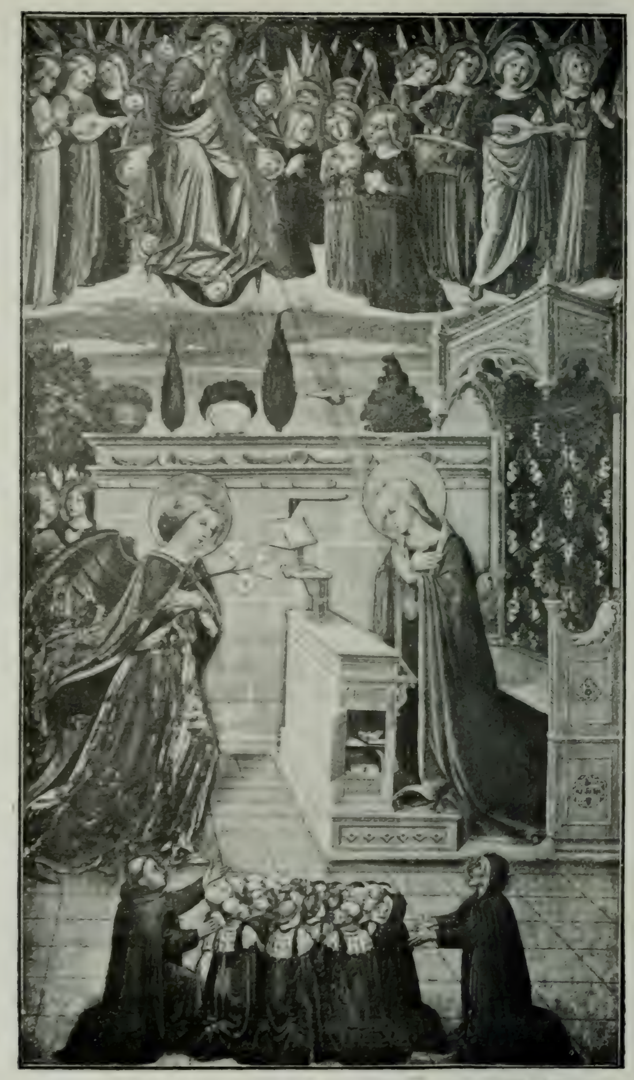
Enfin, en troisième lieu, nous avons énuméré quelques-unes des réflexions, — instructives ou simplement consolantes et gracieuses, — qu'on pouvait ti-

(1) « L'Evangile des petits enfants », c'est-à-dire les textes qui, dans les saints Evangiles, regardent spécialement les petits enfants. Ce sont, avant tout, les deux épisodes que nous avons désignés sous ces titres : *Jésus et les petits enfants* (chapitre VII) et *Quel est le plus grand dans le royaume des cieux?* (chapitre VIII et suivants). Le grand discours de Jésus rapporté dans l'épisode *Quel est le plus grand* suffirait amplement, à supposer que l'épisode de *Jésus et les petits enfants* n'ait pas été conservé par les évangélistes, pour nous faire connaître que Jésus a ménagé aux enfants une place dans son royaume et que, par conséquent, on ne doit pas les éloigner de lui. C'est de toute évidence. Mais, comme tout ce qui est « évident », c'est une chose qu'il fallait encore rappeler. Les apôtres, nous l'avons vu, ne l'avaient pas suffisamment compris, ou, ce qui n'est pas moins caractéristique, ils l'avaient oublié.



Cl. Alinari.

Titien. L'Assomption



Cl. Alinari.

ALUNNO. L'ANNONCIATION

rer des paroles où Jésus, à leur propos, évoque la charmante vision des esprits angéliques.

Revenus maintenant à des considérations plus terrestres, il nous reste à montrer comment, pour terminer tout cet enseignement, le Christ en vient à parler du Bon Pasteur et de la brebis perdue.

Nous voici orientés, dès ce moment, dans l'horizon des pensées et des images de ce qu'on appelle, dans le langage de l'archéologie chrétienne, « le cycle pastoral ». Mais c'est toujours celui du royaume ou du règne de Dieu dans les âmes. Ce royaume, toutefois, est désormais comparé à une bergerie où Jésus, qui est le Bon Pasteur, a réuni toutes les âmes régénérées par sa grâce divine, les âmes qui sont les brebis, et les agneaux, du céleste troupeau.

Nous dirons d'abord quelques mots, en général, de ce titre de Bon Pasteur que le Christ lui-même se donne dans son discours aux Apôtres. Cette appellation est infiniment gracieuse et d'une délicatesse exquise, comme l'image qui la traduit couramment. Elle est aussi très capable de nous instruire, tout en nous charmant.

Mais l'image du Pasteur appelle, naturellement, celle des brebis. Nous verrons comment, dans l'art comme dans la piété, le cycle pastoral s'est enrichi, au cours des siècles, de thèmes dont la richesse d'instruction semble presque inépuisable. Il sera particulièrement intéressant de noter comment Jésus, qui est le Pasteur, est aussi l'Agneau. Ce n'est pas au même titre : mais cela, encore, est une chose qu'il nous faudra remarquer.

Enfin, comme de juste, nous insisterons particu-

lièrement sur « la Brebis perdue ». Nous serons amenés, à ce sujet, à une étude plus serrée du texte évangélique que dans le reste de ce livre. Il fallait nous y résoudre, on le verra, pour donner enfin à la parabole de la Brebis perdue la vraie place qu'elle doit prendre dans l'Evangile des petits enfants.

Voici, en effet, que nous nous heurtions, parvenus au terme de notre exposition, à un obstacle particulièrement délicat à surmonter. Car il y a, dans l'Evangile, une double version de cette parabole, ou plutôt, nous le prouverons, *deux paraboles* proposées par le Christ, toutes deux, sous le même thème. Or, nous ne pouvions, pour commenter plus tranquille-

FIG. 172. *Le Bon Pasteur*, sarcophage du Latran, d'après GARRUCCI. (Vol. V, pl. 304, n. 4.) Le Bon Pasteur, c'est-à-dire le Christ, y est par trois fois représenté, au centre et sur les deux extrémités. Il a le bâton pastoral pour indiquer qu'il gouverne ses brebis et, au besoin, les protège. Mais il leur fait aussi un doux geste de caresse, pour rappeler qu'il les aime. Les douze personnages qui l'entourent, doublés, chacun, d'une brebis, sont les douze Apôtres.

A l'image du frontispice du chapitre, — c'est une très ancienne sculpture de Saint-Marc, probablement antérieure au VIe siècle, — le même sujet est représenté, mais les Apôtres, comme le Christ, y figurent seulement sous leur forme symbolique.

FIG. 173. *Le Bon Pasteur*, sarcophage du Latran, d'après GARRUCCI. (V, 327, 2.) Même sujet qu'au précédent sarcophage, mais avec de nouvelles précisions symboliques. Le Christ, par exemple, est aussi doublé d'un Agneau, comme les Apôtres, au centre, et il s'y montre surtout Pasteur-Législateur : il est élevé sur « le rocher mystique », il fait le geste de celui qui parle, et il *donne la loi* à saint Pierre. Celui-ci, en même temps qu'il la reçoit, prend aussi la croix : en tant que premier Pasteur il devra, comme son Maître, connaître tout ce que sa mission de Chef emporte avec elle d'épreuves et de souffrances. Aux pieds du Christ on voit deux petits personnages, dans une attitude suppliante, et ce sont, comme au sarcophage de Salone, un homme et une femme... Le fond est occupé par une belle vigne, toute verdoyante, et aussi un palmier, avec le *phénix*, symbole de l'immortalité. Il n'y manque même pas deux petits enfants, dont l'un est le Génie du sommeil, avec son flambeau.

FIG. 172.



FIG. 173.

ment la parabole conservée dans saint Matthieu, — celle qui fait l'objet de ce chapitre, — nous y employer comme si nous ignorions totalement celle qui se trouve dans l'évangile selon saint Luc.

Nous serons amenés, à ce sujet, à orienter la pen-



Fig. 174.

sée dans des directions qui, sans être absolument traditionnelles et communes, nous ont cependant paru suffisamment raisonnables pour nous autoriser à les proposer.

Et nous ne pouvions nous résoudre, en exposant la parabole de *la Brebis perdue*, par laquelle se clôt, dans le discours de Jésus, l'Evangile des petits enfants, à croire qu'il n'y avait qu'une seule façon raisonnable de l'interpréter, c'est-à-dire dans le sens de la *Brebis coupable* et qui, volontairement, aurait fui la bergerie et le Bon Pasteur.

FIG. 174. *Le Bon Pasteur*, fresque des Catacombes, d'après les *Annales archéologiques* de DIDRON.

Quand Jésus dit qu'elle est *perdue*, ne serait-ce pas en ce sens qu'il ne l'a pas encore *trouvée?* Et s'il ne l'a pas encore trouvée, à qui la faute? Ne serait-elle pas imputable à ceux dont le zèle, assez mal informé, nous l'avons vu, allait jusqu'à vouloir éloigner de lui les petites brebis? Nous les connaissons. Ce sont ses propres disciples, voire même ses Apôtres. Et nous aurons à nous demander si, en leur proposant la parabole du Bon Pasteur et de la brebis perdue, Jésus ne faisait guère autre chose que de leur répéter, sous une autre forme, la parole déjà dite :

— Laissez les petits enfants venir à moi, et ne les en empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent.

*
* *

2. — Parmi les titres que le Christ s'est acquis du fait de sa venue sur la terre pour la rédemption de l'humanité déchue, celui de *Pasteur* compte parmi les plus importants. Il n'en est pas de mieux justifié, surtout quand on l'accompagne de l'épithète qui indique si parfaitement le caractère tout miséricordieux de sa divine mission, *le Bon Pasteur*.

Le Christ est « pasteur », en effet, et il l'est à plus d'un point de vue, par exemple en tant que chef, en tant que législateur, en tant que protecteur et sauveur.

Les anciens donnaient généralement à leurs rois le nom de « pasteurs ». C'étaient les chefs qui marchaient le bâton à la main, comme les bergers, en tête du troupeau. Et on les suivait volontiers, car ils étaient les plus forts, les plus vaillants, et aussi les

plus expérimentés, ceux auxquels, en toute sécurité, on pouvait absolument se fier. Ainsi en va-t-il du Christ. Il marche à notre tête, toujours en avant, nous donnant l'exemple, et il est le chef qu'on est sûr de trouver sur la bonne voie, parce qu'il ne peut pas se tromper de chemin.

Mais nous autres pauvres moutons et, comme eux, d'intelligence, de volonté et de mémoire un peu courtes, nous avons besoin de lois qui continuent, en la prolongeant, la voix du Pasteur. Point de société sans lois. Or, l'Eglise est une société dont le Christ est le premier Pasteur, avec, pour l'aider et le continuer, des ministres qu'on appelle aussi, parce qu'ils le sont d'une manière participée, des « pasteurs ».

Le Christ, enfin, est également Pasteur en tant qu'il défend ses brebis, qu'il les protège et qu'il les délivre ou s'en va les secourir : en tant, surtout, qu'il les aime, il est le Bon Pasteur.

A cause de cela, il ne peut se résoudre à la perte d'une seule de ses brebis. Il est encore plus père, pour ainsi dire, que celui qui, dans l'Evangile, attend au foyer le retour de l'Enfant prodigue. Lui, le Bon Pasteur, a une tendresse plus active. Le voici, en effet, qui quitte la bergerie, aussitôt qu'il a constaté sa disparition, pour s'en aller à sa recherche, à travers la montagne ou dans la solitude du désert, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. Il est le Bon Pasteur.

FIG. 175. *Le Bon Pasteur*, statuette du musée Kircher, à Rome, d'après ALINARI, 28375. Cette petite statue est beaucoup moins connue que celle du musée du Latran et n'a pas, au point de vue artistique, sa rare perfection. Mais la naïveté même de son faire lui donne un charme particulier. Puis il y a la deuxième brebis, celle que le Bon Pasteur ne porte pas sur ses épaules. Elle ne paraît pas très satisfaite. Je ne puis, en la regardant, m'empêcher de songer au frère de l'Enfant Prodigue.



FIG. 175. *Le Bon Pasteur.*

Sous une figure de pasteur les premiers chrétiens aimaient à se représenter le Christ. Ils le faisaient d'ailleurs avec une certaine diversité. Le Christ, en effet, est « pasteur » à plus d'un titre. L'art chrétien primitif ne l'a pas ignoré, et c'est à cause de cela qu'il a représenté de différentes façons le Christ-Pasteur. (2) Mais la plus fréquente, et certainement la plus chère aux premiers chrétiens, est celle qui nous le montre portant une brebis sur les épaules : c'est l'image du Bon Pasteur.

Elle se voit, dès la fin du premier siècle, aux fresques des catacombes souterraines. (Fig. 174.) On y compte quatre-vingt-neuf compositions représentant, avec des variantes plus ou moins accusées, cette adorable figure. On la trouve ensuite répétée avec une profusion encore plus remarquable sur les bas-reliefs des sarcophages. (3) Son symbolisme s'oriente alors

(2) Il y a en effet, dans l'art chrétien primitif, plus d'une façon de représenter le Christ-Pasteur. Il est « Pasteur » de plus d'une façon et « la théologie » des premiers artistes chrétiens ne l'ignorait pas. Kaufmann se trompe, par conséquent, en prétendant qu'il n'y a aucune différence entre le symbolisme du Pasteur qui porte l'agneau et celui, par exemple, du Pasteur qui se tient simplement au milieu de ses brebis. C'est une autre image, et une autre série de Christ-Pasteur. Elle est moins ancienne que l'autre. Dans cette série de compositions, à partir du IIIe siècle, le Berger et son troupeau symbolisent l'Eglise de la paix, ou encore le Paradis, tandis que le Pasteur portant la brebis sur ses épaules est plutôt un symbole du Christ miséricordieux, régénérateur et sauveur. Il peut l'être, encore, du Christ protecteur : Mgr Wilpert l'a montré fort ingénieusement à propos de la fresque du cimetière de Prétextat où se trouvent, en plus des brebis, un âne et aussi un pourceau qui symboliseraient alors l'ignorance et l'impureté. (WILPERT, *Pitture*, pp. 215-216.)

(3) On a deux exemples, au chapitre précédent, avec le sarcophage du Latran appelé précisément le « sarcophage du Bon Pasteur » et celui de Salone, auquel ce même nom pourrait encore mieux s'appliquer, puisque le Bon Pasteur y est par trois fois représenté.

davantage dans le sens de la béatitude éternelle. Dès que l'Eglise, le péril de l'idolâtrie devenant moins manifeste, autorise les artistes à mettre à leur tour des statues au service du culte et de la piété, voici qu'apparaît, sculptée en plein relief dans le marbre,



Fig. 176.

la douce figure du Bon Pasteur, sans autre accessoire, avec la brebis sur ses épaules. La statue du musée du Latran est la plus belle et la plus connue de cette série. Mais il y en a d'autres. La petite statuette du Musée Kircher, par exemple, a un charme tout particulier et aussi, en raison de la seconde brebis qui ac-

Fig. 176. *Mosaïque absidiale de Sainte-Cécile*, à Rome, d'après Garrucci (Vol., tav. 292.) Cette grande composition, dont nous ne pouvons donner ici la description détaillée, fera songer à la méthode avec laquelle l'art des basiliques évoque la vision de la Gloire, ou de la consommation du Royaume de Dieu. Il n'y manque pas les agneaux.

compagne le Bon Pasteur, un appel symbolique qui n'est pas à négliger : je ne puis la regarder, je l'avoue, sans songer instinctivement à la parabole de l'Enfant prodigue, tellement l'attitude de cette deuxième brebis évoque celle de l'enfant qui, n'ayant jamais été « perdu », s'attriste, en quelque manière, de n'avoir pas été « retrouvé ». (Fig. 175.)

Vient alors l'époque où l'Eglise désormais triomphante, après la victoire de Constantin, peut élever à son tour des temples et les décorer splendidement. Elle le fait surtout avec des mosaïques, cette peinture qui, selon le mot de Ghirlandajo, est la seule faite pour durer éternellement. Les images du cycle pastoral y obtiennent aussitôt une très large place. Les brebis sont représentées, en particulier, à l'abside des basiliques, ou sur l'arc triomphal, en même temps que le Bon Pasteur. (Fig. 176.) Celui-ci, toutefois, y figurera plus spécialement au titre de législateur, et aussi de juge. Les brebis représentent l'Eglise d'ici-bas; mais elles figurent aussi celle du royaume de la gloire, la Jérusalem céleste.

La pensée chrétienne, en un mot, est toute imprégnée de la vision du Bon Pasteur. Or, ce n'est pas là une création dont on devrait aller chercher l'origine, comme on a essayé de le faire, dans les souvenirs bucoliques de l'art païen. Car, si l'on y trouve parfois, — et il serait presque étrange qu'il en fût autrement, — l'image d'un pâsteur, et même d'un pasteur portant une brebis sur les épaules, ce qui est bien la seule façon de la porter facilement, les premiers chrétiens, pour donner au Christ le nom de « Pasteur » et le représenter comme tel, n'eurent à faire aucun

travail d'imagination, même empruntée. Ils conser-

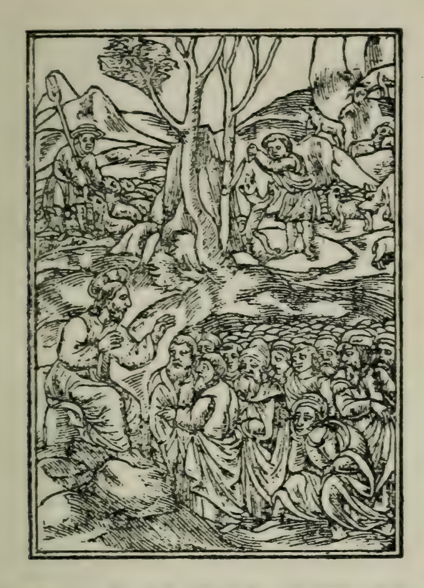


FIG. 177. *Parabole du Bon Pasteur*, gravure française de ROVILLE (XVIIe s.). Voir le texte. L'imagier nous montre d'abord « Jésus qui parle », et je lui sais gré, quand il me fait voir cette foule, de m'obliger à songer à qui, ce jour-là, il le fait : c'est aux Pharisiens, nous dit saint Jean, et il est bon de le savoir. Il illustre à la suite, au second plan de sa petite image, les paroles que dit Jésus. C'est la parabole, ou plutôt l'allégorie, du Bon Pasteur, d'après le texte de saint Jean. Il ne s'agit pas de la « brebis perdue ». Je vois simplement, sur la gauche, le Bon Pasteur, au milieu de ses brebis. Voilà qui est bien Mais je le vois encore, à droite, qui est en train d'assommer le loup, et c'est encore mieux. Car j'ai besoin de me souvenir de ce que Jésus nous a dit du mauvais berger : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.Mais le mercenaire, et celui qui n'est pas le Pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, laisse là les brebis, et prend la fuite, et le loup les ravit, etc. » (IO., X, 11 sq.) Les bons gouvernements n'ignorent pas la manière forte. Le Bon Pasteur saura donc, au besoin, y recourir. Et il le fait, précisément, parce qu'il est le Bon Pasteur.

vèrent simplement à Jésus le titre, avec l'image, sous lequel, lui-même, il s'était fait connaître.

Ce fut, plus particulièrement, dans ce discours aux Pharisiens, conservé dans l'évangile selon saint Jean, et dont l'Eglise nous fait lire au moins un passage, chaque année, au deuxième dimanche après Pâques.

— Je suis le Bon Pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, et celui qui n'est pas le pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, laisse là les brebis et prend la fuite, et le loup les ravit et les disperse. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et qu'il n'a nul souci des brebis. Je suis le Bon Pasteur : je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas dans cette bergerie; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'une seule bergerie et un seul pasteur. (4)

Que de traits seraient dignes, dans cette célèbre allégorie du Bon Pasteur, de retenir notre attention! Nous pourrions le faire, certainement, sans craindre pour cela de sortir des limites de notre sujet.

En l'expliquant, par exemple, aux petits enfants, et sur la gravure naïve, mais suffisamment loquace, d'un vieil imagier (Fig. 177), vous ne manquerez pas de leur faire observer, d'abord, qu'il s'agit d'un « discours de Jésus ». Vous leur montrerez Jésus qui parle. Ses auditeurs sont des Pharisiens. Jésus essaie

(4) JO., X, 11-16. Le deuxième dimanche après Pâques est appelé, dans le cycle des fêtes de l'année liturgique, le dimanche du Bon Pasteur. Le Pape Pie X a voulu que la solennité en soit, désormais, encore plus accusée que par le passé.

de leur persuader, une fois de plus, qu'il est venu sur la terre pour sauver tous les hommes, sans exception, et même eux, qui ne sont pourtant que des méchants. Mais vous leur montrerez encore, — et voici qui les intéressera davantage, — le loup qui s'est introduit dans la bergerie, pour emporter une brebis, puis le Bon Pasteur qui, soudain accouru, se jette sur le loup, armé d'un bâton, et le tue...

C'est une histoire, une fable, si l'on veut, qui leur sera plus facile à comprendre, et aussi plus profitable, que celle du Loup et de l'Agneau.

*
* *

3. — Jésus, qui est le Bon Pasteur, est aussi l'Agneau. Ce deuxième titre, qu'on lui donne couramment, il peut le revendiquer, en toute justice, aussi bien que le premier.

Il lui avait été donné, depuis des siècles, par ces prophètes de l'Ancien Testament qui, sous l'inspiration de Dieu, avaient, à l'avance, écrit son histoire. C'est en ce sens, par exemple, que saint Jérôme interprète la parole d'Isaïe :

— Seigneur, envoyez l'Agneau dominateur de la terre, de Pétra, à travers le désert, à la montagne de la fille de Sion. (XVI, I.)

Et de peur que ces paroles ne fussent pas assez vives pour marquer clairement que Jésus serait plus tard, au moment de sa venue sur la terre, l'Agneau qui s'immolerait pour le salut du monde, des actions symboliques, telles l'offrande d'Abel (Fig. 178), ou l'immolation de l'Agneau pascal, vinrent confirmer, en les précisant, les enseignements des Prophètes.

Saint Jean-Baptiste, enfin, le dernier venu des Prophètes et qui est « plus qu'un prophète », quand le moment fut enfin venu de saluer le Christ du nom qu'il convenait de lui donner plus particulièrement



Fig. 178.

pour sa mission salvifique, saint Jean le Précurseur le fait en ces termes :

— Voici l'Agneau de Dieu, qui efface le péché du monde.

A cause de cela, dans les saintes images, saint Jean-Baptiste est représenté, couramment, avec un petit agneau dans ses bras. Il porte le Christ. Mais il ne le fait pas sur ses épaules, comme saint Christophe, le Porte-Christ de la légende. Il le tient dans ses bras pour nous le montrer, sinon pour nous l'offrir.

FIG. 178. *Abel et l'agneau*, ivoire carolingien du Louvre. Il fallait rappeler ici le sacrifice d'Abel. L'iconographie de l'agneau mystique remonte en effet aux origines de l'humanité. (Cf. FIG. 12 et sa légende, p. 72.) L'agneau que les imagiers donnent à Eve, quand elle quitte le Paradis, a une tout autre signification : il symbolise les travaux auxquels elle sera, désormais, condamnée et, sans trop tarder, on voit Eve qui file la laine, pendant qu'Adam bêche la terre. (Cf. FIG. 11.)

Il est celui qui montre le Christ. Il le fait encore, dans les saintes images, au pied de la croix, où les artistes l'ont souvent placé, avec la Vierge, le substituant ainsi, pour des raisons d'ordre mystique, à saint Jean l'Evangéliste. Il le fait, enfin, à la grande



Fig. 179.

scène du Jugement dernier, au moment où, pour la dernière fois, il nous montrera l'Agneau mystique.

Mais cet Agneau, qui est Dieu, est aussi un homme: c'est l'Homme-Dieu. En tant qu'il est un homme, il est devenu semblable à nous en toutes choses, hormis le péché. Et de même, par une certaine communication mystérieuse de sa divine nature, nous voici devenus, en quelque manière, semblables à lui, les agneaux de Dieu.

Il nous appelle lui-même, aussi bien, de ce doux nom. Ce n'est pas seulement dans la parabole du

FIG. 179. *Saint Pierre recevant sa mission de premier Pasteur*, plaque sculptée d'Anagni, d'après GARRUCCI, VI, pl. 484, 14. Saint Pierre, comme au sarcophage de tout à l'heure, reçoit la loi et porte la croix, en présence de saint Paul. Le Christ est placé sur le rocher mystique d'où s'échappent les trois fleuves du Paradis. A droite, et à gauche, la Jérusalem céleste et les brebis mystiques.

Bon Pasteur. Il entend bien que, lui disparu, les Pasteurs, qui le continueront sur la terre, devront aussi nous le donner. Et c'est pour cela qu'il dit à saint Pierre, au moment où il le confirme dans sa primauté apostolique :

— Pais mes agneaux. Pais mes brebis.

Voilà pourquoi, après les Apôtres, tous les disciples du Christ sont appelés, comme ils le sont en réalité, les agneaux, ou les brebis, du bon Dieu.

Et qu'on ne voie pas, dans cette manière de dire, la seule influence d'un symbolisme raffiné dont les fidèles des premiers siècles pouvaient bien s'accommoder, mais auquel, parvenus que nous sommes à la maturité de la pensée chrétienne, il ne conviendrait plus de recourir pour parler, même à des enfants, de la mission salvifique du Christ.

Une telle attitude, prudente à l'excès, pourrait en toute rigueur s'observer à l'égard d'un certain symbolisme, celui, par exemple, du « cycle maritime », où le Christ, et aussi les fidèles, sont appelés des « poissons » et représentés comme tels, — le Christ étant *Piscis magnus*, explique Tertullien, et les chrétiens comme autant de petits poissons, nés dans l'eau du baptême. Ce raffinement symbolique, je l'avoue, ne m'étonne pas outre mesure, surtout quand je songe que Jésus lui-même, appelant à lui Simon et André, l'a fait en leur disant qu'il les ferait « pêcheurs d'hommes », et que la pêche miraculeuse, d'autre part, a toujours été interprétée, au sens mystique, comme une parabole du royaume de Dieu.

Mais à supposer qu'il faille renoncer à se servir couramment, dans l'exposition dogmatique et morale du royaume de Dieu, des images empruntées au cy-

cle maritime, il ne se trouvera jamais personne pour prétendre qu'on doive user d'un tel rigorisme par rapport à celles du cycle pastoral.

Nous parlerons toujours, même aux grandes personnes, des Brebis et du Bon Pasteur.

Il s'agit maintenant de savoir comment nous le ferons, dans le cas particulier qui nous occupe, c'est-à-dire à propos des enfants et en expliquant, pour ce qui les concerne personnellement, la parabole de la Brebis perdue.

*
* *

4. — Nous disons couramment, un peu comme tout le monde, « la parabole » de la Brebis perdue. Mais nous n'ignorons pas qu'il y a, dans l'Evangile, au moins deux paraboles de la Brebis perdue, celle conservée par saint Matthieu, et celle qui se trouve dans l'évangile selon saint Luc.

Au texte de saint Matthieu, d'autre part, on n'a pas, à proprement parler, une parabole, mais plutôt un exemple, ou une comparaison. C'est seulement dans saint Luc que le même exemple prend, très nettement, l'allure caractéristique de la parabole. Cela constitue, entre les deux textes, une première différence. Il y en a d'autres, encore plus notables. Et comme elles sont, précisément, de celles-là sur lesquelles nous aurons besoin d'appuyer, il importe de rapprocher d'abord, dans leur totalité, les deux textes que, par la suite, nous serons amenés à comparer.

Au sujet du contexte, nous avons assez insisté sur ce qu'il est dans saint Matthieu pour qu'il ne soit plus nécessaire, désormais, d'y revenir.

Dans saint Luc, le passage parallèle appartient à une autre période de la vie apostolique de Jésus. Il fait partie de l'enseignement que le Maître adresse plus particulièrement aux Pharisiens et aux Scribes,



Fig. 180.

alors que, dans saint Matthieu, c'est aux Apôtres, spécialement, que parle le Christ.

La parabole de la Brebis perdue appartient, dans saint Luc, à cette admirable trilogie des paraboles de la miséricorde qui compte encore, avec la parabole de la Drachme perdue (Fig. 181), la touchante parabole de l'Enfant prodigue.

Celle de la Brebis perdue n'y a pas de « préface

FIG. 180. *Saint Pierre recevant sa mission de premier Pasteur*, tapisserie de RAPHAEL, au Vatican. C'est après la pêche miraculeuse, quand Jésus, sorti du tombeau, apparut aux Onze près du lac de Tibériade. (IO., XXI.) Saint Pierre, ayant dans les mains les clefs du Royaume, entend le Christ qui lui dit : Pais mes agneaux, pais mes brebis.

dogmatique », comme en saint Matthieu. Elle y est proposée par Jésus, pour ainsi dire, *ex abrupto*, à la suite des « murmures » des Pharisiens, quand ils ont vu le Christ qui « accueille les pécheurs et mange avec eux ».

LE BON PASTEUR ET LA BREBIS ÉGARÉE

MATT., XVIII, 11-14.	LC., XV, 2-8.
11. Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu.	2. Les pharisiens et les scribes murmuraient, disant : Cet homme accueille des pécheurs et mange avec eux. 3. Sur quoi il leur dit cette parabole.
12. Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis, et qu'une d'elles s'égare, ne laisse-t-il pas dans la montagne les quatre-vingt-dix-neuf autres, pour aller chercher celle qui s'est égarée ?	4. Qui d'entre vous, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour aller après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ?
13. Et s'il a le bonheur de la trouver...	Et quand il l'a retrouvée, il la met avec joie sur ses épaules. 6. Et de retour à la maison, il assemble ses amis et ses voisins et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que
je vous le dis en vérité, il a plus de joie pour elle que pour les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées.	j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. 7. Ainsi, je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir.
14. De même, c'est la volonté de votre Père qui est dans les cieux qu'il ne se perde pas un seul de ces petits.	

* * *

5\. — Ces deux textes, rapprochés l'un de l'autre, ont entre eux de telles ressemblances que je com-

prends qu'on ait pu leur donner, à l'un comme à l'autre, le même titre. Il y est également question, en effet, de la Brebis perdue et du Bon Pasteur.

On y voit, des deux côtés, le Christ manifestant sa même volonté miséricordieuse de salut et le faisant, dans l'un et l'autre cas, en faveur du même candidat



Fig. 181.

à cette gracieuse miséricorde, qui est également comparé à une brebis.

Les ressemblances s'accentuent si je considère, non pas celle qui est l'objet de cette miséricorde, c'est-à-dire la Brebis, mais celui qui l'exerce, Jésus, le Bon Pasteur. C'est bien la même psychologie. Dans les deux cas, je vois la même ardeur dans le dévouement, quand il s'agit de partir à la recherche de la Brebis perdue. Je vois surtout la même plénitude de joie, quand la Brebis est retrouvée, et je comprends que c'est là-dessus, principalement, que ce bon Maître a voulu attirer mon attention.

Mais là s'arrêtent les analogies. Car si, délaissant

FIG. 181. *Parabole de la drachme perdue*, miniature de l'Evangéliaire grec 74 de la Nationale (XIe s.). La femme, à force de balayer sa maison, — elle n'a pas quitté son balai, — vient enfin de retrouver la drachme perdue. « Et quand elle l'a retrouvée, elle assemble ses amies et ses voisines et leur dit : réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. » (Lc., XV, 9.)

la psychologie du Pasteur, je commence à considérer celle de la Brebis, je m'aperçois que, dans saint Luc et dans saint Matthieu, ce n'est plus la même brebis, bien qu'elle soit, dans l'un comme dans l'autre, une brebis perdue. Il y a en effet, pour les brebis, plus



Fig. 182.

d'une façon de se perdre et d'être appelée, à la suite, une brebis perdue.

Il y a d'abord la brebis qui ayant atteint l'âge dont on peut dire qu'il est, pour les brebis, le commencement des années de discrétion, ne se perdent pas sans le savoir et sans le vouloir. Elles se perdent, en d'autres termes, en toute connaissance de cause, et parce qu'elles veulent bien se perdre. Ce ne sont pas des brebis innocentes, mais de celles-là qui ont déjà, pour ainsi dire, un casier judiciaire.

Mais il y a aussi, et en second lieu, les brebis qui sont encore si petites qu'elles n'ont pas encore la

FIG. 182. *Parabole de l'Enfant Prodigue*, miniature de l'Evangéliaire 74. A gauche, sur le seuil de sa maison, le Père est assis et entend son plus jeune fils qui lui dit : « Mon père, donne-moi la part du bien qui me doit revenir. » (Lc., XV, 12.) A droite le Prodigue assiste, bien tristement, au repas plantureux des pourceaux dont il est devenu le gardien. C'est à ce moment-là qu'il commence à se repentir. (Lc., XV, 15-19.) L'imagier n'a pas cru nécessaire de nous montrer le Prodigue se débauchant.

moindre raison. (5) Ce sont de petits agneaux, de ceux-là dont l'innocence est encore si ingénue qu'ils s'en vont faire, par exemple, la causette avec le loup, au bord des clairs ruisseaux et discutent de bonne foi, ce qui est le comble de l'imprudence, avec leur



Fig. 183.

plus dangereux ennemi. Or ces petits, quand ils se perdent, j'entends bien démontrer qu'ils le font souvent sans le savoir, et aussi sans le vouloir.



6. — On m'accordera bien, en attendant, que la parabole du Bon Pasteur, dans saint Luc, ne s'appli-

FIG. 183. *Parabole de l'Enfant Prodigue* (suite). A gauche, l'Enfant Prodigue est aux pieds de son père, profondément incliné, et semble recevoir l'absolution... Mais saint Luc est bien autrement expressif : « Comme il était encore loin, son père le vit et, tout ému, il accourut, se jeta à son cou et le couvrit de baisers. » (XV, 20.) C'est la seconde scène, dans notre image. L'artiste, par prudence, a voulu la faire précéder d'une bonne confession. Le Prodigue, à la suite, est habillé des pieds à la tête... (Cf., LC., XV, 22.) Rien du festin.

(5) Je veux dire : le moindre usage de la raison. Elles n'ont pas atteint, en d'autres termes, la plénitude des années de discrétion et même, toujours pour parler comme saint Thomas, elles ne sont pas encore entrées dans la période des années de discrétion : elles seraient, enfin, toutes petites.



FIG. 184. Le Christ de Sainte-Pudentienne.

Voici encore, et pour la dernière fois, une image de *Jésus qui parle*. C'est le grand Christ de la mosaïque absidiale de la basilique de Sainte-Pudentienne, à Rome, l'incomparable chef-d'œuvre de l'art romain de la fin du quatrième siècle.

que pas à cette seconde catégorie de brebis. Cela y est, en effet, spécifié en toutes lettres, sinon dans le corps de la parabole, du moins au commencement, et aussi à la fin.

Le Christ ne l'a-t-il pas proposée aux Pharisiens et aux scribes pour répondre à la critique qu'ils lui faisaient d'accueillir les pécheurs et de manger avec eux? Il ne cherche donc pas à dissimuler que c'est bien, en effet, pour s'en aller à la poursuite miséricordieuse des pauvres pécheurs que lui, le Bon Pasteur, semble négliger le troupeau fidèle.

Et puis, la parabole achevée, quand il ne parle plus par images et qu'il appelle les choses et les gens par leur nom, il spécifie que c'est bien à la recherche des pécheurs que le Fils de Dieu, venu pour sauver tous les hommes, veut aussi se consacrer.

Il parle encore de « repentir », ce qu'il ne fait pas dans la parabole conservée par saint Matthieu, parce que, dès qu'il s'agit d'une brebis qui est, volontairement, une brebis perdue, il ne peut lui ouvrir de nouveau les portes du divin bercail, que dans la mesure où, vraiment humiliée et contrite, elle sera devenue une brebis repentante. Car ce n'est pas une de ces brebis, et il le dit aux Pharisiens, « qui n'ont pas besoin de repentir ».

Il ne lui suffit pas de le leur avoir dit aussi rapidement. L'avertissement est, en effet, d'importance. Il va y insister de nouveau dans la parabole de l'Enfant prodigue qui suit, dans l'évangile selon saint Luc, la parabole de la Brebis perdue. (6) Le touchant caractère de cette parabole et sa grande popularité ne doi-

(6) On doit relire à ce moment, au texte de saint Luc, cette admirable parabole de l'Enfant prodigue. (Lc., XV, 11-32.)



Cl. Alinari.

Bonfigli. Vierge de Bon-Secours



Vierge de Bon-Secours a Castel-Ritaldi

vent pas nous faire oublier qu'elle est encore, sous cette forme d'exemple, une admirable leçon de la pénitence nécessaire à la conversion.

Les étapes de la contrition libératrice y sont décrites à toutes les périodes, depuis celle très imparfaite, tout à fait au début du retour à Dieu, qui n'est encore que le regret douloureux des biens perdus, en passant par celle qui se teinte déjà d'un peu de charité confiante, quand le Prodigue s'oriente vers le retour, jusqu'à celle où, sur le seuil de la maison familiale, où l'accueillent des baisers et des larmes, le pauvre enfant retrouve la perfection de l'amour filial, dans le moment même où il s'en déclare à jamais indigne. (7)

Mais c'est encore un jeune homme, le Prodigue de l'Evangile, bien qu'on l'appelle couramment, « un enfant ». Les détails de la parabole le prouvent surabondamment, car ce ne serait pas un enfant qui, surtout dans l'état social que représente l'antiquité, aurait réclamé à son père « la part d'héritage » qui devait lui revenir pour s'en aller ensuite, « dans un pays lointain y dissiper son bien en vivant dans la débauche ». (8)

(7) Suivez avec soin, au récit de saint Luc, les étapes de cette conversion. La miniature de l'Evangéliaire byzantin de la Nationale ne manque pas de souligner, comme il convenait, l'importance de l'examen de conscience du Prodigue pendant le repas plantureux des pourceaux. (Lc., XV, 16-17.) C'est à la suite de cet examen de conscience qu'il dit : « Je me lèverai, et j'irai à mon père et je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le ciel et envers vous, je ne mérite plus d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. » (18-19.)

(8) Si nous étudions ici l'iconographie de cette parabole, il y aurait bien des choses à dire au sujet de l'étrange méthode des artistes modernes qui songent uniquement à nous montrer l'Enfant prodigue « vivant dans la débauche ». Il est vrai que cela donne, au point de vue artiste, une étonnante variété

Il rentre donc, ce Prodigue, dans la catégorie des brebis coupables et pécheresses dont parle la parabole de saint Luc. La parabole conservée dans saint Matthieu n'est pas faite pour lui. C'est une autre parabole, bien qu'on lui donne couramment le même titre. Elle fut proposée par le Christ en d'autres circonstances, à d'autres auditeurs, et pour appuyer une autre démonstration. Elle s'applique, comme tout le discours dont elle fait partie et qui est adressé aux Apôtres, aux seuls petits enfants.

*
* *

7. — Ne nous lassons pas de revenir, pour en considérer l'ordonnance logique, au texte de saint Matthieu. Car il y a toujours quelque danger, quand on morcelle un texte pour un commentaire un peu développé, d'atténuer, pour chacune de ces parties, la réelle valeur qu'elle ne peut obtenir qu'en la rattachant à l'ensemble d'où on les a momentanément séparées. Or, ne l'oublions pas, la parabole de la Brebis perdue nous est ici proposée par le Christ au cours du discours adressé à ses Apôtres sur les petits enfants. Et voici à quel moment il le fait.

Il vient de leur répéter, une fois de plus, qu'il ne faut pas mépriser les petits enfants, alors même qu'ils se croiraient autorisés à le faire par les exigen-

de sujets pittoresques! Si l'on savait se contenter de nous le montrer comme un bon nombre d'artistes de la Renaissance, alors qu'il joue aux dés, ce qui était alors, semble-t-il, le comble de la débauche! Mais l'Evangile lui-même nous avertit qu'il s'abandonna à des débauches beaucoup moins innocentes dans cette région lointaine où « dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose ».

ces supérieures de leur service auprès de lui. Il le leur redit, car c'est un écueil, il le prévoit, auquel ils ne manqueront pas, dans l'avenir, de se heurter. Et il les en prévient :

— Prenez garde de mépriser aucun de ces petits.

Ils cesseraient, s'ils le faisaient, d'être vraiment ses



Fig. 185.

disciples et de modeler leur conduite sur les exemples que, durant sa vie mortelle, il leur avait donnés. Car, venu sur la terre pour sauver tous les hommes, il n'a voulu exclure qui que ce soit, même les plus petits, du bienfait de la Rédemption.

Et c'est alors qu'il leur propose la parabole de la Brebis perdue :

Fig. 185. *Le Calvaire*, mosaïque de Saint-Marc, à Venise. Le Christ y a les bras démesurément longs, comme pour mieux faire sentir leur infinie miséricorde. (Cf., note 10.)

— Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu, etc.

Ces quatre versets, dans l'évangile selon saint Matthieu, ne sont que la conclusion de tout le discours du Christ au sujet du ministère des petits enfants. Tout en prenant soin de ne pas l'oublier, — on le ferait, par exemple, en regardant comme un hors-d'œuvre, ou une digression, les deux versets qui parlent de la brebis égarée, — on avouera qu'ils constituent, dans leur ensemble, une petite démonstration dont la suite logique est parfaitement ordonnée.

Il y a d'abord *la thèse*, c'est-à-dire la proposition dont le Christ se propose d'établir la vérité.

— Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu.

Les savants font remarquer, au sujet de ce verset de saint Matthieu, qu'il ne se trouve pas dans plusieurs manuscrits grecs. Ils donnent la liste des manuscrits où il ne se rencontre pas. Mais ils nous fournissent aussi celle des manuscrits où il se trouve et consentent même à nous dire, ce dont nous leur sommes bien reconnaissants, que la Vulgate ne l'ignore pas.

C'est ce dont nous avions le plus besoin d'être avertis, nous autres, gens simples, qui continuons à nous servir uniquement de la Vulgate. Aussi bien

FIG. 186. *Madone au manteau* (XV[e] s.) de TREVI. La sainte Mère de Dieu, elle aussi, est une grande miséricordieuse, bien que sa vertu de piété ne soit qu'une vertu participée. Elle protège, en les abritant sous son manteau, ceux qui se sont confiés à elle. Sa puissance de protection s'exerce parfois, nous disent les imagiers, avec une virilité qui rappelle la manière forte du Bon Pasteur, quand il tue le loup. On a, dans ce sens, la Madone de Montefalco. (FIG. 190.)

n'avons-nous pas cru nécessaire, en reproduisant tout à l'heure le texte de saint Matthieu, de mettre ce verset entre parenthèses, comme le font actuellement les plus modernes éditeurs du saint Evangile.



Fig. 186.

Ils constatent, d'autre part, qu'une parole de Jésus à peu près identique se lit dans l'évangile selon saint Luc, au chapitre dix-neuvième, c'est-à-dire bien plus loin que le chapitre qui renferme la parabole de la Brebis perdue :

— Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. (Lc., xix, 10.)

Sur quoi ils nous font observer que cette parole « y semble être mieux à sa place » que dans la narration selon saint Matthieu. Et ils se demandent, finalement, si saint Matthieu ne l'aurait pas, tout bonnement, empruntée à saint Luc.

Vétilles, dira-t-on, surtout si l'on est persuadé qu'il y a des paroles et des actions miséricordieuses que Jésus a dû répéter plus d'une fois, au cours de sa vie mortelle, justifiant par avance ceux de ses historiens qui les répéteraient avec lui, sans mériter, pour cela, qu'on suspecte la valeur scientifique de leur récit.

Mais, dans le cas présent, il ne faut pas se contenter de cette fin de non-recevoir.

On peut répondre, en effet, que cette parole de Jésus n'est pas plus déplacée dans saint Matthieu que dans saint Luc, malgré la différence de temps et de lieu dans lesquelles, d'après la double narration, elle aurait été prononcée.

C'est, dans saint Luc, la conclusion de tout l'épisode de Zachée, — ce Zachée qui, nous l'avons vu, appartient en quelque manière, par sa taille et par son humilité confiante, à l'Evangile des petits enfants. Au titre de « publicain », il rentrerait, d'autre part, dans la catégorie des « brebis perdues » de la parabole de saint Luc.

C'est au contraire dans saint Matthieu, au moins en apparence, le début d'une démonstration, l'énoncé d'une thèse. Mais cette démonstration n'est elle-même que la conclusion d'une exposition plus générale.

Or, dans les deux cas, dans saint Luc et dans saint

Matthieu, cette exposition plus générale est la grande thèse de l'universalité du salut.

La volonté salvifique du Christ Rédempteur s'applique, en effet, à l'universalité des hommes. Aucun d'eux n'a été appelé, par un décret spécial, à la ré-

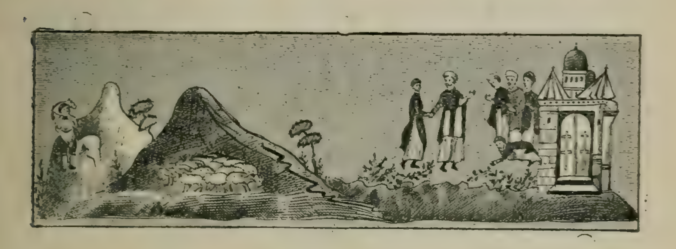


Fig. 187.

probation. Saint Paul, au contraire, nous a dit cette parole décisive :

— Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. (9)

Nous ne cesserons pas de le répéter, après l'apôtre et avec lui, alors même que nous resterions à jamais incapables d'expliquer, à la tremblante lumière

FIG. 187. *Parabole du Bon Pasteur*, miniature de l'Evangéliaire byzantin 74 de la Nationale (XIe s.). Elle accompagne le texte de saint Luc. (XV, 4 sq.) Elle est construite, en conséquence, selon ses données, comme l'image reproduite plus haut, de la parabole de la drachme perdue. D'où les deux scènes. A gauche, le Bon Pasteur : il a laissé ses 99 brebis dans le désert, pour s'en aller à la recherche de celle qui était perdue. A droite, c'est la seconde scène : « Et quand il l'a retrouvée... il assemble ses amis et ses voisins et leur dit : réjouissez-vous, etc. »

(9) « Qui (Deus) omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire. » (*I Tim.*, II, 4.) Saint Paul dit encore, dans cette même épître à Timothée, que « le Christ Jésus s'est donné lui-même comme rançon *pour tous*. » (II, 6.)

de notre raison, comment il peut se faire que des volontés divines, parfois, demeurent inefficaces. (10)

Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. Le verset de saint Matthieu comme celui de saint Luc expriment également cette volonté générale de salut. Ils se ressemblent encore en ce sens qu'ils accompagnent l'un et l'autre, — soit en le précédant, soit en le suivant, — un exemple proposé par le Christ pour spécifier une application particulière de cette même volonté générale.

On y voit le Christ affirmant que cette volonté salvifique, qui s'appliquera à tous, sans exception, se fera pourtant sentir d'une façon plus spéciale à ceux qui, du moins en apparence, en sont les moins dignes. L'exemple de Zachée est destiné, dans l'évangile selon saint Luc, à éclairer, en les encourageant, les Pharisiens et les Docteurs. Celui conservé dans

FIG. 188. *Sainte Agnès et l'agneau, symbole de l'innocence.*

(10) Cette thèse est affirmée, dans l'art des basiliques, par l'image grandiose du Christ qui trône au fond de l'abside, une main appuyée sur le livre et faisant, de l'autre, le geste de celui qui parle, ou bénit. Or, cette parole de salut ou ce geste de bénédiction, à tous, sans exception, il est permis de les accueillir saintement. Et c'est aussi pour tous les hommes que Jésus est mort sur la croix. Voilà ce que rappelle, à l'époque giottesque, le grand crucifix qui était suspendu, à l'entrée du chœur, un peu en avant du maître-autel.

On sait comment l'art chrétien, par suite d'une convention longtemps respectée, donne aux bras du Christ, sur la croix, une position presque horizontale et qui, au point de vue de la vraisemblance, ne saurait évidemment se légitimer : ce ne sont pas, en effet, les bras d'un « crucifié », mais des bras toujours vivants et largement ouverts pour nous accueillir. La formule « janséniste » est tout autre. « Les bras rapprochés à proximité de la tête, dans une situation voisine de la perpendiculaire, vont complètement à l'inverse des crucifix primitifs, où les bras du Sauveur sont si largement étendus pour embrasser tous les hommes, dans la généralité d'un amour universellement offert, quoique moins universellement appliqué, faute d'être adopté de tous. » (GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT, *Guide de l'A. C.*, II, 405.)

saint Matthieu s'adresse plus particulièrement aux Apôtres, et il est de nuance plus sévère. Ce sont deux catégories d'auditeurs qui, malgré tout ce qui les sépare, avaient également besoin d'être instruits sur les desseins miséricordieux du Christ relativement au salut des hommes. Les Apôtres ne voulaient-ils pas, en effet, écarter de lui les petits enfants?

Ce verset n'est donc pas plus « déplacé » dans saint Matthieu que dans saint Luc. Et je comprends fort bien que Jésus, avant de terminer son discours sur le ministère des petits enfants, nous redise, une fois de plus, que le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu.



Fig. 188.

Comment s'y prendra-t-il, ce bon Maître, pour nous le mieux persuader? Il n'aura pas recours à des raisonnements. Car le raisonnement, ici, n'a que faire. Une volonté qui s'affirme, surtout quand il s'agit de la volonté de Dieu, ne procède pas, en effet, par voie de démonstration.

Elle s'énonce, et cela lui suffit. Mais elle peut le faire avec plus ou moins d'énergie. Elle peut encore souligner sa puissance efficace en spécifiant, à l'avance, la façon dont elle s'exercera, ou ceux-là, encore, en



Fig. 189.

faveur de qui elle se fera sentir d'une manière plus particulière ou moins attendue. Et voilà précisément ce que fait le Christ, à cet endroit de son discours,

FIG. 189. *Les agneaux, les chiens du Seigneur et les loups*, détail de « l'Eglise militante et triomphante », grande fresque de T. GADDI (XIVe s.), à Santa-Maria-Novella de Florence. Je passe sur le sujet principal, — Saint Thomas d'Aquin disputant avec les hérétiques, — pour signaler le détail qui nous intéresse particulièrement. C'est la meute des chiens du Seigneur. (*Domini canes*) que saint Dominique a lancée contre les Loups, symbole des ennemis du Bon Pasteur, qui se sauvent, en emportant les pauvres agneaux. La lutte est engagée. Elle ne tourne pas à l'avantage des loups ravisseurs : l'artiste a fait de son mieux pour nous le prouver.

en nous proposant la parabole du Bon Pasteur et de la brebis perdue.

Ecoutez-la d'abord, cette suave parabole, en vous laissant guider, doucement et simplement, par les secrètes impulsions de votre cœur, sans rien davantage. Vous suivrez ainsi pas à pas, avec une émotion croissante, cette volonté salvifique du Christ dans le temps où elle s'applique, avec une tendresse infinie, à « sauver ce qui était perdu ». Mais vous n'aurez compris, dans sa plénitude de grâce, toute la délicatesse de cette divine volonté qu'au moment où vous commencerez à vous ressouvenir que vous en êtes toujours à méditer l'Evangile des petits enfants.

Car il n'y a pas de doute que, dans cette dernière partie de son discours, Jésus parle encore des petits enfants, comme il le fait depuis le début, et qu'il en parle, puisqu'il lui fallait le faire, en tant qu'ils sont appelés, comme tous les autres, à entrer dans le Royaume.

Il ne le fait pas directement, mais de façon indirecte, par manière d'exemple ou de parabole, en parlant du Bon Pasteur et de la Brebis perdue. Et c'est ici que, serrant de plus près l'explication du texte de saint Matthieu, il nous semble comprendre que la brebis perdue dont il y est parlé n'est plus la même que celle dont il était question dans la parabole de saint Luc, à savoir, la brebis coupable, celle qui, volontairement, avait délaissé la bergerie.

***

8. — Ce n'est point, cependant, que nous supposions aux petits enfants le privilège de l'innocence

inamissible. (11) Nous savons, en effet, que du Christ seul on peut dire, de façon absolue et sans rien ajouter, qu'il ne pouvait pas pécher.

Non seulement les petits enfants ont la possibilité de commettre des fautes, mais on doit ajouter que ces fautes peuvent être graves et qu'elles commencent à l'être beaucoup plus tôt et malheureusement, beaucoup plus fréquemment qu'on se le figurait trop souvent, dans ces dernières années, avant les doctes publications qui ont été suscitées par le décret pontifical *Quam singulari.* (12)

Et toutefois, même dans cette discipline désormais périmée, on n'hésitait pas, quand on élevait du moins chrétiennement les enfants, à les faire confesser dès l'âge de sept ans, tout en ne les admettant à recevoir le Christ Eucharistique que vers la douzième année.

L'innocence, ce doux privilège du premier âge, n'est donc pas tellement assurée chez les enfants qu'elle ne puisse jamais être violée. Il y a, malheureusement, des gens qui paraissent être persuadés du contraire. Et, ce qui est encore plus triste, ils agissent en conséquence!

Ils sont d'avis que, devant un enfant, on peut tout dire, et on peut tout faire. Ils ne s'en gênent pas. Avec une inconscience stupide, — car je ne puis me

(11) Il y a, en effet, des enfants qui sont de « méchants enfants ». L'Evangile n'en cite pas. Mais nous avons, pour le compléter, ce que nous apprend l'Ancien Testament. (Cf. chapitre III, parag. 2.)

(12) Voir, à ce sujet, les avertissements de Mgr Chollet, évêque de Verdun, sur la responsabilité morale des enfants (*les Enfants*, Lethielleux, éd.). La haute compétence de l'auteur donne à ces avertissements, qui sont sévères, une autorité incontestable et bien propre à nous faire réfléchir sérieusement.

résoudre à leur supposer des volontés criminelles, — ils ont hâté lamentablement, dans l'enfant, la pre-



Fig. 190.

mière échéance des années de discrétion. Ils se sont rendus premièrement et principalement responsables,

Fig. 190. *Madone de Bon Secours* (xv[e] s.) à Montefalco. C'est un tableau de confrérie, mais qui intéresse particulièrement les enfants et les mères. La Vierge, brandissant une lourde massue, fait lâcher prise à un diable, cornu et fourchu, qui prétendait, comme le loup de la parabole, emporter un petit enfant. Une autre peinture ombrienne, à Castelritaldi, reproduit à peu près le même sujet, mais de façon plus vive, aussi bien pour ce qui concerne la Vierge, l'enfant et le diable et la mère suppliante, agenouillée sur la gauche, dans les deux compositions.

devant Dieu, des fautes graves que, désormais, cet enfant va pouvoir commettre. Malheureusement ils n'en porteront pas seuls, et exclusivement, toute la responsabilité. Cet enfant, désormais, aura le triste privilège de pouvoir compter, tout petit qu'il est, parmi les brebis perdues à la poursuite desquelles le Bon Pasteur pourra s'engager.

Il le fera certes, ce Dieu de miséricorde, et avec une ardeur dont je voudrais pouvoir dire qu'elle sera infiniment plus passionnée que celle qu'il mettra à rechercher les autres brebis perdues, fussent-elles de la catégorie à laquelle appartient l'Enfant prodigue. Car si nous autres, prêtres, nous sommes aussi douloureusement angoissés par l'infinie tristesse du spectacle de ces pauvres petits qui, malgré les premières caresses de Jésus, au lendemain de leur baptême, sont déjà des brebis errantes, et perdues, et qui le sommes jusqu'à paraître délaisser, pour les ramener au bercail, tout le reste du troupeau, si nous, humbles ministres de ce grand Dieu de Pitié, nous agissons de la sorte, que fera-t-il, lui, qui les aime infiniment plus et infiniment mieux que nous!

Que de réflexions, sur un pareil sujet, y aurait-il lieu de faire encore!...

Avec elles on continuerait à montrer que la parabole du Bon Pasteur et de la brebis perdue, dans laquelle Jésus nous a voulu convaincre de son infinie miséricorde à l'égard des pauvres pécheurs, en général, peut s'appliquer aux enfants puisqu'ils sont capables, eux aussi, d'être des pécheurs.

Mais il reste, quand même, qu'elle peut aussi s'appliquer, au moins dans le discours du Christ rapporté

par saint Matthieu, aux enfants qui ne sont pas encore de véritables pécheurs. Il suffit, pour le prouver, d'établir qu'il y a des brebis qui, toutes perdues qu'elles soient, ne le sont pas principalement, et même, parfois, ne le sont aucunement, par leur propre faute. Et ce sont alors, au regard du Bon Pasteur, des brebis toujours innocentes.

*
* *

9. — Revenant, en effet, sur les mêmes réflexions que nous venons de proposer, nous dirons que, s'il s'agit des enfants, on ne saurait jamais trop user de prudence avant de porter un jugement sur leur degré de culpabilité et, en particulier, sur la question de savoir si, oui ou non, ils sont encore des enfants innocents.

L'enfant du scandale, par exemple, celui dont l'éducation, par inconscience ou autrement, s'est faite au contact des pires leçons, peut encore avoir conservé, tels les jeunes Hébreux dans la fournaise ardente, une innocence de cœur vraiment surprenante, sinon miraculeuse. Elle pourra même s'accorder en certains cas, — et cela se voit, — avec des habitudes matérielles dont il faudra prendre garde, en ce cas, de lui dire qu'elles sont des habitudes vicieuses. Et alors même qu'on devrait, par prudence, traiter quelque peu ce pauvre petit comme une brebis galeuse, il faudrait encore se défendre de le regarder comme une brebis coupable. Il est peut-être, dans le troupeau dont vous avez la garde, la brebis que Jésus aime le mieux, et qui est la plus digne d'être aimée de cette façon.

L'innocence, du fait de la nature et de Dieu, est de façon si certaine le privilège de l'enfant, qu'on doit toujours craindre de l'avoir déjà violé, du seul fait d'avoir hésité à le reconnaître, en s'inclinant respectueusement devant lui.

Pour l'honneur de la nature humaine régénérée dans le Christ, ce doux privilège continue, beaucoup plus longtemps que le croient les impies, à auréoler l'âme de l'enfant devenu « jeune homme ». Et, si j'insiste actuellement sur ce mot de «jeune homme», c'est qu'il importe de préciser que la jeune fille n'est pas la seule à y pouvoir prétendre.

Observez, maintenant, qu'il peut y avoir, pour des enfants, bien des façons de devenir une brebis perdue sans qu'ils aient, pour cela, de très graves reproches à se faire. Cela doit s'entendre surtout des plus jeunes, ceux qui ne sont encore que de petits agneaux.

Ils se perdent souvent, les pauvres, sans même savoir qu'ils le font. Cela peut venir de leur ignorance, qui est très grande. Et il ne faut point parler de l'expérience d'un petit agneau, car elle est tout ce qu'on peut imaginer de plus sommaire. Cela peut même être amené par des raisons toutes matérielles et physiques, comme serait, par exemple, le besoin irrésistible de beaucoup se remuer, ce qui est évidemment de leur âge.

Il me semble revoir, à ce propos, quelqu'une de ces bergeries qu'on rencontre encore aujourd'hui à travers les montagnes de la Judée. Leur organisation est toute primitive et ne rappelle en rien nos somptueuses bergeries de la Beauce. C'est un enclos, sans plus, tracé par un petit mur de pierres sèches, que recouvrent quelques branchages épineux. Le petit

agneau, auquel la régularité du service maternel assure, après le repas, de nombreux loisirs, aime à se dresser contre la murette, debout sur ses pattes de derrière, pour regarder curieusement, au dehors, les beaux espaces où il lui prend soudain un immense désir d'aller gambader. Tout à coup presque sans s'en douter, il est de l'autre côté. Quelle joie, en attendant qu'il se mette à bêler. Et aussi quelles cabrioles! Le voici déjà loin, de plus en plus satisfait... Mais, tout de même, il est perdu, comme l'est aussi, sur les grands boulevards, ce pauvre petit qui, pour avoir lâché un tout petit instant la main de sa maman ou le bas de sa robe, soudain s'aperçoit qu'il est seul, et, comme le petit agneau, se met à pleurer.

C'est un peu de sa faute, vous dites, et je veux le répéter après vous. Mais n'est-ce pas une de ces fautes vraiment trop légères pour que j'ose la cataloguer dans la série de celles qui classent l'Enfant prodigue, et les Pharisiens et les Scribes, — ceux-là des coupables avérés, — parmi les brebis perdues des grandes paraboles de la miséricorde?

*
* *

10. — D'ailleurs, où sont les responsabilités? Vous ne considérez que celle du petit agneau. Mais il y a aussi celle de sa mère brebis, sans compter celle du berger... et aussi de son chien. (13) Il faudrait, pour

(13) Le chien de Tobie n'est pas le seul auquel l'art chrétien puisse s'intéresser. L'iconographie du Bon Pasteur, par exemple, devrait s'occuper de ces « chiens du Seigneur », les Dominicains (*Domini-canes*) qu'un disciple de Giotto a représentés, en nombre imposant, dans une fresque bien connue de la chapelle des Espagnols à Santa-Maria-Novella. Leurs actions y sont fort instructives. On aimerait à méditer, devant

être juste, que chacun fasse, en commun, son examen de conscience, en présence du Bon Pasteur, lequel jugera.

On objecte que le petit agneau et aussi l'enfant savaient à quoi ils s'exposaient en agissant comme ils l'ont fait : ils avaient, l'un et l'autre, la voix de la conscience, — ou de l'instinct, — laquelle, chez l'enfant, se complétait sans doute par l'enseignement reçu de ses parents, sous forme de commandements.
— Mais à parler toujours de « science », en matière de moralité, on oublie trop, vraiment, de tenir compte, aussi, de l'élément « ignorance ». Or, s'il n'est pas très prudent de faire intervenir l'ignorance pour excuser l'escapade d'un agneau, — car l'instinct, chez les bêtes, est d'une sûreté merveilleuse, presque impeccable, — il en va différemment chez le petit enfant dans la conscience duquel, pour assurer la voix de l'instinct, il faut très rapidement faire intervenir les commandements de l'autorité. (14) Et la question reste toujours de savoir si la conscience de l'enfant a été suffisamment avertie et fortifiée pour que, le cas échéant, elle ait parlé aussi haut et aussi

cette composition, sur le rôle des grands ordres religieux dans l'Eglise. Il est certain que pour garder son troupeau et le défendre contre les loups ravissants, un berger, s'il n'a pas de chiens, est bien empêché de le faire efficacement. Mais tous les chiens de berger ne sont pas également de bons chiens. Il y a des nuances. C'est enfin pour cela que les chiens eux-mêmes ont à faire eux aussi, de temps en temps, leur examen de conscience.

(14) Voir, à ce sujet, notre cours de *Morale surnaturelle*, où nous ne cessons de revenir sur cette idée capitale dans l'explication de chacun des commandements de Dieu. On aura, par exemple, une note qui trouverait ici son emploi au sujet du sens de l'autorité chez les animaux (p. 140).

clairement qu'il était nécessaire qu'elle le fît pour le rendre pleinement responsable, et lui seul.

Cela n'est pas prouvé.

Ce qui le serait, au contraire, trop facilement, c'est que, par le temps qui court, l'ignorance des enfants,



Fig. 191.

en matière des justes commandements de l'autorité comme en tant d'autres choses, est devenue lamentable.

Elle dépasse, quand il s'agit des connaissances relatives à ce Jésus vers lequel, dans les catéchismes, on doit les acheminer, tout ce qu'on peut imaginer.

Quand on nous les amène, ces pauvres petits, au début de l'année scolaire, nous restons stupéfaits devant le vide incroyable de leur âme, heureux, encore, quand il ne nous faut pas commencer par faire

FIG. 191. *L'Agneau pascal*, ancienne gravure allemande. Ou plutôt, à gauche, la vocation au sacerdoce d'Aaaron et, à droite, Aaron et ses fils offrant le sacrifice de l'agneau. La femme représentée est probablement Marie, sœur de Moïse et d'Aaron.

ce vide, car leur intelligence, tout enfantine qu'elle soit, peut déjà être ennuagée d'une foule de sophismes.

Je n'ai pas le droit, cependant, de les regarder comme des brebis perdues. Car, entrés dans la di-

BEATIQUIADCÆNAMNUPTIARUMACNIVOCATISVNT

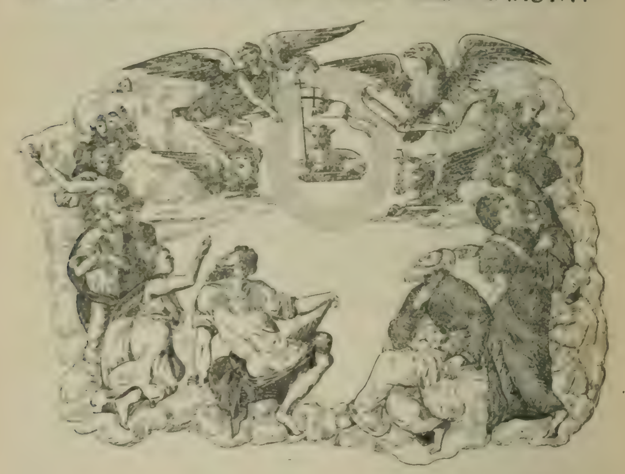


Fig. 192.

vine bergerie par la grâce initiale de leur baptême, ce n'est pas leur faute s'ils ne connaissent pas mieux, et même s'ils ne connaissent pas du tout, le divin Pasteur qui les y a accueillis, jusqu'à vous répondre

Fig. 192. *L'Agneau de l'Apocalypse*, mosaïque (XVIe s.), de Saint-Marc, à Venise. L'iconographie de l'agneau s'achève sur la vision de l'Apocalypse de l'Agneau mystique, entouré des quatre figures symboliques des Evangélistes, et qu'adorent les vingt-quatre vieillards. L'Ange dit à ce moment une parole, reproduite au-dessus de l'image : *Beati qui ad cœnam nuptiarum vocati sunt*, c'est-à-dire : Heureux ceux qui sont invités au festin des noces (de l'Agneau). (*Ap.*, XIX, 9.)

naïvement, quand vous leur demandez de vous dire ce que représente l'image, que vous leur montrez, de la sainte Vierge avec le petit Jésus :

— C'est une belle dame, qui tient un petit enfant dans ses bras!

Où sont-ils donc, les vrais responsables de cette ignorance croissante des petits enfants? L'Evangile nous invite à le chercher. Ne faisons pas, à ce sujet, l'examen de conscience des autres, mais seulement le nôtre. Nous y trouverons suffisamment de quoi atténuer, presque jusqu'à la faire disparaître, la responsabilité des petits enfants, au moins des touts petits, qui font trop souvent le mal, par notre faute, sans le savoir et sans le vouloir.

***

11. — La parabole du Bon Pasteur et de la brebis perdue, telle qu'elle nous est rapportée dans l'évangile selon saint Matthieu, est la conclusion du discours qu'il adressait à ses Apôtres sur le ministère des petits enfants. Il n'y a pas de doute que, dans cette dernière partie de son discours, Jésus parle toujours des enfants. Il ne le fait pas en tant que ces enfants sont des pécheurs, comme dans la parabole qui, au livre de saint Luc, fait partie de la trilogie des paraboles de la miséricorde. Il le fait en tant que ces petits sont appelés, comme tous les autres, à entrer dans le royaume de Dieu.

De peur qu'il y ait, à ce sujet, quelque hésitation, Jésus lui-même prend soin de nous en avertir dans ses toutes dernières paroles :

— De même, c'est la volonté de votre Père, qui est

dans les cieux, qu'il ne se perde pas un seul de ces petits.

En appliquant donc aux petits enfants, en général, la parabole du Bon Pasteur et de la brebis perdue, nous n'avons pas fait violence au texte de saint Matthieu. C'est à eux, en effet, qu'elle s'applique premièrement, et directement. Et si, ce qui n'est pas défendu, on en fait encore d'autres applications, nous ne négligerons pas, pour cela, celle qui qui est sa première et très directe interprétation.

Elle nous a permis de terminer cette exposition de l'Evangile des petits enfants, et en même temps tout ce livre, en parlant, ce qui nous a été très doux, du Bon Pasteur et des petits agneaux.

Que ce Bon Pasteur daigne nous accorder, à vous comme à moi, d'avoir ressenti quelque chose de la tendresse infinie avec laquelle il a parlé des petits enfants!

Qu'il fasse encore que nous les aimions tous, dans la mesure où cela est possible, comme lui-même les a aimés.

Et qu'il fasse surtout qu'il n'y ait jamais une seule de ces petites brebis qui, par notre faute, soit vraiment une brebis perdue. Car, au temps où nous vivons, une brebis perdue est trop souvent de celles-là sur lesquelles, pour le Bon Pasteur lui-même, il ne reste plus guère qu'à pleurer.

TABLE DES GRAVURES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

PLANCHES HORS TEXTE

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

L'Enfant d'avant l'Evangile
Le Paganisme

CHAPITRE II

L'Enfant d'avant l'Evangile

L'Ancien Testament

CHAPITRE III

LES ENFANTS CÉLÈBRES DE L'ANCIEN TESTAMENT

CHAPITRE IV

LES ENFANTS CÉLÈBRES DE L'ANCIEN TESTAMENT. (*Suite.*)

CHAPITRE V

LA VIERGE MARIE, L'ENFANT JÉSUS ET LE PETIT SAINT JEAN

CHAPITRE VI

Les Enfants du Nouveau Testament

CHAPITRE VII

L'Enfant du Royaume

CHAPITRE VIII

L'Enfant du Royaume. (*Suite.*)

CHAPITRE IX

L'Enfant du saint accueil et l'Enfant du scandale

CHAPITRE X

Le thème iconographique de « Jésus et les petits Enfants »

CHAPITRE XI

Les Enfants et les Anges

CHAPITRE XII

Les Enfants, le Bon Pasteur et les petits agneaux

IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD, PARIS.

CE

